LA DERNIERE EGYPTE



TEXTE ET DESSINS

PAR

LUDOVIC LEPIC


327
Lep



302281814T

32

~~C IX d~~

C.Π.d

LA

DERNIÈRE ÉGYPTE

7957. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

7957. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

7957. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9





LA

DERNIÈRE ÉGYPTE

TEXTE ET DESSINS

PAR LUDOVIC LEPIC

Peintre du département de la Marine

—

ÉDITION ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

PAR ÉDOUARD DETAILLE



PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

—

1884


ASHMOLEAN MUSEUM
EX LIBRIS
F. LL. GRIFFITH
ET
N.C.C. GRIFFITH
1937
OXFORD

A

DANINOS BEY

SON HOTE ET SON AMI

Comte LEPIC


Ici l'homme fut grand, on le voit à son ombre.
Le haillon qui le couvre avec grâce est porté,
Un fier regard se cache au fond de son
œil sombre
Et sous le dénument perce la majesté.
Ce sont haillons de prince et misères divines;
C'est une robe d'or, mais elle est en lambeaux
C'est encor l'orient, mais il est en ruines;
Ce sont marbres encor, mais marbres des tombeaux.
Tout est beau sur le Nil
Chaque heure a son
prestige,
Ce monotone cours semble
toujours nouveau;
Le Nil mystérieux lui même
est un prodige;
Nous voyons le déclin, nul n'a vu
le berceau —
J. J. Ampère
de l'académie Française

Le prophète Isaïe, dans un jour de mauvaise humeur, et il en avait souvent, prédit à l'Égypte qu'elle perdrait son indépendance pour ne jamais la recouvrer. Cette prophétie eut sur beaucoup d'autres l'avantage immense de tomber vrai, et tour à tour les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Turcs et les Français dictèrent des lois sur les bords du Nil. Méhémet-Ali et ses fils fondèrent pourtant un gouvernement indépendant jusqu'au jour où l'Angleterre crut bon de le remplacer par un protectorat dans le genre de celui que nous établissions nous-mêmes en Tunisie.

J'ai donc intitulé ces pages la *Dernière Égypte*, parce qu'elles décrivent le pays tel qu'il était avant le bombardement d'Alexandrie, alors que l'Égypte appartenait encore aux Égyptiens.

Ce livre n'a aucune prétention littéraire ni scientifique : il est le résumé de notes prises au cours d'un long voyage, et le complément écrit du travail à l'aquarelle et à l'huile que l'Union des Arts décoratifs à bien voulu exposer cette année dans ses galeries.

LA DERNIÈRE ÉGYPTE

I

De Paris au Caire. — La colonne de Pompée. — Un cimetière arabe. — Alexandrie. — Les chemins de fer en Égypte. — Comment voyageait le khédive Ismaïl. — Un accident à Damanhour. — Arrivée au Caire.

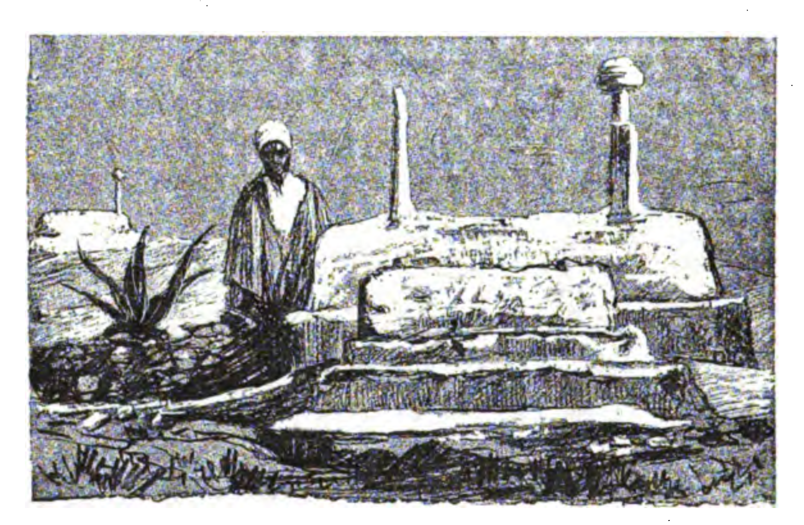
Que crains-tu, tu portes César et sa fortune : telles sont les paroles qui me revinrent en mémoire pendant que le *Bokhara* m'emportait vers l'Égypte, et que mes yeux étaient fixés sur Brindisi disparaissant à l'horizon. Que reste-t-il aujourd'hui de la vieille ville qui abrita les légions de César? Presque rien : une colonne en marbre qui domine les maisons et les quais est le seul débris romain que l'on aperçoive, et Suétone ne retrouverait rien des lieux qu'il a si bien décrits. J'avais quitté Paris depuis 3 jours et je commençais avec M. de La Motte un voyage au Nil, ayant pour but de terminer une série d'études qui pourront avoir une immense influence sur l'avenir de l'Égypte.

Avec un tel compagnon le voyage devenait doublement agréable et c'est de grand cœur que j'abordais sous ses auspices les fatigues d'un voyage à la zone torride. M. Jacquet, ingénieur en chef du Rhône, devait nous rejoindre au Caire, avec la mission scientifique.

La mer est agitée, le vent violent; pendant deux jours nous naviguons dans la mer d'Éole, qui tient à mériter son nom surtout aux environs du cap Matapan ; mais nous arrivons à la Crète qui veut bien nous servir d'écran et nous abriter pendant quelques heures. Je salue cette terre

grecque qui enfanta les légendes qui ont bercé mon enfance, et je regarde ces rochers violacés émergeant de la mer, en pleine brume, avec un certain respect. Un rayon de soleil perçant les nuages vint s'appliquer tout à coup sur une partie de la côte, et la dorer d'un jaune d'or bien doux, qui nous permit d'admirer mieux encore la neige et la glace qui couronnaient les montagnes.

C'est donc là que fut caché et nourri Jupiter, que fut le Labyrinthe, que le Minautore broutait la chair des vierges envoyées par Athènes ! Vue de loin cette terre a un aspect sévère qui encadre bien ses légendes, et qui



Tombeaux arabes sur la côte d'Alexandrie.

sait ? peut-être au haut de ces montagnes que je contemple se trouve-t-il encore quelque vieux dieu oublié, qui nous regarde passer derrière son rideau de nuages. Ne te montre pas, avais-je envie de lui crier, de peur que, de par Offenbach et Halévy on ne te traîne aux Variétés jouer la belle Hélène au naturel, ou aux Bouffes, orner le cortège d'Orphée.

Mais la nuit était venue. N'apercevant pas le moindre dieu, j'allai dîner en réfléchissant aux caprices du sort qui met précieusement dans une armoire les vieilles lunes, et condamne le vieil Olympe à jouer la comédie.

Le mauvais temps nous suit jusqu'à Alexandrie ; la dernière nuit surtout est atroce et les lames qui viennent déferler sur le pont m'empêchent de

dormir ; à cinq heures du matin le stewart entre chez moi. « Le capitaine fait ses compliments à monsieur le comte, et le prie de monter, nous sommes en vue d'Alexandrie. » Je gravis l'escalier, enchanté de la bonne nouvelle. Une fois sur le pont, je cherche vainement autour de moi la terre d'Égypte. L'air était glacé, le jour se levait à peine, le ciel était vert glauque, la mer indigo, couverte d'écume. Nous allions à toute vapeur vers une grande étoile rouge que je distinguais seule, et qui était le phare dominant ces côtes plates et dangereuses. J'avais rêvé une arrivée poétique et tout ensoleillée sur la terre des Pharaons : c'est tout l'opposé qui m'était offert. Un pilote égyptien est au banc de quart avec l'état-major du *Bokhara*, les signaux flottent au vent, le pavillon anglais triomphe à l'arrière, et notre beau navire, qui dans quelques jours continuera sa route pour Bombay, franchit victorieusement les récifs et les passes qui défendent l'entrée de la rade.

Ma première visite à Alexandrie est pour la colonne de Pompée. Elle est superbe dans son isolement, plantée au haut d'un tertre qui la grandit encore.



Colonne de Pompée.

Que fait-elle là, quel débris représente-t-elle ? L'opinion la plus probable c'est qu'elle était le centre d'un grand édifice nommé le Serapéum, bâti au milieu de l'acropole. Cet immense monument était un temple dédié à Sérapis, sorte de compromis formé d'Osiris et d'Apis, et qui fut le culte dominant de la ville d'Alexandre : il contenait en outre la bibliothèque publique, l'observatoire, des cloîtres et des salles à l'infini ; c'est à son ombre qu'eurent lieu les fameuses querelles savantes théologiques, qui finirent dans le sang à certains jours. Au centre, dans une cour, s'élevait une immense colonne, qu'on apercevait au loin en mer. Cette colonne est celle improprement consacrée à Pompée : sa destination, on l'ignore ; on ignore également si elle était couronnée par une statue ou un emblême.

Telle qu'elle subsiste, elle est un précieux renseignement pour rétablir le plan de l'ancienne ville grecque.

Tout auprès se trouve un cimetière arabe, où les femmes vont prier une fois par semaine. Ce jour-là, on les voit, au nombre de vingt ou trente, empilées sur des charrettes, et se rendant à leurs tombes, riant et parlant comme des pies. Une fois arrivée, chacune se rend à son tombeau et commence des séries de prières, de lamentations qui n'ont pas de fin. De temps à autre, elles s'interrompent pour pousser un long hurlement qui serait fort désagréable à entendre la nuit, puis elles recommencent leur litanie. Voient-elles un Européen, on lâche le tombeau, la prière, etc., et elles accourent, la main tendue, vous demander un bacchich, puis retournent à leurs lamentations jusqu'au soir. Elles remontent alors sur leurs charrettes et, riant et bavardant comme à l'arrivée, retournent chez elles.

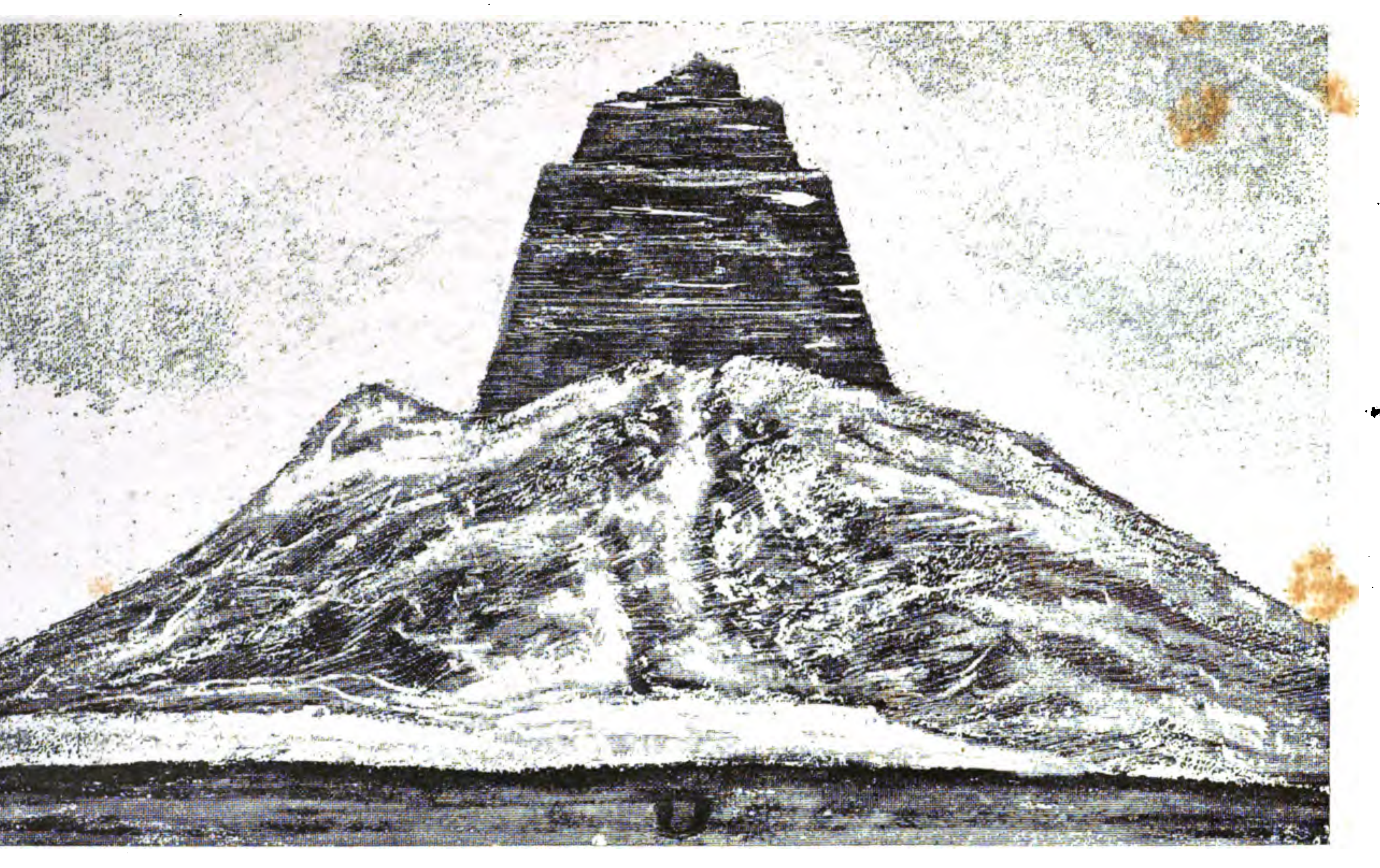
Alexandrie n'a rien d'intéressant que son bazar où l'on trouve du bric à brac en masse et peu cher; mais la ville même est ennuyeuse, insignifiante et bien cosmopolite. On dit qu'Alexandre lui avait donné la forme de son manteau de guerre.

Le tombeau du grand roi était jadis sur une place au milieu de la ville. Ptolémée Soter l'avait rapporté sur un char colossal que traînaient soixante-quatre mules : mais un de ses successeurs fit fondre le cercueil d'or pur où dormait le fils de Philippe de Macédoine; le cercueil de verre qui le remplaçait fut brisé à son tour, et le vent du nord ne sait pas plus ce qu'il a fait des cendres d'Alexandre, qu'il ne sait ce qu'il fit de celles de César.

Quant aux habitants, ils sont tout, sauf Égyptiens : on les dit gouailleurs, moqueurs et peu braves.

La bibliothèque si fameuse, qui était au Serapéum, fut brûlée une première fois par César, qui y mit le feu dans une émeute et pour se défendre : on la reforma aussitôt après : celle-ci, il faut le reconnaître, fut brûlée, pillée et saccagée par les chrétiens. A l'époque d'Omar, ce qui restait ne valait plus même les honneurs d'un incendie.

Le phare si renommé dans l'antiquité a été exagéré à plaisir par les auteurs anciens et arabes. C'est Ptolémée II qui le fit élever par Sostrate l'architecte. Il avait la hauteur du phare de Cordouan, et se composait de tours carrées, en retrait et superposées. Il existait encore vers 1310 et fut renversé par un tremblement de terre. Le miroir qui se trouvait au sommet et grâce auquel on découvrait les navires en mer, était sans doute un outil



Pyramide de Meydoum vue du désert.

approchant de nos télescopes, et datant des Arabes. De tous ces souvenirs il ne reste plus trace : rien n'est ennuyeux comme Alexandrie.

Aussi, c'est avec joie que je l'ai quittée pour gagner le Caire.

A première vue, un chemin de fer en Égypte semble une anomalie : sur la terre des Pharaons, le cheval de feu n'est pas à sa place. A l'user, j'ai trouvé la chose moins désagréable, bien que le service y soit tout ce qu'il y a de plus fantaisiste. La ligne d'Alexandrie au Caire est assez bien desservie, les express marchent bien et arrivent à l'heure, mais les employés étant forcément Égyptiens, il s'ensuit que la regularité laisse fort à désirer, quelle que soit la peine que se donnent les administrateurs européens, qui sont tous gens de premier ordre.

Le service de la haute Égypte, entre Siout et le Caire, est des plus irréguliers. Jadis un train s'arrêtait une heure et plus, pour attendre qu'un pacha qui devait partir eût fini son repas ou sa sieste ; on arrivait quand on pouvait, on ne marchait pas la nuit, et cinq ou six heures de retard n'étaient qu'une petite affaire que l'on ne consignait même pas sur le rapport. A présent cette ligne est un peu plus exacte, mais ce n'est pas encore beaucoup dire.

Lorsque l'ancien khédive Ismaïl voulait voyager, il prévenait à la gare du Caire, et on chauffait le train, qui restait cinq et six heures sous vapeur jusqu'à ce qu'il plut à Son Altesse de s'embarquer. Naturellement tout le service était arrêté, mais nul ne s'en étonnait. Parfois il s'amusait à aller à Alexandrie en faisant pousser la machine jusqu'à une vitesse vertigineuse : un jour un de ses officiers invité par lui à une partie de ce genre fut pris d'une telle peur qu'il lui demanda de faire arrêter, disant qu'il était malade et une fois descendu, il déclara au vice-roi qu'il allait rentrer à pied au Caire comme il pourrait, mais que jamais il ne remonterait avec lui dans son train. Le khédive, en racontant ce fait, en riait encore quelques années après. Les accidents étaient fréquents, et le train khédivial tout entier alla tomber un jour au fond du Nil, noyant l'héritier présomptif et quelques gros pachas riches et haut placés. Les Anglais disent que ce ne fut pas tout à fait un accident, mais ces choses sont affaires de harem qui ne nous regardent pas.

Lorsque M. Timmermann arriva de France pour se mettre à la tête de l'administration et de la traction, il se trouva fort gêné par ces caprices du khédive, et ses collègues l'engagèrent à accepter les faits accomplis. Mais un

jour qu'on l'avait prévenu d'avoir à préparer le train du vice-roi, il fut le trouver et lui demander ses ordres.

« Lorsque j'avais l'honneur de conduire S. M. l'empereur, lui dit-il, j'agissais de telle et telle façon et comme Sa Majesté était l'exactitude même, le service s'en trouvait bien, et nul accident n'était à craindre. » Le khédive qui se piquait de faire tout comme Napoléon III, et l'imitait autant que possible, donna son heure, fut exact, et qui mieux est le fut toujours. Le service ne fut donc plus interrompu par les fantaisies de Son Altesse.

Quand je quittai Alexandrie pour le Caire, vers six heures du soir, le Kamsin soufflait avec violence : le sable du désert obscurcissait l'air et empêchait de voir à vingt mètres devant la machine.

Une heure avant le départ de l'express était parti un train omnibus trop chargé et qui se trouva en retard. Personne aux stations n'eut l'idée d'un accident possible et de garer le convoi : aussi tout près de Damanhour, notre train, qui marchait à grande vitesse, rejoignit-il l'autre et le mécanicien, qui n'y voyait pas devant lui, aveuglé qu'il était par le sable, arriva à toute vapeur sur les dernières voitures : un choc terrible se produisit, qui nous renversa plus ou moins les uns sur les autres. En une minute tout le monde était sur la voie : notre machine gisait sur le côté, barrant la voie descendante : sa roue brisée et le volant étaient projetés au loin : devant elle, trois wagons chargés formaient des tas informes de planches, de marchandises, etc..... Quant à l'autre train qui avait reçu le choc sans dérailler, il avait bien compris qu'un accident venait d'avoir lieu en arrière, mais sans s'arrêter il avait continué sa route. De nous, personne n'était blessé; le chauffeur et le mécanicien invoquaient le prophète à grands cris et ne pensaient pas à renverser leur vapeur qui eut fait sauter la machine et augmenté l'accident : un voyageur français eut la présence d'esprit de tourner le robinet et l'explosion fut évitée. Le chef de train se grattait, sans rien faire, les Arabes criaient et parlaient à en avoir la tête rompue : les moments cependant étaient précieux, car un train venant d'Alexandrie nous suivait, un autre venant du Caire devait nous croiser dans quelques minutes et la voie était obstruée.

Un homme partit en arrière en courant vers Abou Hommos pour arrêter celui d'Alexandrie, un autre partit en avant vers Tell-el-Barou demander

du secours et arrêter celui du Caire : mais ce dernier était un noir, la peur le prit dès qu'il ne vit plus de lumière et il revint prendre une lanterne. Malgré ce retard, il arriva à temps; on organisa un train de secours. En attendant on ramassa les débris des wagons brisés, on les empila sur la voie et on y mit le feu : des Anglais, toujours pratiques, apportèrent du charbon pris à la machine et on eut de la sorte et un signal et de quoi se chauffer, car la nuit était glacée. Pendant quatre heures on resta sur place : chacun parlait mais on ne s'entendait guère : la compagnie formée par des Arabes, des Français, des Anglais, des Turcs et des Allemands, plus quelques Italiens, rappelait la confusion des langues à la tour de Babel.

Quand arriva le train de Tell-el-Barou on voulut se précipiter dans les wagons, mais tous étaient fermés à clef. Il fallut une révolte et une menace de tout défoncer pour se faire ouvrir, et chacun prenant ses bagages se casa comme il put. Je m'étais emparé d'un compartiment, grâce à un ami dont la carrure résista à tous les assauts et qui tint la porte jusqu'à ce que nos sept colis fussent rangés : à notre suite entrèrent un Français avec deux paletots de fourrure énormes, un sac et une malle, un Maltais qui avait perdu la tête et qui demandait en pleurant où il était et où il allait, six dames fort jolies, des Anglaises parlant français et fort aimables, portant chacune deux colis, un Écossais, son fils, sa fille et sa belle-fille, avec peu de paquets, puis enfin un monsieur, accepté par charité, et qui s'est mis où il a pu. C'est dans cet état de presse que nous arrivons au Caire à cinq heures du matin. Quant au train qui avait causé l'accident, il avait continué sa route, se contentant de prévenir à la station suivante, et sans l'homme envoyé pour demander du secours, nous eussions passé la nuit entière à la belle étoile.

Le caractère arabe n'est pas fait pour se débrouiller au milieu des inventions modernes, le sang-froid et la décision manquent complètement s'il n'y a pas un Européen pour commander. Un mécanicien français ou anglais arrive toujours à l'heure, un Arabe, jamais. Quant au matériel, il est inouï de délabrement et de saleté. Les premières classes ressemblent à nos troisièmes, la peinture s'écaille, les vitres ne ferment pas, tout est à l'avenant, et cela parce que tout l'argent passe à la dette et qu'on rogne tant que l'on peut, même sur les choses les plus utiles.

II

Le Caire. — Une foire à Boulacq. — Les Fellahs. — Le mousky (bazar). — Les marchands. — Une recette contre le mal de tête. — Les almées. — Faiseurs de tours et saltimbanques. — Trop de montreurs de serpents et autres animaux. — Un tour à Schoubra, le bois de Boulogne du Caire. — Le saïs. — Les palais. — Le salamlik. — Les harems. — Les moudyriehs.

Me voici au Caire, ville étrange, moitié arabe, moitié européenne : cette dernière ressemble aux abords du parc Monceaux à Paris et n'a rien d'intéressant ; quant à la ville arabe qui se démolit tous les jours, elle est très curieuse et bien orientale ; Gérard de Nerval l'a admirablement décrite dans son caractère et dans sa saleté, mais le vrai Caire, celui qui devait être du plus haut intérêt, c'était le Caire que vit l'expédition d'Égypte et Bonaparte ; celui-là, nul ne le reverra : les nouveaux boulevards, les grandes voies neuves se coupant à angle droit en ont eu raison.

En allant à Boulacq visiter des dahabiehs[1], je suis tombé un jour en pleine foire : on fêtait un saint enterré dans la mosquée voisine, et tout en faisant leurs dévotions les Arabes prenaient part à la fête. Les plaisirs en étaient simples et peu variés. Partout des cuisines où dans d'énormes chaudrons bouillait une friture à l'huile, désagréable à sentir, et d'où l'on tirait de temps en temps des gâteaux ou des pâtes que mangeaient les passants ; le nombre de ces établissements était considérable et l'air en était empesté. Des baraques, assez semblables aux nôtres, étalaient des pièces en

1. Bateaux dans lesquels on remonte le Nil.

sucre rose ou blanc, que le vent régnant saupoudrait de poussière; des petits Arabes à moitié nus regardaient ces merveilles d'un œil d'envie. Des balançoires et des chevaux de bois d'une monture fort primitive avaient le plus grand succès, ainsi que deux baraques de saltimbanques, dont les pitres, étrangement bariolés, faisaient le boniment à la porte tout comme chez nous. J'aurais voulu entrer, mais on m'en dissuada; il paraît qu'il n'est pas prudent de s'aventurer seul dans ces spectacles populaires. Une foule énorme circulait au milieu d'un nuage de poussière par une chaleur torride. Des moutons sans maître prenaient part aux réjouissances en compagnie de chèvres du Soudan; plusieurs meutes de chiens, attirés par l'odeur, rôdaient partout en se pourléchant à la fumée des cuisines; des ânes et des âniers, des chameaux couchés ou debout augmentaient encore l'embarras de la circulation, et ma voiture avançait péniblement. Quant à moi, ce que je reçus d'injures en arabe est incalculable, mais comme je ne les comprenais pas je ne m'en souciais guère. La fête dure huit jours pleins; comme ce mouvement m'amusait par son pittoresque et son étrangeté, j'y revins plusieurs fois.

Presque tous les fellahs portent une robe bleue et un turban blanc : cette couleur très douce et dont les tons seuls varient à l'infini, rehaussés seulement par la couleur voyante de la veste qui apparaît sur la poitrine, produit un charmant effet dans les rues, et jette une note très gaie au plein soleil. Jadis, tout le Caire était ombragé d'une maison à l'autre par des toiles, des planchers, ou des cannes jetées sur des poutrelles; on marchait ainsi à l'ombre sans avoir besoin d'ombrelles, mais depuis que le Caire se modernise, depuis surtout que des maisons à plusieurs étages viennent remplacer la pittoresque demeure des Arabes, on étouffe littéralement dans les voies nouvelles, et la circulation devient pénible de onze heures à quatre heures. Seul, le mousky, le bazar du Caire, a conservé ces abris, et au plein midi, lorsque l'on flâne autour des boutiques, on est surpris agréablement par cette ombre qui repose les yeux et rafraîchit. Parfois, à travers les toiles percées ou les planches disjointes, filtre un beau rayon de soleil qui vient illuminer une de ces boutiques orientales, et rendre éblouissants les cuivres ou les étoffes exposés pour tenter le promeneur, et il est souvent tenté. Sitôt que vous vous approchez, le marchand se lève et vous salue. Il vous invite à vous asseoir sur ses planches, vous met un

coussin pour vous appuyer, et vous installe de son mieux ; il faut marchander et beaucoup, puis avoir du temps à perdre, car si le marché est un peu gros il faut parler longtemps, et pour ne rien dire. Le marchand tâchera de vous voler en vous citant des versets du Coran, et si vous êtes habile, vous lui rétorquerez ses arguments par d'autres versets qui lui donneront tort, car le Coran est plein de proverbes, il y en a pour tous les goûts, on n'a qu'à choisir. Quand vous n'êtes pas d'accord, on va chercher un voisin, on interpelle même un passant que l'on connaît ou qu'on ne connaît pas, et on le prend pour arbitre ; il voit, estime, écoute le pour et le contre, prononce son jugement et s'en va. Si le marché se fait, on envoie chercher du café et on le déguste en bons amis. Un marchand à qui vous avez acheté une fois vous reconnaît toujours : sitôt qu'il vous voit, il vous fait des signes d'amitié, et vous appelle. Sa familiarité n'a rien d'inconvenant ; s'il est obséquieux dans la forme c'est pour essayer de vous vendre encore, mais sa politesse ne l'empêchera pas de vous bien voler s'il le peut, et de vous demander trois et quatre fois la valeur d'une chose. Il vous laissera emporter pour 5 ou 6 francs un objet dont il vous aura demandé d'abord 30 ou 40, mais il faut pour cela que vous y mettiez le temps nécessaire.

Chaque corps de métier occupe une rue spéciale : ici, vous voyez des chaussures si loin que votre regard peut s'étendre, là ce sont des étoffes, ici les passementiers, puis les chaudronniers, etc.... J'avais fait je ne sais où la connaissance d'un marchand de parfums, médaillé à l'Exposition universelle de Paris, et parlant le français, ce qui pour moi était une bonne fortune. Il me pria d'aller le voir. Un matin j'allai à son échoppe, et il me reçut avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié. Il m'établit près de lui, bien soutenu par des coussins, m'offrit une cigarette, une tasse de café et nous causâmes de son état, bien entendu. La boutique avait bien trois mètres carrés, et nous la remplissions à nous deux, devant nous les allants et les venants me faisaient un défilé pittoresque et agréable. Mon hôte me fit d'abord respirer toutes les essences possibles : le jasmin, la rose, l'ambre, le musc, le benjoin se succédèrent dans mes narines, sur ma barbe, dans mon mouchoir, etc. ; puis il fit apporter un petit réchaud garni de charbons allumés, et il me tira de sacs en toile tous les encens possibles, dont il jetait une pincée ou un morceau sur le feu et me promenait ensuite la fumée sous le nez. Au point de vue de l'odorat, je me croyais

dans le paradis de Mahomet, mais pour l'odorat seulement, bien entendu. Je commençais à avoir un tel mal de tête, que j'étais comme ivre. Mon homme fit alors revenir une seconde tasse de café, qu'il mit devant moi, puis il prit une fiole noirâtre, contenant un liquide épais, dans lequel il



Porteur d'eau au Caire.

trempa une mince tige en or, ramena au bout une goutte qu'il laissa tomber dans ma tasse, la fit fondre et me dit : Bois. Ce fut une boisson exquise que j'avalai, et qui dissipa mon mal de tête presque aussitôt. « C'est de l'ambre liquide, me dit-il, rien n'est si bon, il faut en emporter, ça ne coûte que 40 francs le flacon. » J'en achetai, mais pas pour

cette somme, bien entendu. Il me fit prendre un peu de tous ses encens, qui se mesurent, se payent au poids de l'or, à la lettre, et ma matinée me coûta assez cher. Du reste, en Orient les parfums sont nécessaires; c'est un excellent préservatif contre les fièvres, et j'en ai fait un grand usage, surtout dans le haut Nil.

Chaque semaine il y a au Mousky une vente à l'encan, mais sans commissaires-priseurs. Celui qui vend se promène tenant sa marchandise à la main; on l'arrête, on regarde, il dit son prix et vous dites le vôtre. « Non, dit-il, j'en ai déjà trouvé tant. » Si vous ne surenchérissez pas, il reprend sa route; si votre surenchère n'est pas assez forte à son gré, il attend une autre offre, et si elle n'a pas lieu il vous cherche, vous retrouve toujours et vous livre l'objet. En cas de discussion, on arrête le premier qui passe près de vous et on se soumet à son arbitrage. Il se fait ainsi beaucoup d'affaires et avec toute l'honnêteté qu'un Arabe peut y apporter.

Les bijoutiers qui travaillent l'or sont réunis dans un bouge infecte, et leurs échoppes ressemblent en tous points à celles de nos anciens savetiers. Un coffre-fort, un réchaud, un creuset et des balances, voilà pour le mobilier. Les bijoux s'achètent au poids, plus tant pour le travail. Pour une pièce pleine, comme un bracelet, on met l'anneau dans un des bassins de la balance et vous jetez des livres anglaises ou des napoléons jusqu'à parfait équilibre, ensuite on prélève une somme modique pour le travail. Si vous payez en or français, ils n'accepteront que des napoléons; il leur faut la tête aux moustaches de Napoléon III ou Napoléon Ier, ce sont les seuls qu'ils connaissent et acceptent, car tous les Arabes sont d'une méfiance excessive pour les monnaies; ils regardent chaque pièce l'une après l'autre, et au moindre doute vous la rendent sans qu'on puisse leur faire entendre raison.

Quant aux objets de provenance européenne, au Caire, ils sont détestables et coûtent trois fois leur prix. Autant que possible il ne faut rien acheter d'européen en Orient, et apporter tout avec soi. Le commerce est fait par des Grecs, des Maltais ou des Italiens, et ils s'y entendent; aussi font-ils vite fortune.

Dans les provinces, en Nubie, au Soudan, quand on désire un objet, soit étoffe, soit bijou, que porte une femme, on n'a qu'à l'arrêter et à lui demander son prix; il est rare qu'elle refuse de le vendre. Parfois elle demande à aller consulter son mari, mais c'est plutôt pour avoir le temps de

réfléchir et demander le plus cher possible; en cas d'exagération, on la renvoie et elle ne tarde pas à revenir vers vous reprendre le marché que vous finissez par conclure sans être par trop volé.



Femme nubienne.

Les Arabes sont grands amis du merveilleux; aussi, tous les faiseurs de tours ont-ils chez eux une place très sympatique. De tous les Européens qui, depuis vingt ans, ont traversé l'Égypte, le plus connu et le plus popu-

laire, après M. de Lesseps, est Bosco, le prestidigitateur qui a amusé Paris si longtemps. Au Caire actuel, tous les saltimbanques sont élèves de Bosco ou s'intitulent des petits Bosco. J'ai été en relations suivies avec un petit être femelle, car ce n'était plus une enfant, loin de là, et encore moins une femme, et qui habitait le perron de mon hôtel. Exagérément petite pour son âge, laide, borgne, mais d'une physionomie fort intelligente, vêtue à l'arabe d'une étoffe rose, elle traînait après elle un sac en cuir tout grouillant. Sitôt qu'elle vous voyait assis, elle s'installait près de vous sans qu'aucune force humaine pût la faire déguerpir; elle posait son sac à terre et en tirait un lapin, un poulet, un serpent, un rat ou tout autre animal qu'elle faisait travailler; puis, à l'aide d'anneaux, de divers outils en métal, elle vous exécutait avec une adresse surprenante quantité de tours de passe-passe. Je lui donnais toujours de l'argent et m'en débarrassais facilement; mais pour les rébarbatifs, les Anglais surtout, elle avait une vengeance toute prête. Elle prenait un bon bouchon, l'avalait, le rendait par le nez, les oreilles, partout enfin par où pouvait sortir un bouchon, puis cela fait elle s'approchait de vous et vous deveniez son souffre-douleur. Ce maudit bouchon sortait de votre col, de votre gilet, de votre barbe, etc., jusqu'à ce que, de guerre lasse, vous quittiez la place, ou vous missiez la main à la poche. Un jour, un de ces Anglais âgés que rien ne peut distraire lisait son journal, la petite, n'en pouvant rien tirer, fit travailler son bouchon; et je n'oublierai jamais et je ris encore de l'air de stupéfaction avec lequel il regarda, par-dessus ses lunettes, le morceau de liège qui venait de lui sortir du nez. Cette espèce d'avorton était marié, et depuis deux ans déjà. Je lui demandai un jour si elle était contente de son mari, elle rougit pudiquement et se sauva sans me répondre. Je n'ai jamais pu savoir son âge et il en est de même pour tous les Arabes, même s'ils appartiennent à une caste élevée. Dans l'ancienne Égypte on ne comptait pas les dates, même pour les règnes, et c'est là une des grandes difficultés chronologiques contre lesquelles vient se heurter la science moderne. Le règne d'un roi, par exemple, datait ou de la mort de son prédécesseur, ou de son propre couronnement; il est donc difficile, à notre époque, si ce n'est impossible, de restituer ce qui n'existait pas, et les Arabes ont conservé cette tradition. S'informer de l'âge d'un fellah, autant vaudrait l'interroger sur un problème algébrique.

L'almée, la danseuse arabe, est bien déchue de son ancienne réputation.

En passant à Fechn, on fit venir une troupe de ces femmes pour nous divertir. C'était le soir, le pont était garni de tapis de Smyrne, de jolies lanternes arabes appelées fanous éclairaient la scène, et les équipages nubiens de nos bateaux, accroupis dans les coins, nous formaient un cadre charmant et bien local, que rehaussait encore l'uniforme des soldats de notre escorte. Arrivent les femmes, suivies de trois musiciens et d'un joueur de tambourin. Une matrone les amène, fort laide, mais des dents superbes, toute de noir habillée.

Il y a quatre danseuses. Une grande Bédouine encore belle, quoique usée et fanée; elle est coiffée d'un kouffieh, porte un caraco anglais en velours noir garni de blanc et un jupon écarlate; des sequins en or ornent son cou et des plaques de métal couvrent sa poitrine et lui servent de ceinture. Puis une petite fille de treize ans, habillée à l'arabe, un anneau d'argent dans le nez et fort jolie. Deux autres danseuses laides et usées, mais d'un beau type, habillées comme les fellahs, dont une porte une robe rouge garnie de fleurs d'or; l'étoffe est fort belle. Elles ont aussi un anneau dans le nez. Un pitre à bonnet pointu orné de franges ferme la marche. Tous entrent, saluent, touchent notre main et embrassent la leur ensuite. Les musiciens s'accroupissent et la fête commence.

Ne pensez pas aux bayadères des *Mille et une Nuits*, votre erreur serait grande. La musique est très monotone: c'est une phrase mineure qui revient sans cesse et qui endort. La danse par elle-même est connue : toujours mêmes gestes du ventre, des cuisses, des reins qui n'ont rien de séduisant et varient peu[1]. La grande bédouine danse avec la plus jeune, puis les deux fellahines ensuite.

Ce bal, qui ravit l'auditoire égyptien, nous laisse froids, malgré les provocations les plus agaçantes; nous offrons des cigarettes et des liqueurs, les femmes s'enivrent un peu et nous auraient offert une véritable saturnale si on ne les avait congédiées. Au départ elles nous embrassent la main en s'inclinant.

A Luxor, le gardien de la maison de France nous a offert une fête semblable, mais là, j'ai vu un sujet remarquable, richement vêtu et digne de paraître sur nos théâtres. Là, j'ai trouvé une vraie danse, que l'on peut

1. La règle de la danse arabe est que lorsque le haut du corps s'agite les jambes doivent être immobiles, puis quand les jambes dansent c'est le haut du corps qui ne doit pas bouger.

imiter et qui a des pas réglés d'avance. Semblable à un serpent, la femme se tordait, se cambrait, se renversait, semblait éprouver des sensations étranges, et quand la fatigue la prenait, se jetait sur nos genoux dans les poses les plus engageantes et les plus lascives. Elle était belle, c'était une vraie artiste, et nos talaris (pièce de 5 francs autrichienne, talari vient du mot Thaler) lui ont prouvé le cas que nous faisions de son talent.

A Esneh j'ai été chez une de ces femmes qui a dansé pour moi dans un très simple appareil; quoiqu'elle fût admirablement faite et belle, très bien éclairée par la lueur discrète de nos lanternes, ses mouvements forcés et contournés n'ont pas changé mon opinion. Jadis à Minieh et à Assiout, il y avait toute une population de ces bayadères, et leur souvenir est encore vivant dans le pays. Mais, hélas! il n'y a plus que le souvenir, et les belles filles qui vous provoquent à l'heure présente n'ont plus rien de cette dignité orientale de leurs devancières. La danseuse s'accompagne dans ses mouvements par le bruit de deux petites cymbales qu'elle porte aux doigts de chaque main : elles vendent avec peine ces instruments; quelques-uns, trouvés dans les fouilles, ont pour elles une grande valeur, et j'ai vu refuser deux cents francs d'une seule paire de ces objets.

Le Caire est infesté par des montreurs de serpents, de scorpions, de lézards, de singes et autres animaux. Un homme dont on ne se méfie pas vous vide à vos pieds, sur le trottoir, un sac qui contient un cobra ou tout autre serpent venimeux, si ce n'est plusieurs. La première fois cette surprise est fort désagréable, mais à la longue on s'y habitue comme au reste, et on repousse les reptiles du bout de sa canne. Pour les mettre en colère, les dompteurs leur mordent la queue, l'animal se dresse alors, s'enfle et siffle, puis il rentre dans son sac et l'homme vous demande son bacchich. Parfois c'est un énorme singe qui arrive sur un âne et que la canaille escorte avec de grands cris de joie; l'homme, impatienté, rend alors souvent la corde à l'animal qui bondit en mordant sur la foule qui se sauve en se bousculant et en roulant dans la poussière. Un Bédouin m'a un jour apporté un loup-chacal vivant, muselé et les pattes attachées; il l'avait pris la nuit précédente aux environs des pyramides; il s'était mis dans l'idée de me le vendre et il fallut le frapper, lui et son chacal, pour l'éloigner, car rien n'est tenace comme un Arabe quand il croit avoir quelque chose à gagner.

La promenade de Schoubrah est le Bois de Boulogne du Caire. C'est une longue allée, bordée de palais et ombragée par de splendides sycomores.

Vers quatre heures, le beau monde va y prendre le frais. Les voitures ressemblent à de vilains remises de Paris, les livrées sont laides et sales et



Femme égyptienne dans la rue.

les domestiques coiffés d'un tarbouch font l'effet de gens déguisés partie en Européens, partie en Orientaux. Certains coupés, tout en glaces, promènent les femmes des harems ; on les entrevoit à travers les stores à moitié baissés : un eunuque ventripotent et enflé se tient sur le siège près du cocher. Ces dames sont entièrement voilées et ne montrent que deux yeux

agrandis par le crayon; d'autres ont la tête enveloppée avec des tulles et des gazes transparents qui laissent entrevoir leur figure comme au travers d'un léger brouillard. J'en ai vu de fort jolies, mais il est difficile de se rendre compte de leur teint, étant donnée la prodigieuse quantité de fard dont elles se couvrent la peau : ce sont de vrais pastels. En général, sur le devant de la voiture, s'empilent une potée d'enfants de tout sexe, qui sont les plus jolis du monde. La haute cocotterie est également représentée par des femmes fort laides, vrai rebut de nos trottoirs, dont les costumes extravagants ne sauraient se décrire : cette année elles portaient le chapeau Rubens, mais compris d'une façon à faire rugir le passage du Saumon.

Les élégants sont à pied ou à cheval; les cavaliers portent la culotte en peau jaune et les bottes vernies, le reste à l'avenant. En somme, l'Orient est mort au Caire; le chic a tout envahi, et quel chic! Dans quelques années tout cachet arabe aura disparu, et sera remplacé par le plus mauvais goût européen qui se montre déjà un peu partout.

A l'entrée de Schoubrah, s'arrêtent les saïs, qui précèdent les voitures. Le point où ils se réunissent offre un coup d'œil charmant. Ce sont tous des hommes jeunes, bien faits; ils ont les jambes nues, une jupe de toile très fine, une veste de couleur brodée d'or, une ceinture en soie ou en cachemire d'où sort un bout de mouchoir bien blanc; de longues manches en mousseline couvrent les bras jusqu'à hauteur du coude, laissant le bras nu, et rattachées par un nœud au milieu du dos; elles flottent comme des ailes aussitôt qu'ils courent; la tête est couverte d'un tarbouch et ils ont à la main un long bâton blanc, avec lequel ils caressent les reins des Arabes ou des Fellahs qui ne se rangent pas assez vite. L'Arabe rossé plie le dos et se sauve, mais ne regimbe jamais.

Suivant la fortune, on a un ou plusieurs saïs. Le khédive Ismaïl en avait toujours douze, six blancs et six nègres. Saïd-Pacha, son prédécesseur, revint un jour d'une seule traite d'Alexandrie au Caire en voiture. Son saïs courut cette route effrayante, ne prenant qu'une heure de repos à moitié chemin; de retour au palais, le Vice-Roi, émerveillé, lui fit porter dans sa chambre une bourse pleine d'or, mais, hélas, le coureur venait d'expirer dans les bras de sa femme, qui ne put montrer qu'un cadavre à l'officier qui apportait la fortune.

Le palais d'un pacha n'est pas ce qu'un vain peuple pense, un composé

d'or et de marbres précieux. En voici un, au Caire, tel qu'on peut le voir dans tout son réalisme. A travers un dédale de ruelles larges de deux mètres au plus, on arrive à une grande porte, toujours ouverte, sous laquelle des eunuques, des domestiques, des saïs, fument, boivent du café, allongés sur des grands lits en cannes. La cour est grande; au milieu un



Cartouche royal à Thèbes.
Ramsès.

sycomore ombrage une fontaine en marbre, qui se détache en clair sur un immense tas de fumier où se portent tous les débris de la cuisine. Des poules, canards, oies et dindons vont et viennent; des chevaux arabes attachés au mur mangent de l'herbe fraîche répandue sur le pavé; un âne réfléchit sous le sycomore, un autre se gratte le dos le long d'un mur. Cela est sale et sent mauvais. Un eunuque nous introduit dans le salamlik, vaste pièce où l'on reçoit les étrangers et les amis.

Les meubles sont en acajou, style 1830, les rideaux et les étoffes sont des cretonnes de rebut, d'origine franco-anglaise; le tapis est une réunion de moquettes à quinze et vingt francs. Un divan fait le tour de la pièce, recouvert comme je viens de le dire; les murs sont nus, blanchis à la chaux, mais le plafond en bois sculpté est du plus bel art arabe, entièrement peint et doré; c'est la seule chose qui rappelle le luxe des ancêtres et la grandeur passée.

Quand un Oriental ouvre son salamlik, chacun peut y entrer, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre; il suffit de saluer en entrant et de saluer encore une fois lorsque l'on a pris place sur le divan. On vous rend votre salut, un domestique vous apporte du café, des cigarettes, et nul ne vous parle ni ne vous demande qui vous êtes. On peut rester ainsi des soirées et des journées entières. « Qui est cet homme qui vient d'entrer? » ai-je demandé parfois au maître de la maison. « Je ne sais pas », me répond-il tranquillement, et la conversation suit son cours, à laquelle peut prendre part le dernier venu, si cela lui plaît. C'est encore l'hospitalité arabe, dans ce qu'elle a de plus parfait.

Un harem ressemble à un couvent : il est fermé, muré, contient tout un peuple d'eunuques, d'esclaves, de domestiques; nul ne sait ce qui s'y passe, et rien de l'intérieur ne transpire au dehors. Quand on y réfléchit, que surtout on pense au peu de progrès qu'a fait en Orient l'initiative du magistrat, on est effrayé de ce mystère, du silence de ces cloîtres, des drames sanglants et inconnus qui peuvent s'y dérouler.

Il y a quelques années, un navire de l'État français, levant l'ancre dans le port d'Alexandrie, amena le cadavre d'une femme jeune et belle, richement vêtue, couverte de bijoux d'un grand prix, dont la mort remontait à deux jours à peine. On garda le cadavre à bord et l'on fit prévenir le gouverneur qui accourut. Il eut beau dire que ce n'était rien, un accident peut-être, on ne lui rendit le corps que sur son engagement formel que l'on rechercherait le coupable. Inutile de dire que l'affaire n'eut jamais de suites et en resta là.

A la porte des harems se tiennent assis sur des chaises, fumant des cigarettes et buvant du café, une collection d'eunuques de tout âge et de toutes grosseurs. Les jeunes ne se reconnaissent qu'à la voix, mais les vieux prennent des ventres énormes, la figure se souffle et se déforme, cinq ou

six mentons descendent sur des cravates crasseuses et des chemises sales, les joues pendent comme chez les chiens courants, la bouche ouverte, la lèvre inférieure pendante, montrent des dents à rendre jaloux un hippopotame, souvent fort sales et décharnées. Dans cet état, l'homme est bien près du singe : l'eunuque est en général un fanatique, qui s'appelle en arabe le gardien de l'honneur, titre pompeux qui ne le console pas de ce qui lui manque. Il est l'exécuteur des caprices des femmes, l'intermédiaire politique d'un harem à l'autre, des femmes avec les ministres, et parfois l'exécuteur des vengeances qui ont lieu dans ces endroits mystérieux. On prétend même, qu'au besoin il aide aux galanteries extérieures, moyennant une rétribution convenable.

J'ai cherché à savoir comment s'élevaient les enfants dans les harems, et voici ce que j'ai appris. Jusqu'à sept ans, l'enfant, garçon ou fille, reste renfermé; mais à cet âge, on prend les fils pour les livrer aux hommes, et ils ne voient plus leur mère que sur leur demande, ou sur la leur, dans une salle séparée. Quant à leurs sœurs, ils ne les voient plus que devant témoins. Quand le garçon est ainsi repris aux femmes, la mère choisit une petite fille du même âge, elle l'adopte, la soigne, et quand le fils a quinze ans, on la lui donne pour qu'il puisse essayer sur elle ses premières galanteries : c'est l'occasion d'une fête de famille. Cette première femme n'a pas de conséquence, à moins que plus tard elle ne soit épousée. En tout cas, les enfants qui peuvent naître de cette union sont considérés comme légitimes. La première femme est en général la maîtresse du harem, elle en a soin et y commande. Les épouses se traitent de sœurs entre elles, et la nouvelle venue est la nouvelle sœur.

Bien que la question des harems ait beaucoup perdu de son importance, ou ne pourrait se risquer à en forcer l'entrée sans jouer gros jeu.

Sous le règne du khédive Ismaïl, trois jeunes gens qui étaient à l'école de Boulacq voulurent pénétrer dans le harem du vice-roi, dont les jardins étaient non loin de celui de leur école : au moyen d'un sergent de garde qui fermait les yeux, ils se glissèrent dans le jardin derrière les charmilles, à l'heure de la promenade des femmes; ils purent les contempler de loin, mais bientôt on s'aperçut de leur présence, et les eunuques commencèrent à leur faire une rude chasse.

Comme il y allait de la vie, les jeunes gens se cachèrent et rusèrent tant qu'ils purent pour gagner une issue : ils y étaient presque parvenus quand

à un détour ils se virent serrés de près par un de ces gardiens de l'honneur et sur le point d'être saisis.

Leur résolution fut vite prise; ils sautèrent sur lui, et ils le jetèrent dans un bassin d'eau croupie qui se trouvait auprès, puis franchissant une galerie, ils sautèrent dans la rue.

Prenant alors leur course vers le Nil, ils arrivèrent jusqu'au bac qui traversait le canal, expliquèrent en deux mots leur cas au commandant du bateau, et celui-ci les fit aussitôt descendre dans la cale, leur recommandant de ne pas bouger.

Or l'eunuque arrosé se trouvait le gardien de la favorite du moment. On peut juger du bruit qui s'éleva dans le harem : tout le monde fut sur pied, et du fond de leur cachette, les jeunes gens entendaient les chevaux galoper à travers les rues, les estafiers courir éperdus, demandant aux passants si on n'avait pas vu trois étudiants qui se sauvaient. Le Caire entier était en révolution. Au-dessus de leur tête ils purent entendre le capitaine répondre, à un des hommes de la police, qu'il n'avait rien vu, qu'il n'avait traversé personne depuis le matin et que son bateau, comme il pouvait le constater, n'avait pas démarré depuis cinq heures. Ce fut une affaire d'État. On alla à l'école, on passa l'inspection de ceux qui s'y trouvaient, mais on ne put nommer ni reconnaître personne. Sur le soir, le capitaine habilla les jeunes gens avec des robes de fellahs et ils rentrèrent chez eux; mais celui qui m'a raconté le fait, et qui était un des trois coupables, ne parlait encore qu'avec terreur du danger qu'il avait couru.

Le khédive Ismaïl avait à peu près deux mille femmes esclaves. Quand il en avait trop il les mariait, et voici comment se passait la chose. On s'informait dans les administrations ou dans les régiments des gens qui étaient garçons. On leur donnait l'ordre de venir à tel palais à telle heure, puis on les faisait entrer l'un après l'autre dans une cour, où ils se promenaient seuls pendant dix minutes. Les femmes étaient entassées derrière les jalousies et regardaient : quand l'homme était choisi, on l'emmenait, on lui donnait une dot et il partait se marier avec la femme. Tout cela faisait de fort mauvais ménages, la dot était vite mangée, et la femme sortant d'un harem où elle vivait dans le luxe, trouvait fort dur de faire la soupe à l'employé ou à l'officier. On n'osa rien dire tant qu'Ismaïl gouverna l'Égypte, mais sitôt sa déposition, il y eut quantité de divorces. Le reste des femmes de ce vice-roi, encore au nombre de plusieurs centaines, vit comme



Grande pyramide d'Albon-Rouch.

dans un couvent, dans un grand palais qu'on leur a abandonné. On leur donne par jour une ration de soldat pour leur nourriture, et j'ignore ce qu'elles deviendront dans le nouvel état de choses.

Dans les provinces, le luxe dans les palais est rare et l'on serait surpris de la simplicité de l'intérieur des plus hauts fonctionnaires.

Chaque province est régie par un moudyr qui réside dans une moudyrieh. C'est un grand bâtiment carré, dont la porte, souvent sculptée, est gardée par des soldats: on entre sous une voûte qui conduit à une grande cour intérieure ombragée de beaux arbres, où coule une fontaine et qu'entoure un cloître parfois surélevé. Les colonnes qui soutiennent les arceaux sont intéressants quand ils sont anciens, ainsi que les balustrades en bois qui les relient, et sous la galerie se tiennent les coptes qui font les comptes, les cavas, les visiteurs et les postulants. Vue au soleil de midi, partie éclairée et partie ombragée, la cour est charmante par son animation, le bariolage des costumes, les chevaux, les ânes, les chameaux, qui sont groupés, attendant leurs maîtres. Qui a vu une moudyrieh les a vu toutes.

Les salles sont fort élevées et blanchies à la chaux : un tapis usé et déchiré couvre les dalles, un divan garni de coussins fait le tour des pièces, et dans la salle de réception se trouve un petit bureau derrière lequel est accroupi le moudyr, qui est toujours un des grands personnages de l'Égypte. Le plafond est formé en général de troncs de palmiers non équarris et recouverts de tiges de maïs rangées parallèlement.

Les fenêtres ont des carreaux cassés ou fêlés, et la serrure est souvent remplacée par une pierre qui retient les deux battants. Aussi les oiseaux sont-ils plus chez eux dans la moudyrieh que le moudyr lui-même; à Esneh, dans une visite faite au pacha, les pierrots faisaient leurs nids dans la salle de réception, et pendant l'audience ils venaient sur le divan, près des fumeurs, à la portée de la main, les dévisager avec une effronterie sans égale.

Sur la bibliothèque un pierrot et sa femelle se donnaient des preuves non équivoques de leur tendresse, pendant qu'auprès d'eux se livrait une grande et bruyante bataille au sujet d'un paquet de crins que plusieurs ménages voulaient emporter dans leur nid.

Finalement, ce fut le chat qui mit tout le monde d'accord en escaladant le meuble.

III

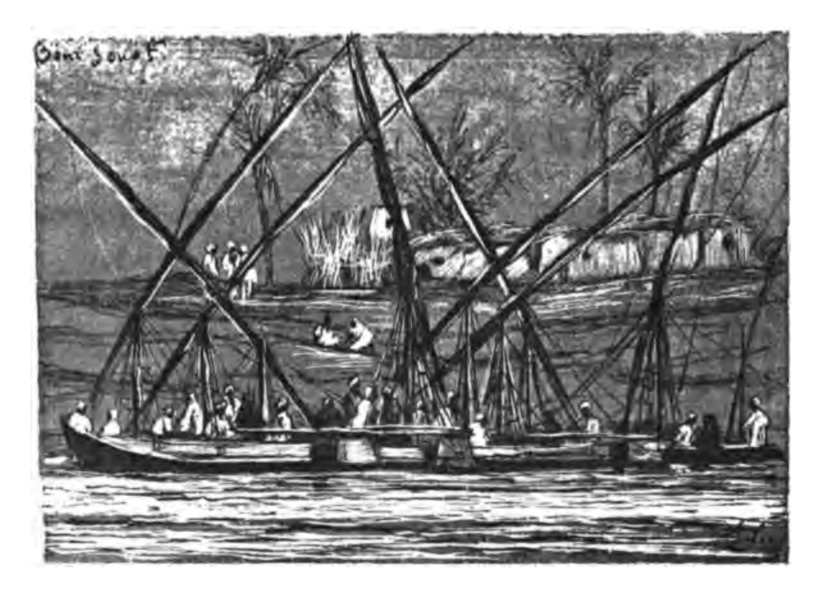
Le Caire. — Les crimes. — Les dahabiehs. — En remontant le Nil. — Le chien. — L'épervier. — L'âne. — L'âne de M. Lesseps. — Le chameau ou dromadère. — le bœuf. — Le buffle. — Les poissons.

Les gendarmes ne manquent pas en Égypte, mais les crimes n'en sont pas moins fréquents pour cela. Personne ne commet un crime avec plus de facilité, de désinvolture, de chic même qu'un Arabe. Un homme se marie. C'est juste la nuit de noce que choisit l'assassin pour faire un coup : il tue le mari, la femme, emporte les bijoux et lesvaleurs qui, ce jour-là, ne sont pas encore cachés dans la maison. Quant aux assassinats sur les chemins on ne les compte pas, parce que d'abord beaucoup sont ignorés, et que pour ceux que l'on connaît il est souvent impossible d'en découvrir les auteurs.

Les crimes se font le plus souvent par bandes plus ou moins nombreuses, qui se dispersent sitôt après, ou se réfugient soit dans les cultures, soit au désert. Chez un de mes amis, se trouvaient des individus qui étaient la terreur du pays : ils habitaient un champ de cannes à sucre d'où nul n'osait aller les déloger. La terreur qu'ils inspiraient était telle, que les gardes leur apportaient à manger pendant la nuit pour éviter un coup de fusil.

Le propriétaire apprenant la chose et tenant peu à ce voisinage, fit simplement inonder son champ et force fut à nos individus de déguerpir : mais profiter de cela pour les arrêter au passage, est une idée qui ne vint à personne. L'Arabe vole volontiers, surtout l'Arabe de la rive droite du Nil, où les cultures sont rares, et où le désert vient souvent jusqu'aux

berges mêmes du fleuve. Par une belle nuit les maraudeurs prennent des barques, qui bien entendu ne leur appartiennent pas, traversent, se rendent au champ convoité et font tant et si bien que le lendemain, au lever du jour, la récolte est faite, pliée, embarquée, traversée et disparue dans les gorges du désert où l'on n'oserait aller la chercher. Pour voler des bestiaux c'est plus simple : on leur fait passer le Nil à la nage et le tour est joué. Aussi, au moment où les récoltes commencent à mûrir, chacun passe à tour de rôle la nuit à garder son champ : on entend alors claquer des fouets et



Village et embarcadère au bord du Nil.

frapper sur des chaudrons, tirer des coups de fusil, le tout pour éloigner les rodeurs.

A Fechn, un Grec assez riche fut réveillé la nuit par un bruit insolite, il se lève, mais presque aussitôt il reçut par la fenêtre un coup de fusil qui l'étendit par terre; sa porte enfoncée livra passage à une troupe de gens qui lui tirèrent encore deux coups de pistolet et, le croyant mort, le jetèrent sur une terrasse voisine. Là, notre homme resta évanoui ; mais la fraîcheur de la nuit lui ayant rendu ses sens, il se laissa glisser dans la rue et se traîna jusqu'à une ruelle sombre où il put se dissimuler. Sa servante, prise

par les assassins, allait y passer, quand elle leur dit : « Pourquoi me tuer? Ce sont mes bijoux que vous voulez; tenez, les voici, mais ne me faites rien; à quoi vous serviront-ils? du reste, ils sont en cuivre. » Et en disant cela elle leur tendait ses boucles d'oreilles et ses bracelets. « Que veux-tu que nous fassions de ces saletés? » lui dit un des hommes en les lui rejetant à la face; et ils la laissèrent. Or les bijoux n'étaient pas en cuivre, mais en bon or fin, et la femme, par sa présence d'esprit, sauva ainsi et sa vie et ce qui constituait peut-être tout son avoir. Pendant ce temps, nos gens coururent au coffre-fort et l'emportèrent. Chemin faisant ils rencontrent le gardien de nuit qui était seul, bien que la ville en entretînt une cinquantaine. Celui-ci se cacha, les laissa passer, mais les reconnut : en Égypte, les nuits sont si claires que la chose était facile. Une fois au large, le coffre fut brisé et on se partagea le butin. Dans cette circonstance chacun n'a pas une part égale. Tel en vaut trois, il a trois parts; celui-là n'en a que deux, d'autres enfin n'en ont qu'une.

Ce soir-là, le partage fait, chacun tira de son côté. Le lendemain, grand bruit dans la ville. On avait entendu la fusillade, mais nul n'avait bougé. L'homme fut ramassé, soigné, mais ne put rien dire, n'ayant rien vu. L'affaire en serait restée là, s'il n'eût écrit une plainte à son consul qui réclama très énergiquement, et la justice fut forcée de se remuer. On avait des soupçons et on arrêta ceux que l'on croyait coupables. Le plus compromis niait et jurait par le prophète qu'il était innocent; on lui administra alors cent coups de bâton sur la plante des pieds; mais pendant son supplice, sa voix dolente protestait de son innocence.

Le muffetich hésitait et désirait faire cesser cette torture; mais celui qui occupait dans la province la place d'un sous-préfet en France, ne voulut pas interrompre : « Pour moi, il est coupable, dit-il; il ne veut rien dire, la femme parlera; qu'on l'emporte et amenez la femme. » Celle-ci fut introduite. « Ton mari a avoué, lui dit-on, à présent dis-nous où sont les bijoux et l'argent. — Comment a-t-il pu avouer, dit-elle, puisqu'il n'est pas coupable. — Nous te disons qu'il a avoué; veux-tu rendre les bijoux, sinon on va te faire donner cent coups sur la plante des pieds. — Oh! si voulez frapper et puisqu'il a avoué, alors ne me battez pas, je vais vous apporter ce que vous demandez. » Quelques instants après, elle revenait, portant les valeurs. On fit rentrer l'homme. « Ta femme t'a livré, lui dit-on, voici les bijoux. — Ah! si elle a avoué, dit-il, alors, c'est bien; que Dieu me protège. »

Ainsi il eût péri sous le bâton plutôt que de parler, et presque tous sont ainsi. Celui-là fut pendu, mais si le consul ne s'en fût mêlé, la chose en restait là.

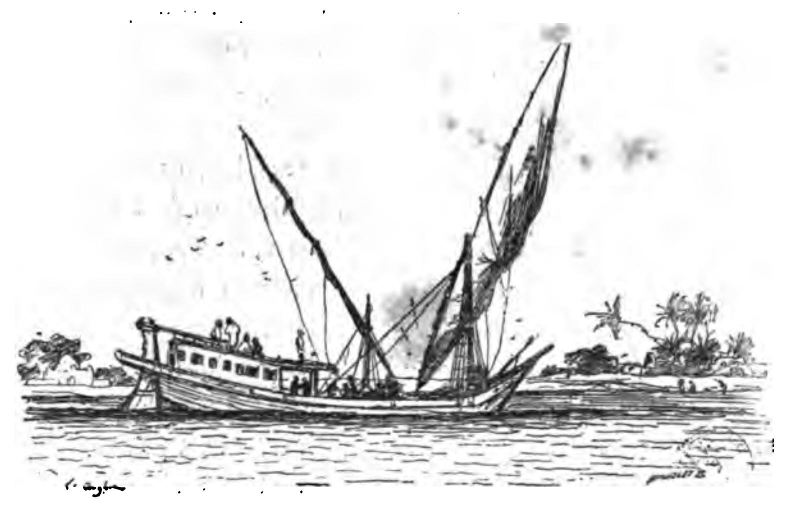
Cependant, quand les agents sont turcs ou circassiens les choses se passent autrement. Comme ils méprisent l'Arabe et le Fellah, ils le poursuivent rudement et parfois même dépassent la mesure. Ces deux exagérations forment pourtant à la longue une moyenne assez convenable.

Lorsque l'on voyage sur le Nil, on s'arrête la nuit et on s'amarre près d'une berge; toujours deux matelots veillent sur le bord, et sont remplacés au bout d'un certain temps par d'autres; si un village est auprès, vous voyez arriver des gardiens que le cheikh envoie et qui vous protègent, et passent la nuit entière accroupis dans leurs burnous, devant votre passerelle; on leur donne pour cela une légère rétribution qui les satisfait.

La dahabieh est un bateau de grandeur variable, qui se loue au Caire pour remonter le Nil. A l'avant se tient l'équipage qui couche à la belle étoile, l'autre partie du pont est garnie d'une sorte de maison qui s'élève comme un château d'arrière dans nos anciennes frégates du temps de Louis XIV et dans laquelle se trouvent des chambres, salons, salle à manger, bains, etc.... Tout cela n'est pas énorme, sauf le salon, mais on y est suffisamment à l'aise. L'équipage se compose de sept jusqu'à vingt-cinq matelots, Berberins ou Nubiens pour la plupart. Un reïss les commande; un pilote est engagé pour tout le voyage. Parmi les matelots s'en trouve un, plus payé que les autres et qui travaille moins. C'est une sorte de ménestrel, poète et chanteur, qui improvise et récite ou chante le soir après le coucher du soleil ou pendant que l'on rame. Si le concert a lieu le soir sur le pont, les matelots sont assis en rond près de lui, l'accompagnant d'un léger tapotement des mains et d'un tambour: ils marquent leur satisfaction en poussant des ah! sonores et prolongés, dont l'intensité indique à l'improvisateur son plus ou moins de succès. Cette musique est nasillarde et toujours mineure; le sujet c'est éternellement l'amour et histoires à l'avenant: pendant de longs mois passés à bord, j'ai tous les jours entendu des plaintes à une certaine Bahadeh, que notre ménestrel semblait affectionner mais qui à la longue m'agaçait fort.

Le pilote en général est taciturne: il ne quitte pas sa barre et vit sur la terrasse qui surmonte les chambres et que recouvre une grande voile en

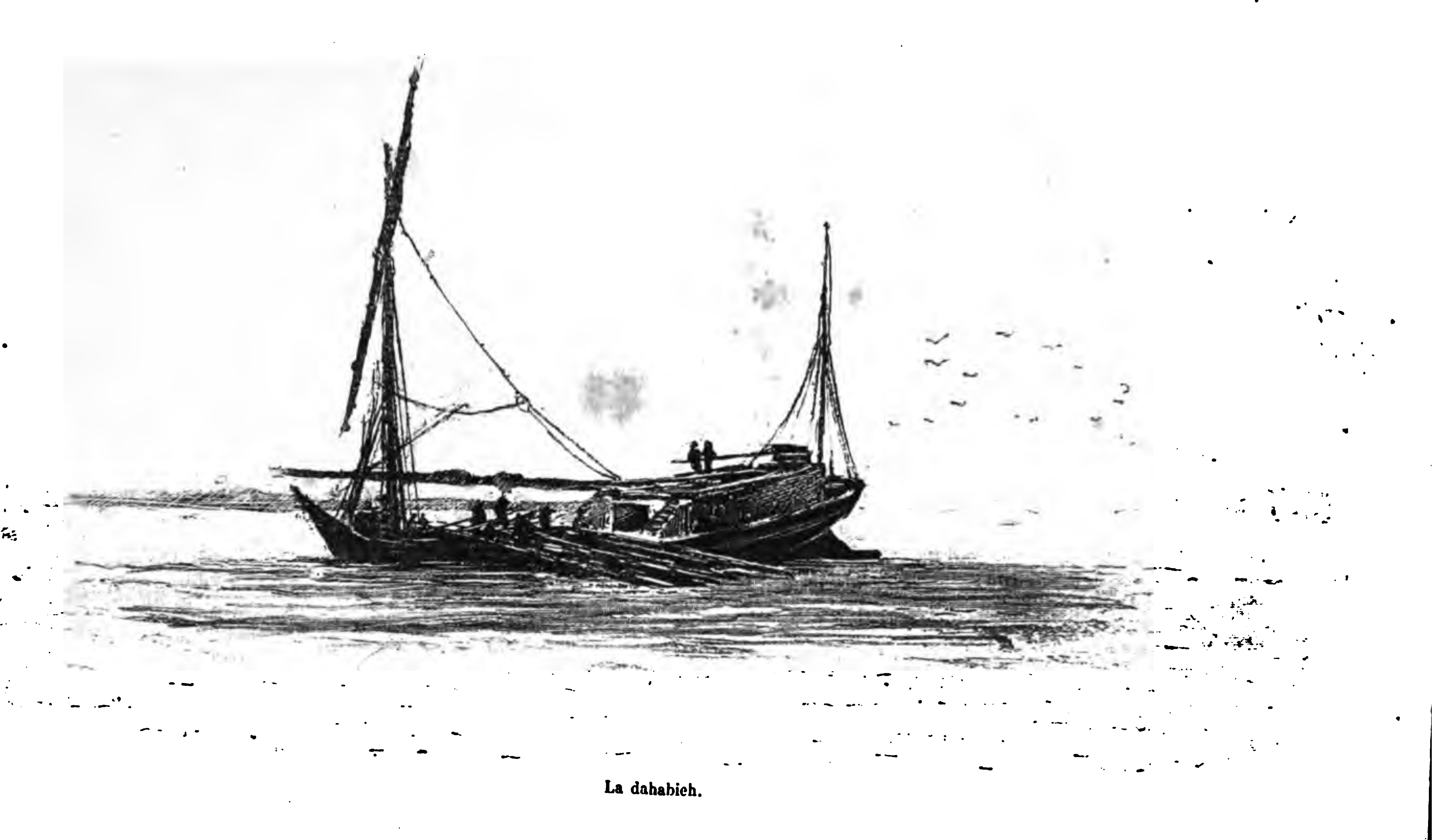
forme de tente, quand le vent le permet. On lui sert à boire et à manger, sans qu'il bouge, et sa journée se passe à contempler son Nil, ou à commander la manœuvre de la voile. Cette vie contemplative et silencieuse lui fait à bord une existence à part. Le mien causait toute la journée avec le fleuve. « Eh bien, lui disait-il, te voilà de ce côté à présent : quelle est ton idée ? tu veux nous engraver, mais tu ne réussiras pas ; tu sais bien que tu dois couler de l'autre côté : attends quelque temps encore et tu seras bien forcé de grandir et de nous laisser passer où nous voudrons, etc.... » Quand venait la nuit, il s'adressait à la lune ou aux étoiles, mais dans ce cas il



Une anghié.

parlait bien bas et on l'entendait à peine. Quant au reïss, c'est un monsieur, qui ne fraye guère avec ses matelots. La cuisine est faite à l'avant, près du mât, dans une petite cabine, et c'est sur le dessus que le reïss se tient accroupi regardant vers l'étrave et commandant la manœuvre. Au mât sont accrochés un ou plusieurs oignons pour corriger le mauvais œil, ou parfois même une peau d'épervier. Dans ce dernier cas, on retrouve la tradition remontant aux époques pharaoniques, pendant lesquelles l'épervier était considéré comme un porte-bonheur.

Il y a tous les métiers à bord : tailleurs, blanchisseurs, repasseurs, menuisiers, cordonniers, etc...., car une fois en route, impossible de rien se



La dahabieh.

procurer. Notre blanchisseur était un Nubien noir comme l'ébène, avec une tête superbe. Quand il repassait, en plein soleil, vêtu d'une robe bien blanche, entouré de ses linges d'une propreté éblouissante, il faisait le plus étrange tableau du monde.

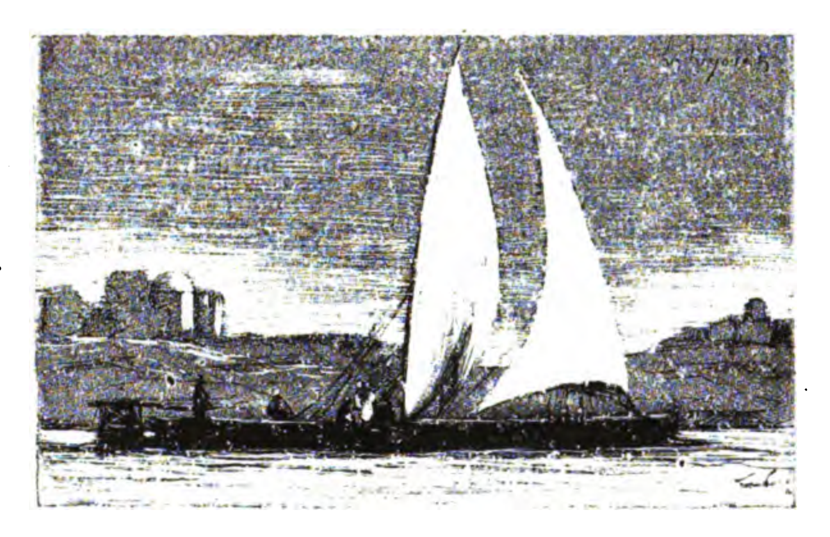
Quant à la vie du bord elle est assez monotone, et il faut s'occuper, sans quoi, à la longue, l'ennui ne tarderait pas à faire son apparition. Le soir seulement, on respire la fraîcheur du fleuve sur le rouf, qui est toujours garni de bons tapis et de divans confortables ; quand la chaleur le permet, on y passe sa journée en regardant les aspects si pittoresques des rives, et on y mange; mais c'est la nuit surtout, par ces nuits admirables de l'Égypte, que l'on s'y tient et souvent la conversation s'y prolonge fort avant dans la soirée.

L'antique Égypte a connu deux sortes de gouvernails. Le plus ancien se composait de deux rames à large palette, passant à travers la carène, à droite et à gauche du navire : tant que le bateau marchait vent arrière et en ligne droite, ces deux palettes étaient relevées; mais quand on voulait changer de direction, on laissait tomber la rame du côté où l'on voulait se diriger, et par la position qu'on lui faisait prendre on arrivait à un résultat convenable. Le pilote mettait les rames en mouvement au moyen d'une corde et elles étaient indépendantes l'une de l'autre.

Le second gouvernail, plus moderne, se composait d'un seul grand aviron avec palette et plongeait dans l'eau assez loin derrière le bateau. Il portait sur un poteau vertical et se prolongeait jusqu'à une barre horizontale, à laquelle il était assujetti par un fort assemblage : au moyen de la barre, le pilote portait sa rame soit à droite, soit à gauche, et remplaçait par cela même les deux palettes. Quant à la forme même des navires, elle semble peu différer de celle de nos jours, ainsi que le rouf servant d'habitation aux matelots ou aux voyageurs.

Dans l'ancienne Égypte, la navigation du Nil était identique à la nôtre. La voile seule différait : tous les bas-reliefs ou peintures représentent la voile carrée, sans aucune exception; la voile triangulaire est donc tout à fait moderne : on ignore les causes de ce changement et à quelle époque il remonte. Comme aujourd'hui, dans les bas-reliefs on reconnaît les bateaux montant le Nil, parce qu'ils portent la toile; ceux qui descendent le fleuve ont le mât abattu, et des rameurs, en général au nombre de six ou douze, aident au courant. La voile carrée était attachée par son bord

supérieur à une vergue horizontale fixée au mât : au bord inférieur se trouvait une autre vergue. Le mât était formé par quatre poteaux assemblés dans les parties hautes au moyen de traverses auxquelles sont attachées deux cordes bien tendues qui vont chercher le haut du mât. Ces deux cordes soutiendront tout l'effort tant que le vent soufflera de l'arrière, mais comme il y avait danger de rupture des bois en cas de changement de direction de la brise, un homme se tenait à l'avant, pour manœuvrer deux cordes qu'il n'avait qu'à tirer pour orienter la voile et lui faire



Bateau transport du Gouvernement.

prendre le vent : en cas de rafale, il lâchait tout, et la voile flottant en liberté, le mât ne risquait plus d'être brisé. De nos jours encore, le même matelot veille assis auprès de l'écoute et prêt à la larguer au moindre danger ; il est très surveillé, car s'il s'endormait un coup de vent amènerait un naufrage certain.

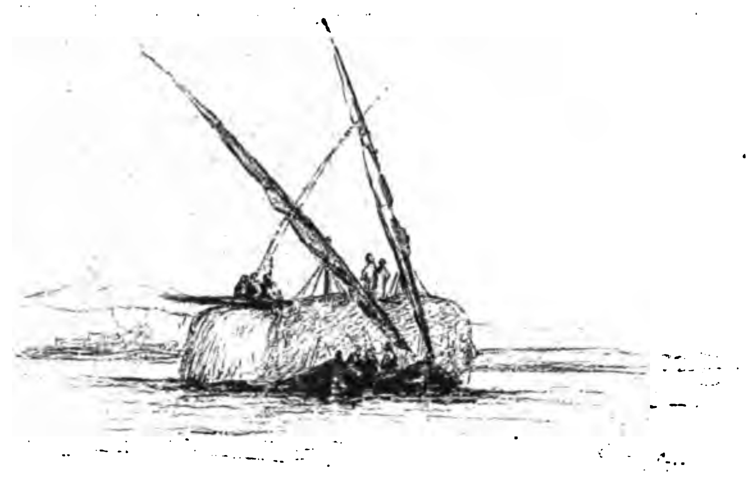
On n'a pas assez d'yeux, une fois en route, pour admirer l'admirable panorama qui défile devant vous : d'un côté la chaîne Arabique, de l'autre la chaîne Libyque enserrant la vallée du Nil vous présentent des lignes d'une harmonie charmante.

Les colorations en sont douces et tendres, comme celles du ciel du reste, dont les tons sont presque toujours fins et délicats. Ce n'est que bien bas, en plein désert, qu'apparaît sur vos têtes ce bleu intense, preuve de la sécheresse de l'atmosphère. Dans la vallée du Nil les tons sont fondus, et quand un coucher de soleil violent vient enflammer le ciel, c'est une exception, dont trop de peintres ont fait une règle : le soleil en se couchant offre le plus souvent des couleurs fines et tendres, allant du rose au violet et les couchers de soleil tapageurs se voient plus souvent à Asnières qu'à Korosko. Les villages fellahs semblent alors des taupinières noires, autour desquelles les hommes s'agitent comme des fourmis; mais le crépuscule dure à peine, et bientôt tout disparaît noyé dans la vapeur bleue du Nil, éclairée par une lueur tombant des étoiles dont seuls peuvent parler ceux qui ont parcouru l'Orient.

L'incident le plus fréquent dans la navigation du Nil, c'est de s'engraver. Chaque jour, en moyenne, à partir du mois de février, le bateau touche deux ou trois fois plus ou moins sérieusement : vous êtes bien tranquille, au repos ou endormi, quand tout à coup un bruit insolite vous éveille ou vous dérange : le navire frotte la terre, traîne sur elle, puis après un fort coup de talon qui ébranle les meubles et la mâture, il s'arrête : vous êtes engravé. Que de fois cela n'est-il pas arrivé dans mon long voyage! Le jour, le mal n'est pas grand, on peut s'en tirer, mais la nuit il faut coucher là où l'on est, et dans son sommeil on entend vaguement les matelots soulever la dahabieh sur leurs épaules pour essayer de la mettre à flot. Souvent autour de vous il y a cent barques et plus qui sont prises non moins que la vôtre, et si les eaux sont en décroissance rapide, elles y resteront jusqu'à la crue, à moins qu'on ne les décharge pour les mettre à flot, ce qui est fort coûteux. Il y a certains coudes du Nil où en avril l'accumulation des engravés est telle que l'on ne voit de loin qu'une forêt de mâts. Cependant, avec de l'argent et du monde, on arrive souvent à se remettre à flot et à reprendre le chenal.

Lorsque l'on va à terre, le soleil couché, c'est tout une expédition. Ayant à porter un jour une dépêche, il fallut débarquer le soir : aussitôt une partie des matelots se transforme en janissaires : les uns prennent de grandes lanternes appelées fanous, les autres s'arment de solides bâtons, pour nous faire escorte et nous protéger des chiens et des rôdeurs. Nous descendons à terre et gravissons une berge, puis nous avançons dans la nuit.

Nous traversons un village arabe endormi, et les chiens musulmans, qui n'aiment pas les chrétiens, font un tel sabbat, qu'en un tour de main tout le monde est debout et sorti sur la route. Nos hommes nous font une rude garde et distribuent aux bêtes et aux gens qui flânent trop près de nous des coups de courbach et de matraque bien sentis, afin de leur faire comprendre notre importance dans le monde. Dans la nuit, et éclairés par les lanternes, les palmiers prennent des proportions fantastiques et ressemblent à d'immenses colonnes qui se perdent dans l'obscurité. On arrive à la gare, aux abords de laquelle les marchandises, les ballots de coton, les tas de

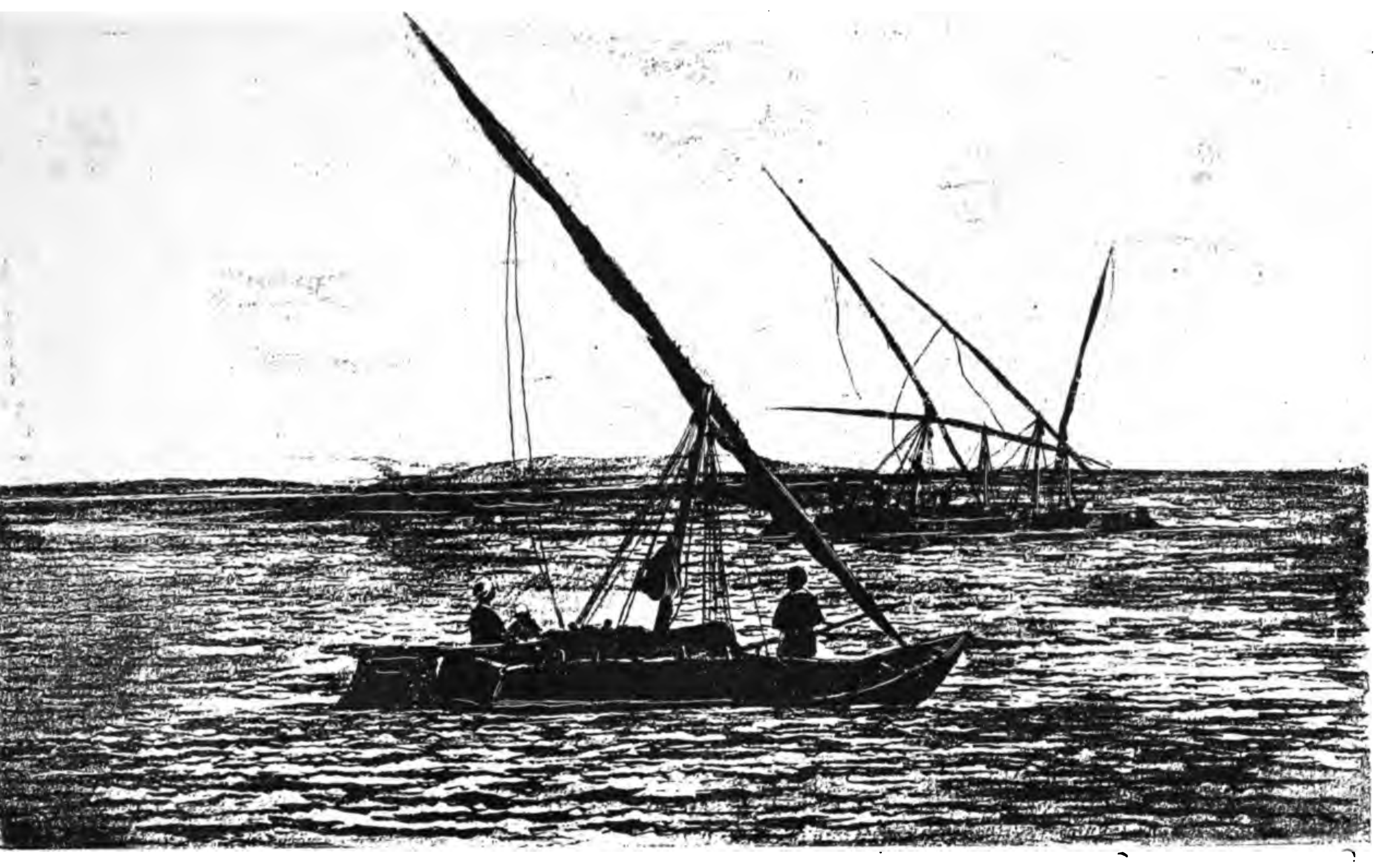


Barques chargées de Barsim.

céréales gisent à l'air libre : l'absence de pluie et de rosée permet ces docks primitifs et économiques.

La dépêche était bien transcrite en arabe, mais le chef de gare ne la comprenant pas il faut la transcrire encore. Notre drogman s'approchant de moi me dit en riant : « Il n'y en a pas un seul qui puisse lire une chose écrite par un autre, et il y en a beaucoup qui, si on leur montrait une heure après ce qu'ils ont écrit une heure avant, ne sauraient ni se relire ni se comprendre. » En faisant la part de l'exagération, il y a du vrai dans l'observation, car l'arabe est de toutes les langues peut-être la plus difficile à lire et à écrire.

Au retour, la contrée entière était sur pied pour nous voir repasser, et



Bateaux engravés.

nous avons regagné le Nil, au bruit d'un concert enragé donné par les chiens.

C'est encore à la nuit tombée que nous sommes arrêtés à Minieh, et il fait très obscur quand nous mettons pied à terre pour aller en ville à la recherche d'un ingénieur de l'État pour lequel nous avions un ordre de service. Le cortège se forme, toujours le même, avant-garde avec des falots, gardes du corps armés de bâtons, et arrière-garde. Nous allons de la sorte à travers la ville, apercevant çà et là une mosquée en ruine, une jolie porte sculptée, ou un café turc. La nuit est si obscure qu'un de nous se jette dans un chameau chargé de bersim qui était couché à la porte d'un café où se reposait son maître. Nous gagnons, non sans peine, la maison de l'ingénieur, mais il était parti de la veille, et ses deux fils, de seize et dix-huit ans, veulent, suivant la mode arabe, nous garder à dîner et à coucher. Ne pouvant nous décider ils nous mènent au port où peut-être leur père est encore dans sa dahabieh. Chemin faisant, nous passons devant une mosquée ouverte et éclairée par de petites lanternes, qui y répandaient une lueur discrète : c'était mystérieux et doux, bien mis en scène pour la prière, et ce pauvre temple, modeste et peu orné, avait grand air, dans ce crépuscule lumineux. Sur la grande place, se trouvait une petite fontaine, qu'ombrageait un vaste sycomore. Un gros falot pendait de l'arbre et éclairait les femmes qui remplissaient leurs jarres, sans bruit et sans cris : on eût dit des ombres qui disparaissaient dans la nuit, on pouvait se croire chez Pluton à côté des filles de Danaüs. Notre ingénieur était parti et nous rentrons. Il est neuf heures et le muezzin du haut du minaret lance aux quatre points cardinaux la prière du soir, d'une voix discordante : dans tout autre endroit on se fût bouché les oreilles, mais ici ce chant dans la nuit n'a rien de désagréable, et a même quelque chose de poétique. Nous renvoyons les enfants, qui nous quittent en nous baisant la main; j'avoue que cette politesse m'embarrasse toujours, mais il faut l'accepter. puis nous rentrons à bord.

L'animal le plus commun au Caire, c'est le chien.

Le chien est jaune, à oreilles droites, queue fournie et tombante, rappelant le loup ou le chacal dont sa mère accepte très souvent la cour et ses suites.

Le chien n'est à personne, il ne connaît pas de maître, il ne sait que son

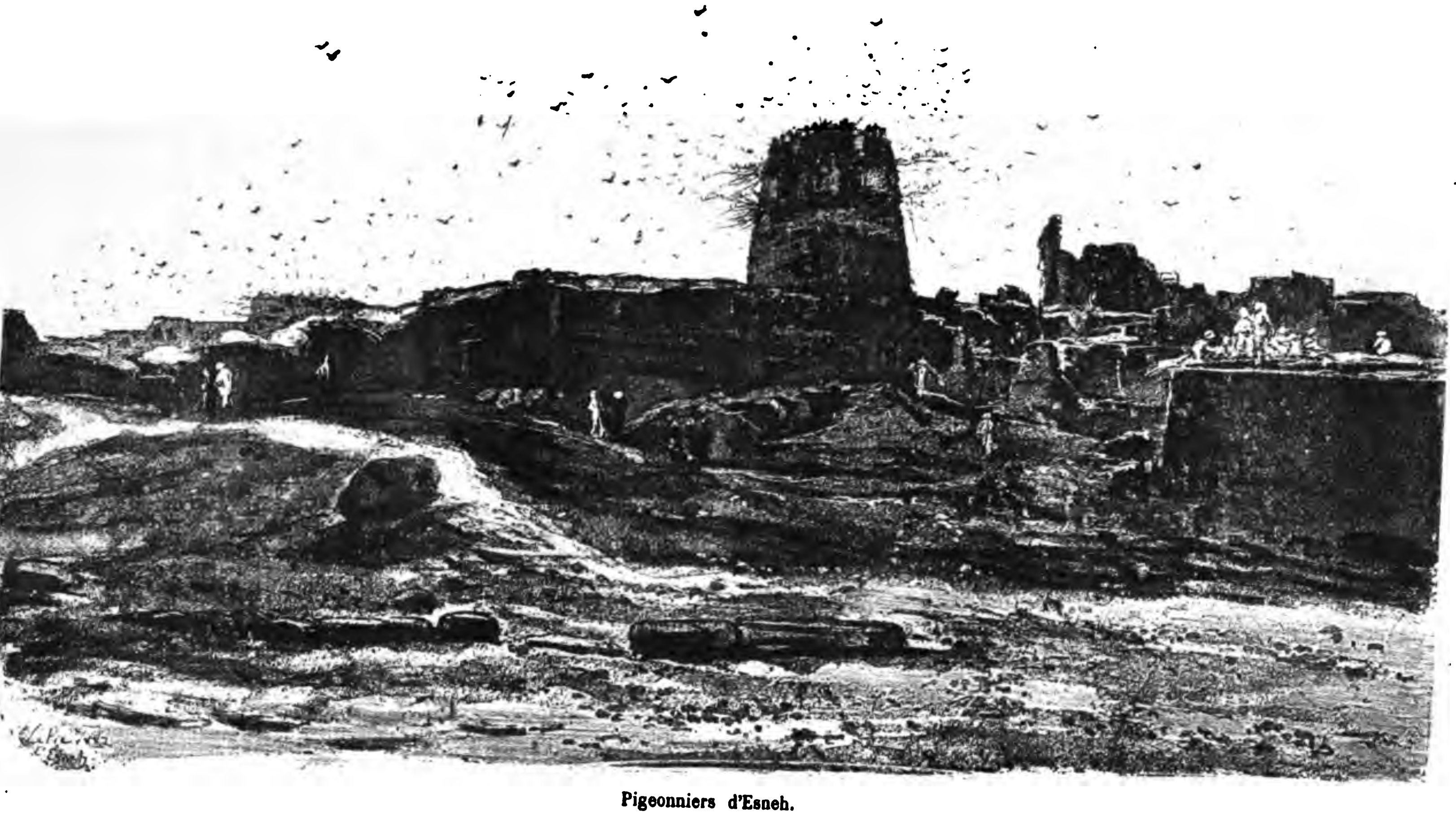
quartier. Si un camarade du quartier voisin s'égare dans le sien, il est étranglé et mangé en un tour de main. Il dort partout, entre partout et se nourrit comme il peut et où il peut : il ne s'occupe pas de l'homme et n'aboie guère. Parfois la rage se met dans la nation ; on en fait alors un vrai carnage, mais quelques mois après il n'y paraît plus.

Il sait fort bien quelles sont les bonnes maisons et les meilleures cuisines : à heure fixe il va rôder autour des portes par lesquelles on a l'habitude de jeter les débris des repas. Cependant il se contente d'un manger plus modeste. J'ai vu souvent de petits enfants, assis au pied d'un mur, grignotant leur morceau de galette, entourés de huit ou dix gros chiens qui n'eussent fait qu'une bouchée de la portion qui leur faisait envie, et pourtant ils attendaient patiemment les miettes que le gamin leur tendait à tour de rôle. Jadis il y avait en Égypte plusieurs espèces de chiens complètement disparues de nos jours : Un grand lévrier à oreille droite, ressemblant au sloughi, un basset, un molosse, un lévrier à oreilles tombantes, et le chien hyénoïde, qui servait également à la chasse, et qui est représenté sur tous les monuments de l'ancien empire et disparaît avec lui. Ces races sont éteintes dans le pays, et l'on emploie pour la chasse les chiens européens : mais ceux-ci meurent vite de maladies et ne se reproduisent pas. Schweinfurt possédait cependant un couple de bassets qui lui avait donné une nombreuse postérité; mais le cas est exceptionnel.

Il existe dans la haute Égypte une tribu, jadis redoutée et redoutable qui a été soumise par les troupes régulières de Méhémet-Ali, et qui habitait Hâu, où leurs descendants se trouvent encore. Ils étaient fameux pour leurs chevaux et leurs chiens; ces derniers sont d'une race particulière : leurs maîtres les donnent et ne les vendent pas : ils sont très renommés pour leur courage et leur férocité. J'en ai vu quelques-uns : ils ont le poil tigré et rêche, comme les lévriers d'Écosse, auxquels ils ressemblent un peu mais en plus lourd. Il m'a été impossible de m'en procurer. Cette tribu s'appelle les Hauvarate.

En Égypte le chien est parfois ichtyophage. Dans la basse Égypte, à l'heure de midi on le voit suivre doucement les berges des canaux, et dès qu'il aperçoit un poisson endormi, il le fait sauter à terre, très habilement, avec sa patte, et le mange.

L'épervier est encore celui des hiéroglyphes et celui qui représente



Pigeonniers d'Esneh.

Horus sur les vieux monuments : il est chargé de la voirie et dévore tout ce qui se jette dans la rue; grâce à lui on évite la peste, mais son effronterie dépasse les bornes des convenances, et on a vu de ces oiseaux venir arracher un gâteau dans la main des enfants que portaient des nourrices.

Autrefois on les tirait dans les rues mêmes du Caire, mais rarement, de nos jours, on se donne cette peine. Du reste, en Égypte, la familiarité de l'oiseau est sans égale. Dans les champs, on peut presque toucher les alouettes avec la main, les huppes, les ramiers et les tourterelles vous laissent approcher à deux pas et ne s'envolent que pour se reposer aussitôt. Le fusil même ne les fait pas fuir. Mais sur le Nil, les oiseaux d'eau traqués par les voyageurs ont appris à se méfier; ils reconnaissent fort bien la barque du fellah qu'ils laissent passer sans crainte, et le canot de l'Européen qu'ils fuient à cent mètres de distance pour ne plus revenir. A présent, si l'on veut chasser le gibier d'eau, pélican, flamant, ibis, etc., il faut aller dans le haut Nil ou dans le Soudan.

Au Caire, jadis les voitures étaient rares, le cheval et l'âne étaient les seuls moyens de locomotion employés : aujourd'hui, depuis qu'une épidémie a fait disparaître presque tous les chevaux de l'Égypte, l'âne reste seul, et Dieu sait si on l'utilise. L'Européen est seul à aller à pied dans les rues du Caire, et l'on rencontre les plus grands personnages, les officiers en uniforme avec leur sabre, les plus pauvres et les plus riches, allant à leurs affaires sur cette modeste monture, que suit un gamin, toujours de bonne humeur, qui vous escorte à toute allure, en grignotant un peu de pain ou des fruits qui constituent son repas.

L'âne d'Egypte n'a rien de commun avec notre baudet d'Europe. Voyez-le sur les places attendant la pratique. Il est propre et luisant. Sa tête bien rênée se dresse fine et coquette, son cou se plie comme celui du cheval ; sur son poil, le ciseau du tondeur a dessiné le long de ses épaules, de ses jambes, de ses cuisses les festons les plus capricieux et les plus fantastiques ; la selle est haute, en drap brodé de soie, souvent d'or et d'argent, ou en cuir également brodé. La bride est une ganse de différentes couleurs, non moins propre que le reste; une fois le cavalier en selle, l'animal part au galop, et soutient cette allure pendant une heure; son pied est sûr, il ne butte jamais; les chutes sont rares et presque inconnues.

Le prix de ces animaux égale et surpasse souvent celui d'un cheval. Un bel âne se vend jusqu'à 2500 et 3000 francs; mais il faut le voir stepper et trottiner sous son cavalier, encapuchonnant sa tête comme le ferait un pur sang : j'ai rencontré souvent des Arabes riches, ainsi montés, traversant avec leur suite les places du Caire, et c'était d'une belle allure.

L'âne du fellah, quoique plus modeste, moins bien nourri, n'en remontrerait pas moins à tous nos bourriquets; les ânes du Bois de Boulogne, le bonheur de notre enfance, seraient de pauvres misérables auprès de ces campagnards égyptiens.

On ne les attelle guère, la charrette étant une chose inconnue au bord du Nil : ils portent des fardeaux et de lourdes charges ; on voit souvent deux Arabes sur une petite bête, qui malgré ce poids trotte et fait gaiement une longue route à travers les terres, car, en fait de route, il n'existe que la digue, le désert ou le Nil.

L'intimité de l'âne et de son petit gardien, qui a de huit à quatorze ans, est chose touchante. L'enfant le débride sitôt la course finie, il le caresse, l'essuie, le fait boire, lui donne un peu de son pain et l'embrasse : j'en ai vu qui, après avoir ôté la selle, se roulaient par terre avec eux, en jouant, et parfois dorment couchés sur leur ventre ou entre leurs quatre pattes.

Il y a quelques années, au moment des grands travaux du canal de Suez, les gamins du Caire, vous offrant leur monture, avaient soin de vous dire : « Monsieur, l'âne de M. de Lesseps! » Tous les baudets étaient l'âne de M. de Lesseps; mais à présent ce boniment engageant n'est plus employé.

A l'époque de l'expédition d'Égypte, les ânes jouèrent un rôle considérable dans l'armée française, c'était une joie pour nos soldats que de faire leurs courses et leurs provisions sur ces quadrupèdes. Pleins d'égards pour eux, ils les appelaient leurs demi-savants, parce que les membres de l'Institut les avaient adoptés pour montures. Ils furent même cause qu'un commandement spécial s'introduisit dans la théorie militaire : comme toutes les colonnes étaient munies d'une commission scientifique, qu'elles devaient aider et protéger, dès que l'on était surpris par une attaque imprévue, on entendait ce commandement prononcé par le chef de la colonne et répété par les officiers : « Les ânes et les savants au milieu du carré. » Il fallait immédiatement tout quitter et obéir, quitte, après l'action, à courir après les notes, les papiers et les instruments qui jonchaient le terrain.

A l'origine, et au moment du débarquement, les membres de l'Institut de France étaient assez mal vus dans l'armée qui les considérait comme un impedimenta. Mais sitôt qu'on eut quitté Alexandrie pour marcher sur le Caire, dès les premiers combats, nos savants surpris avec les troupes ramassèrent des fusils, et consacrèrent à leurs devoirs de soldats volontaires les loisirs forcés que leur faisait la bataille. Quelques-uns se battirent en véritables troupiers, aussi la popularité leur vint-elle dans tous les régi-



Bichari.

ments, et on soignait au bivouac et dans les marches les ânes autant que les savants, ou les savants autant que les ânes.

Avec l'âne, l'animal le plus utile en Égypte est le chameau ou le dromadaire. On croit en général que sous ces deux appellations on doit reconnaître deux animaux différents, dont la variété se démontre par une bosse unique ou deux bosses : c'est une erreur. On appelle chameau l'animal qui porte les fardeaux et remplace le cheval de trait; le même, employé uniquement pour porter l'homme et comme bête de course s'appelle dro-

madaire; physiquement il n'y a entre eux aucune différence, si ce n'est l'emploi et le nom.

Le chameau à deux bosses ne se trouve que sur les plateaux de la haute Asie, dans le Thibet et dans les déserts de ces contrées, et en Asie Mineure.

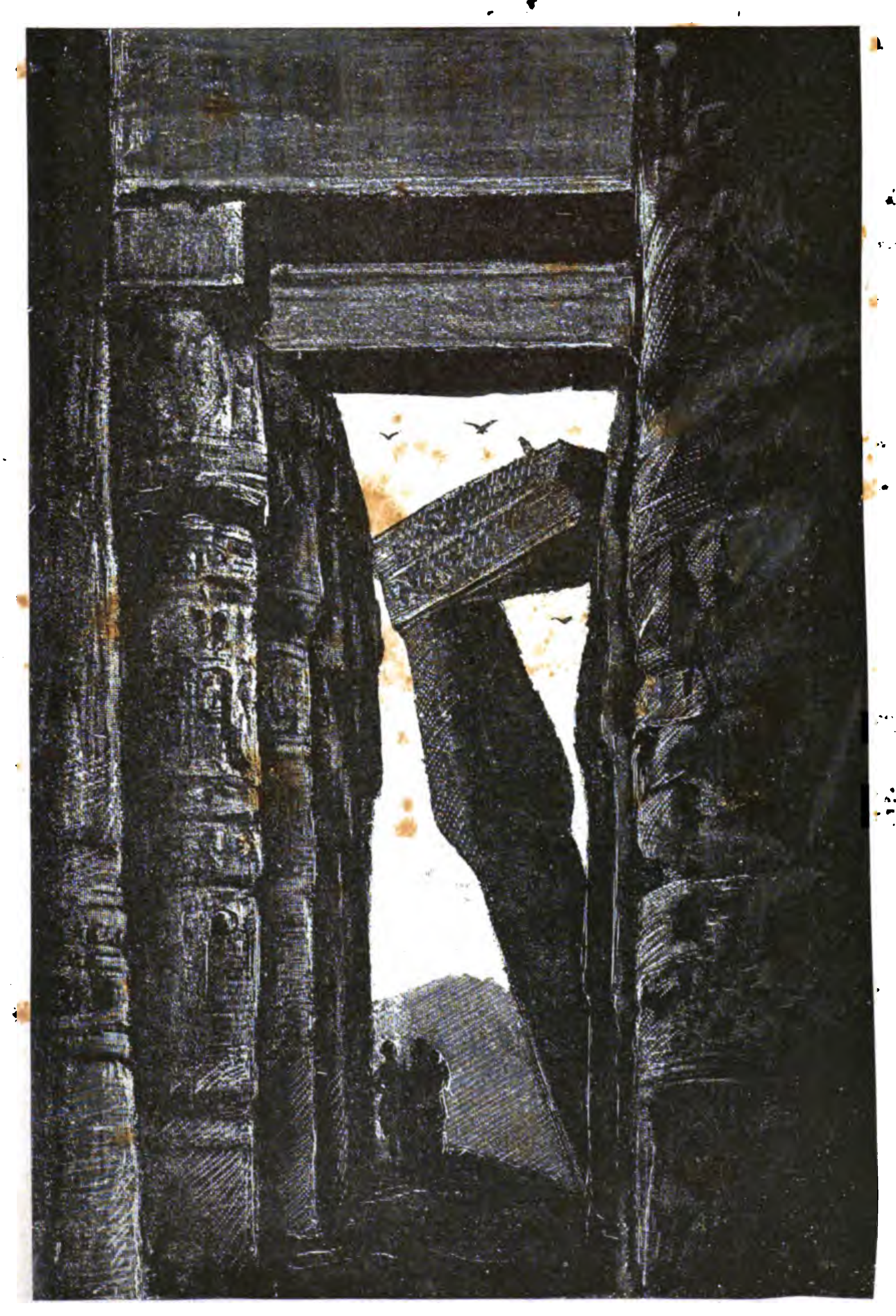
En Egypte, c'est un animal doux et sobre, souvent il se nourrit exclusivement d'épines en bois dur et noir qu'il ramasse dans le désert ; sa taille et sa couleur varient, mais certaines tribus n'emploient que ceux qui ont une couleur adoptée par eux. Les Bicharis par exemple, sur la rive arabique n'ont que des chameaux blancs, les Hamerans n'ont que des chameaux noirs et très grands. Le matin, au lever du jour, quand on les charge, ils poussent des cris plaintifs et se lamentent d'une façon désagréable; si on les fatigue trop, ils refusent et se couchent : leurs chameliers les soignent et les choient, ils les connaissent et les caressent, mais malheur au conducteur qui les met en colère en les rudoyant. L'animal furieux saute sur lui, le prend avec ses dents et le mord, le foule aux pieds, et le tue si on ne parvient à le lui enlever.

L'allure du chameau est dure et pénible. Celle du dromadaire est douce et agréable; quand on veut en acheter un et que l'on désire constater son talent pour la course, on le monte tenant à la main un verre plein d'eau et on le met à une allure vive; pour qu'il remplisse les conditions, il faut que le déplacement de l'homme soit si doux qu'au retour le verre soit encore plein; c'est alors qu'on est sûr de pouvoir entreprendre avec lui une longue traite, et supporter n'importe quelle allure.

Rien n'est plus curieux qu'un marché de chameaux, où l'on voit réunis plusieurs milliers de ces animaux de toute grandeur et de toute couleur. Dans les villes, on voit des gamins de cinq ans conduisant gravement à la fontaine un dromadaire huit fois haut comme lui, le tirant par la corde, le grondant, le frappant, et la grosse bête obéissante s'accroupit, plie les jarrets, se couche à la voix et au geste de ce nain tout confit dans son importance.

Parfois, comme dans nos marchés, il arrive une panique parmi tous ces animaux à vendre. La débâcle est alors effrayante : tous fuient, galopent, renversant, bousculant tout sur leur passage, et il faut des peines et des courses infinies pour les réunir. On n'a pu encore se rendre compte, pas plus en Égypte qu'en France, de ce qui peut causer cet affolement.

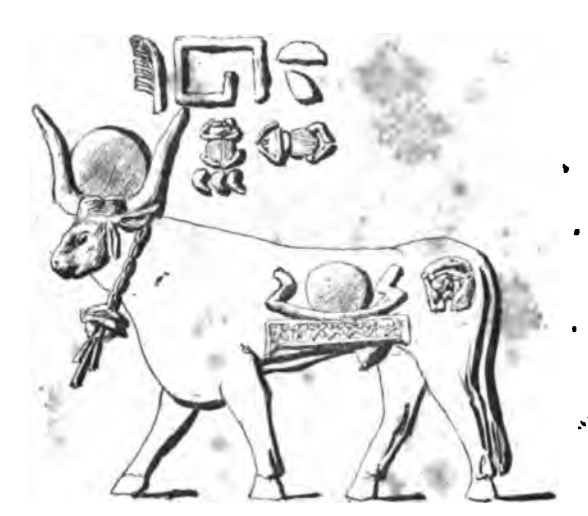
Le chameau n'aime pas aller en bateau, et cependant il est constamment



Travée de la salle hypostile de Karnak.

obligé de passer sur des barques d'une rive du Nil à l'autre; mais alors que d'embarras: il crie, il s'arc-boute sur ses jambes, secoue sa charge et la renverse souvent; vingt Arabes lui prennent les pattes, on met à bord les deux de devant, mais pour celles de derrière c'est toute une affaire, et que de cris, que de paroles autour de lui, cela seul suffirait pour l'effrayer; enfin il est dans la barque, il se couche aussitôt et souvent mal; tout est de travers, on menace de chavirer, et ce sont des cris qui recommencent, jusqu'à ce que la bête docile et résignée ait pris la position nécessaire.

Au moment de mourir, le chameau comprend qu'on va l'abattre et il



Bœuf Apis

pleure comme un enfant : ses yeux répandent des larmes abondantes, il pleure, il sanglote, il vous implore : ce spectacle est pénible, mais les Arabes exécutent le serviteur devenu inutile avec un sang-froid imperturbable.

Comme le bœuf de la haute Egypte, le chameau traverse des conditions atmosphériques dans lesquelles il a besoin de pourvoir à sa respiration et au phénomène de la combustion que sa marche au travers du désert rend si active. Aussi voit-on les chameliers, avant leur départ de Korosko pour traverser le désert, passer une inspection de leurs chameaux et renvoyer à la pâture ceux dont la bosse est insuffisante pour entreprendre ce pénible

voyage. On croit généralement que l'eau seule est indispensable pour entretenir la vie dans ces régions brûlantes. Nous venons nous-même de faire une expérience *in anima vili*, de la dépense de muscles, de graisse et d'éléments corporels qu'un voyage de quelques mois dans ces contrées torrides et exténuantes peut faire éprouver à des organismes vivants.

Plusieurs d'entre nous ont perdu jusqu'à 15 et 20 livres de leur poids, sans avoir vu un seul instant l'appétit diminuer, au contraire.

L'eau sert de véhicule à la nourriture que l'on fournit à l'animal et à l'homme, elle sert aussi à diminuer l'effet de la combustion exagérée dont nous parlions tout à l'heure, lorsque la bête et l'homme se trouvent condamnés à un régime autophagique.

Au bout de 12 ou 15 jours de marche, le bât du chameau a blessé la bosse, les muscles sont décharnés, le sac de la bosse est pendant, et l'animal a besoin d'un certain temps pour remplir le magasin de sa respiration.

On se fait en général une idée fausse de l'arrivée du chameau au bord du Nil, quand il vient de parcourir le désert. Bêtes et gens vont à l'eau, qui représente la vie ; l'homme seul semble insatiable, et c'est à peine si le chameau boit quelques gorgées, son instinct le dirige mieux, en ce cas, que notre raison : il va à l'eau mais boit fort peu.

Le bœuf est représenté par deux espèces bien différentes : une belle, qui conserve encore quelques traces de son antique forme, et dont le bœuf Apis est le modèle parfait. On la trouve dans les pâturages de la basse Égypte, protégé par une atmosphère suffisamment humide, dont elle a besoin. En remontant vers la haute Égypte on rencontre le bœuf à bosse. Cet animal est une modification du premier, et l'appendice que les conditions naturelles lui ont ajouté est nécessaire à sa respiration et à son existence. On en juge la qualité et le prix à la grosseur de la bosse ; c'est le critérium de sa santé, de sa résistance au travail, et nous pouvons ici faire la même réflexion sur le chameau, qui est d'autant plus apprécié que sa bosse est plus dense et plus volumineuse.

Bien que l'on trouve en Égypte la vache et le taureau, le buffle est le plus employé dans les fermes et pour les gros ouvrages, dont il partage les labeurs avec le chameau, le bœuf et l'âne.

Dans le Soudan et au désert, il sert également de monture. Sur tout le

parcours du Nil, on le voit le long des berges couché ou marchant à la file, d'une allure traînante, gagnant une mare ou le fleuve, où il se couche et s'enfonce, ne laissant voir que le bout de son museau pour respirer. Il reste ainsi des heures entières, et il mourrait s'il n'avait son bain quotidien.

Un jour, à Bayadé, j'ai vu des enfants désirant traverser le Nil et que le passeur refusait de prendre; une fois la barque au large, les gamins avisèrent des buffles au bord de l'eau. Courir à eux, se déshabiller, leur monter sur le dos et les pousser au Nil fut l'affaire d'un instant; ils avaient roulé leurs robes en turban sur leur tête, et pendant que les animaux nageaient, ils se livraient à toutes sortes de folies sur leur dos. Qui était furieux,



Maisons fellahs. — Bayadé.

c'était le gardien, voyant ses bêtes sur la rive opposée, où les enfants les avaient abandonnées après avoir remis leurs habits et gagné leur village. Au retour du passeur, ce fut une querelle homérique, le berger l'accusant d'être de connivence avec les gamins, afin de le forcer à traverser et lui donner une piastre. Enfin il dut s'exécuter et aller en bateau rechercher ses bêtes, qui revinrent en nageant comme elles étaient venues.

Pendant une partie de l'année, le beurre et le lait sont bons, mais une fois le printemps venu, ils exhalent une odeur insupportable, et l'on doit renoncer à en faire usage. De même que nos paysans sentent le fumier de vache, le fellah sent le fumier de buffle, et cette odeur est si forte, qu'elle s'attache même aux bijoux et aux ustensiles en cuivre dont ils font usage.

Quand il fait chaud et que l'on passe près d'un village, cette odeur vous envahit et vous empeste. Le buffle, quand il ne sert pas comme viande de boucherie vit longtemps et devient très gros; il est doux et triste, sa peau noire et ridée, couverte de poils rares rappelle celle des éléphants; on ne le retrouve pas sur les anciens monuments de l'Égypte et ce sont les Arabes qui l'ont acclimaté au bord du Nil.

De tous les fleuves du monde, le Nil est, je crois, le plus poissonneux. Les gens du pays pêchent beaucoup. Le poisson est une de leur nourriture préférée, mais il n'en était pas de même dans l'antiquité.



Village au bord du Nil.

A cette époque, on avait constaté que certaines espèces étaient malfaisantes pour la santé, causaient des douleurs d'entrailles ou des éruptions. Il fut donc défendu de manger du poisson et la tradition s'est conservée.

Les Égyptiens pêchent la nuit avec de longues cordes, garnies de gros hameçons, qu'ils laissent traîner au fond du fleuve, et qu'ils mettent le soir pour les lever le matin. Il n'est pas besoin d'amorces, et, au jour, ils retirent des prises superbes qui ne leur coûtent que le mal de les décrocher.

Ces poissons sont souvent énormes, et presque tous ont une forme étrange. Ils portent en général sur le nez ou autour des lèvres de longues antennes charnues, qui leur donnent une physionomie chinoise ou japonaise. Les bouillabaisses que l'on confectionne avec eux valent celles de Marseille.

Le Nil contient encore un certain poisson qui, une fois à terre, s'enfle et prend la forme d'une boule ronde, hérissée de piquants, qu'il garde une fois mort. Les enfants s'en servent pour jouer aux boules. Il renferme également quelques espèces de torpilles électriques. Quant au fretin, il est si nombreux qu'il en change la couleur de l'eau à certains jours. J'ai vu, sur les bateaux, des étrangers pêcher des goujons, ou un poisson qui leur ressemble, à coups de bâtons, et la pêche durer plusieurs heures sans que le bruit de l'eau frappée de la sorte pût les éloigner.

Un cuisinier du bord n'y mettait pas tant de malice; il prenait simplement une casserole, puisait à deux ou trois reprises le long du bateau, et la friture recueillie était abondante.

Dans les anciennes peintures qui subsistent, on retrouve les espèces connues aux époques primitives, rendues avec une finesse étonnante. Quand on les compare aux poissons actuels, on reconnaît de suite les habitants modernes des eaux du Nil, et l'on peut constater que nous pêchons les mêmes poissons que les Pharaons. La collection de ces espèces vivantes forme à elle seule un vrai musée. Des savants étrangers viennent parfois passer un hiver sur le fleuve, et remportent en Europe une collection qui n'est pas le moindre ornement de nos cabinets.

Le cours du poisson est inégal, à certains jours on le donne presque, et souvent le produit inutilisé d'une pêche va fumer les terrains autour des maisons, et y exhaler une odeur infecte.

IV

Pyramides de Giseh. — Bédréchein. — Memphis. — La maison de Mariette. — Saqqarah. — Dachour. — Abousir. — Histoire de Mariette, d'une Anglaise et d'un sanglier. — Les méfaits du sanglier. — Le Serapéum. — Abousir. — Les Pyramides. — Les travaux de M. Maspero. — Les aventures d'une momie royale. — Le musée de Boulacq. — Pyramides de Meydoum.

Parti du Caire bien avant le jour, je suivais par un froid humide la chaussée qui conduit aux pyramides de Giseh; j'avoue que ma route me semblait plutôt un pèlerinage qu'une excursion archéologique. Pour moi, nouvellement débarqué sur la terre d'Égypte, j'allais voir le champ de bataille le plus flatteur pour mon amour-propre national, car en France nous avons appris à connaître le royaume des Pharaons par la victoire de Bonaparte. Le jour se leva gris et brumeux; des spatules blanches, effrayées par le bruit de la voiture, s'envolaient de chaque côté de la route qu'Ismaïl fit exécuter pour permettre à l'Impératrice de faire le parcours plus agréablement qu'on ne le faisait jadis, par des sentiers défoncés et souvent impraticables. Le brouillard me cachait l'horizon et le soleil était déjà levé que je ne voyais pas à cent mètres de moi. Soudain, une brise venue du Nil chassa ces brumes, et je vis émerger d'un nuage les trois pyramides, rosées par les premiers rayons et dont le pied ne semblait pas toucher terre. Elles m'apparurent comme au milieu d'une apothéose et je ne pouvais en détacher mes yeux. Ce ne fut qu'en arrivant tout auprès que la réalité de leur ruine m'apparut dans son entier, et je regrettai d'avoir à échanger mon impression première.

Jadis les pyramides devaient apparaître splendides aux étrangers. Leur faîte était revêtu d'un pyramidion d'or, le corps entier du monument était garni de pierres de diverses couleurs qui formaient des lignes harmonieuses et parallèles, ou d'un revêtement uniforme de pierre polie. Un soubassement, disparu de nos jours, les soutenait et augmentait leur élégance; le pourtour était dallé. Elles étaient en outre couvertes d'inscriptions, que les drogmans firent croire à Hérodote, énumérer le nombre de pains, d'oignons, d'ail et autres boustifailles dont se nourrirent les ouvriers qui les construisaient. La



Pyramides de Giseh.

vérité est qu'au temps d'Hérodote on ne savait déjà plus lire les hiéroglyphes et que l'on racontait mille fables quand on cherchait à les expliquer. Lors de la campagne d'Égypte, nos savants constatèrent un très grand nombre de petites pyramides autour des grandes, dont un certain nombre à degrés, comme celle de Saqqarah; mais tout cela a été détruit et il a fallu une loi sévère pour arrêter le marteau de la bande noire égyptienne, il n'en reste plus que quelques petites de la forme commune. Le grand sphynx est non moins étonnant près de son temple monolithe qui remonte aux temps préhistoriques les plus reculés. Bâti à l'époque héroïque appelée le règne

des serviteurs d'Horus, il reste seul de tout un ensemble d'architecture analogue, dont on retrouvait des spécimens un peu partout en Égypte, même lors du nouvel empire, et qui ne fut détruit que peu à peu ; à l'époque où l'on construisit la grande pyramide de Khoufou, le temple était si ancien qu'on en ignorait l'existence et que le sable du désert l'avait recouvert. Ce fut ce roi qui le fit dégager et rendre à la lumière, ainsi que l'a constaté une stèle trouvée près du sphynx. Il est possible même que les grosses pierres qui sont employées dans la grande pyramide à l'entrée du couloir aient été prises là



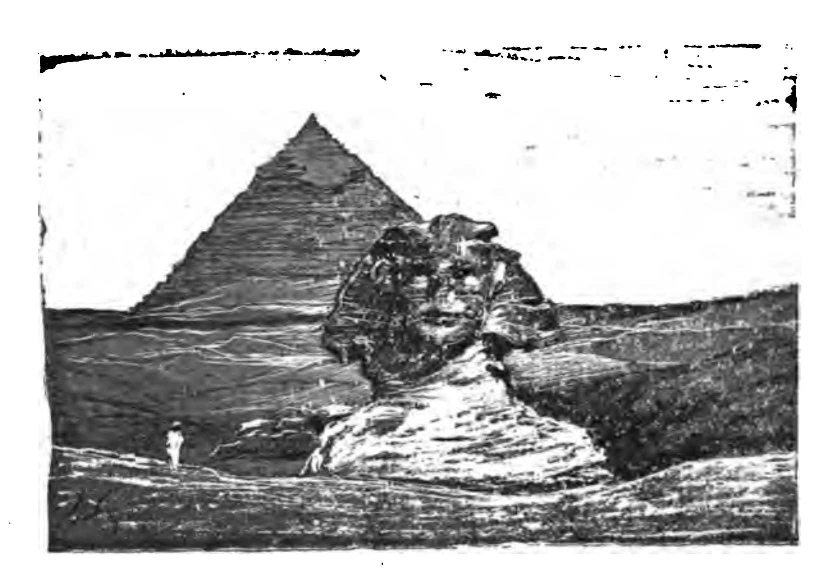
Route des pyramides de Giseh.

L'esprit est effrayé quand il faut supputer les siècles que cette civilisation première fait compter, et l'on n'ose plus donner un chiffre même aproximatif à la naissance de la vieille Égypte, car le grand sphinx, qui est d'un art parfait, menaçait ruine dès l'époque où se bâtissait la grande pyramide, et Khoufou le fit réparer. Si à l'origine de l'ancien empire ce monument était déjà en ruines, à quelle époque faut-il faire remonter l'enfance du peuple qui l'a sculpté?

Cette promenade est fort désagréablement troublée par les Bédouins qui vous assaillent, qui pour vous conduire, qui pour vous hisser au haut des

pyramides, qui pour avoir l'aumône d'un bacchich. Les coups de bâton sont ici d'un précieux secours, mais ne réussissent pas toujours à éloigner ces guides indiscrets.

Au delà de Giseh, plus au nord, sont les pyramides d'Abou-Roach : une est totalement ruinée, une seconde ne vaut guère mieux, la troisième, au fond de laquelle je suis descendu, semble un mastabat, comme celui de Saqqarah, mais n'offre pas grand intérêt. J'y ai fait un excellent déjeuner après une route fort pénible, car il faut escalader la montagne à pied, sous



Le sphinx à Giseh.

un ciel brûlant; la vue que l'on a du haut de ce plateau est superbe et s'étend au loin sur la basse Egypte. Ces pyramides sont les dernières en montant vers le nord, cependant il serait possible que deux collines triangulaires que l'on aperçoit au loin vers le nord-ouest soient encore des pyramides ruinées et inexplorées. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que les Arabes vont y chercher de la poussière de brique dont ils couvrent leurs champs suivant les terrains qu'ils cultivent.

Le quai de Bédréchein est ombragé par de beaux palmiers qui rendent agréable et frais le séjour que l'on y fait quand on visite les ruines de Mem-

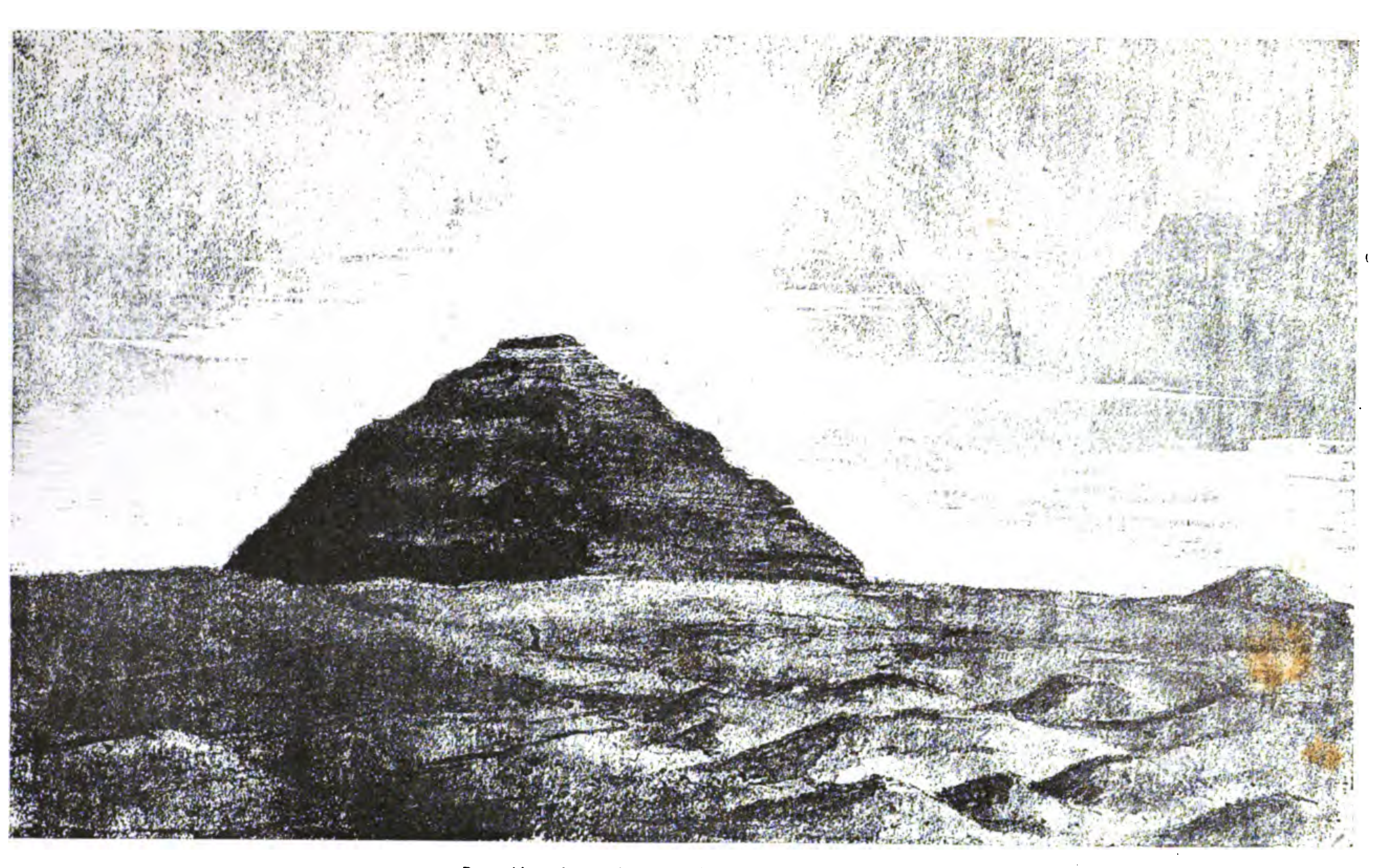
phis. Les ânes dont je me suis servi venaient du Caire et marchaient comme de vrais chevaux : on les avait amenés par le train, bridés et élégants. Le mien est un bel âne de la Mecque, blanc, avec de jolis dessins faits au ciseau sur ses jambes : sa selle est en velours bleu foncé, garni de broderies et de franges d'or, la bride est de même; il piaffe et caracole comme un pur sang, et, quand on l'a enfourché, c'est une monture excellente. Mes compagnons choisissent à leur gré leurs selles et leurs ânes : celui qui aime le vert, ou celui qui aime le rouge est servi à son gré. Enfin nous nous mettons en route pour nous arrêter presque aussitôt voir un moulin à vapeur : dans une salle, des Arabes mâles et femelles apportent leurs grains à moudre et prennent leur tour. Au guichet, un homme et une femme se disputaient à qui passerait le premier au moulin. A bout d'arguments, sans doute, la femme assez délurée, envoie une calotte à l'homme. Celui-ci bondit sur elle, et la prenant au cou l'aurait étranglée si on ne la lui eût arrachée des mains. La malheureuse était bleue, congestionnée, et la langue pendante : quant à lui on le mit dehors à coups de bâton et la raclée fut si bonne que je me demande encore comment après cela ses os purent encore se tenir ensemble. Comme la justice et l'équité gouvernent le monde, la scène une fois terminée on s'aperçut que c'était l'homme qui était dans son droit : la chose bien constatée, nous sommes repartis en disant que tout était bien suivant la justice de Dieu et nul ne peut aller à l'encontre de sa destinée.



Figurine en émail bleu qu'on jetait dans les tombeaux.

En sortant de Bédréchein nous penétrons dans une forêt de palmiers, la plus grande que j'aie encore vue dans cette partie de l'Égypte. Là, sous les racines dort la ville de Memphis, la capitale de l'ancien empire.

Au milieu des arbres, d'innombrables tumuli indiquent l'emplacement



Pyramide à degrés de Saqqarah et fouilles de Memphis

des maisons : le sol n'est formé que de briques écrasées, de débris de poteries; partout des morceaux de statues et de sculptures, des blocs de granit couverts d'hyérogliphes, des débris de colonnes, mais rien de complet ni d'intact.

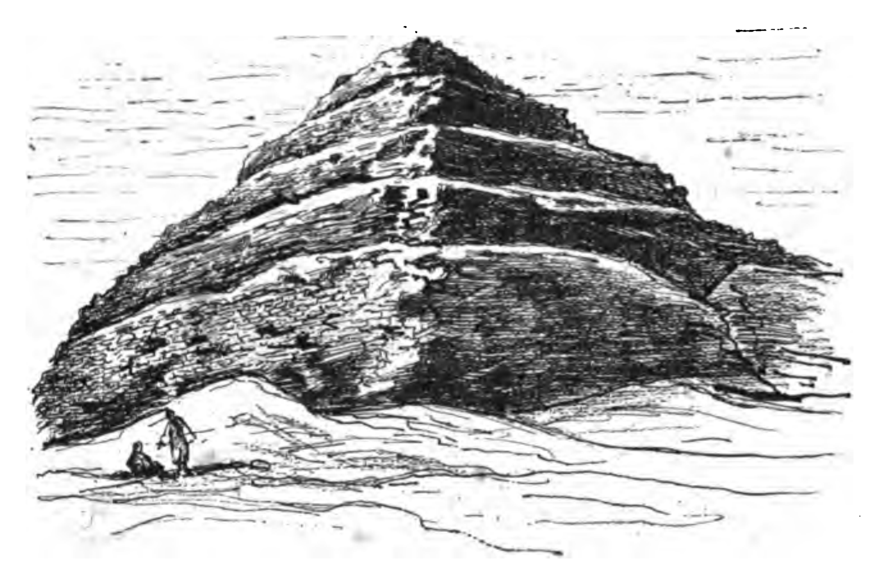
Au milieu d'une clairière, au fond d'un trou, gît, couché sur le nez, le colosse de Ramsès II : il est brisé au-dessus des pieds, mais la tête est dans un état parfait de conservation et d'un fini admirable : on sait que le roi était beau dans l'acception la plus vraie du mot et digne de son titre de fils aimé d'Ammon, le dieu tout-puissant de Thèbes. Je suis descendu dans la fosse et j'ai pu admirer de près la beauté du travail de ce colosse, que chaque inondation du Nil vient entourer d'humidité : cette pièce appartient à l'Angleterre, qui ne peut pas la faire enlever, vu son poids, dit-on. Il est fâcheux que l'on ne puisse au moins le redresser, afin que l'on puisse admirer la beauté de cette tête, dont on ne peut entrevoir que le profil, et encore avec la plus grande difficulté.

D'autres colosses gisent épars sous les arbres, et l'on peut voir également près d'eux un magasin ou Mariette renfermait les débris qu'il ne jugeait pas dignes du musée de Boulacq : bien que les objets qu'il renferme ne soient pas intacts, on se contenterait de ces débris dont quelques-uns sont traités avec soin et taillés dans des granits et des porphyres superbes. Au sortir du bois on traverse une grande plaine qui conduit au village de Saqqarah : cette bourgade ressemble à toutes les autres, sauf qu'elle contient quelques harems de gens du Caire; on voit aux fenêtres de gros eunuques qui vous regardent passer avec leur face hébétée. Au bout d'une heure de marche on arrive à la nécropole, que Mariette a fouillée avec passion pendant vingt ans de sa vie.

Aussi loin que l'œil peut voir, ce ne sont que terres bouleversées, monticules, trous béants, amas de poteries brisées, briques, débris de cercueils, lambeaux d'étoffes, ossements humains, etc... La pyramide à degrés, la seule qui existe de ce modèle, domine l'ensemble, avec une majesté triste et pleine de grandeur. C'est une des plus anciennes, si ce n'est la plus ancienne de toutes, et l'on croit qu'elle fut la nécropole des Apis sous les premières dynasties, bien que cette croyance ne se soit jamais confirmée par une preuve absolue. Auprès d'elle commence le désert que vous traversez pour gagner la maison qu'habita Mariette pendant les longues années que durèrent ses recherches à Saqqarah.

C'est bien la plus étrange maison qui se puisse voir, vrai abri d'un archéologue, d'un artiste et d'un homme fait pour accueillir les gros personnages du monde entier qui venaient curieusement le surprendre et le déranger au milieu de ses travaux et lui demander l'hospitalité. Si chacun de ceux qui ont été s'abriter à cet ombrage avait écrit son nom, on aurait certainement le livre d'or de l'intelligence, du talent, de la richesse, et de tout ce qui fut haut placé dans le monde d'alors.

La maison est une réunion de chambres, de magasins et d'écuries ;

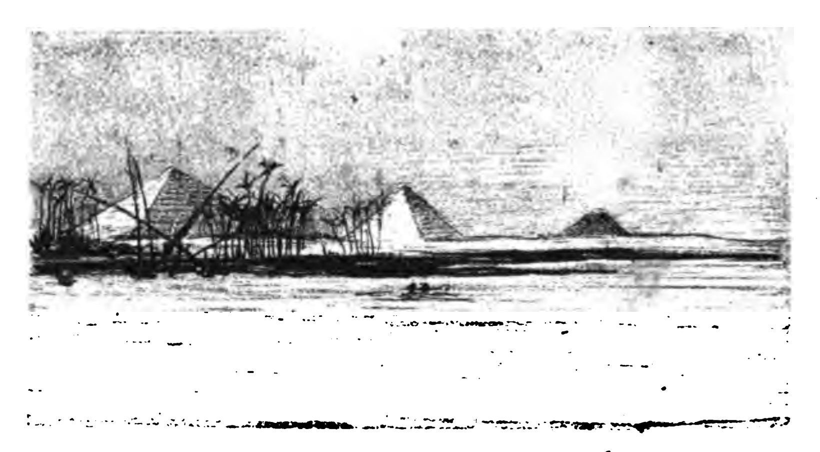


Pyramide à degrés de Saqqarah.

quelques pièces sont garnies de grandes tables sur lesquelles on étalait et classait les objets provenant des fouilles. Une énorme terrasse garnit toute la façade; elle est abritée de tous les côtés, sauf au nord, par des cloisons ou des clayonnages faits de tiges de roseaux, on y a de l'ombre et une fraîcheur relatives ; depuis la mort de Mariette, elle est mise aimablement à la disposition des voyageurs qui viennent y déjeuner, y coucher ou s'y reposer. Trouver un tel abri dans le désert est une joie pour le voyageur brûlé et épuisé par une longue étape : j'y ai passé plusieurs jours et ne saurais oublier combien étaient imposants les couchers du soleil, avec les

pyramides d'Abousir à l'horizon, dans ce grand calme du désert, qui rend silencieux les plus bavards, vous porte au recueillement et grandit votre pensée.

Mariette avait la passion de l'Égypte, mais il en possédait une autre, celle des singes. On ne se figurerait jamais le nombre de ces animaux qu'il a achetés, et sitôt qu'un Arabe lui en apportait un nouveau, il était heureux et payait généreusement. Au Caire, au musée de Boulacq, il y avait une grande cage où s'ébattaient tous ces quadrumanes. Chacun avait son nom et le nouvel arrivé voyait son titre, la date de son entrée et son âge inscrits sur une planchette accrochée à la porte de la ménagerie.



Pyramides de Dachour, vues du Nil.

A Saqqarah, dans la maison que notre savant compatriote s'était fait construire en plein désert, près du Sérapéum et au milieu de ses fouilles, il laissait tous ces singes vaguer en liberté. Ces bêtes malfaisantes passaient leur temps à chercher le déjeuner des ouvriers, que ceux-ci cachaient dans le sable, et allaient manger leur larcin sur le toit ou en lieu sûr.

Un jour que Mariette avait été chasser le sanglier du côté d'Abousir, avec un grand nombre de visiteurs, son cuisinier, se trouvant par hasard seul à la maison, prit peur de la solitude du désert, en vrai fellah, et il décampa sans qu'on l'ait jamais revu. Au retour de la caravane, pas de dîner, et les chasseurs firent triste mine. Mariette ce jour-là rapportait dans ses bras un jeune marcassin qui s'était laissé forcer et qu'il désirait élever.

5

Les commencements de l'éducation furent bien un peu difficiles, mais comme on se fait à tout, surtout à la bonne nourriture, notre marcassin prit sa nouvelle situation en bonne part, se laissa soigner et finit par devenir un beau sanglier, poli, reconnaissant et si familier qu'il habitait l'appartement même de l'illustre savant. Il s'était lié d'amitié avec un des singes, lequel l'associait à ses fouilles personnelles et lui permettait de manger un peu de ses découvertes aux dépens des fellahs.

Un témoin oculaire m'a raconté que, souvent, maître singe, grimpant sur le dos de son ami et associé, s'en allait de la sorte jusqu'au village de Saqqarah, puis, une fois dans les jardins, il grimpait dans les arbres où il



Petite pyramide d'Abousir avec les restes de son enceinte carrée.

s'installait pour manger les bonnes dattes et il jetait au sanglier qui attendait en bas les mauvaises qui lui tombaient sous la patte.

Un jour, un médecin anglais fort connu vint voir Mariette et visiter les fouilles; sa femme l'accompagnait. Naturellement on fit un bon déjeuner et naturellement encore, le sanglier vint autour de la table, quêter les bons morceaux dont il était friand.

La dame, en vraie Anglaise, n'appréciait pas beaucoup les cochons à table, même quand ce sont des sangliers. Cette énorme bête, qui allait en grognant de l'un à l'autre, présentant un groin ne ressemblant que de loin à une bouche de miss ou de lady anglaise, lui causait un dégoût qu'elle ne put surmonter. Elle le dit à Mariette en lui demandant comment il pouvait garder près de lui en mangeant un animal aussi répugnant. Notre savant, que cette visite avait agacé, que l'observation agaça encore

davantage, ne put s'en prendre à l'auteur, mais il déchargea sa colère sur son animal qui était précisément près de lui, et, pour le faire partir, lui enfonça dans le dos les quatre dents de sa fourchette. Surpris et rendu furieux par la douleur, le sanglier s'enfourna sous la table, mais comme il était plus haut qu'elle, dans le bond qu'il fit, il la souleva avec son dos et renversa tout le déjeuner et le service juste sur la dame en question; quant à Mariette, sa bonne humeur lui revint du coup, et il racontait après le fait comme une prouesse de son animal.

On sait que les Arabes et les Fellahs ont une horreur profonde du cochon. Ils n'en mangent jamais, y touchent encore moins et tout endroit traversé seulement par un de ces animaux est souillé et doit être purifié.

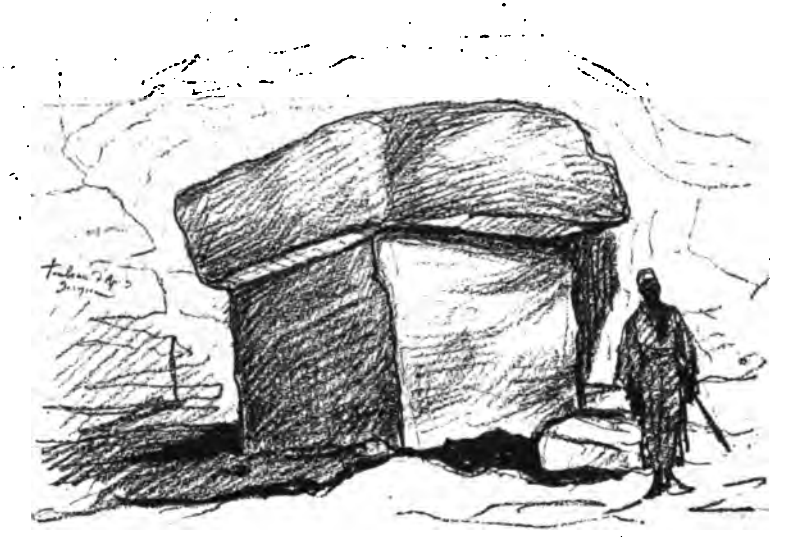
Un jour que le sanglier était en promenade du côté d'Abousir, au gros de la chaleur, il passa devant la mosquée du lieu. La vue de l'ombre qui y régnait le tenta et il en franchit le seuil. Devant lui, un beau bassin rempli d'une eau bien fraîche apparut à ses yeux charmés. Un bain froid en plein désert et après une longue route était une chose délicieuse et notre animal n'hésita pas un instant; il courut prendre un bain exquis de la vasque sacrée.

En une minute tout le village fut sur pied: un cochon était dans la mosquée et, qui pis est, se prélassait dans la fontaine sainte sans avoir l'air d'en vouloir sortir! On courut aux fouilles chercher Mariette. « Ton cochon, lui dirent-ils, a profané le temple, il est dans la piscine, c'est un sacrilège, » etc... et les cris et les paroles de marcher avec volubilité, et on sait à quel point les Arabes ont la langue déliée pour la moindre chose.

Mariette, que tout ce bruit laissait fort calme, car il y était fait de longue date, retenant une formidable envie de rire, alla avec tout ce monde à Abousir et fit sortir le sanglier de cette fraîcheur où il se prélassait, ne semblant pas pressé de partir; mais il fallut purifier la mosquée, et de plus on démolit le bassin que Mariette dut faire reconstruire à neuf. Ce ne lui était pas difficile, car, par ses fouilles, il avait les pierres et les ouvriers sous la main. J'ignore à quelle sauce fut mangé le sanglier ou s'il périt de sa belle mort.

Le Sérapéum est tout auprès de la maison de Mariette, et quand je suis allé le visiter on avait eu la délicate attention de l'illuminer pour nous. Un plan incliné vous conduit sous terre à une entrée que l'on ferme avec une

porte, et on entre dans un immense souterrain dont les avenues se croisent à angle droit. Les murs étaient autrefois garnis de stèles votives dont on aperçoit encore les traces, mais Mariette travaillait pour la France quand il découvrit cette nécropole et c'est le Louvre qui a bénéficié de ces inscriptions. Dans les avenues se trouvent vingt-quatre chambres percées à droite et à gauche, dans lesquelles on descend à une profondeur de deux mètres environ. Au milieu de chaque salle se trouve un immense sarcophage en granit ou porphyre, d'un poli merveilleux, et en général sans inscription. Un seul



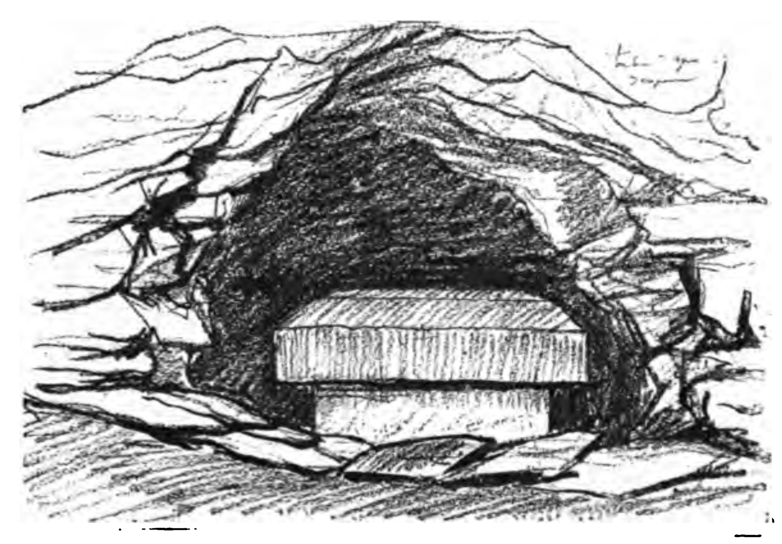
Tombeau d'Apis dans le Sérapéum.

est entièrement couvert d'hiéroglyphes tracés comme avec la pointe d'un clou et d'un art déplorable. Un autre ne porte que quelques figures plus soignées et entre autres un Apis qui est peint, ce qui permet de voir les taches du cou, du dos, et de l'arrière-train. Les couvercles ne sont pas toujours de la même matière que la cuve, et presque tous sont brisés en totalité ou en partie. Qui a saccagé ce temple de la mort? On ne sait, mais on pense que ce sont les Perses. On croit que ces souterrains sont relativement modernes, et que le fils de Ramsès, qui le fit creuser, reconstruisait sur un nouveau modèle le temple qui était au-dessus et à air libre : il n'est même pas bien sûr que ces sarcophages aient été taillés pour des Apis; il se pourrait



Pyramides d'Abousir.

qu'ils fussent les tombeaux de très anciens rois ou grands personnages, et que l'on se soit servi à nouveau de leur cercueil de pierre. En tout cas la découverte même de ces tombeaux, avec les objets qu'on y trouva encore, eut un retentissement immense. Non seulement on retrouva des Apis qui avaient échappé au pillage, mais on trouva même le tombeau du fils de Ramsès qui avait fait creuser ces nécropoles; on trouva le corps et le masque d'or ainsi que les bijoux qui ornaient la momie : ils ont été portés au Louvre.



Tombeau d'Apis dans le Sérapéum.

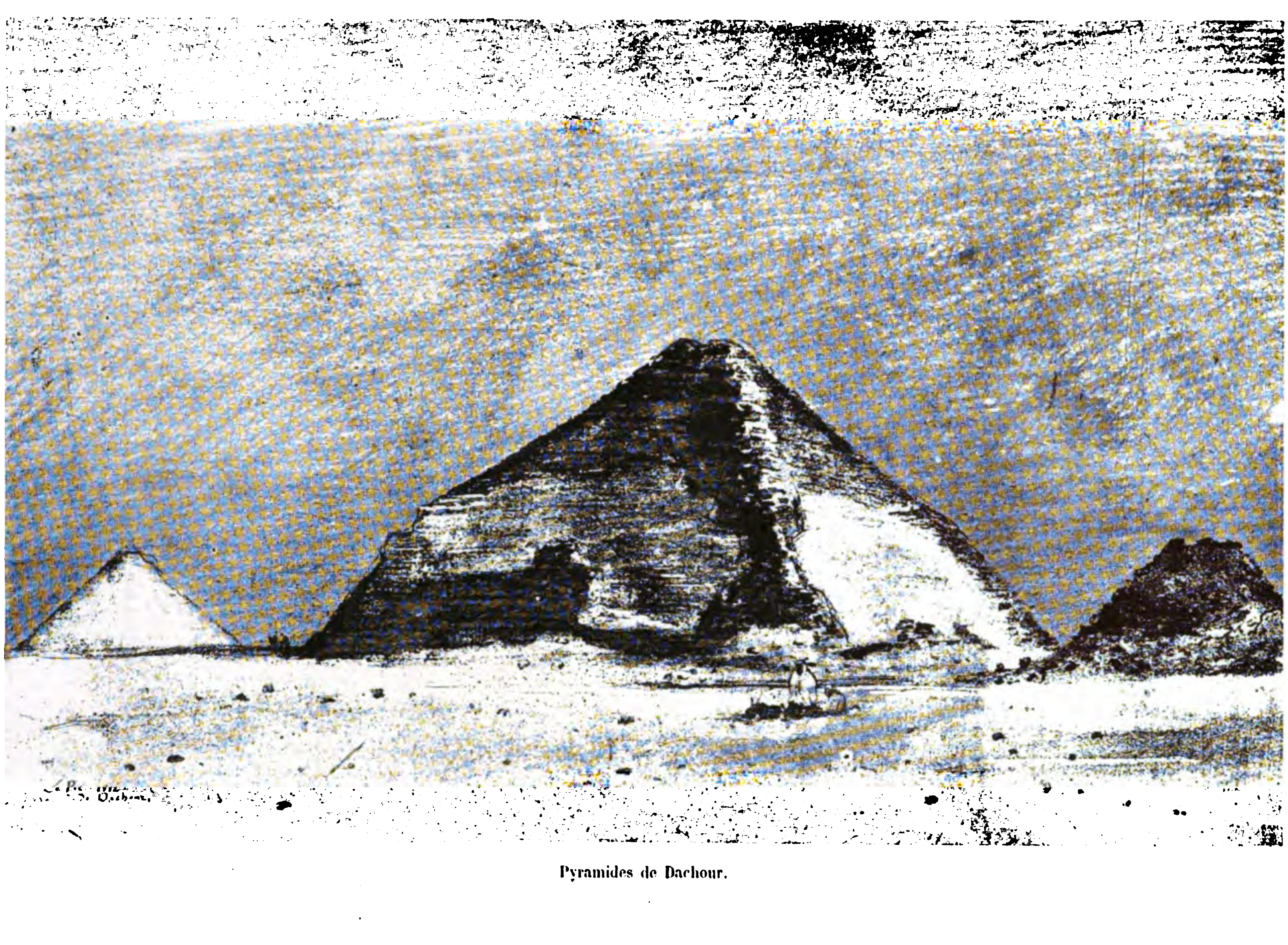
Dans le tombeau du prince, les murs étaient garnis de lames d'or : on en a recueilli un grand nombre, ainsi que des parcelles de métal mêlées au terrain, et qui, vendues, produisirent une somme respectable; le savant français devint du coup un archéologue reconnu de premier ordre. L'Égypte a été le pays de dépossession par excellence : les rois mettaient leurs cartouches sur des monuments bien antérieurs à eux, et c'est une des grosses difficultés de la science égyptologique que de se reconnaître au milieu de tout cela. On ne doit donc pas s'étonner de voir des cuves royales peut-être servir à ensevelir le bœuf sacré, puisque les rois et les particuliers se volaient leurs tombeaux entre eux. Dans un de ces sarcophages on peut

déjeuner six personnes, et le khédive Ismaïl a procuré ce plaisir à bien des voyageurs de distinction.

Abousir est à une heure de là, par le désert. Le groupe des pyramides était jadis de neuf; de nos jours deux seules restent intactes, les autres sont plus ou moins détruites ou en ruines. A l'entour, sous le sable, se trouve une nécropole qui n'a jamais été fouillée, et qui garde sans doute bien des surprises fort agréables à celui qui entreprendra ce travail. Je suis monté au haut des deux pyramides : l'ascension est pénible mais elle n'est pas trop longue. De là-haut la vue est superbe et s'étend sur le Caire, la Mokkatam, et sur toute la région de Memphis, des nécropoles et des autres pyramides ; mais si le soleil est chaud en bas, à cette hauteur il régnait un tel vent qu'il fallut se coucher pour n'être pas renversé dans le vide ; la descente est assez ennuyeuse pour celui qui a le vertige : l'angle est très aigu et les pierres qui roulent sous vos pieds rendent l'équilibre fort instable. Autour des monuments se trouve de la boue tertiaire et des coquilles paraît-il intéressantes.

Sur la place de Saqqarah, je m'arrête un jour pour demander des antiques à acheter. Comme c'est défendu, on me répond qu'il n'y en a pas ! Nous partons, mais à la sortie du village nous trouvons un Bédouin qui nous offre comme par hasard un scarabée : je le lui achète, et comme je paye bien il me fait signe d'attendre, s'éloigne, et revient avec quelques amis qui ont dans leurs burnous ou leurs mouchoirs des choses assez intéressantes : j'ai pu de la sorte me procurer ce dont j'avais envie. Le soir, les jours suivants, je leur disais ce que je désirais, et le lendemain matin, rendez-vous pris dans le désert ou dans un bois écarté, on m'apportait les pièces, sans que j'aie jamais pu savoir d'où ils les tiraient.

J'ai passé bien des heures à errer avec mon âne dans ce désert, allant des pyramides de Dachour à celles d'Abousir et de Saqqarah, toujours au galop, suivi de mon saïs qui courait des heures entières par une chaleur affreuse, et sans paraître fatigué : je me demande en quoi ces hommes peuvent être faits. La première pyramide que l'on voit après celles de Saqqarah est en briques noires, très élevée, mais déformée : on est en train de la fouiller. Cette pyramide ressemble à un Vésuve tout noir et j'y ai pénétré pour regarder les travaux. Ils sont faits par des enfants jeunes et surtout effrontés : ils vident la pyramide au moyen de paniers qu'ils remplissent, et



Pyramides de Dachour.

emportent le contenu au désert. Ils font cette besogne en chantant, et leurs voix claires et métalliques s'entendent de fort loin. Une seconde pyramide en briques et ruinée se trouve à deux lieues plus au sud : sa couleur noir bleu tranche comme une tache d'encre sur le sable blanc; sa forme rappelle la forme de celle de Meydoum, seulement ruinée et usée par le temps. En avançant davantage on arrive à Dachour par une route criblée de trous : on croirait qu'un animal gigantesque est venu gratter le sable, mais ce ne sont que les traces des Bédouins ou des Fellahs qui viennent fouiller pour prendre du sel; une loi sévère défend cette recherche, il y va du Soudan, mais rien n'y fait; j'ai vu les gens à l'œuvre, et le sel qu'ils retirent est beau et en gros blocs. La grande pyramide de Dachour est unique dans sa forme, les angles en sont rabattus au quart de sa hauteur, et lui donnent une apparence écrasée et trapue. Elle était jadis revêtue de dalles en calcaire, dont une partie seulement subsiste : comme à Abousir, on voit encore un débris de l'enceinte carrée qui l'entourait; près de la grande s'en trouve une petite, semblable à celles qui entouraient la grande pyramide de Khoufou, puis, plus au large en plein désert, une troisième d'une forme ordinaire et à peu près intacte. Cette solitude est pénible à parcourir ; le soleil y semble plus brûlant, sans doute à cause de la fraîcheur du Nil dont on a joui pendant la nuit : aussi j'ai toujours été le plus vite possible de Dachour à Saqqarah, où se trouve un peu d'ombre, grâce aux palmiers qui entourent le village.

Au retour, la première pyramide que l'on trouve, est celle que l'on appelle le Mastabat el Pharaoun : ce sont douze énormes assises de pierres, bien carrées et qui se terminent par une plate-forme unie. L'entrée conduisant au tombeau est superbe de grandeur et le cartouche d'Ounas se lit sur les pierres près de la porte tracé en rouge; ce sont des marques de carrière. Autour on a trouvé des tombeaux de prêtres attachés à un monument dont le dessin est reproduit sur les murs : la base est juste de la forme du Mastabat, mais au milieu se dresse un énorme et gigantesque obélisque. Est-ce là la forme primitive de cette pyramide? On a cru longtemps que le roi Ounas de la ve dynastie y était enterré, mais Maspéro ayant retrouvé le corps de ce roi dans une pyramide un peu plus loin, on doit en conclure qu'elle renfermait la dépouille d'un autre grand personnage.

Sur ce plateau s'en trouvent encore quelques autres, mais fort ruinées : Maspéro est pourtant arrivé à l'intérieur d'une d'entre elles; il y a trouvé

trois chambres admirablement décorées de dessins gravés et peints en vert, voûtées à angle droit, comme un toit, et l'on a cru pouvoir reconnaître un serdab (le serdab est la chambre dans laquelle on renfermait une ou plusieurs images du mort) dans une de ces trois pièces; c'est la première fois qu'on ait pu constater une chose aussi importante. Tel est ce plateau des pyramides qui d'Abou-Roach aux pyramides de Licht mesure à vol d'oiseau 6900 mètres: beaucoup de ces monuments ont disparu, on n'en compte plus que cent environ; on ne connaît l'existence des autres qui sont détruites que par les inscriptions des tombeaux des prêtres qui les desservaient, et où l'on retrouve leurs noms. Après les pyramides de Dachour, en descendant vers le midi, se trouvent celles de Licht, que Maspéro est en train de faire ouvrir. Puisse-t-il être aussi heureux que pour celle d'Ounas, et puisse-t-il réaliser son rêve, de retrouver dans l'intérieur de ces gigantesques tombes la trace des cinq dernières dynasties ignorées du vieil Empire. Il a entrepris dans ce but une fouille méthodique de toutes les pyramides. Le dernier de ces monuments en descendant vers le sud est la pyramide d'El-Koula : elle est petite et en pierre; on est en train de la fouiller.

Au courant de ses recherches récentes, il trouva à Saqqarah, dans la chambre d'une des pyramides, la momie d'un roi nommé Méri-en-ra qui avait été arrachée de son cercueil et violée, à une époque ancienne remontant aux Arabes, et peut-être même au delà. Le cadavre sans bandelettes, sec comme du bois, gisait à terre et fut pieusement recueilli pour orner le musée de Boulacq; mais il fallait le porter à la gare de Bédréchein, et on ne put le faire qu'en mettant le corps en travers sur un âne, jusqu'à la station; c'était, pour un Pharaon, une triste façon d'aller, mais enfin il arriva.

En Égypte, le tarif des bagages n'est pas réglé uniformément suivant le poids. Chaque genre d'objet est payé suivant une règle fixe, qui se trouve consignée dans un livre.

Cent kilogrammes de paille ne payeront pas le prix de cent kilogrammes de blé et ainsi de suite pour toutes choses. Les employés du musée, arrivés au guichet, voulurent faire enregistrer le roi; mais ici surgit une difficulté : le tarif ne parlait pas des momies et l'employé ignorait ce que cela pouvait être, comme beaucoup d'Égyptiens, du reste.

— Mais enfin, qu'est cela? disait tout en feuilletant le pauvre employé; une momie, ça n'est pas marqué!



Le Mastabat el Pharaoun et pyramides de Saqqarah.

Il cherchait partout, dans tous les papiers, dans tous les tarifs anciens et modernes, si jamais marchandise pareille avait passé par sa balance. Enfin, impatienté, il jette tous ses livres en l'air et demande, furieux :

— Mais à quoi ça sert-il, en quoi est-ce fait?

— C'est un homme, lui répondent les gardiens.

— Alors si c'est un homme, qu'il prenne son billet, ajoute l'employé furibond, en fermant son guichet et croyant qu'on se moquait de lui.

Voilà donc nos gardiens forcés de prendre un billet pour la momie, et ils firent bien les choses, car soit par respect, soit pour leur confort personnel, ils lui prirent une place de première classe et s'installèrent avec lui. Voilà donc le Pharaon en chemin de fer, et en première, roulant vers le Caire à toute vapeur et fort surpris sans doute de cette façon d'aller; c'est certainement le voyageur le plus âgé qui soit monté dans un train. Arrivé en ville, on le met dans un landau et on le couvre avec un châle. Mais il faut passer le pont pour entrer au Caire, et à l'entrée veille l'octroi, où tout se paye. La voiture s'arrête donc au bureau et les questions recommencent.

— Qu'avez-vous là?

— Une momie.

— Je ne connais pas, qu'est-ce que c'est?

On cherche à expliquer que c'est une pièce curieuse pour le musée, mais le gabelou ne veut rien entendre. Il faut payer si l'on veut passer, et pour payer il faut connaître le tarif. Or, ça n'est pas marqué sur le livre, d'où un grand embarras.

Heureusement, un des gardiens se rappelle que de la haute Égypte, il vient souvent un certain poisson séché au soleil, et qui a la couleur et la rigidité de la momie.

— Mais tu ne vois donc pas que c'est du poisson séché? dit-il au douanier.

Celui-ci accepte aussitôt cette explication, prend son livre, pèse le roi, et le rend après avoir touché le prix du poids comme poisson.

Pauvre Pharaon, rentrer après sept mille ans dans la capitale de l'Egypte, et passer pour un poisson sec aux yeux des descendants de ses ex-sujets. C'était vraiment pénible!

Une fois au musée, on l'a déposé sous une table dans le cabinet de Maspéro. Il est pieusement recouvert pour le moment par un numéro du *Mo-*

niteur Égyptien et du *Journal des Débats;* on lui donne un coup de plumeau quand on y pense, en attendant que sa vitrine soit prête.

Un prince allemand que je ne puis nommer vint un jour visiter la pièce où se trouve la momie ; du bout de sa canne il souleva avec dédain les journaux qui la recouvraient et laissa tomber de ses lèvres un dédaigneux :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, monseigneur, lui dit Maspéro, c'est la momie du roi Méri-en-ra que nous avons sorti de la pyramide, et c'est le cadavre le plus ancien qui existe d'un Pharaon et d'un roi.

L'Altesse se redressa soudain d'un mouvement militaire et automatique, il reprit une position officielle et correcte devant cette momie pleine de poussière, et l'on vit le moment où sa main allait chercher le bord de son chapeau pour saluer ce cousin inconnu.

A quelques jours de là une nouvelle momie d'un grand personnage fut déposée un soir dans les salles du musée; le lendemain matin, Maspéro fut éveillé par des gardiens affolés, qui vinrent lui dire que la momie avait bougé et fait des mouvements. La chose, quoique invraisemblable, valait la peine d'être vue de près, et il s'y rendit de suite. En effet, la momie avait changé de position, son bras s'était élevé et étendu, il semblait prêter serment ou bénir.

Voici ce qui était arrivé.

La salle est éclairée par un plafond vitré, et dans la matinée le soleil étant venu frapper de ses rayons chauds une partie du corps, celle-ci s'était dilatée, et avait pris la position dans laquelle elle se trouvait.

Il fallut de grands efforts pour ramener ce membre à sa position normale et ce ne fut pas sans peine qu'on y parvint.

Ce musée de Boulacq est une merveille et contient des trésors inestimables. Le directeur actuel va enfin le disposer d'une manière pratique et intelligente, et sortir des remises et des écuries tout ce que son prédéceseur y laissait en désordre, mais le musée est tellement près du Nil que, dans les hautes eaux, le fleuve entre dans les salles, et qu'un jour, peut-être, tous ces trésors seront emportés à la mer et perdus pour jamais. Espérons que, dans un avenir proche, on bâtira en lieu sûr un musée dont les plans ont été faits et refaits plus de dix fois et que l'on pourra voir toutes ces merveilles dans un milieu digne de leur valeur et de leur rareté.

Lors des derniers événements, Arabi, qui entendait parler des trésors sans prix renfermés dans les salles de Boulacq, crut pouvoir en les vendant combler la dette égyptienne. Il fut les voir et en demanda l'estimation ; il fut fort surpris quand on lui dit que ces objets sans prix seraient vendus une somme insignifiante : il abandonna son idée. Quand les Anglais entrèrent au Caire, on détacha immédiatement un escadron pour occuper le musée et le sauver du pillage, ce qui n'aurait pas manqué si le moindre mouvement s'était produit dans le peuple.

C'est à Rekka-el Kebir que je m'arrête pour aller à la pyramide de Mey-

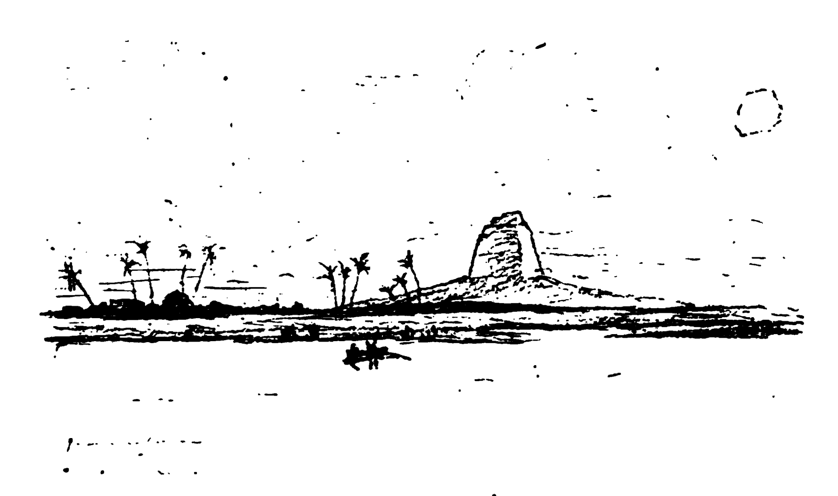


Pyramide de Meydoum et Bédouins.

doum. En accostant je fais demander des ânes qu'on amène à contre-cœur. Sur ces entrefaites le cheickh-el-beled, averti du fait, arrive nous saluer. C'est un beau et grand vieillard, superbe dans son costume de Bédouin bien propre. Il m'embrasse la main et me fait des excuses. « Nous devons aux étrangers des ânes et l'hospitalité gratuite, me dit-il. » Je lui fais expliquer que je veux payer tout ce qu'on me fournira, et à ce mot tout le monde veut entrer à mon service. Nous nous mettons en route et traversons une grande plaine où l'on termine la moisson. Partout on bat le blé, on hache la paille, et les aires sont très animées : le ciel est blanc, pas de soleil, un vent du nord frais nous fouette la figure, et il faut s'envelopper avec soin pour se défendre d'un léger sentiment de froid. Nous

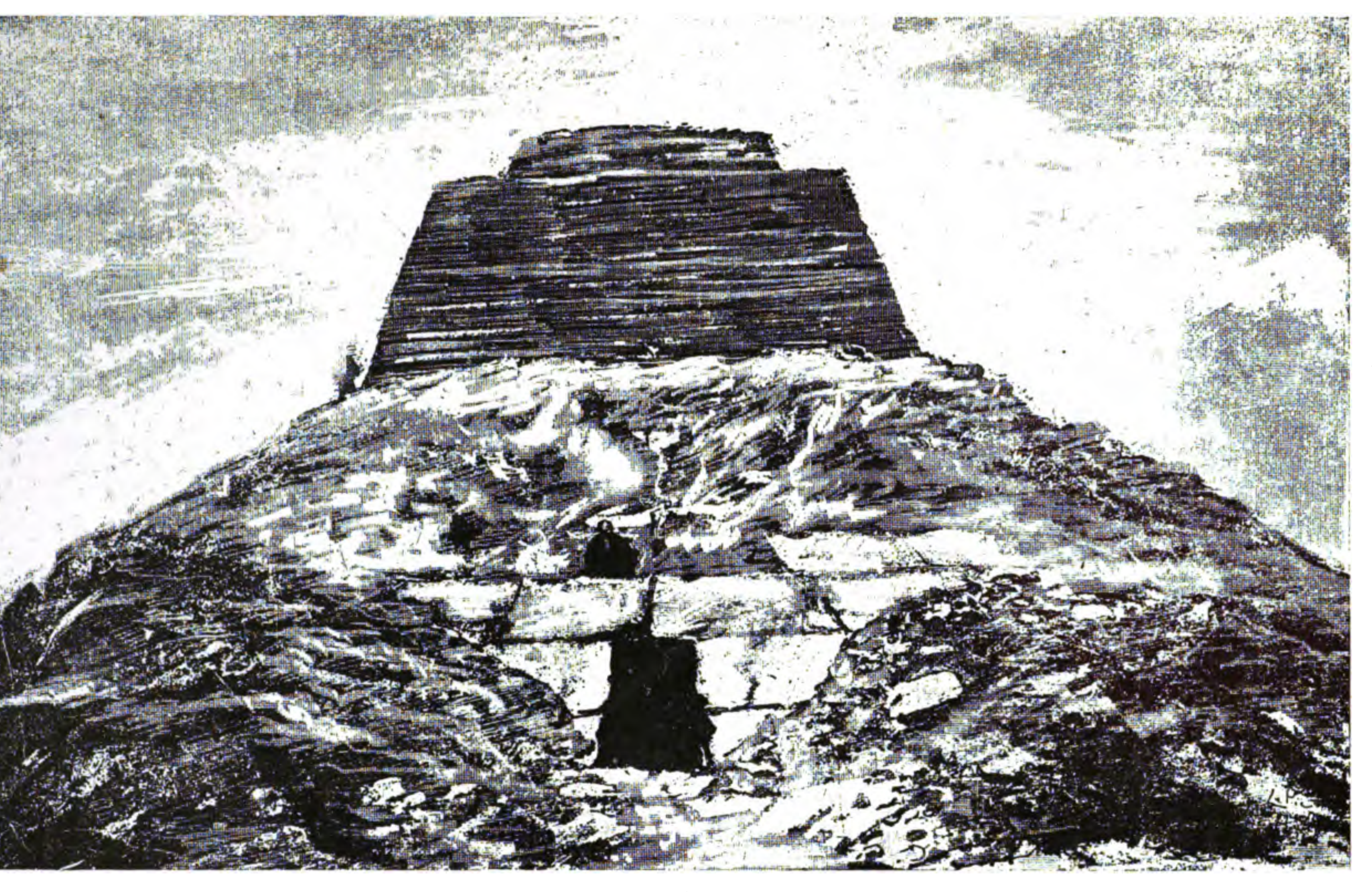
mettons une heure à gagner la pyramide qui se dresse devant nous : vue de loin elle paraît grande, vue de près elle diminue, mais garde un aspect imposant.

A peine avons-nous pied à terre, qu'un chef bédouin arrive au galop de son cheval, avec son escorte armée de fusils : il vient nous rejoindre pour se distraire et fait avec nous la visite complète. Bien que petit, il porte beau et ses traits fins, un peu anguleux, expriment une grande énergie; mes fusils à percussion centrale font son admiration : il les montre à ses cavaliers qui non moins que lui les regardent avec convoitise, aussi je les garde



Pyramide de Meydoum, vue du Nil.

près de moi tout le jour et pour cause. La pyramide est connue : elle est formée de trois degrés en retrait les uns sur les autres, et un quatrième est amorcé; nous avons voulu voir combien d'assises encore la rattachaient au sol, mais les décombres sont tellement accumulés autour d'elle qu'il m'a été impossible d'y voir clair. Du haut de la plate-forme la vue s'étend à l'infini sur le désert Libyque. Nous voyons la grande route du Fayoum qui s'allonge à nos pieds comme un grand serpent rouge ; le sable ici n'est plus blanc mais cuivré, les Bédouins qui font la fantasia en notre honneur, à nos pieds, semblent des mouches. Pendant que nous les regardons, une bande de chacals sort des pierres à quelques pas de nous et, détalant le long du



Entrée de la pyramide de Meydoum.

talus, gagne la plaine : pas un de nous n'avait son fusil prêt, de sorte qu'ils en ont été quittes pour la peur.

Je me suis aventuré seul dans le corridor qui mène au tombeau dans la pyramide; il m'a semblé fort long et descend en pente douce jusqu'à une petite salle où il ne reste rien que des débris. J'ai toujours pensé que cette entrée n'était pas la vraie, et que le tombeau doit se trouver ailleurs, mais bien malin celui qui le trouvera. Il contient peut-être le tombeau de Snéfron Ier de la IIIe dynastie.

En descendant nous allons visiter la nécropole, qui est presque partout recouverte de sable; le peu qu'on en voit fait regretter de ne pouvoir étudier davantage ces mastabat où Daninos-Bey a trouvé les deux statues qui font l'honneur du musée de Boulacq.

Quand Daninos-Bey exécutait les fouilles de cette nécropole, sous les ordres de Mariette, on arriva au mastabat contenant ces deux statues. Une légère ouverture dans la bâtisse pratiquée pendant les fouilles permit de faire entrer un ouvrier, qui en se glissant dans l'intérieur devait voir ce que contenait le tombeau. A peine avait-il pénétré qu'il en ressortit en criant qu'il avait vu le diable. Daninos prévenu arriva aussitôt et prit le même chemin que le Fellah. Il n'était pas plutôt entré qu'il vit quatre yeux brillants fixés sur lui : puis s'habituant à la demi-obscurité, il aperçut un homme et sa femme, sur la figure desquels frappait un léger rayon de jour, et leurs yeux en cristal de roche ainsi éclairés leur donnaient l'apparence de la vie. Fort ému par l'importance de sa trouvaille il ressortit et déclara aux ouvriers que, si en déblayant le tombeau une seule pierre en tombant détériorait ces statues, ils feraient une intime connaissance avec la matraque des surveillants. Heureusement que la menace fut inutile et qu'au bout de peu d'heures il put contempler à son aise les deux chefs-d'œuvre qui sont à présent au musée. Mariette arriva bientôt après avec le vice-roi et n'eut pas assez de compliments et de félicitations pour son jeune collaborateur.

En rentrant à bord je vois passer près de notre dahabieh une barque chargée d'un mort que l'on transportait sur la rive arabique. J'ai cru revoir le transport de la momie tel qu'il est representé dans les hypogées, aux temps antiques. C'était le même groupe de femmes pleurant et s'arrachant les cheveux, des hommes debout et tristes, le corps étendu au fond

au milieu du bateau, les rameurs agissant en silence; l'inhumation faite, tout ce monde revient et se rend au domicile du mort. Là les femmes s'asseyent et se mettent à dire mille bêtises en les entremêlant de cris et de hurlements. Quel malheur, dit-on, que le pauvre homme soit mort, il aurait fait le bonheur de sa famille, il aurait fait ceci, il aurait fait cela; et à chaque phrase on crie, on hurle, on se tord les bras et on s'arrache le voile et les cheveux. Puis on reprend : vous souvenez-vous, à tel jour, à telle heure, il a dit ceci, il a fait cela, et pendant des heures criant, se lamentant, on se raconte les incidents les plus insignifiants, les choses les plus banales, jusqu'à ce qu'on rentre chez soi, à bout de souffle.

V

Un Fenayrou égyptien. — Le Fellah. — La femme fellah. — Souvenirs laissés par la France. Les esclaves. — La traite. — Les moines. — Les Santons.

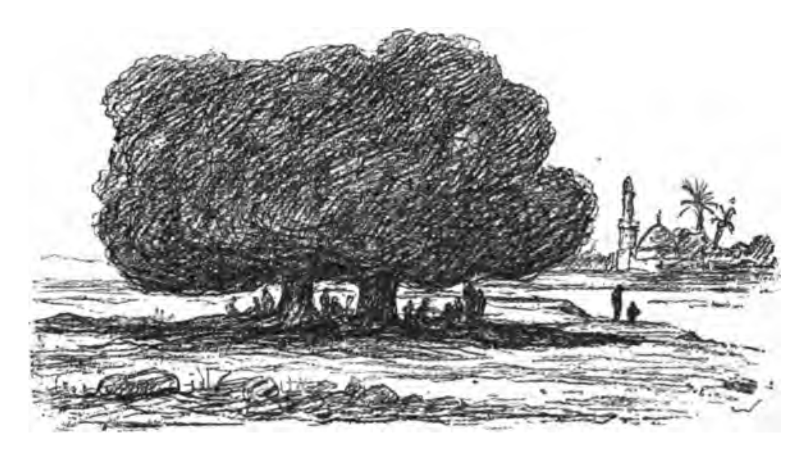
J'avais un jour traversé le désert entre Dachour et Giseh : un soleil de plomb nous aveuglait et paralysait nos forces; la longue caravane s'allongeait comme un serpent à travers les sables brûlants; chameaux, ânes et dromadaires, la tête basse, suivaient les quelques empreintes laissées dans le sol par ceux qui avaient passé la veille; au désert, cela s'appelle une grande route. Chacun, accablé, se laissait aller au bercement de sa monture; un demi-sommeil fermait nos yeux, et les Arabes qui nous escortaient, éprouvés eux-mêmes par cette chaleur accablante, avaient interrompu la conversation interminable et sans sujet, qui est la grande occupation et le grand charme de leur vie.

Vers le soir, au moment où le soleil disparut derrière les dernières collines du désert Libyque, nous arrivions au pied de la grande pyramide de Khoufou, et chacun, bêtes et gens, s'étendit sur le sable pour respirer les brises fraîches venues du Nil, qui se déroulait à notre droite comme un fil d'or à travers les campagnes verdoyantes et les bouquets de palmiers.

Le campement fut bientôt fait, grâce aux Bédouins des pyramides qui, à la vue de l'étranger, surgissent du sol comme des fourmis. Leur cheikh, étant de nos amis, écarta les importuns, établit des gardes, et ne nous quitta que lorsqu'il nous vit en sûreté et installés.

Fatigué de la route, avide d'air frais, j'avais quitté ma tente, et j'étais

allé me coucher, roulé dans mon burnous, dans une des salles du temple du sphinx, où le sable fin me procurait une couche agréable et au grand air. Le sommeil ferma bientôt mes yeux, et je ne les aurais ouverts qu'au soleil levant, sans un incident inattendu qui vint me réveiller au milieu de la nuit. Près de moi, une conversation vive, des cris, des disputes, dix personnes parlant à la fois, vinrent troubler un repos que j'avais si bien gagné : je me lève et, prenant mon fusil, je remonte la pente qui me conduit sur le plateau où nos hommes devaient veiller et dormir tour à tour. Près d'un feu, un groupe nombreux de Bédouins, tous parlant à la fois et



Sycomores sur les berges du Nil.

gesticulant comme de vrais Arabes, racontaient à mon drogman une histoire palpitante, à en juger par l'étonnement peint sur la figure de ce dernier. A mon approche, on se tut, et, comme je demandais la cause de ce vacarme : « C'est un crime découvert ce matin que l'on me raconte, répondit-il, et il y a deux cents personnes qui ont été ce soir menées à la prison du Caire. Piqué de curiosité, je m'assis à mon tour, et demandai une nouvelle édition de l'histoire, que le drogman me traduisit au fur et à mesure de la narration.

Dans un petit village, au pied des pyramides et non loin de notre campe ment, vivait un Arabe qui s'était acquis, par des spéculations heureuses, une fortune considérable. Bien que fort jeune, son ordre, son économie,

son entente des affaires, l'avaient fait, à vingt-cinq ans, le plus riche de la région, et il jouissait de ses biens avec toute l'indolence et le *farniente* d'un Oriental. Près de lui habitait un Bédouin cupide et énergique, nommé Ben Daoud, auquel tant de richesses faisaient envie. En Égypte, la vie d'un homme compte pour bien peu de chose, et les meurtres journaliers qui se commettent pour des bagatelles le prouvent suffisamment. Notre homme résolut de s'approprier les richesses de son voisin; il commença d'abord



Village de Deir-el-Ballas.

par capter sa confiance, il vit où était le coffre-fort, et il sut que la clef se trouvait dans un sachet que sa future victime portait sans cesse sur elle sous ses vêtements.

Il fit part de ses idées et de ses projets à deux amis habitant Minieh, et un jour les trois complices vinrent proposer au pauvre diable un bel âne de la Mecque pour une somme minime. Rendez-vous fut pris pour voir la bête le soir même. A l'heure dite, l'acheteur arriva à la maison; on lui fit fête, avec du raqui, du café et des cigarettes; on causa de mille riens, à l'orientale, et, sur la demande qui fut faite de voir enfin l'animal en question, on

sortit de la maison, et on arriva en dehors du village, dans un endroit écarté et solitaire. Là, les trois complices sautèrent sur le malheureux qu'ils avaient attiré dans le piège, le terrassèrent et l'assommèrent à coups de bâton; puis ayant caché le cadavre dans un trou, ils le fouillèrent, prirent sa clef et quelques billets de mille francs qu'il portait toujours sur lui.

La nuit était venue; on regagna le village et on se dirigea vers la maison de la victime pour vider le coffre-fort. Mais l'attente de nos compagnons fut trompée : au lieu de gens endormis, ils entendirent un grand bruit; il était tard, l'homme n'était pas rentré, la mère criait, les femmes, craignant un malheur, se livraient à de bruyantes manifestations, et par conséquent nul moyen d'exécuter ce soir-là le plan combiné. Revenant sur leurs pas, nos gens allèrent près du cadavre, tenir conseil. — Que faire? Enterrer la victime était impossible : les chiens, les chacals, les oiseaux de proie auraient bien vite signalé la place du crime : on résolut de porter le corps dans la maison de Ben-Daoud, et d'attendre au lendemain. On le mit sur un âne et on fut le cacher dans des chiffons sous le lit même de l'assassin.

La nuit se passa à boire et à tenir des conférences; on espérait, le lendemain, pouvoir faire disparaître la preuve du crime : mais pas plus que la veille ce ne fut possible : le village entier était en révolution, les femmes couraient éperdues, les amis et les parents battaient les alentours. En vain, les meurtriers eux-mêmes essayèrent-ils de rassurer la famille, disant que peut-être celui qu'on pleurait était allé au Caire, ou bien que les soldats du vice-roi avaient pu l'enrôler de force : rien n'y fit, et ils rentrèrent plus inquiets que jamais.

Vers le soir, les deux complices dirent à Ben Daoud : « Nous savons près d'ici une caverne où nous pourrons, cette nuit, ensevelir le corps : avant d'y aller, partageons-nous d'abord l'argent qu'il avait sur lui : il nous servira peut-être en route à acheter le silence de ceux que nous rencontrerons. Et l'argent fut partagé. Ils partirent à la nuit close, promettant de revenir; mais la nuit se passa sans nouvelles; le lendemain on ne les vit pas de retour, non plus que le surlendemain. Ben Daoud couchait toujours sur le corps de sa victime; mais, la chaleur devenant forte, ils se répandit dans la maison une odeur atroce, qui fit faire des observations à la femme et aux enfants de l'assassin. Il vit qu'il fallait se décider et agir : son parti fut vite pris.

Il coupa le cadavre en morceaux, qu'il entoura de matelas, d'habits et de linges; puis il annonça que le lendemain soir il s'absenterait pour aller voir des biens qu'il possédait de l'autre côté du Nil. A la nuit tombante il réunit sa famille et leur distribua les paquets contenant les fragments humains.

La femme, sans s'en douter, portait le torse, la belle-mère, les jambes, les enfants, les bras, le serviteur, la tête. Ils gagnèrent ainsi le Nil, où l'on



A Luxor.

posa les colis à terre : puis il congédia son monde, attendant le passeur, qui tarda assez longtemps.

Or, ce passeur était, en même temps, chargé de veiller à la contrebande et avait une honnêteté énergique, assez rare dans ce beau pays.

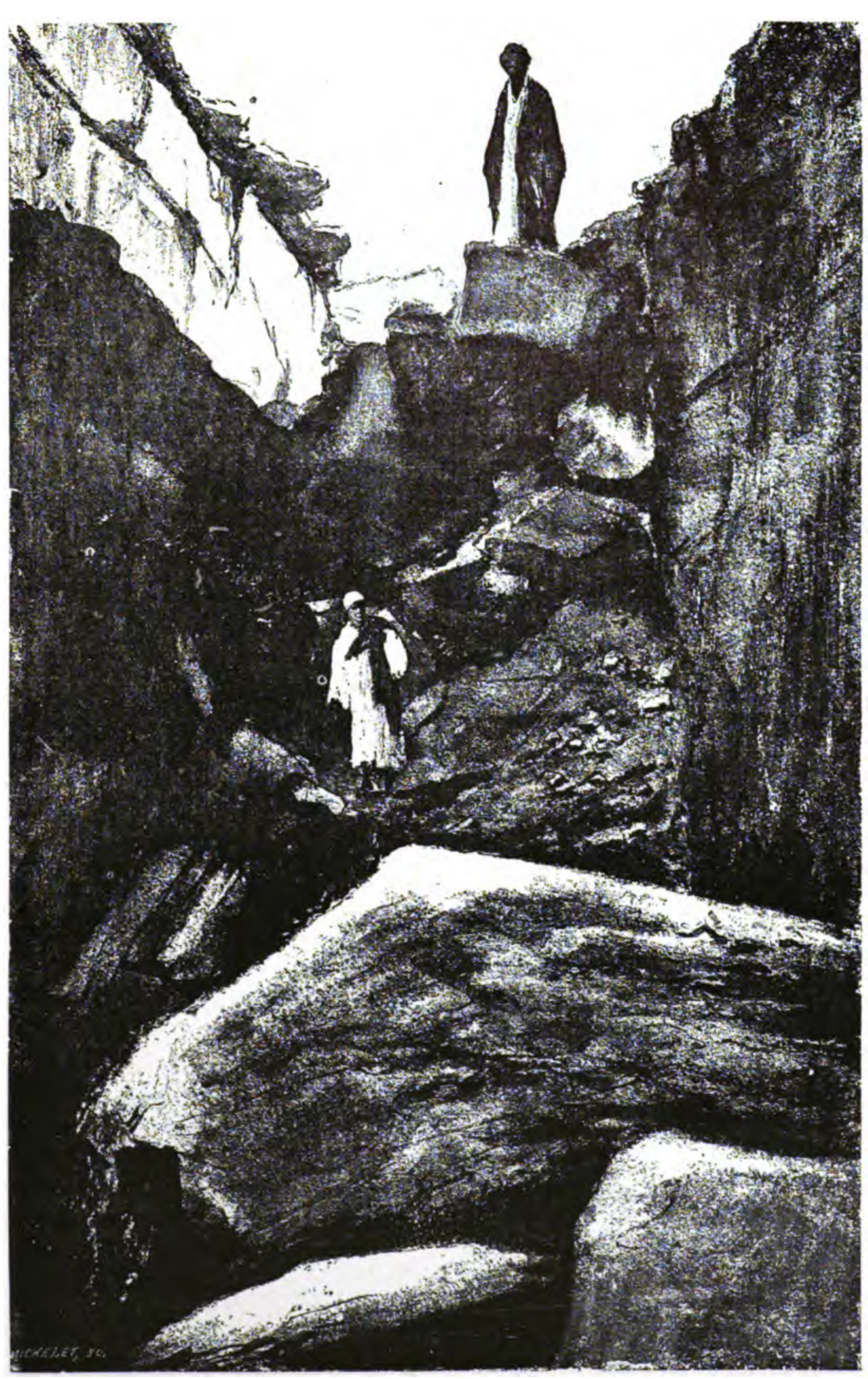
Le Nil était bas, il fallut entrer dans l'eau pour embarquer tous les paquets les uns après les autres, et cette manœuvre dérangea un peu les linges. Arrivé au milieu du fleuve : « Quel drôle d'odeur ont tes matelas! dit l'homme, tout en poussant sa perche. — Ce n'est rien : ce sont

des matelas qui ont servi à une de mes servantes, qui est morte de la dysenterie, et que je voulais emporter à mon autre maison; mais, tu as raison, ils sentent trop mauvais : nous allons les jeter à l'eau. » Et, joignant le geste à la parole, il lança par-dessus bord un des ballots, qui se mit à flotter. Le passeur, qui avait reconnu l'odeur d'un cadavre, harponna aussitôt le paquet avec son croc, et, le ramenant à lui : « Écoute, lui dit-il, je ne sais ce que tout cela veut dire, et je ne tiens pas à m'en mêler. Si on arrête au pont tes matelas, je serais compromis, surtout si on fait des recherches à cause de cette odeur; d'un autre côté, je ne veux pas te vendre; tu vas reprendre ce paquet, le remettre à bord, et je vais te ramener à la berge que tu viens te quitter. Si tu n'acceptes pas, je vais te dénoncer; si tu acceptes, je ne dirai rien. »

Force fut donc de remonter le matelas et de revenir à la rive, où le passeur laissa notre homme fort perplexe.

Il cacha ses paquets dans les aloès et s'en fut au village trouver trois amis. « Ma servante est morte d'une mauvaise maladie; je n'ai pas voulu le dire, de crainte de faire peur aux femmes, et je veux aller l'ensevelir de l'autre côté du Nil. Je l'ai bien enveloppée; venez m'aider à la passer, et je vous donnerai à chacun 25 livres. » Les gens, séduits par la somme, firent semblant de le croire, et partirent avec lui. Jusque-là tout allait bien; mais une petite fille, qui rôdait aux environs par hasard, voyant de la lumière à une heure si avancée, vint mettre son œil et son oreille à une fente du mur. Elle vit et entendit tout. Comme le village était en révolution depuis cinq jours au sujet de la disparition, elle alla raconter la chose, ajoutant que l'on emportait un cadavre. De sorte qu'à peine nos hommes étaient-ils partis que tout le monde était sur pied, les uns pour les poursuivre, les autres pour aller chercher la troupe.

La route était longue, les quatre Arabes s'égarèrent, puis ils furent longtemps à retrouver les paquets. Enfin le crépuscule se faisait quand ils arrivèrent au bord du Nil, près d'une barque sans maître. Au moment où ils se dirigeaient vers elle, ils aperçurent, d'un côté, la troupe qui accourait, de l'autre le cheikh escorté par les gardes et le village entier; il s'ensuivit une course folle : l'eau était basse, le limon du Nil était glissant, nos gens chargés de paquets tombaient sans cesse ou s'embourbaient, et le cheikh et les soldats avançaient toujours. Enfin, après des efforts surhumains, ils atteignent la barque. Ben Daoud monte, on lui lance ses ballots et on pousse



Descente dans la pyramide d'Abou-Roach.

au Nil. La barque, sur ce terrain humide, avançait vite, déjà son étrave était à flot, l'homme était sauvé, quand une escouade de gardes apparaît à quelques pas. Comprenant qu'ils étaient perdus et qu'ils ne pouvaient plus sauver l'homme sans risquer de partager son sort, les trois Arabes bondissent dans la barque, le prennent à bras le corps, le lient, et, quand la troupe arrive, ils le lui remettent tout garrotté entre les mains, disant qu'ils avaient agi de sorte pour mieux le prendre. On arrêta Ben-Daoud et ses trois amis ; mais, comme en Égypte le cheikh est responsable du crime jusqu'à ce que l'on ait trouvé le meurtrier, on l'arrêta également, puis ses parents, ses amis, les parents et les amis des quatre Arabes, les parents et



Arabe au bord du Nil.

les amis de la victime, et tout cela, solidement garrotté, fut conduit à la citadelle du Caire, où ils sont encore et pour longtemps, sans doute. Quant aux deux autres complices, de retour chez eux, ils se sont jetés dans le désert, où l'on ne désespère pourtant pas de les découvrir.

La population en Égypte se divise en deux catégories : ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas, ce qui, pour un Européen, ne constitue pas une différence très notable. Ces derniers sont Turcs pour la plupart, faits pour porter la canne et le sabre, et commander aux autres. Les premiers ce sont les Fellahs, pauvres gens condamnés à un labeur incessant, comme l'étaient jadis nos serfs attachés à la glèbe, et dont le courage et la résignation sont au-dessus de tout éloge : si le Fellah est un

parfait cultivateur, il est un détestable soldat, et l'état militaire lui répugne à un point tel qu'il est capable de tout pour se dispenser de servir son khédive. Les véritables batailleurs du pays ce sont les Bédouins, mais on ne les peut employer que lorsque cela leur convient et jusqu'ici on n'a jamais pu avoir leurs nombres de naissances, ni aucune liste de leurs tribus; car ils évitent ainsi l'impôt et le service militaire régulier. Il en est de même pour les pêcheurs du lac Menzaleh, qui descendent des Hyksos et à titre d'étrangers ne sont soumis ni à l'impôt ni au recrutement.

C'est donc le Fellah seul qui est taillable et corvéable à merci : levé avant le jour, il pompe à sa chadouf sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil, et par ce travail parvient à sauver sa récolte : quand il fait trop chaud, c'est la nuit qu'il travaille, à la clarté des étoiles.

Sa récolte faite, survient le collecteur d'impôt qui le fait payer pour l'année présente, et bien souvent pour l'année à venir. Si l'argent ne sort pas assez vite, on le frappe jusqu'à ce qu'il ait tout livré, puis on le laisse libre de retourner à sa chadouf, pomper quatorze heures par jour, afin de récolter encore quelques sous, que le caprice du gouverneur viendra peut-être lui arracher demain : et tout cela, il le supporte sans se révolter, sans se plaindre. Son plus grand défaut est d'être un peu voleur, mais on le sait, et l'on s'en gare.



Femme fellah puisant de l'eau au Nil.

A voir passer la femme fellah on la croit volontiers fort sale : sa peau bistrée, luisante, couverte de sueur, n'appelle le baiser à aucun titre. Cependant la propreté est une loi à laquelle elle se soumet. Deux fois par jour les femmes se rendent au Nil, afin d'y puiser de l'eau, le matin et le soir : elles déposent leur cruche et se lavent les pieds, la figure, les mains et la poitrine, puis rentrent chez elles. Par la chaleur, elles se baignent souvent : un jour que je descendais le fleuve dans une barque qui me menait à Bédréchein, suivant la berge de très près pour m'abriter du soleil, je me suis trouvé au détour d'un promontoire au milieu d'une trentaine de jeunes filles, absolument nues et qui se baignaient. La plus grande partie

arrivait en courant et en sautant, n'ayant de l'eau qu'au-dessus des chevilles, et je dois avouer que l'arrivée de la barque n'arrêta pas leur élan. Elles passèrent en riant près de nous, essuyant les propos grivois de mes



Femme fellah à Bèdrècheinn revenant du Nil.

matelots, et une fois plongées dans le fleuve, elles nous couvrirent d'eau, ce qui, vu la température, ne me fut pas désagréable.

C'est ainsi que j'ai pu constater que la femme fellah, de nos jours, est absolument la même que la femme de l'ancienne Égypte, dont le tombeau de Ti nous offre une véritable collection : la jambe est maigre, ainsi que le

bras, et presque sèche; jeune, sa poitrine est plate, et nue, elle ressemble de loin à un jeune garçon : elle n'a que peu ou même point de hanches et de cuisses; et elle n'est pas faite pour charmer plastiquement des yeux européens. Elle est souvent jolie quand elle est fort jeune, mais elle offre une particularité très curieuse : il arrive souvent qu'on remarque une fille admirablement belle, de profil; le nez est bien attaché, les yeux superbes, la bouche bien dessinée, le menton bien fait; vous vous approchez, vous la regardez de face, tout cela devient laid : la figure est épatée, les pommettes saillantes, l'ovale disgracieux, et vous restez surpris que l'on puisse être à la fois si jolie et si ordinaire.

Les mères offrent souvent à l'étranger généreux leurs filles à épouser, moyennant une dot qui peut commencer à partir de 60 francs : lorsque vous divorcez, vous êtes obligé d'ajouter encore une somme convenue d'avance, et qui constitue une dot grâce à laquelle la femme devient un parti recherché dans le pays. Au Caire, j'ai vu un Anglais qui tous les ans s'offrait une jeune fille fellah, puis il la répudiait, se reposait, et en achetait une autre. Je dois dire qu'il était fort mal vu dans la colonie.

Elles sont fort adroites et tissent des étoffes en laine et en coton très remarquables, et qui ont des qualités de durée précieuses pour les gens pauvres. Par leur nature, leurs couleurs et leurs dessins, ces tissus rappellent ceux que depuis un temps immémorial tissent les indiens.

La femme fellah porte un tatouage qui part de la lèvre inférieure et couvre le menton. Cette coutume est fort ancienne et remplace pour elles la vaccine : on pense que cette opération protège de certaines maladies, et lorsque l'on souffre de douleurs aux mains, ou à tout autre membre, on fait aussitôt un tatouage à la partie douloureuse, ce qui procure un soulagement. La couleur bleuâtre de ces dessins s'obtient au moyen d'une terre ou d'un minerai, que les femmes vont ramasser dans les champs.

La condition de la femme fellah est assez misérable : jeune, elle est jolie jusqu'à 16 ans ou jusqu'à son premier enfant. Après cela, sa poitrine se déforme, le corps s'avachit, la figure se ride, et à 30 ans elle en a pour nous 50; peu d'entre elles vont au delà de 50 ans, à cause de la vie pénible qu'elles mènent; leur labeur est incessant, et surtout elles sont invariablement ou nourrices ou enceintes. A 12 ans elles sont mariées; à 24 ans elles sont grand'mères; vous voyez des petites créatures portant un bébé, vous pensez que c'est leur frère, non; l'enfant est à elles.

Cependant quelques-unes résistent et se défendent. J'en ai vu de fort belles, dans leur longue robe bleue, la tête couverte d'un voile noir, les bras et la poitrine nus, chargés de bijoux d'argent, un anneau d'or dans le nez, qui vous dévisagent avec de grands yeux noirs audacieux et provocants.

Vis-à-vis de l'homme, elles sont dans un état de servitude complet. Un jour, au bord du Nil, je causai avec deux Nubiennes fort belles, par l'intermédiaire de mon drogman, bien entendu. Elles avaient les pieds dans l'eau, leurs jarres se remplissaient au courant du fleuve, et loin des yeux indiscrets, elles me montraient avec coquetterie leurs bijoux, que j'ai achetés, du reste. Survient à l'improviste un bambin de huit à dix ans, qui, voyant la scène, les interpelle :

— Pourquoi causez-vous avec ces hommes, pourquoi n'êtes-vous pas voilées ?... Rentrez de suite !

Et les deux malheureuses ramassent leurs jarres et disparaissent au plus vite, sous la menace de ce gamin, auquel j'ai fortement tiré les oreilles pour le remercier.

A Djebel-selseleh, j'avais obtenu d'une Fellah qu'elle consentît, moyennant finance, à poser pour moi. J'étais à la fin de ma séance quand survient un Arabe : il nous regarde, entre dans la maison, en ressort avec un bâton énorme et en assène sur le dos de la malheureuse un de ces coups qui tueraient un bœuf. La femme plia sous cette secousse, je la crus brisée ; mais, comprenant sans doute ou reconnaissant la main de son seigneur et maître, elle rentra vite sans dire un mot, suivi de son Othello. Ce dernier ressortit bientôt, et me fit dire que ce n'était pas tant à cause de moi qu'à cause des matelots barbarins qui faisaient ma garde et mon escorte, qu'il avait agi de la sorte, que, pour moi, il eût peut-être consenti à laisser poser sa femme.

Dans les enterrements comme dans les fêtes, la femme joue un grand rôle. C'est elle qui crie la joie, d'une voix tremblante qui ressemble au *brrr* que poussent nos peintres en bâtiment pour s'appeler.

A Thèbes, je les ai vues danser et chanter devant le corps en jouant du tambour de basque tout comme c'est représenté dans les dessins et bas-reliefs antiques.

Mais ces cérémonies sont interdites au Caire depuis quelques années ; elles jouaient alors les pleureuses et par leurs cris effrayaient les chevaux, et portaient partout le désordre dans les rues.

Le khédive Ismaïl leur a interdit ces manifestations que l'on n'a plus revues depuis que très rarement.

Après ce que j'ai dit, il paraîtrait inutile de parler de la beauté des femmes arabes ou fellahs; il faut pourtant reconnaître que là où la France a passé en Égypte, elle a, à ce point de vue, laissé une trace heureuse. Dans la basse Égypte, les femmes de Mansourah ont une réputation de beauté bien établie et bien méritée. L'armée de saint Louis a laissé là un souvenir indélébile de son passage chez les deux sexes, et nous prouve que pour être des saints on n'est pas moins hommes.

Dans la haute Égypte, sur toute la rive libyque, où a passé l'armée de Desaix, où la 21ᵉ légère a tenu garnison, nous retrouvons également des types modifiés et absolument français. Certaines femmes sont blanches et très blondes; de même pour les hommes, dont les traits n'ont rien d'Arabe et passeraient facilement pour des Français déguisés. Quand on leur parle de cette ressemblance, ils rient et sont loin de se fâcher. Le mot de Françaoui (Français) leur est sympathique, il est resté dans leurs souvenirs comme l'écho affaibli d'un temps heureux, et de l'aurore de leur premier réveil. Sur toute cette rive libyque, l'armée française a laissé non seulement des traces vivantes, mais encore des preuves écrites de son passage.

Il n'est pas de gros village où ne se retrouve une inscription en français ou en arabe, mise par nos officiers, nos savants ou nos ingénieurs. Tantôt c'est une date, ou une cote d'altitude, un nom de rue, une date de bataille, etc.. Parfois, sur les pylones d'Edfou ou les colonnes de Karnak, vous lirez les noms de Desaix, Denon, Morand, où le nom d'un soldat obscur tel que : Bachet, maréchal des ..... logis sans doute, et à côté, à Joséphine pour la vie; parfois même un nom d'ami plus moderne vous rappelle la patrie absente, comme celui de Paul Baudry, qui se trouve au haut du pylone d'Edfou.

Ces souvenirs sont respectés des Arabes. Ils conduisent les visiteurs français et les leur montrent, en ajoutant le mot Kébir, sous lequel ils connaissent Bonaparte : pour eux, Napoléon c'est une pièce de 20 francs en or et c'est tout; mais Kébir, c'est le maître qui les a gouvernés, qui faisait payer l'impôt une fois seulement, qui était le juste, le plus beau titre que puisse donner l'Arabe, qui est de tous les peuples celui qui a le plus soif et

le plus besoin de justice. Kléber et Desaix se sont fondus dans cette figure devenue pour eux légendaire, et l'occupation française est restée vivante dans leurs souvenirs.

Ils aiment les Français par une raison bien simple : Nos industriels, que la spéculation et les affaires ont amenés en Égypte depuis vingt ans, ont été, dans leurs rapports avec les indigènes, d'une grande honnêteté : fournitures, machines, exploitations, tout a été en général honnêtement fait suivant les conventions. A l'heure actuelle, au Caire, nous sommes à ce sujet représentés par des gens d'un désintéressement absolu. Cette qualité, qu'on ne comprend pas toujours en Égypte, où l'on n'admet un travail qu'en échange d'un profit, est pourtant constatée par les intéressés, et l'on peut dire que, toute politique à part, ce sont nos nationaux qui, au Caire et sur les bords du Nil, occupent la place la plus honorable dans l'estime publique, tandis que les industriels anglais, qui ont exploité depuis le vice-roi jusqu'au dernier négociant, en écoulant dans le pays tous leurs rebuts, ne jouissent que d'une considération relative. On parle encore d'une raffinerie payée plusieurs millions par le khédive Ismaïl, qui, rendue au Nil, n'a jamais pu marcher, et qu'on a payée cependant pour des raisons politico-diplomatiques.

Pour en revenir aux Arabes et aux souvenirs qu'ils ont gardés de notre gloire passée, j'ajouterai un fait. Il y a quelques années encore, un vieux Bédouin habitait à l'ombre du sphinx de Giseh. Son âge, on ne le savait plus, mais il était aussi vieux que le désert, disaient les Arabes. Jeune homme il avait assisté, du pied des Pyramides, à la bataille; il racontait avec verve l'arrivée de nos soldats par les sables, puis les Mameluks, comme quoi les carrés s'étaient formés en un instant, puis la charge des cavaliers revenant quatre fois sur l'infanterie, le bruit de la fusillade, les chevaux et les hommes fuyant dans le désert, et les soldats se mettant à chanter aussitôt après. Lui, paralysé de peur, était resté à sa place, où nos troupiers l'avaient découvert et amené à Bonaparte.

Celui-ci lui avait donné la main, de l'argent, l'avait gardé trois mois près lui, puis renvoyé à sa tribu. Après le départ des Français, il était revenu habiter Giseh, et vieux, il s'appelait lui-même le gardien du Sphinx. Il racontait aux étrangers son histoire, et leur montrait sa main que le Kébir avait touchée. Il est mort il y a quelques années, ainsi qu'une certaine dame L..., qui avait été l'intime amie de Kléber : les gens du pays,

sans savoir pourquoi, l'appelaient madame la générale, et ce titre la faisait sourire sans la fâcher jamais, car il lui rappelait le temps où elle était jolie.

L'inscription la plus flatteuse pour notre amour-propre national est celle qui se trouve sous le pylone du temple de l'île de Philé, au-dessus d'Assouan ; elle est ainsi conçue :

L'AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE,
LE 13 MESSIDOR,
UNE ARMÉE FRANÇAISE COMMANDÉE
PAR BONAPARTE EST DESCENDUE
A ALEXANDRIE.
L'ARMÉE AYANT MIS 20 JOURS
APRÈS LES MAMLUKS EN FUITE AUX PYRAMIDES
DESAIX COMMANDANT LA
PREMIÈRE DIVISION LES A
POURSUIVIS AU DELÀ DES
CATARACTES OÙ IL EST ARRIVÉ
LE 13 VENTÔSE DE L'AN 7.
LES GÉNÉRAUX DE BRIGADE
DAOUST, FRIANT ET BELLIARD,
DOUDELOT, CHEF D'ÉTAT-MAJOR
LETOURNIÈRE COMMANDANT L'ARTILLERIE
EPPEILER CHEF DE LA 21e LÉGÈRE
LE 13 VENTÔSE AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE
LE 3 MARS AN DE J.-C. 1799
GRAVÉ PAR CASTEX SCULPTEUR.

Une main étrangère avait gravé au bas ces mots :

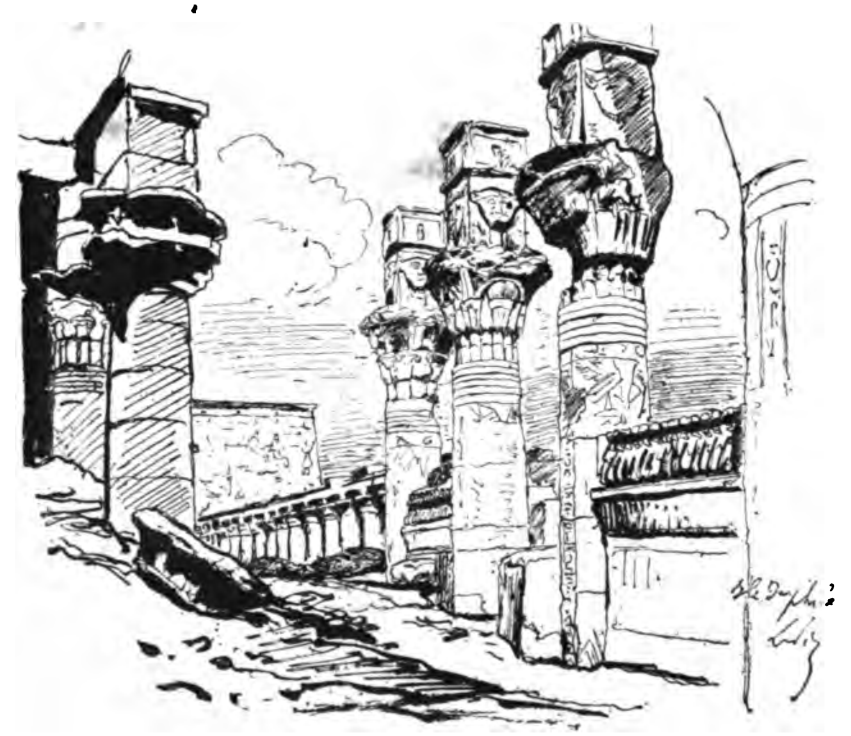
« OÙ ÉTAIT CETTE ARMÉE EN 1813? »

Et d'autres réflexions non moins anti-françaises étaient venues se grouper alentour.

Un Français sans doute, indigné de ces écorchures, a fait tracer en belles lettres romaines, au-dessus du marbre et à une hauteur suffisante pour que l'on n'y pût atteindre, la phrase suivante :

« Une page d'histoire ne doit pas être salie. »

La 21° demi-brigade légère, après avoir battu les Mameluks, était venue s'établir à Esneh. Là, les soldats, pour se distraire, reprirent leurs métiers, et l'on vit s'ouvrir des boutiques de toutes sortes. Les Fellahs, loin de s'en offusquer, devinrent les acheteurs assidus de ces nouveaux commerçants, et les enfants y venaient en apprentissage : La sympathie inspirée par nos troupes était telle qu'Esneh vit une fête, comme certes les Anglais n'en ver-



Temple de Philé.

ront pas en l'an de grâce 1883. — Les officiers de la garnison et les principaux habitants furent convoqués dans le jardin français, ainsi appelé parce que nos soldats l'avaient défriché et taillé à leur mode. On servit le dîner dans une grande allée où l'on avait mis un tapis : Français et Musulmans s'assirent alentour, et bien que l'on ne parlât que fort peu l'arabe chez nos troupes, et encore moins le français chez les Cheikhs, la conversation ne chôma pas. Le repas était composé de plusieurs moutons bouillis et farcis

de riz, et nombre de sucreries et de gâteaux, formant des plats exigus peu en rapport avec les viandes. Les domestiques chargés du service se placèrent de distance en distance, debout et une jambe de chaque côté de la table : si les costumes n'étaient pas élégants, le service n'en fut pas moins fait avec ardeur. Ils se servaient autant de leurs doigts que de leurs couteaux, déchiraient plutôt qu'ils ne découpaient les quartiers de viande, et vous les offraient avec tant d'instance qu'on ne pouvait les refuser. Le café pris, les convives se levèrent et ils furent de suite remplacés par les serviteurs du premier rang, auxquels succédèrent leurs subalternes. La table, avant d'être desservie, fut donc occupée quatre fois, et tout fut dévoré, inutile de le dire. Quant à la boisson et aux rafraîchissements, la citerne du jardin se chargea de les fournir. — Cette sympathie que constatent les rapports de l'armée d'Égypte, nos soldats la trouveraient encore ; les Anglais ne la trouveront jamais.

Je ne veux pas ici parler politique. Le moment est mal choisi; mais à propos de souvenirs laissés par nos nationaux, il en est un qui est particulièrement désagréable, non seulement à tout ce qui est arabe, fellah, turc ou égyptien à un titre quelconque, mais même pour les Français. Je veux parler de M. de Blignères, qui, envoyé pour représenter la France, comme contrôleur général, dans la question de la dette, a commencé, dit-on, par se mettre à la remorque de l'Angleterre, et s'est fait le promoteur de toutes les réformes les plus impopulaires et les plus injustement inutiles; notre ministre au Caire a vu son influence, prépondérante jadis, disparaître, et notre agent financier a fini par se déguiser en homme politique officiel, et par ses actes il a préparé inconsciemment la dernière guerre. Rappelé au moment où il était incapable de sortir des difficultés qu'il avait soulevées, il a quitté le Caire suivi de la réprobation universelle. Il est parti seul, abandonné de presque tous et renié par les Français, escorté de quelques rares intimes. Jamais un homme n'a fait autant que lui de mal à son pays, et sous son règne, tout ce qui était Français en Égypte était mal vu et fort malmené; à son retour en France on aurait pu lui demander un compte sévère de ses actes, afin d'apprendre à nos représentants à l'étranger que leur premier devoir est d'abord de rester à leur place, et ensuite d'aider de tout leur pouvoir, à l'exclusion de tout autre, les nationaux qui ont recours à eux. La question d'Égypte finissait à

notre honneur, grâce à M. le baron de Ring, qui tenait l'Égypte entière dans sa main; M. de Blignères n'a su que détruire l'œuvre préparée habilement par celui que ses intrigues firent rappeler en France et laisser à son départ le gâchis et l'amoindrissement de notre pavillon national. Paix à ses cendres et Dieu nous garde du retour d'un semblable agent à l'étranger !

Le gouvernement anglais, qui se pique de philanthropie, s'est fortement élevé en Égypte contre la vente des esclaves. Il s'est même créé au Caire toute une administration qui a des postes nombreux dans l'intérieur, chargés de surveiller la contrebande et les caravanes, et ces places sont largement rémunérées. Quand on saisit des esclaves, on leur rend la liberté, dont ils sont fort embarrassés, du reste.

Leur situation en étant esclaves est assez douce : bien logés, bien nourris, ne travaillant guère, hommes et femmes auxquels on rend la liberté restent chez leur maître et continuent leur service.

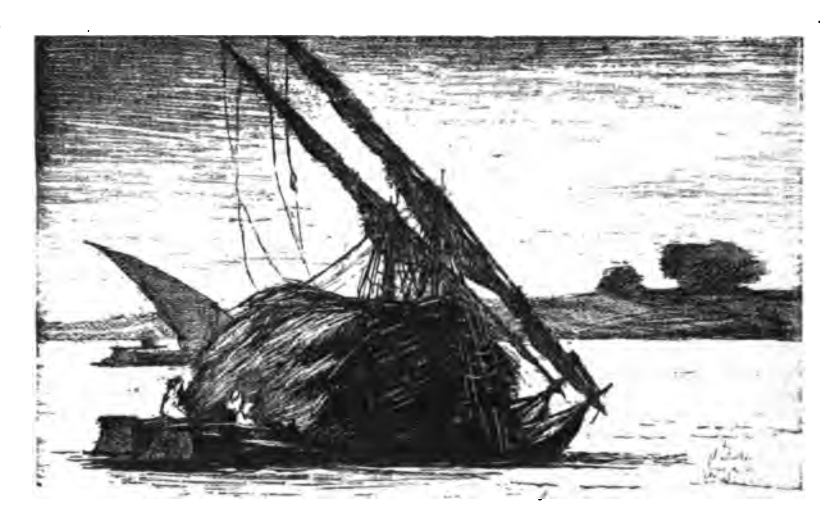
On peut dire que l'esclavage est indispensable en Orient : c'est un contrat à vie qui n'a rien de commun avec les histoires de nègres qui ont fait la réputation de la *Case de l'oncle Tom*. Officiellement, il n'y a plus de ventes d'esclaves : le beau temps est passé où l'on pouvait au Caire aller hors la ville faire chez tel ou tel marchand un cours de plastique sur des hommes ou des femmes jaunes, brunes ou noires et même blanches : mais pour les discrets et les amis, le commerce continue tout doucement. Je sais tel agent consulaire de la haute Égypte dont la maison était un entrepôt de marchandise humaine, et quand on avait montré patte blanche, on vous introduisait au grenier ou dans les appartements réservés et, là, vous pouviez faire votre choix.

En naviguant sur le Nil, on voit aussi parfois descendre de Nubie des dahabiehs dont la forme est bien connue : ce sont des esclaves qui descendent vers la basse Égypte, on les voit aux fenêtres qui rient et vous appellent avec des airs engageants.

Il m'est arrivé un jour de me trouver auprès d'une de ces barques qui s'était arrêtée. Le patron faisait baigner ses esclaves. Absolument nues, elles jouaient dans l'eau, nageant comme des poissons, se séchaient au soleil, ou restaient étendues sur le sable dans les poses les plus abandonnées : notre arrivée ne troubla aucunement cette partie de bain froid.

Nous avons pu regarder à notre aise ces belles créatures, jeunes toutes, riant, chantant, jouant, nous appelant et nous provoquant de toutes façons. Si on leur eût donné la liberté, qu'en eussent-elles fait, si loin de leur pays? elles semblaient très heureuses et fort satisfaites de leur sort. Celles qui entrent dans les harems riches sont les mieux partagées, bien que, dit-on, elles soient rarement épousées.

La traite est interdite, elle est poursuivie des plus hautes pénalités, tel



Bateau chargé de Bersim.

est le décret prononcé par la civilisation. Une foule de sociétés protègent de leurs vœux la race nègre dans l'Afrique centrale.

Malgré les décrets, malgré les efforts du gouvernement égyptien, qu'on a peut-être souvent accusé à tort, la chasse aux esclaves continue, et rien ne fait prévoir comment cet ordre de choses s'éteindra. Que faire pour la race noire?

Quelle protection pouvons-nous lui fournir? Quels moyens pouvons-nous faire pénétrer dans son pays pour l'aider? Un seul : le travail libre, le travail lucratif pour le noir et sa famille ; le gouvernement égyptien a la charge d'accomplir cette œuvre.

En dehors de cela, toute tentative de moralisation sera vaine, illusoire, insuffisante.

Lorsque l'on remonte le Nil, dans la moyenne Égypte, on passe au pied d'une falaise abrupte d'un effet grandiose, qui s'appelle le Djebel-el-Taïr, la montagne aux oiseaux. Le nom provient de la quantité innombrable de pigeons et de rapaces qui nichent dans les trous et dans les anfractuosités de la roche. Au haut de la montagne est un couvent chrétien, desservi par des Coptes, dont l'industrie officielle est la cordonnerie : mais ils en ont une



Moine Copte nageant vers une dahabieh avec sa robe roulée sur la tête.

autre plus étrange. Sitôt qu'un navire à vapeur ou une dahabieh sont signalés, on voit descendre le long des roches une quantité de gens qui, arrivés au fleuve, se déshabillent et se lancent dans l'eau. Nageant comme des poissons, ils accostent les bateaux et escaladent les bordages comme des singes, et nus comme vers.

Une fois à bord, c'est un concert glapissant de prières au nom de Marie, qu'ils prononcent Mariam, et on ne se débarrasse de ces incommodes visiteurs qu'au moyen d'une aumône et d'une bouteille d'esprit-de-vin, qu'ils boivent avec délices. Pendant que vous êtes ainsi envahi, du haut des rochers vous entendez les mêmes voix criardes, hurlant des prières, et

faisant une affreuse cacophonie. Le gouvernement égyptien a voulu éviter aux voyageurs cette visite en costume primitif, mais sans pouvoir y réussir. Ces couvents coptes sont nombreux sur les rives du Nil; quelques-uns d'entre eux étaient fameux jadis et réputés pour faire les ennuques, mais ce commerce leur a été interdit : on prétend toutefois qu'ils en confectionnent encore. Voici pour les moines chrétiens.

Les moines arabes agissent de même; on les appelle des Santons, et ils



jouissent d'une grande réputation chez les marins. Les santons, tout comme les moines coptes, se mettent tout nus et se jettent à l'eau pour venir accoster les dahabiehs. Une fois à bord, chacun les embrasse, les comble de caresses et de dons de toute sorte; j'en ai connu un qui baptisait chacun d'un surnom, que l'on garde jusqu'à ce que l'on repasse et qu'il vous en donne un autre. La première fois il m'a nommé « le grand réservoir aux poissons », la seconde « le lion jaune du désert ». Jacquet, l'ingénieur en chef, était « le coq de Malte », etc.

Tous ces hommes ont la peau cuivrée et brillante au soleil comme le plus beau bronze; ils sont superbes comme plastique, mais leur figure est laide et commune. A cause de l'équipage, on est forcé de leur faire bon accueil et de leur donner une forte aumône, moyennant quoi on s'en débarrasse. Jadis les matelots même vous arrêtaient d'autorité le long de la berge et ne repartaient qu'après que vous aviez fait une visite payée à un santon du voisinage pour lequel ils avaient une vénération particulière.

VI

La chasse dans l'ancienne Égypte. — Le poil et la plume. — La chasse aujourd'hui. — Histoire de la cigogne *Christine*. — La feuille d'or et le siège de Paris. — Les forêts pétrifiées. — Ruines modernes.

Dans les peintures et les bas-reliefs représentant la chasse, nous voyons des gens tirant des flèches sur le gibier qui s'enfuit, gazelles, antilopes, etc.; ou bien d'autres à l'affût envoyant leurs traits sur des animaux qui sont au paccage. Parfois également on représente des chiens forçant la bête ; mais la chasse qui se rencontre le plus souvent, peinte ou gravée dans les tombeaux, est la chasse au filet. Le piège est tendu près du Nil ou d'un cours d'eau. Les chasseurs sont cachés derrière les roseaux et font retomber sur le gibier deux nappes de filet qui se ferment brusquement comme un volet au moyen d'une corde que l'on tire avec ensemble. Un autre homme, caché dans les roseaux, est près du piège et épie le moment favorable : il frappe alors dans ses mains et, d'un mouvement brusque et subit, les oiseaux sont pris, sauf quelques-uns qui s'échappent. Près de ce tableau, il y en a presque toujours un autre, qui représente d'autres gens occupés à plumer le gibier; un le vide, un autre, après avoir salé les parties à conserver, les met dans des vases qui contiennent de la saumure. En effet, en Égypte, le peuple se nourrissait beaucoup de gibier d'eau et de cailles ou autres oiseaux conservés de la sorte, et cette habitude dure encore.

Quant à la chasse au lion, les rois seuls sont représentés la faisant. Du

haut de leur char, ils envoient des traits avec l'arc; mais en réalité ce n'est pas ainsi que devait se chasser la grosse bête; le pharaon était toujours accompagné dans ces expéditions par une garde nombreuse, bien armée, et le danger ne devait pas être considérable.

Pour l'hippopotame, on le poursuivait en barques et on le frappait d'un harpon, quand c'était possible; c'est du moins ainsi que cette chasse est représentée. Mais on ne sait rien des péripéties qu'elle pouvait amener, vu que ces animaux sont toujours peints assis, la tête hors de l'eau, et ouvrant avec complaisance une gueule énorme afin que le harpon puisse entrer commodément.

Depuis quelques années, les Européens ont pris l'habitude de voyager en Égypte pour y chasser. Jadis, en effet, le pays était giboyeux, et même au Caire, on abordait les oiseaux assez près pour les frapper d'un bâton. La chasse se poursuivait même dans les rues et les places publiqnes; mais, bien que cela ne soit pas défendu de nos jours, ce sport est peu cultivé. Le gibier de l'Égypte est par excellence la caille, que l'on trouve au désert et dans les champs par bandes innombrables.

Chaque année on en fait un vrai massacre, et en deux heures, un bon tireur peut tuer facilement cent cailles sans se donner beaucoup de peine. La perdrix se trouve également; le lièvre que les indigènes ne mangent pas, est assez rare; mais ce que l'on rencontre à foison, c'est la bande des oiseaux d'eau : pélicans, ibis, flamants, vanneaux, hérons, grues, canards, oies, sarcelles, cigognes, etc..., qui forment sur le fleuve des îlots immenses, qui semblent un nuage quand ils s'enlèvent et obscurcissent le soleil. Souvent sur le ciel bleu on voit une vapeur qui trace à l'horizon une ligne ondulée; ce sont des oies qui font une route.

Sur le Nil, les cigognes à la file semblent un grand ruban qu'un vent léger traîne après lui et qui a une longueur de quelque centaines de mètres. La corneille à manteau gris habite les palmiers autour des maisons, et dans la montagne on rencontre des bandes de corbeaux noirs, appelés corbeaux de Noé. Il y a quelque temps, on abordait facilement ces compagnies, mais aujourd'hui que le fusil les a tracassés, ils partent hors de portée, surtout quand on ne porte pas la robe bleue du fellah.

La tourterelle et le pigeon habitent les villes en compagnie du moineau, qui pullule ici d'une façon inouïe. Au moment des moissons, ce sont des

milliers d'affamés qui viennent s'abattre sur les champs avec des cris épouvantables, capables de vous assourdir, et ils font de grands ravages, malgré les coups de fusil et le bruit qu'on fait pour les éloigner.

Quant au pigeon, on ne le mange guère, mais on le chasse tant qu'on veut. Comme le chien, il n'a pas de maître. Dans la moyenne et haute Égypte, chaque village est surmonté de hautes tours creuses, en briques, garnies de longues branches d'arbre, où les pigeons vont nicher et habiter : c'est par milliers qu'on les compte, et ils animent beaucoup le paysage.

Dans ces tours on recueille précieusement leur fumier, qui sert pour fumer les terres, et qui se vend fort cher dans la basse Égypte. Il remplace le guano du Pérou.

Au delà de la première cataracte seulement, commence la vraie chasse. Au moyen d'un mouton mort, on peut toute une journée tuer aigles, éperviers et vautours; en suivant le Nil, les chevrotines iront frapper les pélicans, les flamants et autres grands échasssiers; plus haut, vers l'Atbarah, vous pourrez surprendre un crocodile endormi, et derrière Khartoum, dans les forêts, au delà des marais, le rhinocéros, l'hippopotame, le lion, la panthère noire ou fauve, le buffle sauvage vous donneront toutes les émotions désirables. Je ne parle pas des hyènes et des chacals, qui se trouvent partout, même à la porte des villes.

Ces chasses du Soudan sont dangereuses; il n'est pas rare d'apprendre que tel ou tel camarade, que vous aviez connu au club khédivial au Caire, est blessé ou mort à la suite d'une rencontre.

L'animal le plus dangereux est le buffle sauvage. Celui-là charge l'homme avec fureur, et il ne faut pas l'attaquer, ni l'aborder, si vous n'avez pas un arbre derrière lequel vous pourrez vous abriter : sans quoi, si vous le manquez, lui ne vous manquera pas : c'est de tous les fauves celui qui a le plus de victimes humaines sur la conscience. Après lui vient le rhinocéros comme gibier redoutable.

A le voir, ses deux cornes sur le nez, revêtu de sa cuirasse, on le croirait dans l'impossibilité d'avoir une allure vive; bien au contraire, il court et très vite; en plaine un chasseur poursuivi est perdu, s'il ne trouve un tertre ou une colline où il puisse se réfugier, car son ennemi, qui est prompt à la course, est dans l'absolue impossibilité de monter une côte, sinon avec beaucoup de peine et de lenteur, vu sa cuirasse.

Les Kordofans chassent l'éléphant avec une large épée dont la poignée

en croix est absolument la reproduction de celle que portaient les soldats de saint Louis, et il est probable que ce modèle date des croisades.

L'épée se prend alors à deux mains, une à la poignée, l'autre à la lame même qui a été auparavant soigneusement entourée avec des cordes; l'homme embusqué tâche de couper le jarret de l'animal, qui, paralysé dans sa marche, devient ensuite une proie facile.

L'hippopotame est commun au Soudan, et sa taille atteint parfois des proportions énormes. Pour le tuer il faut que la balle le frappe vers le front, près de l'œil; s'il est touché pendant qu'il nage, il coule aussitôt à fond et disparaît. On établit alors des surveillants le long des berges et au bout de quelques heures l'animal revient à la surface. On emploie alors plusieurs centaines de nègres pour l'amener à terre, où il est dépecé.

Un Belge, M. Elsen, cette année, en a tué un monstrueux qu'il a fait écorcher sur place et dont il a voulu rapporter la tête au muséum de Bruxelles. Cette partie de l'animal, une fois dépecée, formait la charge de sept chameaux. On peut, d'après ce détail, juger du poids et de l'importance de la bête.

Quant au lion de ces parages, il diffère des autres en ceci : il n'a presque pas de crinière. Une variété autrefois connue, mais aujourd'hui très rare, est le lion à crinière noire; il a presque disparu du Soudan et c'est un événement que d'en tuer un.

Les Arabes chassent peu; les amateurs de fauconnerie se retrouvent dans les oasis, mais c'est un luxe rare; par contre, les nègres passent leur vie dans les bois à poursuivre les fauves, qu'ils attaquent avec un grand courage, surtout ceux qui habitent les confins de l'Abyssinie. Leurs flèches et leurs lances sont empoisonnées et dangereuses à manier.

Quant à l'antilope, à la gazelle et à leurs congénères, on les retrouve partout, dans les bois, dans les plaines, au désert, le soir, auprès des puits où ils se rendent par troupes pour se désaltérer avec une eau bourbeuse et saumâtre. On peut alors les tuer à l'affût; leur peau sert à faire des cordes et des sacs ressemblant à des outres, excellents pour le tabac.

La cigogne est de tous les oiseaux d'Orient celui que nous connaissons le mieux; j'en ai peu tué pendant mon voyage, il m'était désagréable de tuer un hôte de mon pays : en Alsace elles habitent la même maison, y reviennent chaque année comme les hirondelles, et je me souviens ici d'une histoire qui eut peut être l'Égypte même pour théâtre. C'était un

soir après une longue journée de chasse plus fatigante que fructueuse, et nous étions revenus trempés par ce brouillard d'automne qui enveloppe les bois dénudés d'un voile gris-perle, qui prête à la nature entière un charme triste. Assis, mon ami Salzmann et moi, sous le manteau d'une cheminée immense, ornée de trophées de chasse, d'armes bien vieilles, qui avaient servi aux grands-parents, et auxquelles on ne touchait plus guère, abrités sous un lambrequin de serge verte, brodée d'un galon jadis jaune, auquel la fumée avait donné des tons invraisemblables, nos chiens accroupis à nos pieds, se brûlant le nez au beau feu clair que la mère de Salzmann avait allumé pour réchauffer ses chasseurs malheureux, nous causions des pays du soleil, où, tous deux, nous avions passé les plus belles journées de notre jeunesse.

Nos souvenirs s'égaraient du Maroc, du Sahara, à l'Abyssinie et aux grands lacs derrière Gondokoro; les Pyramides et la vieille Égypte, l'archipel grec et les côtes de l'Asie Mineure, les Fouilles de Kamyros, les huttes du Soudan où grouille un peuple de bronze, tout cela se mêlait sans ordre dans nos discours sans fin, et s'envolait avec la fumée de nos cigares.

Je racontais à Salzmann qu'un soir, en descendant le Nil vers Bayadé, à cette heure si courte et si fugitive qui là-bas essaye d'être le crépuscule, j'avais vu ma barque entourée par un vol immense de cigognes.

Elles descendaient le fleuve, rasant l'eau, volant sans bruit, les unes à la suite des autres, et, dans le demi-jour, elles semblaient un long ruban bleuâtre qui ondoyait au-dessus du fleuve, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Longtemps elles firent la même route que moi, et souvent ma barque se trouvait au centre des festons sans nombre qu'elles décrivaient en se jouant. La nuit se fit peu à peu; elles disparurent perdues dans l'ombre, et je n'entendis plus que le cri de leur pilote, qui emmenait et guidait au delà de l'horizon, vers la terre d'Europe, tous ces beaux oiseaux qui étaient venus chercher, vers l'Arabie, le soleil et la chaleur que Dieu nous refuse pendant six mois.

Dans la cuisine de Salzmann, habitait une vieille cigogne apprivoisée, qu'un accident empêchait d'entreprendre son voyage annuel, et que l'on recueillait auprès du foyer à l'arrière-saison. Bien installée dans un coin abrité de la pièce, elle passait son hiver dans une intimité intéressée avec la cuisinière, et au printemps nouveau, lorsque ses compagnes revenaient à leur nid, elle retournait s'ébattre avec elles.

Depuis huit ans elle vivait ainsi. C'était une personne d'importance : elle se tenait perchée sur une patte, la tête mollement repliée sur son dos, entre ses deux ailes, enfonçant son bec rouge dans un jabot touffu et bien blanc, qu'elle se faisait en hérissant légèrement le duvet de sa poitrine. On avait dit aux enfants qu'elle était bien savante : qu'elle savait lire des lettres dans une langue inconnue qu'on ne trouvait écrite que sur des palais en ruine, bâtis en pierres roses, aux pays du soleil par delà la grande mer.

Les petits ouvraient de grands yeux pleins d'admiration et la respectaient; ils l'appelaient *Madame Christine* et lui offraient des morceaux délicats pour jouir de ses bonnes grâces et éviter les coups de bec.

« Que faites-vous de cet oiseau, qui est affreusement sale ? dis-je à Salzmann.

— Oh! respectez Christine, même dans vos paroles, me dit-il en riant. Depuis mon enfance, il y a toujours eu chez nous une cigogne : j'étais bien jeune quand mon père prit cette espèce en affection, et c'est pour nous tous un souvenir et une habitude que d'en voir une allant et venant dans la maison.

— Mais quelle singulière idée! lui dis-je. Cet animal vole tout ici : la cuisinière se désole de ses larcins; votre mère déplore les traces trop nombreuses de son passage, et il serait si facile de la renfermer dans la basse-cour!

— Oui, c'est possible; ma mère, oui; les domestiques également; mais tous seraient désolés qu'il lui arrivât malheur. Du reste, elle mourra un jour, et après celle-là nous en aurons une autre, voilà tout.

— Mais c'est une monomanie, lui dis-je.

— Non, c'est une histoire, et bien curieuse.

« Vous savez que les cigognes, comme les hirondelles, reviennent à chaque printemps au même pays et à la même maison. Lorsque le vent d'hiver a renversé leur nid de l'année précédente, elles le refont à la même place, sans se lasser et sans se décourager. Mes frères et moi étions bien petits quand mon père nous emmenait, au printemps, voir neiger les pommiers, dans une propriété non loin d'ici. Devant la maison se trouvait un grand pré, où les cigognes trouvaient en grande abondance des grenouilles, limaces, rats et mulots, pour leur convenance; aussi y venaient-elles en troupes, et, à l'automne, elles y amenaient leurs petits pour

leur apprendre à voler, les entraîner et les préparer à entreprendre la longue traversée de la Méditerranée.

« C'étaient alors des vols, des contre-vols, des évolutions par pelotons, par escadrons, par brigades et par divisions, durant des journées entières.

« Puis, les conscrits une fois en condition, tout s'envolait et partait un beau jour jusqu'à la saison prochaine.

« Ces animaux, fort respectés de tous en Alsace, y sont très familiers : les cigognes venaient effrontément jusque sur le perron de la maison, et souvent même une d'elles, plus effrontée que les autres, entrait pendant le repas, et venait picorer des miettes que nous semions autour de la table. Un jour, mon père eut une idée : il enferma celle qui était particulièrement familière. Une fois l'oiseau prisonnier, il alla prendre une mince feuille de plomb et, avec un poinçon, grava sur le métal le *Pater* en français; il roula délicatement cette prière à la patte, de façon qu'elle ne fût pas gênante, et il rendit la liberté à l'oiseau. Nous le regardions faire sans comprendre. « Nous verrons, nous dit-il, si elle reviendra, et nous pourrons la reconnaître. »

« Le froid survint, les oiseaux partirent, et durant tout l'hiver, pendant que tombait la neige, on parla de la cigogne et de son retour.

« Les glaces se fondirent, le soleil revint chaud et brillant, les arbres se couvrirent de fleurs blanches et roses; le printemps était revenu et les cigognes également.

« Longtemps, avec mon père, nous tâchâmes de reconnaître notre émissaire ailé, mais en vain. On désespérait de le revoir, quand on s'aperçut un jour qu'une des cigognes tournait souvent autour de la maison, cherchant à se rapprocher et semblant revenir à de vieilles habitudes.

« On l'attira en lui jetant de la viande et toutes choses qui peuvent flatter le palais d'une cigogne; elle se rapprocha, s'enhardit, et, un beau jour, nous la vîmes entrer, sérieuse et majestueuse, dans la salle à manger.

« On ferma bien vite la porte et on s'empara d'elle : dès qu'elle fut prisonnière, on regarda ses pattes; il y eut de sa part un peu de protestation; elle distribua aux enfants quelques coups de bec, dont j'obtins deux pour ma part, et je m'en souviens encore; mais enfin, une fois la bête captive, quelle ne fut pas la stupéfaction de mon père de trouver un rouleau qui n'était pas le sien, à la même place où il avait attaché la feuille de plomb!

« Celle-ci était remplacée par une mince feuille d'or battu, solidement

fixée par un fil de même métal, et, quand mon père l'eut détachée avec des soins infinis, et déroulée, il y vit gravé en lettres arabes non pas son *Pater*, mais la profession de foi de tout bon musulman : « Il n'y a de Dieu que « Dieu, et Mohammed est son prophète. »

« Par cet oiseau, deux hommes, à quelques milliers de lieues l'un de l'autre, avaient échangé leur pensée et leur prière. La brumeuse Alsace avait écrit sur du plomb ; l'Arabie chaude et rayonnante répondit sur de l'or.

« L'aventure fit grand bruit de Colmar à Strasbourg : il fallut toute l'honorabilité de mon père, sa véracité si connue, pour qu'on ajoutât foi au récit. Chacun voulut voir et toucher cet objet venu de si loin et d'une façon si étrange. Tout cela déplut fort à ma mère, qui était harcelée de visites ; depuis lors les cigognes furent ici comme chez elles.

« Mon père avait pour elles une considération qui dura toute sa vie et qu'il nous a léguée : il y en eut toujours une que l'on considérait comme de la famille, et Christine est pour le moment le chaînon vivant de cette tradition : tant qu'un de nous sera de ce monde et se rappellera mon père, il y aura une cigogne auprès de nous.

— Et la feuille d'or, lui dis-je, qu'est-elle devenue ?

— C'est ma mère qui la possède et qui la garde. Je tâcherai qu'elle vous la montre, mais c'est difficile ; car, sitôt qu'elle y touche, elle pense à mon père, et elle fond en larmes : aussi ne lui en parlons-nous jamais.

— Allons, venez souper, bavards ! » cria à travers la porte la voix de la bonne mère Salzmann.

. . . .

Salzmann est mort pendant le siège, à Paris, pendant que j'étais moi-même prisonnier en Allemagne avec mon état-major.

Je n'ai jamais vu la feuille d'or.

On a observé dernièrement dans l'Amérique du Nord la transformation de forêts en forêts pétrifiées.

Ce phénomène actuel n'a pas besoin, pour être expliqué, des théories géologiques remontant avant le déluge, et l'on peut concevoir que pendant que l'Afrique se desséchait, que les fleuves abaissaient leur étiage et les nappes souterraines leurs plans d'eau, des forêts, encore debout, assistaient à ces phénomènes en se transformant elles-mêmes en forêts pétrifiées.

Il serait difficile d'expliquer autrement les vestiges de ces forêts que l'on

rencontre en mille points différents sur le territoire d'Afrique. Ce que nous appelons le temps historique s'allonge ou se raccourcit suivant l'état scientifique des peuples, et il viendra un temps où l'accumulation des observations permettra à l'homme de rattacher des faits lointains et obscurs aux époques dont parlent les monuments écrits ou gravés dans la vallée du Nil.

Nous comprendrons alors comment ces monuments, ces temples, ces pyramides, bâtis sans nul doute par des êtres de race blanche supérieurs, sont contemporains d'une prospérité territoriale indispensable pour expliquer un foyer de civilisation aussi important, aussi complexe que celui de la civilisation égyptienne. On pourra se figurer alors l'état général du territoire, de la végétation, si intimement lié à l'état hygrométrique, et la cause du désert étant bien déterminée, il sera facile d'en corriger les effets par une influence scientifique sur le régime des eaux.

Cette théorie générale a une démonstration précise par la comparaison suivante :

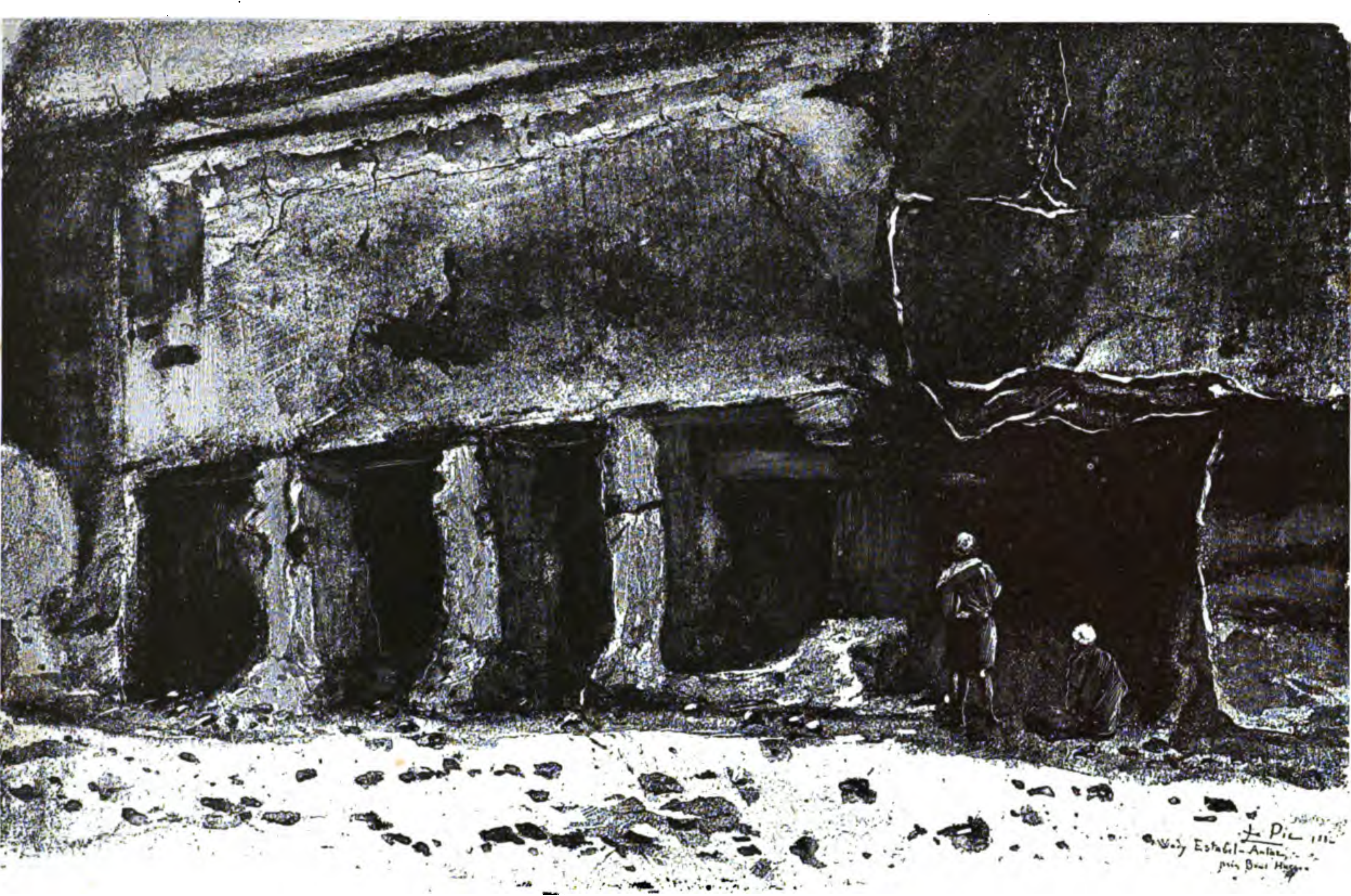
Au temps des grands Pharaons, lorsque Ipsamboul, Thèbes, Memphis, Napata, étaient florissantes, plus de 20 millions d'hectares de terres étaient arrosés par le Nil. La partie cultivée, de nos jours, monte à peine à 2 millions et demi d'hectares.

L'homme, armé de la science, peut-il faire revivre l'ancienne Egypte? Telle est la question qui s'est posée, et une réponse affirmative a été faite par l'expédition scientifique que j'ai accompagnée.

L'ex-khédive Ismaïl avait établi le long du Nil une quantité de raffineries, venues d'Europe à grands frais et valant plusieurs millions chaque. De nos jours, il n'y en a que quatre ou cinq en activité, les autres ont éteint leurs feux faute de cannes à sucre, ou parce que les machines, mal faites, n'ont pu marcher que quelques mois : elles étaient de fabrication anglaise.

Telles qu'elles sont, elles restent au bord du Nil, abandonnées; et quand un habitant a besoin d'un morceau de fonte ou de cuivre, il s'introduit dans les bâtiments et brise une machine pour se procurer le métal nécessaire.

Inutile de dire que les animaux ont établi leur domicile au milieu des machines, que les chacals font leurs petits dans les cuves et les fourneaux, et que tous les oiseaux de proie diurnes et nocturnes, ainsi que les pigeons



Speos artemidos. — Ouadi Esteb-el-Antar.

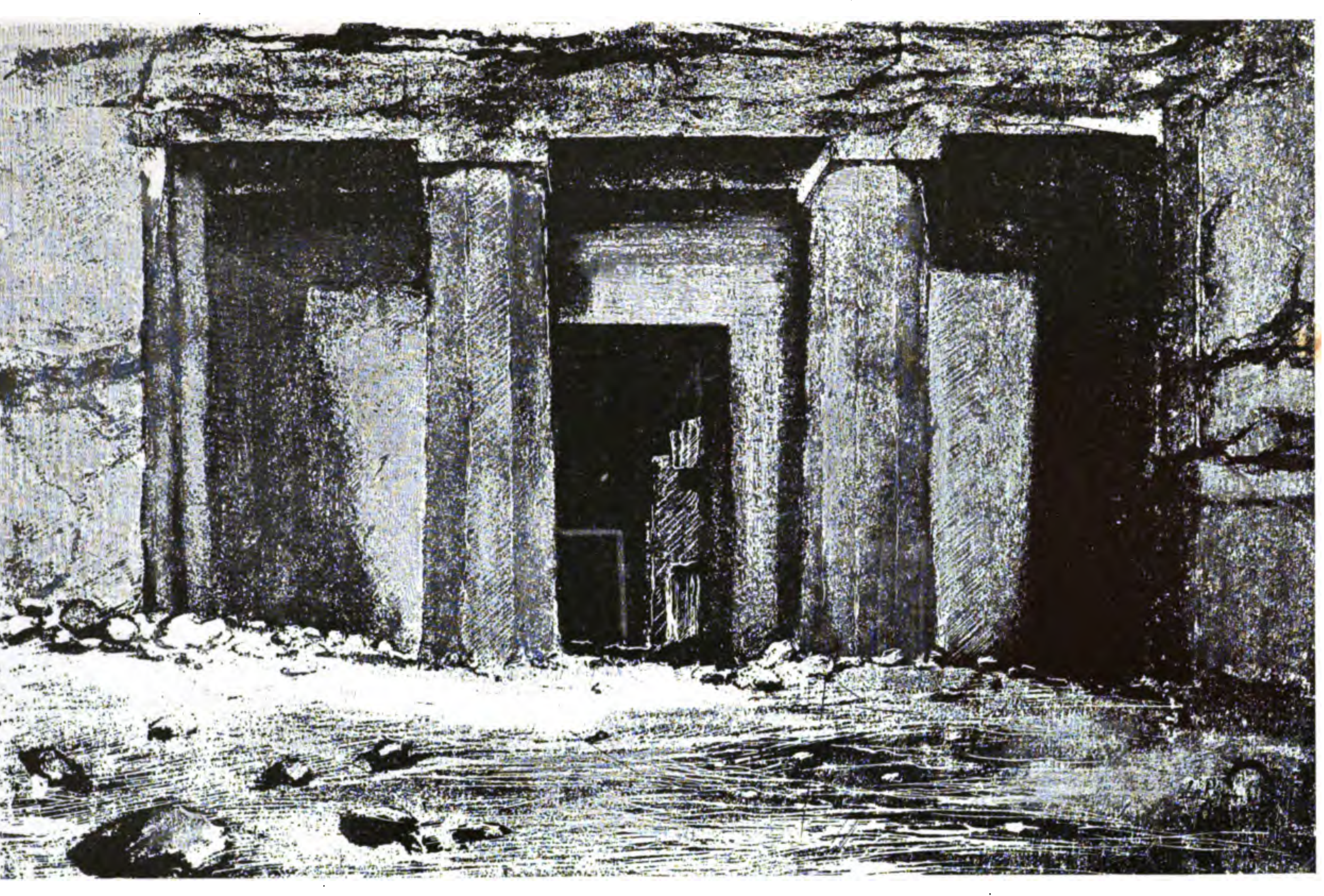
et les corbeaux nichent sur les poutres de fer, dans les pistons et engrenages qui leur offrent une disposition favorable.

Quand on entre dans une de ces fabriques, on est stupéfait du nombre d'oiseaux qui s'envolent de toutes parts, en poussans des cris aigus ou effarouchés ; devant et derrière vous, des chacals sortant des trous bondissent et s'échappent à toutes jambes à travers les machines, sortent par les fenêtres brisées ou vont se tapir dans les trous et les sous-sols. Un coup de fusil sous ces voûtes fait un bruit semblable au tonnerre, qui vous assourdit et vous étonne ; le gibier en profite pour disparaître rapidement et vous laisse seul au milieu de ces machines rompues et abandonnées, qui forment bien les plus tristes ruines qui se puissent voir. Cette chasse dans les usines est particulière à l'Égypte, et je ne sache pas qu'elle soit pratiquée ailleurs.

VII

Minieh. — Quelques coups de matraque. — Beni-Hassan. — Speos Artemidos. — Transactions commerciales au Soudan. — Rhoda. — Une consultation médicale. — Tell-El-Amarna. — Les hypogées. — Gebel-Abou-Fodah. — Difficultés de la navigation sur le Nil.

A Minieh les femmes sont jolies, très jolies même, leurs yeux adorables et leur tournure d'une nonchalance tout à fait agréable à voir. Le bazar, assez bien garni, m'a permis de faire des achats de tissus fort intéressants; mais ce qui m'a le plus distrait et amusé, c'est le marché aux poissons et aux légumes. Par le drogman je cause avec quelques joyeuses commères, qui parlent sec et gras, riant à s'en tenir les côtes, et nous nous désopilons de compagnie. Je me suis lié surtout avec une marchande d'œufs : assis dans un de ses paniers je lui débite, par le drogman bien entendu, toutes les gaillardises les plus salées de mon répertoire : jamais je n'ai vu de femme plus heureuse, plus réjouie et plus gaie; en la quittant je lui donne un fort bacchich. Je regarde avec compassion des petites mamans de douze ans qui allaitent leurs petits et des grand'mères de vingt-cinq ans qui font de la morale à coups de giffles. Puis je suis le crieur public qui était en train de promulguer un décret du khédive, défendant d'avoir chez soi plus de poudre, d'allumettes, de pétrole que de raison. Il récitait son annonce en faisant des gestes, et chaque objet prohibé était mimé d'une façon très pittoresque. Les femmes sont ici fort effrontées, et l'on peut dire que Minieh est le chef-lieu de la prostitution. On est arrêté et provoqué à chaque pas par de belles et jolies filles, aux yeux de velours, aux dents blanches,



Entrée d'un tombeau à Beni-Hassan.

dont le corps superbe se dessine clairement à travers une robe légère et flottante : elles vous abordent en riant, vous suivent, et le bâton seul vous débarrasse de leur poursuite.

Un soir à Minieh, en rentrant à bord, j'ai eu une surprise très agréable. Mon salon, encombré de livres, d'armes et d'objets de toute sorte, était transformé par un envahissement de roses : il y en avait plein mes boucliers de peau de rhinocéros, dans mes vases antiques, à la poignée de mes épées, et dans les carquois : mes paniers en débordaient, ma table à travail en était garnie. C'était une surprise de Ben Silum qui, m'ayant vu ramasser de pauvres fleurs de graminées tout le long du voyage, en arrivant ici, avait dépouillé le premier jardin qu'il avait rencontré pour m'en faire hommage. Je l'en remerciai de grand cœur; les fleurs sont si rares en Égypte que c'est un acte de prodigalité inouïe d'avoir agi de la sorte, mais comme j'en profite, je suis loin de m'en plaindre.

Le Nil est si bas qu'à chaque instant on s'engrave, partout on côtoie des flottes de cent et deux cents dahabiehs chargées de blé qui sont à sec et dont les équipages barbotent pour essayer de les renflouer. Achmet, pendant cinq heures, a marché dans le Nil trempé jusqu'aux épaules, pour chercher le chenal et nous indiquer la route. Grâce à lui nous n'avons eu aucun arrêt. Ce matin à 7 heures il y avait 28 degrés à l'ombre.

Nous nous arrêtons devant les tombeaux de Beni-Hassan pour les visiter. On les aperçoit à mi-côte, creusés dans le rocher sur une longueur de 800 mètres : à leurs pieds se trouvent des villages arabes que Mohamed Ali dut faire détruire par un petit corps d'armée. C'était le centre d'une bande de pillards qui désolaient la contrée, rançonnaient les voyageurs sur le Nil et les caravanes dans le désert. A présent les chacals seuls habitent ces ruines, dans lesquelles je me suis promené et qui semblent abandonnées depuis hier, mais nul n'ose y revenir de crainte d'une nouvelle expulsion.

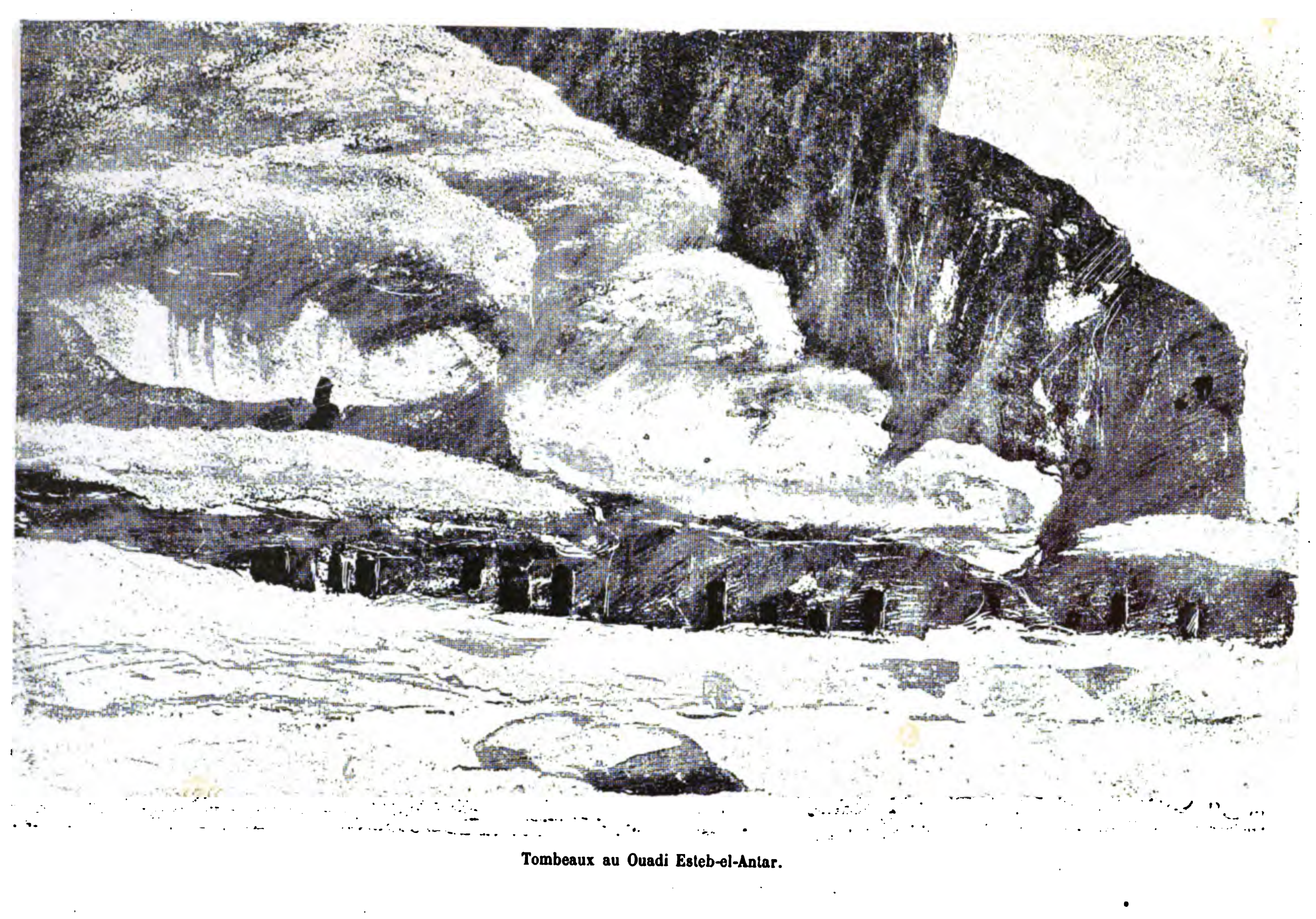
A peine avons-nous accosté la berge, qu'une nuée d'Arabes sort de dessous terre avec des ânes. Sitôt débarqués, nous sommes saisis et tirés à droite et à gauche, chacun voulant la préférence, et nos habits en eussent cruellement souffert si notre drogman n'était arrivé sur les Arabes, une matraque à la main, avec laquelle il frappait à tour de bras sur le dos et

les reins, sans distinction : cela faisait un bruit sourd, l'homme pliait le dos et se redressait en riant ; j'ai bien vu là le caractère du pays : battre ou être battu, telle est la question, et le choix n'est pas douteux, seulement il faut apporter une certaine discrétion dans la manière de l'appliquer.

« Tu me bats, donc tu es fort. — Tu es poli, donc tu me crains. — Telles sont les idées des Arabes vis-à-vis de ceux qui vivent près d'eux. Mon domestique Achmet me servait mal si je lui parlais doucement. Mais si je faisais précéder mon ordre d'une calotte amicale ou d'un coup de poing, il prêtait attention et obéissait à l'instant. « Je n'ai jamais été si battu que pendant ce voyage, disait-il lors de mon retour, mais je n'ai jamais été si heureux. » Le fait est que malgré les coups, il était bien soigné et bien nourri, ce qui lui suffisait.

Revenons aux grottes. Nos Arabes bien rossés se calment et chacun peut choisir son âne, suivant sa taille et sa fantaisie : puis on se met en route vers la montagne, au galop, à travers les blés et les orges. Nous mettons pied à terre au pied du rocher, que nous gravissons péniblement sous un soleil de feu. Je ne décrirai pas ces tombes, qui occupent une place d'honneur dans tous les ouvrages des savants de ce siècle, mais ce qui m'a intéressé au suprême degré, ce sont les peintures qui les décorent. Les groupes d'animaux sont dignes d'être signés Barye ou Frémiet : les portraits en pied des anciens habitants de ces nécropoles ont une silhouette d'une élégance remarquable et une pureté de lignes inouïes.

Les sujets représentent la vie des princes du moyen empire : on y voit les procédés de culture et tous les produits maraîchers de cette époque : puis la chasse au buffle, à la gazelle, à l'antilope, etc... Ensuite la pêche et la reproduction des poissons qui se retrouvent encore de nos jours dans les eaux du Nil : les bateaux n'ont pas changé de formes et ils servaient même à la chasse à l'hippopotame peinte partout sur ces murailles; vous voyez la chasse des oiseaux au filet, les acrobates, les lutteurs, les émigrants asiatiques venant demander un asile et des terres; puis la vie des champs, les troupeaux que l'on soigne, les corps de métiers qui travaillent, les gens que l'on bâtonne, les femmes s'occupant dans l'intérieur du gynécée sous la surveillance des eunuques, etc..... Tout cela est admirable de mouvement et de forme. Le climat sec a merveilleusement conservé le stuc sur lequel ont été exécutées ces peintures, et le tout serait intact sans l'imbécillité des touristes modernes qui viennent graver leurs noms, détacher



Tombeaux au Ouadi Esteb-el-Antar.

des parties de ces tableaux ou graver leurs impressions sur les sujets mêmes. On n'est pas plus idiot. Tous ces hypogées sont creusés dans le roc et de forme carrée : d'énormes piliers soutiennent les voûtes dont quelques-unes sont en forme de toit. Le plus intéressant est l'apparition de la colonne polygonale qui, de longs siècles après, est devenue l'ordre Dorique grec, mais qui en Égypte est appelée par convention Proto-Dorique. C'est aussi à Beni-Hassan qu'apparaissent les premières colonnes taillées en tige de lotus dont les boutons réunis par un lien forment le chapiteau. Chaque salle contenait un ou plusieurs puits où l'on ensevelissait la momie : tous sont vides; dès l'antiquité déjà ils ont été violés et dépouillés de tout ce qu'ils contenaient : les Hycsos, les Perses, les Romains, les Arabes, les Fellahs modernes, tous ont passé par là, et Dieu seul peut savoir ce qui a été détruit.

La vue que l'on a de ces tombeaux est splendide. La plaine toute verte de moissons et semée de bois de palmiers et de villages s'étend au delà du Nil, qui coule éblouissant de soleil jusqu'à la chaîne Libyque dont les derniers contreforts s'estompent dans la buée à l'horizon ; d'innombrables bateaux glissent sur le fleuve, poussés par leurs voiles qui ressemblent à de grandes ailes blanches, de grands vols de cigognes traînent dans le ciel, et à nos pieds des Arabes font la moisson dans cette atmosphère embrasée. Nous contemplons longtemps ce spectacle et regagnons nos dahabiehs, où l'on paye les Arabes en monnaie d'abord, plus en coups de bâton pour ceux qui ne sont pas satisfaits.

Non loin de Beni-Hassan se trouve le Ouadi Esteb-el-Antar, appelé par les Grecs Spéos Artemidos. Il faut bien une heure de marche dans le désert pour s'y rendre : le site est sauvage, effrayant, superbe : c'est un défilé qui ressemble aux Alpes, mais sans un arbre, sans un brin d'herbe sous un ciel de feu.

Les rochers sont criblés d'hypogées, dont je fais une visite minutieuse. Les uns sont de simples chambres sans décorations, les autres en sont surchargés. J'en ai vu un surtout, tout peint en bleu, avec des colonnes bleues également, à ornements bleus plus clairs et qui, éclairé par le soleil, était merveilleux de couleurs.

Le spéos principal est taillé dans le roc, avec quatre colonnes ou piliers pris dans la masse du rocher et formant portique. A l'intérieur ce sont des salles énormes, avec des puits funéraires. Quelques belles sculptures rap-

pelant celles d'Abydos décorent l'entrée. A l'entour, on ramasse du verre, des poteries, du bronze, etc.....

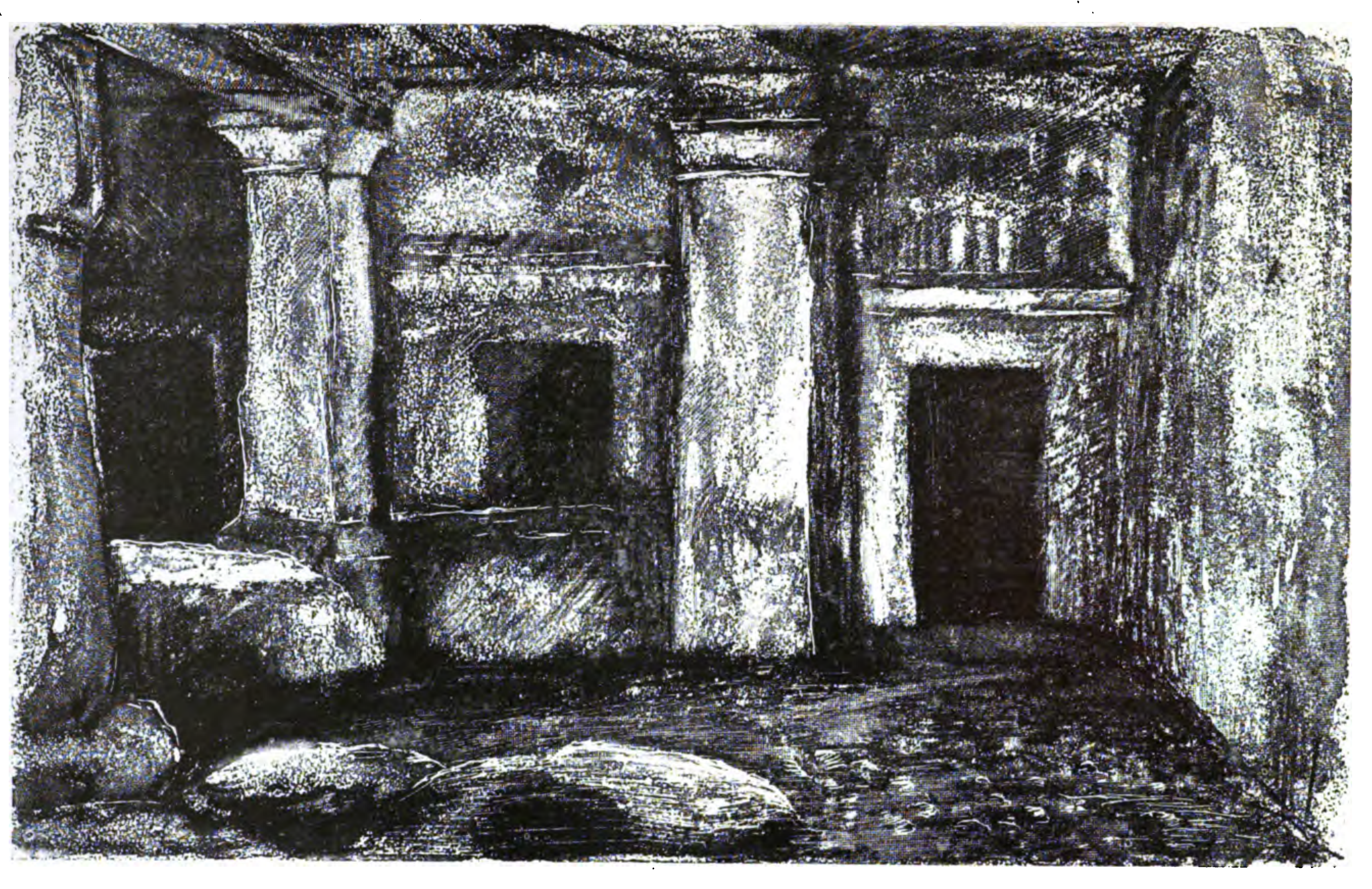
Le défilé est une des choses les plus saisissantes et impressionnantes que j'aie vues dans cette partie de l'Egypte; on y va peu et c'est fâcheux, car on est récompensé de sa fatigue.

Le soir je traverse en rentrant un camp de Bédouins qui arrivent de la mer Rouge pour acheter du blé : ils me regardent de travers, mais mon fusil que je tiens à la main et ceux que portent mes hommes les tiennent en respect. En leur honneur, comme ils sont nos voisins, je fais doubler la garde sur la berge, mais nous n'avons rien eu à démêler avec eux. Le sur-



Campement de Bédouins.

lendemain j'ai pénétré au milieu de leur campement pour y travailler : plus réservés que les Fellahs, ils m'ont laissé en repos; ayant eu besoin d'un chameau, je l'ai fait demander. Aussitôt un petit Bédouin âgé de sept ans, haut comme une botte, s'embarrassant à chaque pas dans une robe trop longue qui le fait butter et tomber sur le nez, s'en va vers les bêtes qui paissent à quelques cents mètres de là : puis il prend juste le plus grand des dromadaires, qui était libre, le tire, crie, tempête et fait tant, que l'énorme bête quitte sa pâture et docilement suit cet insecte qui le ramène avec importance. Un bon bacchich l'a récompensé de sa peine. Un Fellah m'a apporté sur ces entrefaites deux belles amphores volées à Antinoë. Je les échange pour six bouteilles en verre, vides; de tous les objets d'échange



Intérieur d'un tombeau à Tell-el-Amarna.

celui-là est le plus recherché, vu que c'est le seul que l'on ne puisse pas se procurer dans le désert : au Soudan sa valeur est extrême, et un homme vous parlera plutôt du nombre de bouteilles qu'il possède que de son or et de ses troupeaux : on peut échanger dans le désert une bouteille qui a une belle étiquette en or contre un mouton.

Depuis cinq jours le vent nous arrête, et c'est à peine si nous faisons une lieue en quinze heures.

Rhoda semble fuir devant nous, des magiciens semblent nous en interdire l'entrée. De guerre lasse je donne l'ordre de nous remorquer à la corde; c'est pénible pour nos gens, mais il faut en finir. Grâce à des rasades de raqui, ils tirent ferme et nous arrivons vers deux heures à Cheikh-Abbadeh, sur la rive opposée et un peu avant Rhoda.

C'est un délicieux village fellah, tout rempli de palmiers et de sycomores, orné de petits minarets bien blancs, beaucoup de gens allant et venant, et des berges en talus garnis de gazon, ce qui est une nouveauté pour nous. Vorzé, notre ingénieur géographe, est ravi : cela lui rappelle la Seine à Bougival; il sent même l'odeur de la friture de la mère Fournaise! Hélas, la mère Fournaise est bien loin, et au lieu de friture je sens le buffle à plein nez. Des monceaux de décombres nous montrent l'emplacement d'une ville chrétienne et au loin, près de la montagne, se trouvent les ruines d'Antinoë, dont il ne reste que des débris informes et un théâtre; jadis on distinguait encore des rues et des colonnades, mais le khédive Ismaïl a détruit tout cela pour faire bâtir en face, à Rhoda, une raffinerie qui n'a jamais marché.

Pendant que j'étais à la fenêtre du salon, on m'apporte une lampe antique que j'achète un peu moins d'un sou ; une minute après, cent personnes arrivent m'en apportant d'autres. Je n'ai qu'à choisir, et mes amis m'aident dans ce travail.

Chacun de nous s'installe alors à une fenêtre, et les Fellahs ayant de l'eau jusqu'à la ceinture viennent à nous pour traiter les affaires. En deux heures j'ai pu réunir une collection très intéressante de lampes, pierres, vases, bronzes, à des prix fort modestes. Cet encan, avec les cris des enfants qui se battent et pataugent dans l'eau, nos matelots, suspendus à des cordes à la hauteur de nos fenêtres, le long de la coque, le bâton à la main, pour qu'on ne nous prenne pas d'assaut, tout cela est très gai et très drôle. Au moment de partir, on nous apporte une femme malade. L'homme

l'a chargée sur son épaule, trois ou quatre matrones suivent en traînant des enfants, et on étend sur la berge la pauvre malheureuse, en nous implorant de la voix et du geste.

En Orient, tout homme blanc doit être médecin et avoir des médicaments. Ce que, dans ce voyage, nous avons guéri d'ophtalmies avec du vinaigre boracique et soulagé de maladies de foie avec des sels, est incroyable.

Je fais donc suspendre le départ et je descends à terre.

La femme est encore jeune, mais la mort est sur sa figure.

Je la fais déshabiller et je constate une tumeur au côté par où s'en vont et la force et la vie. Que faire? c'est un cas grave. Nous avons beau jouer les médecins de Molière, purger, toujours purger, nous n'osons rien prendre dans la pharmacie : pourtant, après avoir causé entre nous, Ben Silum le drogman nous déclare qu'il faut donner quelque chose, n'importe quoi, mais que ça dure longtemps, et une médecine de cheval. Nous composons un litre d'eau dans lequel nous mettons entre autres choses de l'iodure de potassium pour boire, puis un peu d'huile préparée pour mettre sur la plaie, quelques recommandations d'hygiène et c'est tout.

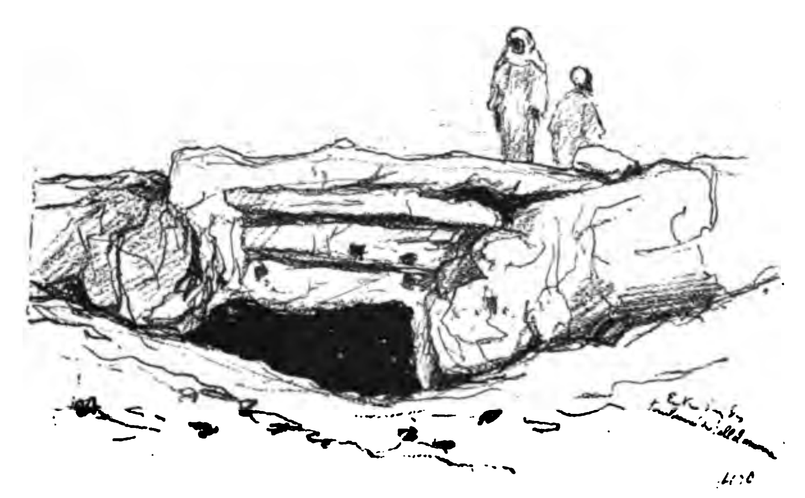
Un Polonais, qui était des nôtres, ajoute à la prescription qu'elle doit manger par jour un pigeon ou du poulet rôti : pourquoi pas des truffes pendant qu'il y est ? Pas moyen de lui faire entendre raison, et de lui faire comprendre l'absurdité de son conseil pour un Fellah : il tient bon, et recommence : « Mangez du poulet tous les jours. » Une furieuse envie de rire me prend à la gorge, mais je me retiens. La pauvre créature est là, devant moi, épiant les sons qui sortent de mes lèvres, et croyant peut-être que je vais lui rendre la vie et la santé. Je lui recommande notre ordonnance et je la quitte : mais elle veut nous offrir un mouton que nous refusons, et elle nous baise les mains avec gratitude et émotion. Je regarde partir le triste cortège : l'homme a repris la femme sur son épaule, et les enfants suivent en silence ; ils disparaissent à travers les palmiers et nous rentrons à bord, suivi par notre ami polonais qui recommence à dire qu'elle devait manger du poulet et du pigeon. Comme nous sommes seuls, nous nous livrons à une gaîté aussi douce que prolongée, que notre ami finit par partager avec nous.

Tell-el-Amarna, ville ruinée non moins que Thèbes; elle fut pendant une courte dynastie la capitale de l'Égypte : ses rois tentèrent une révolution religieuse, mais leur culte périt avec eux. Répudiant les anciens dieux,



Entrée d'un puits funéraire dans un des tombeaux de Tell-el-Amarna.

ils voulurent établir la religion du soleil, auquel on n'offrait que des fleurs, et l'astre est représenté par des rayons qui ont une main à leur extrémité. Le roi fondateur de la dynastie Khoun Aten, Aménophis IV de son premier nom, après avoir été marié et avoir eu sept filles, se fit eunuque en honneur de son dieu et s'entoura de gens mutilés comme lui. Il bâtit sa capitale à Tell-el-Amarna, et c'est d'après les ruines qu'on y a retrouvées qu'il a été possible de reconstituer le plan d'une ancienne maison particulière d'Égypte[1]. On nous amène pour nous y rendre des ânesses suivies de leurs petits, et sans selles : comme elles sont très maigres, nous sommes absolu-



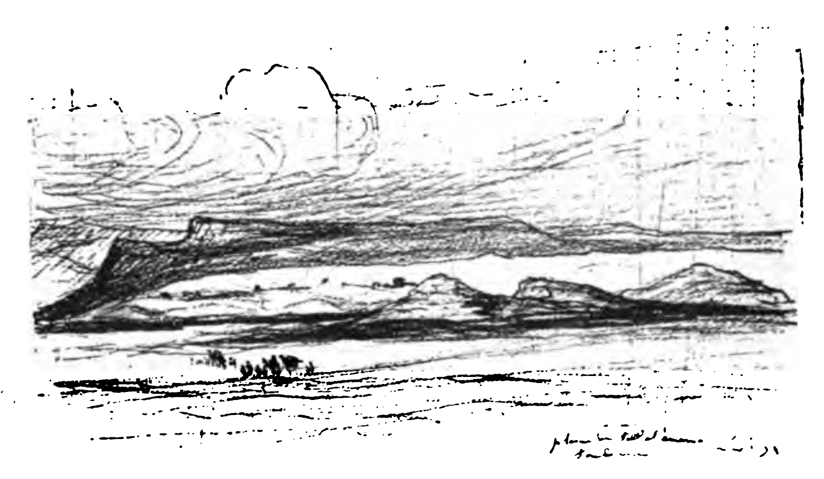
Entrée d'un tombeau dans le rocher à Tell-el-Amarna.

ment fendus jusqu'au menton. Mais quelle belle plaine que celle où fut la ville, et quel bel amphithéâtre de montagnes formant un arc de cercle dont le Nil serait la corde ! Pendant les quelques jours que nous y sommes restés nous n'avons cessé d'admirer cette grandeur et cette immensité. Elle est aussi triste, aussi abandonnée que la plaine de Thèbes, mais plus unie et d'un sable plus fin et plus blanc.

Après une heure de marche, on arrive au pied des hypogées taillés dans le roc et dont l'entrée noire se voit de loin. On y monte facilement. L'inté-

1. Exposée par Mariette à la dernière exposition universelle de Paris.

rieur est très curieux. Les colonnes sont taillées comme tout le reste à même le rocher et ne font qu'un avec la montagne. Les Serdab, sorte de chapelle où se trouvait la statue du mort, sont conservées presque partout, malgré les mutilations : nous sommes descendus dans un puits, mais l'escalier est dangereux et on ne compte pas les chutes ; arrivés au fond, nous trouvons la porte de la chambre murée par ordre de Maspero, et nous remontons fort désappointés. Les sculptures ayant trait au nouveau culte sont fort curieuses et fort intéressantes ; l'art en est tout autre : la convention égyptienne, le canon est tout à fait abandonné. Les gens vont, marchent, dansent et leurs



Emplacement de la ville de Tell-el-Amarna.

mouvements sont très exacts et d'une vive allure : rien d'égyptien ici ; plutôt un art asiatique.

Les chevaux sont étonnants comme variété de poses, et ressemblent aux chevaux grecs des sculptures ou des vases de l'Archipel. Le roi Khoun Aten est représenté avec sa figure d'eunuque : il est hideux d'abrutissement. La reine est jolie, suivie de ses enfants. Sa cour est composée d'eunuques, faciles à reconnaître à leurs jambes et à leurs cuisses enflées, avec leur gorge tombante et leur ventre proéminent. On ne voit que danseurs, chanteurs, ballerines ; les cérémonies du culte se font avec des bouquets que l'on apporte à dos d'homme. Quant aux prisonniers qui sont représentés, ils sont fort intéressants, et le réalisme de l'exécution aide à reconnaître les

peuples auxquels ils appartiennent. Après l'extinction de la dynastie, les prêtres de Thèbes firent marteler les cartouches de ces rois, et détruire autant que possible ce qui restait d'eux. Tell-el-Amarna fut peu à peu abandonné et de capitale devint un bourg qui n'eut plus d'existence officielle.

Le vent et le sable du désert achevèrent l'œuvre politique des hommes, et aujourd'hui tout est mort et disparu sur ces bords inhabités du Nil. La plaine est jonchée de tumuli couverts de débris. Pendant les longues heures que j'ai employées à les parcourir, j'ai pu réunir des fragments de poteries et de nombreux débris. Les Fellahs m'ont apporté des choses fort intéressantes, car la falsification ne s'est pas encore introduite parmi eux. Quelque temps avant mon séjour, des Anglais avaient, malgré les défenses, fait des fouilles, et ils avaient emporté des statues et autres objets fort curieux et importants par les inscriptions.

Le désert qui entoure Tell-el-Amarna est peu fréquenté par les caravanes, bien que par ses défilés on puisse gagner la mer Rouge. Un jour que je rentrais aux dahabiehs en traversant un village près du Nil, une vieille femme bondit d'une cabane, et nous voyant venir du désert jette ses bras en l'air, criant comme une folle et parlant avec des accents de terreur, de stupéfaction. Je me fis traduire ce qu'elle disait. « Mais d'où sortent-ils ceux-là? d'où viennent-ils? par où viennent-ils? ce sont des diables qui arrivent des sables, etc. . » Elle ne nous avait pas vus passer et ne comprenait rien à la présence de ces blancs qui semblaient sortir des sables de l'Arabie.

Rien n'est plus imposant dans le parcours du Nil que la montagne nommée Gebel Abou Fodah. Je suis resté une journée entière, engravé au milieu du fleuve, et j'ai pu admirer à loisir ces immenses rochers qui forment des montagnes aux formes fantastiques et dont le pied vient baigner dans le fleuve, tandis que les aigles et les vautours volent sans cesse à leurs cimes. Là, devant moi, un énorme pâté de briques noires indiquait l'emplacement d'une ville : quelques pans de murs s'élèvent encore, mais on n'y voit aucun motif d'architecture. Cette ville n'a pas de nom. Qui l'a bâtie? qui l'a habitée? qui l'a ruinée? Nul ne le sait, nul ne s'en souvient : les gens du pays l'appellent « les ruines », et c'est tout. Le fait est d'autant plus étrange, qu'établie sur les rives mêmes du fleuve, elle a été vue par toutes les générations depuis sa fondation, que de plus, elle est à l'entrée d'une

des vallées conduisant à la mer Rouge, et que les caravanes n'ont jamais cessé de la voir; mais rien n'a fait. Ce sont les ruines, elles n'ont pas de nom, et l'indifférence arabe a laissé tomber tout cela dans l'oubli. Au haut d'un rocher sont taillés les deux cartouches d'un Aménophis, puis, dans un creux, se trouve un couvent copte où l'on entre par un panier dans lequel on vous hisse, vu qu'il n'y a pas de portes : comme il ne contient rien de curieux, je ne me donne pas la peine de l'escalader. En face, sur l'autre rive, se trouve un gros bourg appelé Beynady, où les Européens vont faire leurs achats de blé. Les habitants, lorsque vous arrivez, vous envoient par honneur un plat de rats sautés dans le beurre, qui, paraît-il, sont exquis; mais cette cuisine ne m'a pas tenté.

Le Nil, sitôt qu'il s'élargit, devient d'une navigation très difficile : un soir après dîner, en arrivant au haut du rouf pour prendre le café, je me trouvai devant un fleuve si large (près de 3 kilomètres), que j'annonçai à mes compagnons que nous ne tarderions pas à toucher. Cela ne manque pas : une secousse suivie d'un léger bruit de frottement m'apprend que la chose est faite. Il faisait nuit, une de ces nuits calmes et transparentes d'Orient, qu'éclairaient les étoiles et un mince croissant de lune; autour de nous, plus de montagnes, des eaux calmes comme un miroir s'étendaient à perte de vue. Nos matelots se jettent à l'eau jusqu'au ventre, poussent, tirent, mais en vain. On essaye des perches, puis du cabestan, rien ne nous fait bouger. Le reïss monte alors dans la felouque et va à la berge chercher deux cents fellahs qui se mettent à l'eau, nus comme des moines coptes, et grâce à leurs robustes épaules la dahabieh flotte et reprend sa route.

VIII

La caverne des Crocodiles (Lettre à un ami).

Monfalouth, 12 mars.

J'ai absolument voulu voir la caverne des Crocodiles, à Massarah, malgré les récits effrayants que l'on me fait depuis que j'en exprime le désir. Ce matin, au petit jour, la dahabieh s'arrête le long d'une berge élevée, au haut de laquelle se profilent les silhouettes de quelques Bédouins surpris de voir arriver des étrangers. On parlemente avec eux pour avoir des ânes, car la route est longue et la chaleur étouffante. Cette nuit, à minuit, on avait 28 degrés, vous jugez de ce que pourra être le soleil de midi. Au bout d'une heure arrive une société d'ânes, de Bédouins, d'enfants et de chiens; nous débarquons en nombre, chacun portant les objets qui lui sont utiles.

Un mot pour décrire notre caravane: il y a sept ânes, qui sont des ânesses accompagnées de leurs petits. On les couvre avec des tapis et des sacs, car leur épine dorsale nous promet peu de confort. Des Bédouins, armés de fusils ou de lances, marchent autour de nous; mais nos matelots, armés de formidables bâtons, tiennent ce monde en respect. En tête s'avance M. Dolinsky, ingénieur et géologue.

Puis M. Dumas Vorzé, ingénieur géographe, puis M. Klein, des ponts-et-chaussées, puis votre serviteur, à côté duquel chevauche Ben Silum, le premier drogman de la haute, basse et moyenne Égypte.

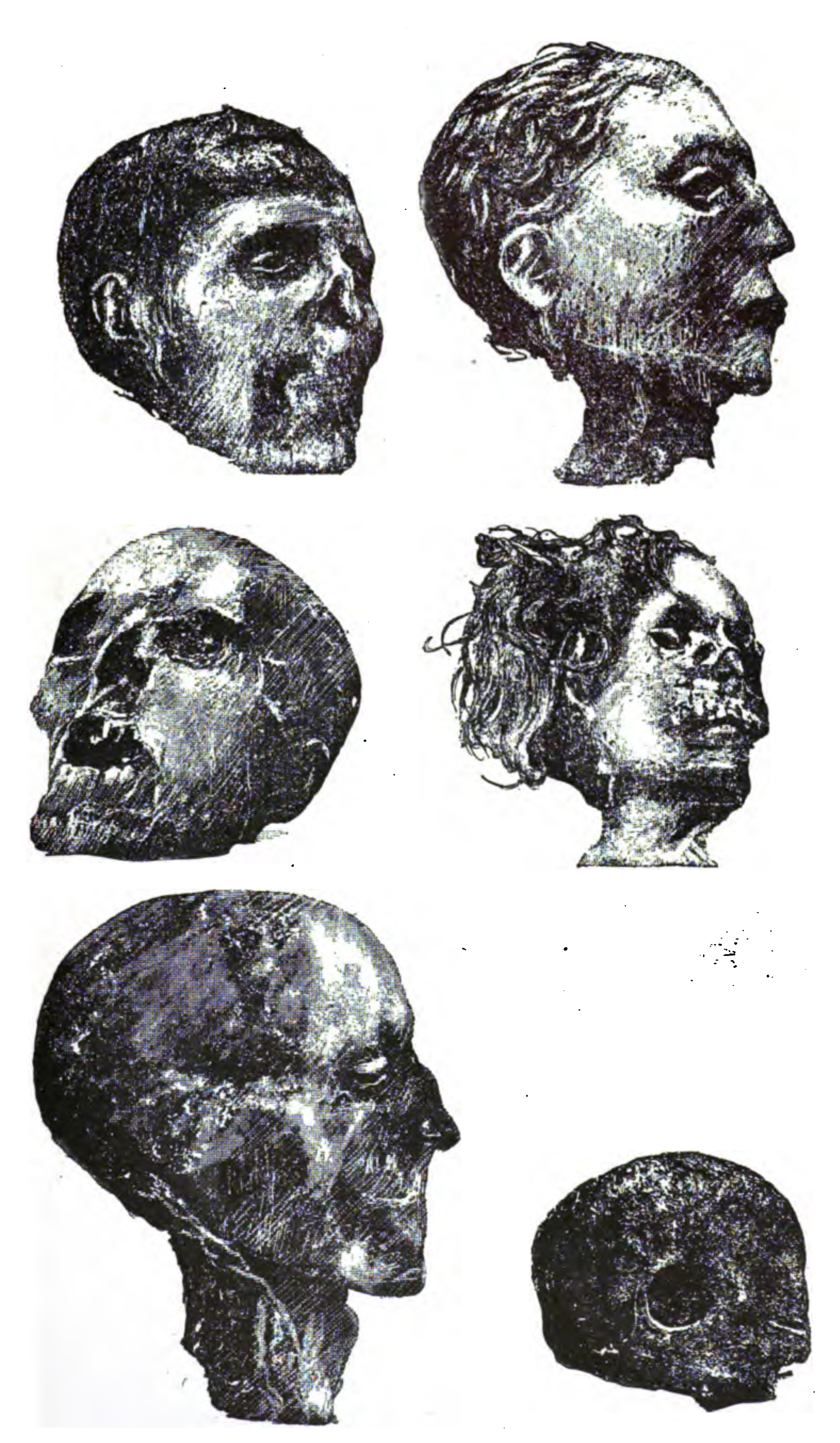
A côté de moi se tient un matelot nommé Achmed, autrement dit Tape-Salé, qui vaut bien un mot de description : c'est un fort gaillard, natif d'Esneh, que le hasard a préposé à la garde de mon chevalet et que j'ai honoré d'une demi-confiance. Il est voleur, menteur, sournois, et il administre à ses compatriotes les plus belles volées dont on puisse entendre parler, d'où son nom.

Il n'avertit personne de mon passage; chameau, âne, vache ou Arabe qui ne se dérange pas, est incontinent averti, par un coup de bâton, d'avoir à céder la place; les injures viennent immédiatement après; il porte mes fusils et mes cartouches, et veille sur ceux qui portent mon matériel de peintre; très flâneur de son naturel, je l'ai parfois perdu pendant des heures, même au désert; je lui ai mis au dos un écriteau sur toile ainsi conçu : « Prière de renvoyer le porteur, partout où on le trouvera, au comte Lepic » ; cette affiche lui a causé tant d'ennuis et de quolibets, qu'il a fini par s'éloigner moins et je l'ai débarrassé de cet objet humiliant.

Une plaine toute remplie de maisons, parsemée d'Arabes et de chameaux allant et venant ; de rares palmiers et des villages en terre, un soleil de plomb, tel est à peu près notre paysage pendant deux heures.

Nous arrivons à la montagne, le Jebel Abou-Fodah, que nous gravissons à pied, vu que nos ânes sont trop en équilibre indifférent : Dumas fait de la géographie à vol d'oiseau, Dolinsky cherche des fossiles, Klein et moi regardons les chacals qui filent devant nous, hors de portée, fort surpris d'être dérangés dans ces parages. Nous arrivons à un col, semé d'énormes blocs de calcaires, ronds et brûlés par le soleil, appelés par les Bédouins les Boulets des Pharaons. C'est un dernier souvenir des projectiles primitifs en pierre, mais ceux-ci dépassent toutes les proportions admises, et méritent bien leur nom légendaire. Arrivés là, nous sommes cuits. J'ouvre mon parasol de peintre, qui produit chez les Arabes un sentiment d'une telle admiration, qu'ils crient « Allah ! » en ouvrant des yeux comme des lanternes. Le fait est que les ombrelles de mes compagnons semblent des enfants à côté de la mienne. Nous arrivons sur un plateau semé de rochers qui nous enlèvent bientôt la vue du Nil : c'est le désert qui commence.

Ce ne sont alors partout que calcaires grossiers mêlés à des marnes calcaires avec assises de spath d'Islande en rhomboèdres. N'ayez pas peur, mon cher ami, ces mots-là ne font pas de mal : c'est Dolinsky qui me les dit, et je le crois sur parole, ma science ne va pas jusque-là, elle va tout au



Têtes dorées de momies extraites de la caverne des Crocodiles.

plus jusqu'à constater que, partout autour de moi, je marche sur un pavé de cristaux blancs, rouges et jaunes, qui brillent au soleil comme des diamants, et mes géologues en font provision, à grandsco ups de marteaux. Cependant nous marchons toujours et je me crois dans la vallée de Josaphat.

Au bout de trois heures de cuisson, nous arrivons à un plateau découvert où l'on s'arrête. Devant nous, à perte de vue, des montagnes et des vallées, puis encore, puis toujours, superposées jusqu'au bout de l'horizon. Il y en a des jaunes sur des vertes, des bleues sur des rouges, des violettes au fond, chacune colorée par la distance ou par la nature de sa roche, et de loin en loin un petit filet jaune nous montre une vallée ou un ancien fleuve desséché. Autour de nous, pas un brin d'herbe, pas un oiseau, pas un insecte, partout le désert et son grand silence, qui vous pèse et vous étreint.

Un de nous éleva pourtant la voix, il tenait la boussole et nous dit :

— Par ici, à 4 jours, la mer Rouge.

On regarde et nul ne répond. On comprend la terreur qu'éprouvent les Arabes sédentaires, quand on parle du désert. Ils en ont peur au soleil de midi ; peur comme un enfant, la nuit, craint un fantôme.

Je me souviens qu'un jour, j'avais dit à un homme d'aller me chercher de l'eau ; nous étions en plein désert arabique et le campement était à une demi-heure de nous.

Ne le revoyant pas revenir, je me mets à sa recherche et le trouve accroupi, n'osant ni avancer ni reculer. Il se voyait seul et il avait une terreur folle. Un autre, qui était chargé de faire sécher des estampages, m'avait rejoint au bout de dix minutes, courant comme un fou et ne pouvant que nous dire : « J'ai peur, j'ai peur ! »

Enfin, on s'arrête. Les hommes déchargent des paquets, on défait les cordes, on prépare les flambeaux : En attendant, je suis un ravin, cherchant des opales et des jaspes, et je suis attiré par un objet d'une blancheur éclatante, qui brille au loin sur le sable, j'y vais et je ramasse la moitié d'une tête humaine, blanche comme de la craie, et qui gisait sur le sol, entourée de quelques ossements d'animaux. Sans doute quelque pauvre diable que le Chamzin aura surpris sur ces hauteurs et aura étouffé sous son souffle embrasé. Dieu sait depuis combien d'années il est là ! Je prends cette triste épave que j'emporte et que je renferme dans un de mes sacs, puis je m'apprête à ma route souterraine.

10

A mes pieds, dans le sol, s'ouvre un trou étroit et noir : c'est par là qu'on va me descendre au bout d'une corde; les Arabes sont nus comme vers, car en bas la température est étouffante. Je refuse de les imiter et je garde mon casque, ma ceinture, ma culotte et mes bottes : Ben Siloum en fait autant ; mes compagnons au bord du trou me serrent la main, on échange mille recommandations, et je prends la corde qui me fait glisser jusqu'au fond du puits. Une fois habitué à l'obscurité, je m'aperçois que je suis entouré de roches rougeâtres, à arêtes vives, que le demi-jour fait paraître fantastiques. Leurs formes sont étranges : mes Arabes sont déjà entrés, je me mets à plat ventre et je pénètre en rampant dans un trou haut de soixante centimètres. Ben Siloum me précède et m'encourage : il me passe une bougie et je rampe à sa suite, tenant à la main le bout d'une corde qui est attaché à l'orifice et qui nous empêchera de nous perdre : un Russe qui est entré sans cette précaution n'est jamais revenu. Nous allons ainsi, à la file, pendant une demi-heure. Au-dessus de nos têtes, c'est le rocher avec ses arêtes vives qui me grattent le dos dès que je me redresse : je rampe sur un mètre de fumier de chauves-souris qui exhale une odeur infecte ; quand le plafond s'élève, nous pouvons nous asseoir et nous reposer, mais personne ne parle, et on se remet en route le plus vite possible. Nos Arabes ont l'air de vrais diables, s'agitant tout nus dans l'obscurité.

Cependant nous marchons ainsi depuis une heure; l'air me manque, la chaleur est suffocante, et j'ai bien envie de retourner ; Ben Siloum m'assure que dans dix minutes nous serons arrivés, et m'excite à continuer. Je le suis, et cependant vingt minutes encore je voyage dans ce cauchemar. J'avoue que si rien que par ma volonté j'avais pu me retrouver transporté au grand soleil, même au milieu du désert, je n'aurais pas hésité. La route se complique d'un incident nouveau : les chauves-souris que l'on dérange fuient dans toutes les directions à travers ce conduit où nous passons à peine ; elles nous frappent à la figure et éteignent nos bougies, qu'il faut rallumer à chaque instant; leur contact sur ma peau est odieux et me répugne au dernier point.

Dans ma lutte avec ces ennemis désagréables je n'aperçois pas que Ben Siloum est debout avec tous les Arabes ; je me lève bien vite, nous sommes arrivés. Je suis au milieu d'une grotte élevée, je crois, de quinze ou dix-huit mètres, autant que l'obscurité me permet de juger. De superbes stalactites pendent du plafond. Quant au sol, il est jonché de momies ; il y en



Débris de sarcophage en peau de crocodile extrait de la caverne et contenant encore la tête de la momie.

Cette pièce inconnue et unique jusqu'à ce jour, fait partie de ma collection.

a partout, sous mes talons, sur les murs, empilées et par tas, dans une proportion qui défie un chiffre même de fantaisie.

Des crocodiles dans leur momie, dans leurs langes, partout et encore ! il y en a qui ont six, sept et neuf mètres, puis il y a des monceaux de paquets de petits, grands comme la main, ficelés par douze dans des feuilles de palmiers et de langes bien fins, soigneusement cousus avec du fil. De ceux-là il y en a par cent mille. Dans un coin de la pièce, des paquets de cordes, de ficelles et de fil, puis des coupons de toiles de toutes grosseurs, depuis la plus fine jusqu'au torchon, puis des pots pleins de goudron, des tas de feuilles de palmiers, en un mot tout l'attirail nécessaire à embaumer, conserver et ficeler ces aimables bêtes.

Au milieu de cette armée de momies de crocodiles, se trouve une autre armée de momies humaines. Celles-là n'ont pas de sarcophage, elles sont simplement emmaillottées dans de l'étoffe, mais le fait curieux, c'est que, lorsqu'on les déshabille, on les trouve dorées de la tête aux pieds, même les dents sont recouvertes de feuilles de l'or jaune le plus beau et le plus brillant.

Suis-je devant une secte particulière : qui sait? Le fait est que ces grottes de Massarah renferment un mystère dont personne jusqu'à ce jour n'a pu lever le voile : c'est l'inconnu. Quand j'ai eu fini mon inspection, je m'attaque bien vite à une superbe momie de crocodile de quatre mètres de long. Mais les Arabes déclarent qu'il est impossible de la sortir, vu qu'un homme libre passe à peine et à plus forte raison chargé c'est impossible, surtout dans les tournants. J'en brise plusieurs autres afin d'emporter au moins des épaves, qui sont rares, très recherchées. Il y a dix ans que personne n'était entré ici, et Mariette lui-même, après quelques pas, s'est sauvé pour ne jamais revenir.

J'éventre des paquets pour prendre des petits crocodiles, je choisis une belle carapace, un crocodile pas trop grand, puis je m'attaque aux momies humaines. Avec le couteau on les éventre pour voir celles qui ont la peau dorée ; nous en trouvons bien vite cinq ou six, mais pas moyen de les sortir, par la même raison que le crocodile. Nous brisons alors quelques têtes, des jambes et des bras d'enfants, je prends et casse la jambe d'un homme bien dorée, et nous faisons des paquets avec des débris de cordes et d'étoffes. Tout ce travail a soulevé une affreuse poussière ; la chaleur de nos bougies a encore élevé la température, l'odeur du naphte et des chauves-souris nous

empeste; nos mains qui ont tripoté les momies sont pleines de goudron, de cheveux et d'écailles; nos doigts sont collés à ne plus pouvoir bouger. Nous étouffons absolument, la poitrine et la gorge nous brûlent comme si nous avions avalé du feu, et l'air se faisant rare, nos bougies s'éteignent. On rallume et Ben Siloum continue quand même son travail; moi j'ai fini et je déclare que je m'en vais, sous peine de perdre connaissance.

Je pars donc avec un Arabe qui me guide, et j'oublie de prendre la corde. Hélas! ce qui fait qu'au bout d'une demi-heure, mon homme ne sait plus s'il doit aller à droite ou à gauche, en avant, ou en arrière, et il est perdu!

Je déclare, et vous me croirez sans que je doive vous donner ma parole, que j'ai passé un vilain moment, perdu dans ce chemin, avec la montagne à soixante centimètres de ma poitrine. Je pensais mourir, et mourir sans air, sans soleil: il me semblait que c'était mourir deux fois. Je me couche sur le dos, avec des idées peu gaies je vous assure, et j'attends mon homme qui est allé chercher sa route. Nouveau souci pour moi, il peut trouver la route, mais ne plus savoir où je suis et me perdre à son tour : j'appelle alors. Il ne me répond pas, je crie de nouveau, toujours même silence; je me résigne et j'attends, combien de temps, je ne sais, mais il m'a semblé un siècle entier. Enfin j'entends parler; il n'a pas trouvé la route, mais il a pu regagner la salle des momies et il ramène un autre guide plus expert, grâce auquel au bout d'une demi-heure j'arrive au fond du puits.

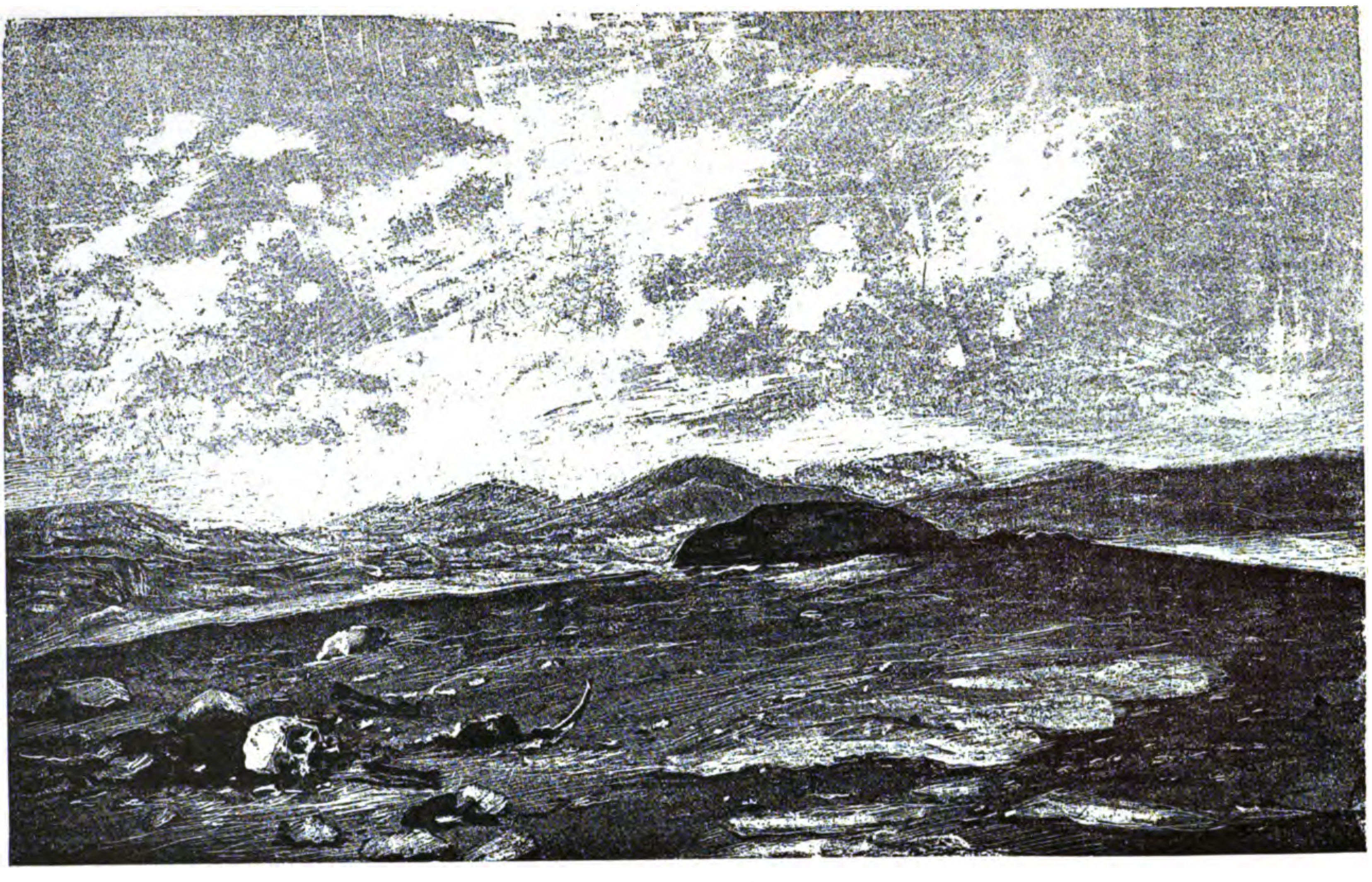
Non, je vous jure, que nulle joie n'a été comparable à la mienne, au moment où j'ai vu au-dessus de ma tête le trou bleu plein de soleil. J'appelle: aussitôt je vois dix têtes qui se penchent : ce sont les ingénieurs, les matelots :

— Comment ça va-t-il, est-ce joli, peut-on y aller, etc..., des conversations à ne plus s'entendre, je me fais hisser et quand je sors du trou je n'avais plus figure humaine.

J'étais comme une momie moi-même et j'empestais le cadavre et le fumier des chauves-souris.

Je me jette sous une gourde d'eau que l'on me tend, car j'avais le corps en feu, et ensuite il me faut raconter mon excursion: Dolinsky voulait descendre, mais je le lui défends. Ben-Siloum avait déclaré qu'il ne se chargeait que de moi dans ce voyage, les autres ne lui paraissant pas devoir résister.

J'y suis allé, c'est vrai, mais bien juste! J'ai vu une chose unique, le vrai



Désert de Massarah.

palais de la Mort, dans les entrailles de la terre ; j'ai pu toucher ces épaves qui datent de trois ou quatre mille ans peut-être, je les ai arrachées, ouvertes, mais pas plus moi que les autres je ne rapporte au soleil un mot de leur secret.

L'entrée par où je suis allé n'est pas l'entrée véritable ; de la salle rayonnent plusieurs avenues, où nul n'a pu s'aventurer, et quand on marche, on sent le bruit du vide sous les pieds. Je n'ai donc vu qu'une partie infinitésimale de cette nécropole, dont l'entrée est peut-être à quelques lieues de là, au flanc d'un rocher ignoré.

La direction à la boussole marquait est-nord-est, ce qui semblerait indiquer que l'ouverture, au lieu de se trouver dans la vallée du Nil comme à Tell-el-Amarna, Beni-Hassan et autres, toutes orientées à l'ouest (ce qui est une exception), se trouverait à l'est, sur les bords d'une oasis, ou d'une Baharbelama (fleuve sans eau) oubliée de nos jours.

Cette visite restera pour moi comme le plus saisissant souvenir de ce voyage où j'ai vu tant de choses étranges, et j'ai encore dans les doigts l'impression de ces cheveux collés et de ces têtes qu'on arrachait et qui vous restaient aux mains quand on en voulait extraire la momie.

Si j'habitais l'Égypte, c'est là que je chercherais, et je suis certain qu'on y ferait une importante découverte. Bien peu de gens ont tenté cette exploration, pas un ne l'a recommencée, en vue d'un travail sérieux. Peut-être, au fond de ce monde des morts, trouverait-on la solution d'un de ces grands problèmes que la vieille Égypte a laissés sur la terre comme un défi à la science et aux savants futurs. Celui qui tentera l'aventure, s'il a lu cette lettre, pourra s'engager dans la paroi Est, en entrant dans la salle ; elle est large et haute, et si l'air y est respirable, je crois que par là il trouvera peut-être la sortie ; mais à quelle distance, Dieu le sait !

Ben Siloum revient enfin avec les paquets, et nous les défaisons sur le sable. D'abord une tête d'homme, avec cheveux, barbe, cils et sourcils, il est doré.

2° Tête d'homme *idem*.

3° Tête de femme, avec boucles blondes, dorée complètement : la bouche ouverte montre les dents encore recouvertes de métal, l'or brillant et beau comme au premier jour ; seulement la tête a été arrachée du tronc, soit par moi, soit par un autre, et la moitié de la perruque pend de travers ; mais nous recollerons ça.

Ensuite, ma jambe dorée, mes membres d'enfants nus, mes cordes, mes paquets de petits crocodiles, un crocodile moyen, et une superbe peau de crocodile qui a servi de sarcophage à une momie dont elle a gardé la forme. Cette pièce unique ira en France.

Nous soufflons ensuite, si cela peut s'appeler souffler, en plein désert, sur un sable qui brûle, des rochers qui vous renvoient le soleil, et il est midi !!! On remonte à âne et on regagne la dahabieh, où nous nous précipitons dans l'eau ; nous empestons le cadavre, et ce soir, en vous écrivant, cette odeur me poursuit encore. Puisse-t-elle ne pas vous arriver dans ma lettre ! mais comme celle-ci aura du temps à se promener avant d'arriver en France, j'espère qu'elle ne vous apportera aucune senteur désagréable.

IX

Siout[1]. — Une rencontre sur le Nil. — Comme on juge les tableaux à Siout. — En descendant le Nil. — A travers les moissons. — Au pays des almées. — Le hachisch. — Balianah. — Le temple d'Abydos. — Denderah.

Avant Siout, le Nil fait une quantité de détours qui retardent l'arrivée de trois heures. A deux heures, sur le pont, et à l'ombre, nous avons 39 degrés; en ville, à la même heure, au soleil, le long des murs, on comptait plus de 60 degrés. Aussi, sur les berges, d'énormes vautours se baignent comme de vrais canards et, tout ruisselants, vont ensuite se sécher au soleil, en traînant leurs ailes mouillées qui pendent comme un manteau de cour.

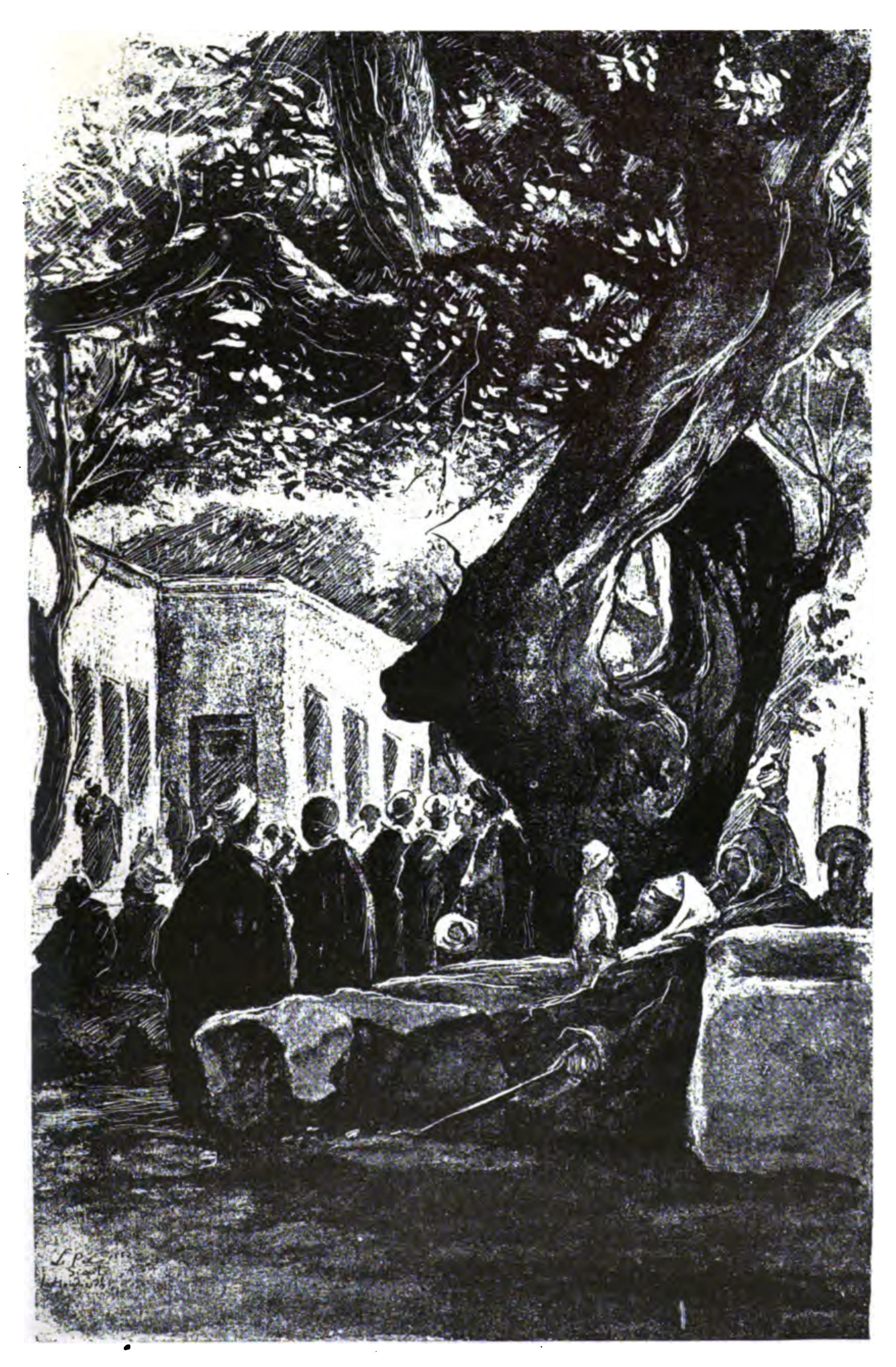
Nous entrons en ville à âne et au galop, au détriment des promeneurs qui ne se rangent pas assez vite, et nous arrivons à la moudirieh pour la visite officielle. La cour est ombragée par d'immenses sycomores qui répandent une ombre et une fraîcheur délicieuses; elle est envahie par une foule compacte d'employés et de solliciteurs groupés sous les arbres, assis sur des pierres, parlant de leurs affaires ou fumant avec un calme oriental qui ressemble à un demi-sommeil.

Les cawas du moudir nous introduisent dans une grande salle, garnie d'un affreux tapis en moquette et de divans recouverts en serge rouge. Le pacha est un homme jeune encore, l'air intelligent et félin, comprenant le

1. Ou Assiout.

français, mais disant ne pas le parler. C'est un de nous qui sert d'interprète; il s'informe de nos projets, parle peu, écoute beaucoup, et regarde en dessous chacun de nous avec une grande attention. Le café bu, la cigarette fumée, nous reprenons notre course, précédés, cette fois, par les cawas du gouverneur, et la façon avec laquelle ils écartent la foule montre bien au peuple que ce sont de très hauts et puissants personnages qui cavalcadent à travers les rues.

Les tombeaux creusés dans le roc, au-dessus de la ville, sont bien moins intéressants que ceux de Beni-Hassan; mais la montagne est absolument jonchée de débris antiques : poteries, ossements, linges, etc., on n'a qu'à se baisser pour en prendre. Quelques cavernes sont pleines de momies de chiens, de chats, d'ibis et de chacals : d'autres sont bondées de momies humaines, mais peu riches, et partant peu intéressantes. Toutes celles que j'ai défaites ne m'ont rien donné de curieux et je les ai jetées au Nil, fort désappointé. La plaine de Siout est une des plus belles d'Égypte : elle nous offre à perte de vue des récoltes dont on n'a pas idée dans nos pays. Sans parler du blé, de l'orge et autres céréales, il y a des champs d'oignons, de choux, de lentilles, de fèves qui défient la comparaison. Au milieu de tout cela l'eau coule dans des canaux et arrose les terres en y répandant l'abondance et la richesse : cela me rappelle l'Andalousie et les environs de Cordoue. Je comprends pourquoi les premiers solitaires ou moines chrétiens vinrent s'installer sur cette montagne, dans les hypogées : rien ne leur manquait pour faire maigre, et leur dévotion devait être fort agréable dans ce climat et dans ce beau pays. On raconte qu'un de ces pieux solitaires pénétra un soir dans une de ces nécropoles humaines dont la roche est criblée. Forcé d'attendre le jour pour regagner sa cellule, notre saint homme, pour charmer ses loisirs, ne trouva rien de mieux que de ressusciter tous ces cadavres et de leur faire raconter leur histoire. Quand le jour parut, il leur commanda de reprendre leur sommeil éternel, ce qu'ils firent. Il est fâcheux que ces révélations aient été perdues; elles seraient bien utiles à nos égyptologues modernes. En rentrant je traverse le marché aux chameaux. Il y a là deux mille bêtes de toutes grandeurs et couleurs, couchées ou debout, qui attendent un acheteur au milieu d'un ouragan de poussière, soulevé par une foule grouillante, criante et agitée, à travers laquelle nos cawas nous tracent péniblement un passage, puis nous nous enfonçons dans la ville, dont les ruelles tortueuses mais propres ont un



Intérieur de la moudirieh de Siout.

caractère tout autre que dans l'Égypte que nous venons de quitter. C'est à Siout que s'arrêtent les caravanes du Soudan, pour échanger l'ivoire, la poudre d'or, les bois précieux, les encens, les plumes d'autruche, contre des étoffes de Lyon et des cotonnades de la rue Saint-Denis : aussi le bazar a-t-il un caractère bien particulier et parfois un peu sauvage. J'y suis revenu seul, souvent, avec le drogman, et j'y ai passé des heures bien intéressantes. Rien n'est complaisant comme le marchand arabe; il bouscule toute sa boutique et, quand vous partez, sans même lui dire merci, il n'a aucun signe d'impatience ni de contrariété. De temps en temps on rencontre des condamnés conduits avec un collier de fer au cou ; une lourde chaîne pend sur leur poitrine et les rattache l'un à l'autre. De la sorte ils iront dans le haut Soudan, travailler aux mines d'or, pour n'en plus revenir. Pauvre gredins! si la justice en Orient est lente et paresseuse, elle est terrible quand elle vous tient.

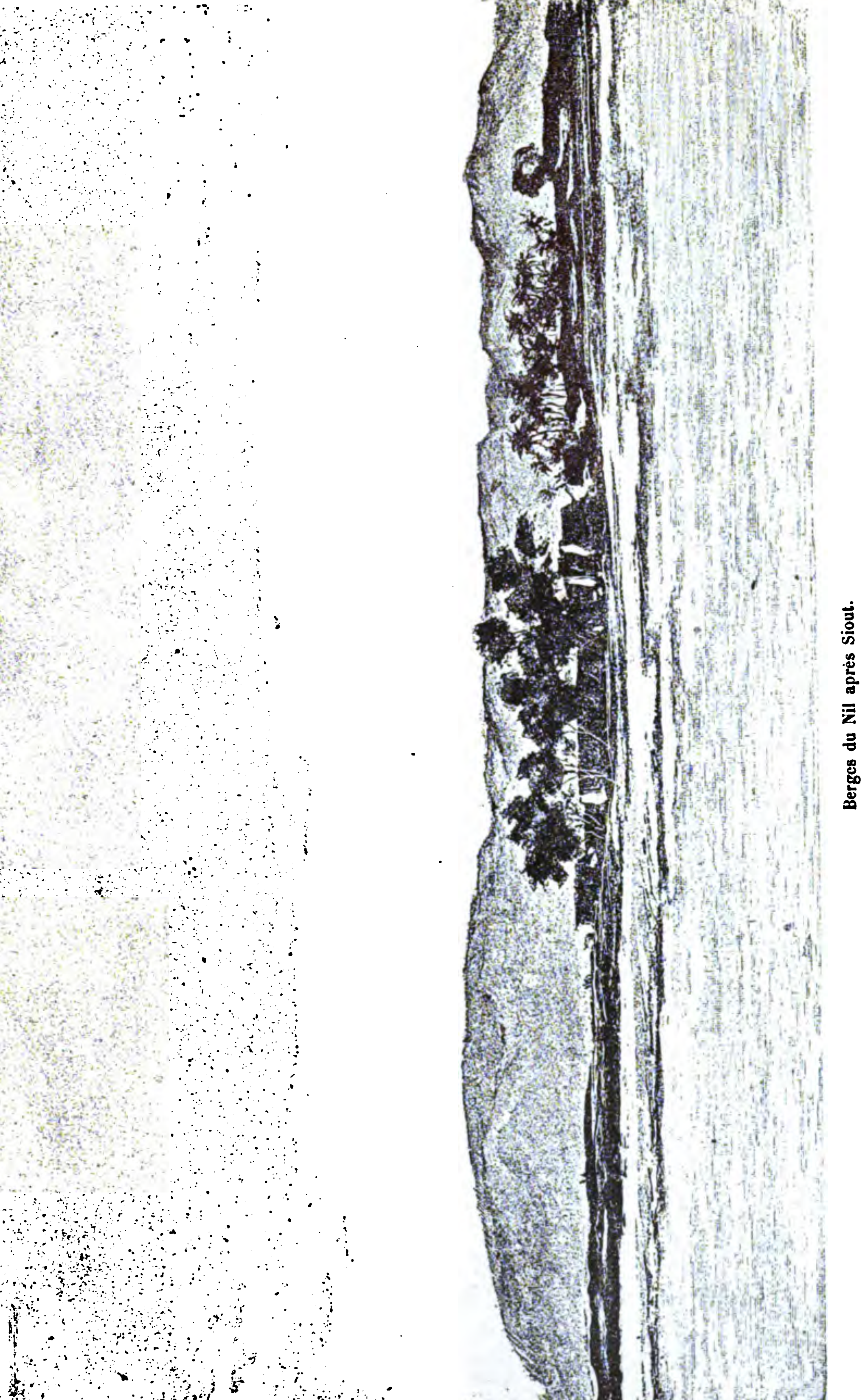
An bazar de Siout on voit travailler la corne et l'ivoire avec une adresse surprenante ; on fabrique là des objets en marquetterie sur d'anciens modèles d'un bon marché inouï, si l'on ne porte pas le costume européen. Celui qui veut flaner et acheter à son aise doit circuler avec le costume du pays ou arborer au moins le tarbouch rouge à gland noir, sans quoi il payera cher l'honneur d'appartenir aux pays d'outre-mer. La poterie vernissée de Siout a une réputation en Orient; elle est fine, parfaite de forme et ornementée avec goût : sa fragilité rend son transport difficile, aussi en trouve-t-on peu hors du pays; sur les lieux, elle est d'un bon marché fabuleux. C'est au bazar que j'ai rencontré, pour la première fois, des Bicharis et des gens du Kordofan; ils vendaient à un ouvrier des cornes de rhinocéros et acceptèrent, sans se faire prier, le café que je leur offris dans un but intéressé. Je voulais voir leurs armes et les acheter. Ils portent en dedans du bras gauche un couteau dans une gaine de cuir, et à la ceinture une énorme épée, dont la poignée en croix et la lame large et plate rappellent absolument celles des croisés. Parfois on rencontre une lame ancienne, ramassée à Mansourah, qui maintenant sert à la chasse de l'éléphant pour lui couper le jarret.

Malgré mes prévenances je ne pus me faire vendre ces armes, et ce n'est que bien plus tard que je pus m'en procurer et avec des peines infinies. Pour de l'argent, vous pouvez tout avoir d'un Arabe. Voyant les hommes travailler la soie, je voulus posséder un de ces fuseaux si légers autour

duquel ils enroulent le fil brillant et coloré. Qui fut bien étonné de l'achat, ce fut le vendeur : jamais de sa vie un Européen n'avait songé même à regarder l'objet qu'il tournait dans ses doigts pour gagner sa vie. « Que diable ce monsieur veut-il faire de ma quenouille! dit-il au drogman. Celui-ci, rusé et gouailleur, lui répondit : — C'est pour faire filer la soie dans son pays comme dans le nôtre. — Mais alors s'il le veut je lui donnerai des leçons. — Oh! inutile, monsieur est si fort que rien que de t'avoir regardé il a compris et il sait mieux travailler que toi. » A ces mots l'Arabe me regarda avec de grands yeux effarés, et pendant plusieurs jours l'histoire a sans doute défrayé les soirées du café.

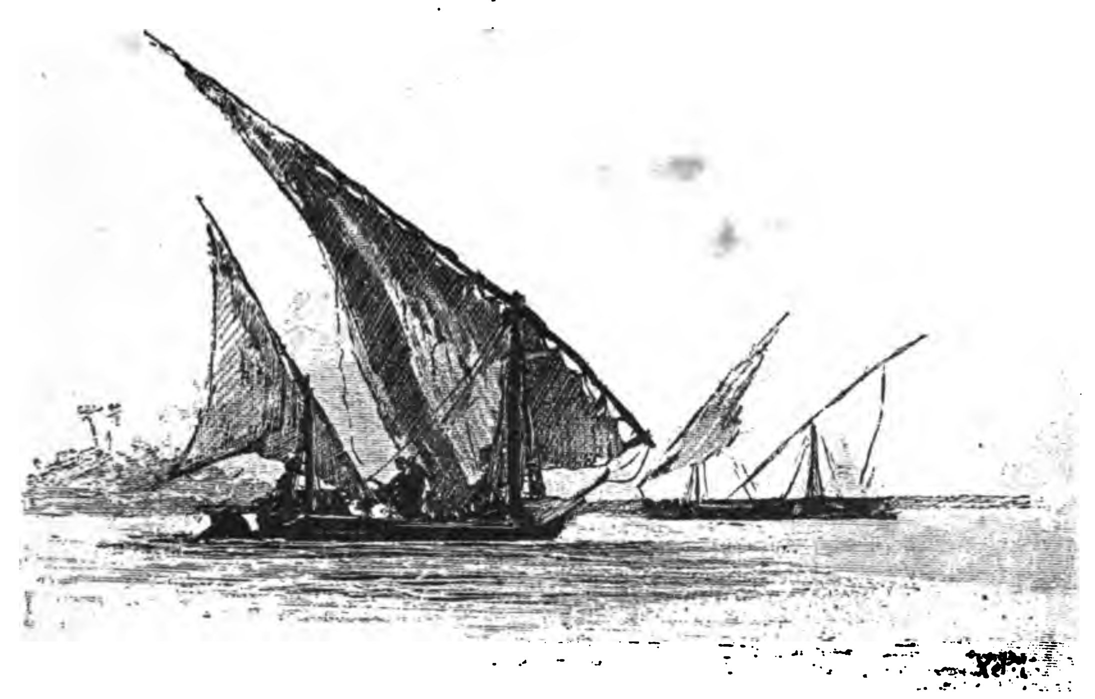
Lorsque le Nil est bas, le chenal est souvent tellement étroit que deux barques peuvent à peine y passer : aussi celui qui sait tenir le chenal fait-il tous ses efforts pour le conserver. Un soir de lune, nous naviguions assez tard, et arrivés près d'une barque chargée de poteries, nous la hélâmes pour avoir un renseignement sur la largeur navigable là où elle se trouvait. Le patron interpellé répondit, mais le contraire de la vérité, et de façon à nous envoyer sur un banc de sable où nous aurions passé la nuit : notre pilote s'aperçut à temps de la fraude, et maintint sa route, de sorte que nous arrivâmes en plein dans l'autre barque qui, sûre de nous voir engraver, ne s'était pas dérangée pour nous faire place. Nous arrivâmes droit dans sa coque, notre vergue creva sa voile qu'elle mit en pièces, son beaupré fut cassé, et sans nos matelots qui coururent à l'avant porter secours, le patron, sa barque et ses pots allaient dans le Nil. Quels cris, que de prières et que d'injures pendant cinq minutes! C'était à se croire fou : mais bientôt nous nous éloignâmes et nous pûmes voir notre trompeur trompé à son tour, vu que le courant le déposa sur le banc de sable où il voulait nous envoyer, à la grande joie de nos matelots.

Encombré de bagages je voulus un jour renvoyer de Siout par le chemin de fer quelques caisses de tableaux. Le drognan les porta à la gare et les fit enregistrer. Mais là, une difficulté surgit. Jamais on n'a vu des tableaux circuler sur une voie ferrée d'Égypte, et ce genre de colis n'est pas coté. Puis, « qu'est-ce que c'est que des tableaux ? dit le chef de gare. On lui explique, mais en vain. Qui diable peut voyager avec des choses pareilles, dit-il, jamais on n'a vu de çà ici, » et il feuillette ses livres avec



Berges du Nil après Siout.

rage jusqu'au moment ou à bout de patience il les jette tous et se tourne désespéré vers le drognan, l'implorant des yeux. « Allons, dit celui-là, écris que ce sont des toiles salies par de la couleur, qu'on renvoie au Caire. » De la sorte la situation fut sauvée. Mais un cheikh qui avait suivi attentivement toute la scène, s'approcha et demanda : « Mais que peut faire ce monsieur avec ces sales toiles? — Il emporte ça, lui dit-on, pour, une fois dans son



Un bateau chargé de poterie.

pays, faire construire des villages arabes comme les vôtres, » — et cette réponse le laissa encore plus perplexe et plus embarrassé.

Une fois en descendant le Nil, voyant un charmant oasis, je fais arrêter et descends à terre pour me promener en tuant des corbeaux et des pigeons. J'abandonne mon gibier aux Arabes qui me suivent, ce qui m'en fait bien venir. Quant aux pièces démontées, les petits s'en emparent et, après leur avoir coupé les ailes et la queue, les mettent à terre. J'aurais cru qu'après cette opération les oiseaux se seraient enfuis, les corbeaux surtout; mais loin de là, ils sont un peu surpris d'abord de la nouvelle coupe de leur

habit, puis, prenant leur parti, ils se dirigent droit vers les poules et se mettent à picorer avec elles. Nous sommes en pleine moisson, et tout le monde travaille, on bat le blé, on coupe la paille, et le grain forme au milieu des rues d'énormes tas dorés où se roulent les enfants, et où les moineaux font grosse pâture. Pour hacher la paille, on se sert d'un plancher qui roule sur huit roues en métal coupant, et sur le plancher se trouve un lourd fauteuil en bois où s'asseyent un Arabe et beaucoup d'enfants, qui guident en rond les bestiaux qui tirent cette lourde machine. Ce Bédouin sur siège ressemble, dans sa robe et sa grande gaule à la main, à un ancien Égyptien, et cet attelage est très pittoresque. Les Arabes me voyant tirer leurs pigeons avec succès, viennent me saluer et m'embrasser la main, mais comme je suis peu à la recherche de cet honneur, j'entraîne mon monde à travers la plaine, vers un bois de palmiers qui nous promet de l'ombre et du repos; ici on se croirait en France, à ne regarder que la culture qui s'étend à perte de vue sur les deux rives du Nil. De gros villages semés çà et là, de grands bouquets de bois, partout le travail, la vie et l'aisance. Pas un fellah ne demande un bacchich, ce qui est incroyable ici surtout, en rase campagne. Nous arrivons à un bois si touffu que l'ombre nous en paraît noire, et que pas un rayon de soleil ne traverse les feuillages, et nous nous y enfonçons avec bonheur : ce ne sont que palmiers, mimosas, sycomores et palmiers encore; rôtis comme nous l'étions, nous avons joui de cette fraîcheur si rare et nous ne sortons qu'au coucher du soleil. Le temps s'est radouci et est devenu presque frais, si bien que je donne mon casque à tenir à Achmet et mon turban pend sur mon dos. Je m'en vais à travers les blés, mon fusil horizontal derrière ma nuque, portant sur mes deux épaules et soutenant mes coudes, position qu'affectionnent les Fellahs et les Bédouins et qui est très commode. On n'a pas à porter ses bras, et cela soulage beaucoup dans la marche. Mes amis m'ont suivi, dispersés et flânant; nous allons à travers les moissons comme des gamins qui sortent de l'école, mais escortés par nos matelots bien armés; les Arabes et les Fellahs les ont rejoints et leur font un pas de conduite. Ils les interrogent sur nous, qui nous sommes, ce que nous faisons, et mille détails oiseux qui les intéressent, et ce soir à la veillée il sera fort parlé de nous. Achmet me montre en leur disant que je suis le Bacha de la bande; à ce mot malheureux je suis entouré et envahi : on veut me voir, me toucher, et la familiarité devient en peu d'instants si gênante, qu'un moulinet de bâtons devient indispensable pour que je puisse



Embarcadère à Girghé.

respirer. Cependant ils nous suivent jusqu'à nos dahabiehs et ne nous quittent qu'au moment où nous prenons le large.

A Girghé le consul de France vient nous visiter; c'est un Cophte fort aimable, habillé à la dernière mode de Paris, fort propre, ce qui est rare, et accompagné par un cavas bleu, brodé d'or, qui fait le plus grand honneur à notre pays qu'il veut bien représenter gratis. Il nous invite à passer la soirée chez lui, et vers les huit heures nous nous y rendons en bateau. Le consulat est une jolie maison arabe, meubles à bon marché, venant de Trieste, et qui n'ont rien d'oriental, pas même dans leur mauvais goût. Chacun de nous se couche sur des divans et on nous apporte une boisson faite avec du riz fermenté, qui n'est pas trop désagréable. C'est le rafraîchissement des jours de fête, et nous sommes au lundi de Pâques, grande solennité pour les Cophtes; après cette boisson dont nous avalons une grande tasse, arrive un compotier de confitures, dont chacun prend une cuillerée, et ensuite un verre d'eau : un nègre vous présente une serviette pour vous essuyer les lèvres. Arrivent après des boîtes de mastic, sentant la rose et le senthal, puis du café. Je commençais à rêver à une indigestion future, quand on leva la séance, et j'en éprouvai un grand soulagement.

Le khamzin ayant repris le lendemain de plus belle, force nous fut de demeurer attaché à la berge: le vent est terrible, le ciel rouge, la ville nous apparaît à travers un voile jaunâtre, le soleil est une lune dans la fumée, et son reflet sur le Nil a la couleur du plomb fondu. La tempête étant tombée vers cinq heures, à l'heure où les femmes viennent puiser l'eau au Nil, nos dahabiehs se trouvent envahies par une nuée d'almées, guidées vers nous par de vénérables dames, qui semblent très fières de produire à nos yeux leurs pensionnaires. Je m'amuse à leur acheter des robes et des bijoux, pour avoir occasion de les voir au jour et de près. Elles sont parfois jolies, surtout de profil, mais ce qu'elles ont de mieux sont les pieds, dont la forme rappelle celle des anciens bas-reliefs; leur tournure dans leurs longs voiles noirs, qui pendent sur leur robe bleue lamée d'agent est superbe. Elles marchent comme des reines, surtout quand elles ont sur la tête un objet qui les force à se tenir droites. Quant à leurs cerbères femelles, ce sont des créatures dignes tout au plus d'épouser des singes, et elles poussent la difformité de la poitrine et..... du reste jusqu'à un sacerdoce. Ibrahim, un de nos gens, nous emmène faire un tour dans les maisons mêmes de ces vestales,

Nous partons, précédés de falots, bien solidement escortés par nos Nubiens, et en plus quelques soldats qui ne semblent pas un luxe inutile, étant donné les quartiers où nous nous avançons. Arrivés devant une affreuse hutte, on s'arrête, et on ébranle la porte à coups de bâton pour nous annoncer. Une grande gaillarde, belle fille, jeune, vient nous ouvrir en s'étirant; elle dormait; son costume était semblable à celui de ses compagnes de la journée, mais elle avait aux jambes deux bracelets en argent qui pesaient bien au poids 300 fr. chacun. A peine étions nous arrêtés, qu'une nuée de femmes sort de dessous terre, escortées d'hommes ivres de haschich, à peine vêtus, et peu agréables à voir. Je serre ma matraque dans ma main, car je prévois que j'en ferai bientôt usage; mais les soldats apparaissent et font une charge sur ce troupeau humain qui nous cède la place, et nous entrons. Où suis-je, est-ce une cour? oui, il n'y a pas de plafond; est-ce une chambre? oui encore, il y a des nattes de lits en terre battue, tout ce qu'il faut enfin. Au-dessus de ma tête pourtant je vois des balcons, des toits, des étoffes qui flottent, puis un trou clair: c'est le ciel; mais, distinguer quelque chose au milieu de ce fouillis et à la lueur douteue de nos falots, il n'y faut pas songer. La femme m'apporte un châle qu'elle plie en quatre et qu'elle étale sur le lit, afin que je puisse m'asseoir ou m'étendre; puis on flanque à la porte les étrangers qui se sont glissés parmi nous, sauf deux ou trois assez jolies filles et quatre matrones, qui attendent que nous donnions de l'argent à l'almée pour la dépouiller ensuite. On met encore à la porte nos matelots, ne gardant près de nous qu'Ibrahim et deux porteurs de lanternes qui nous éclairent, muets et immobiles comme des candélabres vivants. Je demande une danse : « Fantaisie, fantaisie ! » crie la femme en frappant dans ses mains, et aussitôt elle s'apprête. Comme la musique manque, on prend un bassin en cuivre dans lequel se lave tout ce qui peut se laver dans une maison, et une femme s'en fait un tambour. Elle frappe tantôt en sourdine avec ses doigts, tantôt avec sa bague ou ses ongles, et avec la mesure et les sonorités différentes elle produit une musique sur laquelle on peut très bien danser. Notre hôtesse est une danseuse émérite, c'est celle jusqu'à présent que je préfère à toutes. Elle danse pour elle, et de tout son cœur; aussi le ventre, la poitrine, les hanches sont en mouvement, et d'une façon assez gracieuse; de temps en temps on chante en chœur et la danse reprend. Quand l'almée est lasse, elle vient s'asseoir sur les genoux d'un de ces messieurs ou de moi, et nous enveloppe de ses bras et de ses jambes comme



Cheick à Sohag.

une couleuvre, prend les poses gracieuses d'une chatte qui joue ; mon voisin la séduit beaucoup, aussi lui prodigue-t-elle ses caresses les plus engageantes, et je puis la considérer à mon aise. Cette scène, éclairée par nos falots discrets, a un grand caractère de mystère, on dirait le début d'une saturnale antique. Seulement la femme sent l'ail à plein nez et je suis heureux que ses préférences soient pour mon voisin. Soudain elle se redresse, d'un geste superbe enlève sa robe, son corsage, et nous apparaît le torse nu, ne gardant que son grand pantalon. La danse recommence alors, et nous admirons une poitrine merveilleuse, souple et gracieuse dans ses mouvements, des bras admirables, un cou et une nuque dignes d'une statue antique, et nous ne pouvons, malgré l'ail, retenir notre admiration dont elle paraît très fière. Elle appelle une autre femme et, prenant une lanterne sur sa tête, elle fait des prodiges d'équilibre dans ce vis-à-vis de nouvelle sorte. Enfin, prenant un roseau et le maintenant par son nombril, appuyé contre celui de sa compagne, elle nous offre des scènes de pantomime plus inattendues que gracieuses. Comme à la longue nous en avons assez, nous la payons bien et nous rentrons, la laissant seule et... fort déconcertée de sa solitude à laquelle elle ne s'attendait pas.

Un soir, ayant un courrier à mettre à la poste, je m'enfonçai avec le drogman et une escorte dans les ruelles de la ville. Il était huit heures et demie; tout le monde dormait ou était censé dormir, et cependant je heurtais à tous les pas un tas noir, formé par un homme roulé dans son burnous et rêvant sur la terre dure : sur une place, un grand minaret isolé s'enfonçait dans le ciel sombre, mais au pied un Arabe avait allumé un brillant feu de roseaux et se chauffait en chantant et en se balançant : les reflets de la flamme éclairaient le monument jusqu'à son second balcon, et me montraient un enchevêtrement de sculptures arabes d'une délicatesse infinie; à côté se trouvait une mosquée, dont la porte était ouverte. Arrêté sur le seuil, je vis au fond, éclairé par des lampes un groupe de gens accroupis autour du tombeau d'un saint et récitant des prières. L'un chantait du nez et en fausset une litanie qui ressemble à notre plain-chant; les autres la répètent à voix basse, puis tous, à un certain moment, poussent un cri, comme un aboiement de chien. Je n'ose m'arrêter longtemps et je reprends ma flânerie, qui me mène à un café où se fume le haschich. A l'extérieur rien ne le distingue des autres maisons arabes, bâties avec le limon du Nil : nous entrons, et

nous pénétrons dans une salle basse, enfumée, du plus vilain aspect. Dans un coin le patron de la case range des bouteilles et fait dans un fourneau une cuisine peu engageante. Une lanterne fumeuse éclaire cet intérieur sordide, dont le seul meuble est un divan en terre battue recouvert de natte et de tapis usés où sont assis, accroupis ou couchés, les fumeurs dans un état de prostration plus ou moins avancé. Pendant que je regardais avec dégoût les objets qui m'entourent, un des fumeurs, sa pipe à la main, les yeux retournés, la bouche contractée et ignoble, s'avance vers moi, et tout en faisant des prodiges d'équilibre pour se tenir debout, me fait en arabe l'éloge de son ivresse et m'invite par gestes à l'imiter. Je gagne la porte sans lui répondre et je fais le tour de ce bouge dont l'extérieur valait bien l'intérieur. Tout autour de la maison, sur des cannes desséchées et semées en gros tas, gisaient nombre de corps inertes et endormis : ils poussaient des plaintes, des cris, chantaient ou pleuraient, tout cela en dormant et en se roulant mêlés à des ânes, à des chèvres et à des chameaux qui se reposaient en attendant que leurs maîtres fussent dégrisés. Vu à la lueur tremblante de nos falots, ce spectacle était ignoble, et me rappelait le mot de Thomas Vireloque, arrêté devant un ivrogne couché dans le ruisseau : « Sa Majesté le roi des animaux. »

Guirghé est une des villes où la prostitution s'exerce sur une vaste échelle, et je me trouvais ce soir-là dans le quartier mal famé. Aussi la curiosité me fit-elle approcher d'un tas de femmes assises en rond et que j'entendais parler. En arrivant auprès du groupe, le drogman prit un falot et le plaça brusquement au milieu, de façon qu'il fut subitement éclairé, ce qui provoqua de grands cris de la part des femmes : mais pas une ne songea à se voiler. Il y en avait de vieilles et de jeunes, des laides, peu de jolies, sauf une belle créature presque nue, qui laissait sa robe flotter toute ouverte et dont la poitrine, les épaules et les bras me parurent superbes. Quant à son ventre, il était moins réjouissant, car, à en juger par son ampleur, il devait bien contenir deux enfants; ses bras étaient chargés de bracelets, un collier de sequins pendait sur sa poitrine nue, un foulard bariolé entourait ses cheveux et de sa tête pendait un long voile bleu qui traînait tout effrangé jusqu'à terre. Elle avait dans le nez un superbe anneau d'or que je lui achetai ainsi que ses boucles d'oreilles en or vierge. Les autres femmes n'offraient aucun intérêt. Quelques-unes portaient des êtres nus qui pouvaient bien être des enfants,

mais dont la description est impossible. Les femmes en Égypte ne lavent ces pauvres créatures qu'une fois un an révolu. Vous pouvez alors vous figurer ce que ces pauvres petits corps amassent de saletés et d'ordures : les mouches nichent et pondent dans leurs yeux, qui sont remplacés par deux boules noires et grouillantes, et leur supplice doit être affreux : aussi voit-on partout nombre d'enfants borgnes par suite de cette malpropreté inouïe.

Au Caire même, dans les plus riches maisons, les femmes des harems ont cette habitude barbare de ne pas laver ces pauvres êtres, et je ne connais qu'un seul pacha, qui exigea que l'on baignât ses nouveau-nés : ce fut un scandale et une révolution chez lui. Je quittai ma compagnie après avoir fait mes achats, et avoir distribué un peu d'argent à cette triste et peu belle moitié du genre humain ; on voulut me baiser la main, mais je déclinai cet honneur ; ces lèvres sales ne me tentaient pas.

Je me souviens qu'un jour, à Deschéné, nous avons voulu aller voir au coucher du soleil et presque au jour ces quartiers habités par les almées. Nous débarquons en nombre et gravissons la berge, en haut de laquelle les Arabes nous attendent pour nous faire une escorte peu désirée. Arrivés dans les quartiers en question, nous sommes assaillis par une nuée de femmes qui sortent de leurs cabanes de terre comme les fourmis d'une fourmilière. Là on en voyait de toutes espèces : des noires, des blanches, des jaunes, des grosses, des maigres, toutes plus étrangement habillées les unes que les autres, mais toutes très pittoresques. Quelques robes étaient faites de superbes étoffes vieillies et usées, mais que l'usage avait rendues bien plus belles. Ces femmes nous assaillirent, nous tirant pour nous faire entrer chez elles, criant, riant, gesticulant, se bousculant, pendant que les chiens réunis en bandes nous suivaient en hurlant, en sautant d'un toit à un autre. Une petite négresse de quatorze ans à peu près, vêtue de laine bien blanche, s'était accrochée à l'un de nous, et ne voulait plus le quitter : elle était vraiment jolie, ses yeux étaient charmants, et sa poitrine ne laissait rien à désirer : elle la cachait peu du reste. Cependant à force d'aller d'une ruelle à l'autre, la foule était accourue et nous pressait de tous côtés, les femmes devenaient menaçantes et ne demandaient plus l'argent, elles le voulaient. Bien nous prit ce jour-là d'avoir une bonne escorte. A un signe, tous les bâtons se lèvent, on fait une charge à fond sur tout ce peuple qui se défend peu, et se bouscule en s'enfuyant, tombe, et pousse de grands

cris. Ce fut une vraie bataille, qui nous ôta l'envie pour l'avenir de recommencer de semblables courses à la nuit tombante.

En mars, l'arrivée de Balianah est très difficile. Il faut naviguer entre des bancs de sable, au risque de s'échouer à chaque pas, la nuit surtout, ce qui était mon cas. A travers l'obscurité, l'ensemble des maisons qui se grimpent les unes sur les autres prend un aspect bizarre. Les lumières qui par



Ramsès enfant. (Bas-relief d'Abydos.)

centaines se reflètent dans une eau calme et sombre rappellent l'entrée de Venise ou d'Amsterdam, et nous guident vers un quai déjà encombré par des barques du commerce. En Égypte, lorsque arrive une dahabieh de plaisance, on doit se déranger pour lui faire une place, mais ce soir-là les marins du pays étant de mauvaise humeur, refusent d'emmener leurs felouques, et comme nos matelots, arrivés à terre, réclament impérieusement leur droit d'amarre, il s'ensuit une querelle qui prend de suite des proportions dangereuses pour le repos public. Un indigène s'adresse à un de nos hommes appelé Saleh et lui dit : « Tu veux nous déranger, eh bien,

nous allons tous vous détruire ! » — et levant un bâton, il allait l'assommer sur place, quand Salet, d'un bond de côté, évite le coup et s'empare du gourdin. Ben-Silum, qui a tout vu du pont, se jette dans la mêlée ma matraque à la main, et s'en escrime d'une si terrible façon, que la bande s'enfuit en hurlant dans la nuit. Au bout de quelque temps, ils reviennent après réflexions faites, et dérangent leurs barques pour nous donner la place à laquelle nous avons droit.



Séti I. (Bas-relief d'Abydos.)

Le lendemain matin, je pars pour Abydos avec une bande joyeuse, malgré la chaleur déjà terrible dès six heures du matin et le khamzin qui nous poursuit de son souffle brûlant. Je me roule dans mon haïk et, mon capuchon rabattu sur mes yeux, je me laisse porter par mon âne qui n'a pas de bride, et va au trot ou au galop suivant sa fantaisie. Nous traversons trois lieues de plaine superbe, couverte de moissons et de pâturages à perte de vue : comme on est en pleine récolte, les Fellahs nous croisent à chaque pas, nous saluant d'un bonjour semi-sympathique : nous traversons ainsi plusieurs villages, à une allure vive, escortés d'âniers pleins de

courage, qui, sitôt que nos montures ralentissent le pas, leur mordent la queue et de la sorte les font repartir de plus belle. Le temple d'Abydos, com-



Cléopâtre. (Bas-relief de Denderah.

mencé par Seti Ier et terminé par Ramsès II, est couvert de sculptures peintes des plus intéressantes : le fini et la délicatesse des salles de Seti sont merveilleux : il n'en est pas de même de l'œuvre de Ramsès, qui m'a peu in-

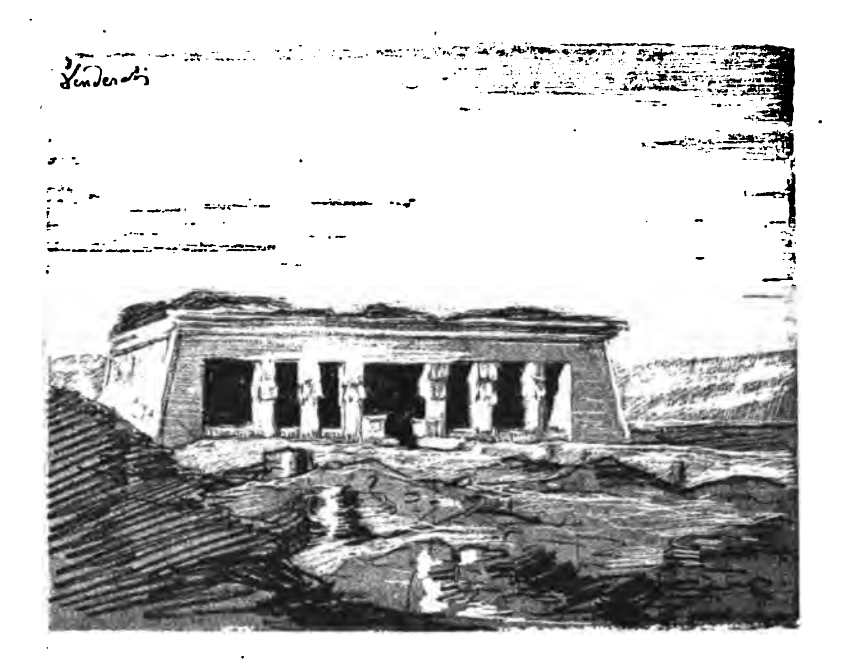
téressé, je l'avoue, elle est grossière. Les salles de Séti contiennent des bas-reliefs qui sont des merveilles absolues : mais les chrétiens ont passé par là,



Ramsès II. (Bas-relief d'Abydos.)

et ont martelé stupidement, suivant leur habitude iconoclaste, des chefs-d'œuvre que rien ne saurait remplacer. Il y a surtout le tableau représentant Seti allaité par Isis, où l'œuvre de destruction s'est acharnée et a causé à l'art

un dommage irréparable. Pendant que je fais des estampages, je vois apparaître Schweinfurt, arrivant de Siout par le désert, et qui poursuit son ouvrage de recherches sur les plantes reproduites sur les anciens monuments. Il est ombragé par un chapeau de feutre qui est un vrai parasol, mais qui ne l'a pas empêché d'avoir un coup de soleil sur le nez, qui le défigure, et le fait ressembler à un dos de serpent faisant peau neuve quand arrive le printemps. Il me montre ses dessins et nous discutons sur les couleurs



Temple de Denderah.

employées pour reproduire les tons de la nature : mais ce que j'admire le plus dans ses dessins, c'est la vue d'une table mise au temps passé. Les fruits sont servis dans des corbeilles enguirlandées par des lotus, les gateaux sont également environnés de fleurs, et tout le long de la table, s'allongent de longues branches en boutons et épanouies, qui dans la réalité devaient produire un délicieux décors et agrémenter le repas par un vrai régal des yeux. Cependant le jour s'allonge, il faut se quitter. Nous revenons vers le Nil, tandis que notre savant descend au

sud : on se serre la main et au revoir — mais où et quand? Nous rentrons par 40 degrés et un vent de feu, qui ne cesse qu'à notre arrivée sur le bateau.

C'est à Kéneh qu'il faut s'arrêter pour visiter le temple de Denderah, qui est la première grande ruine que l'on rencontre sur la route en remontant le Nil. Aujourd'hui c'est une promenade chaude et poussiéreuse, mais jadis elle était à craindre à cause des Fellahs et des Bédouins, pillards et voleurs. Pour en donner un exemple, je vais raconter ici l'excursion de M. Dubois-Aymé, qui accompagnait l'expédition d'Égypte.

Le général Belliard, qui savait tout ce que l'on peut courir de danger dans cette excursion, avait expressément défendu aux savants qui l'accompagnaient d'aller à Denderah sans escorte. Dubois-Aymé partit le 10 prairial à la pointe du jour, seul, de Kéneh : une petite barque montée par deux Egyptiens l'attendait au-dessous de la ville et la hauteur des berges lui permit de s'embarquer sans être aperçu.

A peine a-t-il mis le pied sur l'autre rive qu'il fut entouré par les habitants : il leur dit qu'il venait voir leur cheikh ; leur curiosité le gêna, mais comme il caressait les enfants, leur donnait de l'argent, il eut bien vite pour lui les femmes qui firent l'éloge de l'étranger ; il répondait à tous avec l'air de la plus grande confiance, sans cesser pour cela de se tenir sur ses gardes : il était bien armé et décidé à vendre chèrement sa vie. Suivi de son nombreux cortège il arriva à la maison du cheikh. Cet homme jouissait d'un certain crédit dans la province et avait le titre d'émir, c'est-à-dire de prince ; il lui dit qui il était et le but de sa venue. Il le reçut fort bien et lui promit de lui donner des guides pour aller aux ruines du temple. Il fit étendre une natte dans la rue devant sa maison, l'y fit asseoir avec lui, et l'engagea à manger des dattes et des pastèques qu'il venait d'apporter. Ils prirent le café ensemble.

Quand les habitants les serraient de trop près et que les bâtonniers de l'émir voulaient entrer en fonctions et les éloigner il priait qu'on les laissât approcher librement et cela le mit très bien avec la population. Le cheikh lui donna ses propres cawas pour l'accompagner et il fit son voyage sans encombre.

De nos jours cette visite est plus simple : il n'y a plus de population à capter pour sauver sa vie.

Il faut se défendre au contraire de la concurrence des âniers qui vous mettraient vos vêtements en morceaux pour vous engager à prendre leur âne. Celui que le hasard me destina allait comme le vent, et c'est au galop que j'arrivai un des premiers aux ruines.

Mon premier mouvement fut la stupéfaction la plus complète. Jamais rien de si grand et de si énorme n'avait frappé mes yeux. Mon admiration augmenta encore quand je pus parcourir ces salles immenses, ces corridors obscurs, ces cachettes souterraines et dissimulées dans l'épaisseur des murs, puis ces terrasses dominant la plaine et offrant à ma vue le plus beau des panoramas sur le Nil et le désert.

Ce temple, tel que nous le voyons, est relativement moderne: mais il est la troisième édition de deux autres sanctuaires bâtis sur le même emplacement. L'un, contemporain sans doute du temple du sphinx à Giseh, bâti comme lui de monolithes, fut réparé par Khoufou (Chéops), à l'époque de la quatrième dynastie, d'après un plan antique retrouvé et dessiné sur une peau de gazelle. Ce temple-là datait, dit-on, de l'époque des serviteurs d'Horus, les Schesou-hor, c'est-à-dire de la période préhistorique de la vallée du Nil.

A ce temple-là en succéda un autre bâti par Thoutmès III, puis celui que l'on voit actuellement, qui a été construit par Ptolémée XIII, qui y employa les matériaux des anciens monuments.

J'ai regretté de ne pouvoir prolonger davantage mon séjour à Denderah : il faudrait plusieurs semaines pour étudier complètement de telles constructions et les sculptures qui les ornent, mais le vent commande sur le Nil, et quand il vient il faut s'en servir ; je partis donc emportant mes regrets et me promettant une seconde visite que les circonstances et le mauvais vouloir d'un de mes compagnons ont empêché.

X

Thèbes à vol d'oiseau. — Le palais de Médinet-Abou. — Luxor. — Karnak. — Deuxième séjour. — Un consul de France. — Une réception à la maison de France, à Luxor. — Les mouches. — Edfouh. — Erment. — Esneh. — El Koulah. — Un coup de Khamzin. — Djebel-Selseleh. — Un campement.

La première fois que j'ai visité Thèbes, c'était avec une caravane nombreuse, composée de gens d'esprit qui étaient tout, sauf égyptologues : dès cinq heures du matin nous avions passé le Nil pour débarquer sur la rive gauche, où nous attendaient des ânes et des guides. A cinq heures la chaleur était déjà forte, et nous promettait une rude journée.

Des âniers nous arrachent, et on a la plus grande peine à choisir une monture. Une fois en route, chacun de nous se trouve accompagné par une petite Fellah, portant une cruche d'eau fraîche sur la tête : tout le jour elle vous suit ; que l'on trotte, que l'on galoppe, elle est toujours là, vous regardant, et au moindre signe vous tendant son alcarazas. Nous marchons doucement, car la route sera longue ; les ânes suivent une chaussée qui domine le pays : à notre droite les grèves du Nil, Karnak et Luxor qui se devinent dans la buée du matin, à notre gauche des plaines de blé, à perte de vue jusqu'à la montagne Libyque. Çà et là quelques touffes d'arbres, des saquiéhs que tournent déjà des buffles, puis épars, des amoncellements de brique, indiquant l'endroit où se trouvaient des maisons, aujourd'hui détruites, quelques débris de monuments que l'immensité du paysage fait paraître petits, et tout au loin, hauts comme le pouce, les deux colosses regardant le soleil levant.

Des milliards de moineaux habitent les blés, où ils trouvent bon souper et bon gîte : quand ils s'envolent, c'est un nuage grouillant et bruyant qui porte ombre au soleil. Des aigles et des éperviers suivent en planant notre cavalcade. Notre première visite est pour le temple de Gournah, fort détruit mais encore intéressant. Nous y sommes assaillis par une nuée d'Arabes, porteurs d'objets plus ou moins faux, de scarabées surtout, et de débris de momies, dont nous achetons quelques pièces. Mais au départ, impossible de se débarrasser de ces négociants. La matraque, le bâton, les coups de poing, rien n'y fait; je ne parle pas des enfants, des femmes, des mendiants, qui grossissent la bande et nous escortent malgré nous : j'offre à mon voisin de supputer le nombre approximatif de puces, de punaises et autres vermines qui peuvent grouiller à nos côtés, mais nous reculons devant ce Calcul infini, et nous nous pressons vers le Ramesseum que j'aurais désiré contempler plus à mon aise et en moins bruyante compagnie.


Fragments du Ramesseum à Thèbes.

Mais des Parisiens à Thèbes ont bien vite tout vu et croient pouvoir causer de tout : je m'isole le plus possible au milieu de ces ruines si belles et si imposantes, car pour les admirer il faut du repos et du recueillement. A la porte du Ramesseum, un superbe colosse en granit rose gît à terre, brisé et mutilé : déchiqueté et dépecé pendant des centaines d'années, il reste immense et superbe. Le palais en lui-même, avec ses grandes salles et ses hiéroglyphes, est une merveille de l'art égyptien du nouvel empire. Une ligne de colosses, mutilés mais debout, garde les portes, formant un splendide ensemble d'architecture.



Temple de Khons. Karnak.

Les peintures aux couleurs encore vives donnent aux plafonds un air de luxe et d'élégance, et la fraîcheur que l'on trouve dans ces salles, l'ombre surtout, vous invitent à y rester et à travailler; mais tout mon monde part, et force m'est de suivre : nous arrivons à Médinet-Abou, temple ou palais immense et mieux conservé que les précédents. Là, tout est grand, colossal; les voûtes, les proportions des colonnes, les sculptures, les cours, les salles, tout confond d'admiration. Bâti par Ramsès III, on y voit partout représentés ses batailles et ses triomphes, voire même le roi d'Egypte dans son très grand privé, entouré de femmes nues auxquelles il caresse le menton. La moitié du palais est encore enfouie sous terre, et des villages arabes se sont établis sur les terrasses qu'ils dégradent. En parcourant ces ruines je pense à ce qu'il devait être au moment de sa splendeur. Je me figure ces salles meublées, leurs habitants circulant sous les portiques, dans ces cours que recouvraient des vélum coloriés, les costumes des peuples soumis aux Pharaons venant apporter les tributs : j'essaye en un mot de reconstituer dans ma pensée cette ancienne Égypte; mais au plus beau moment il faut repartir. Adieu les rêves, et la réalité se fait sentir au moyen du galop de mon âne, que n'importe quel Pharaon ne m'eût envié, car il est dur et rétif.



Médinet-Abou.

La chaleur est devenue terrible, mon haïk et mon burnous me protègent à peine, aussi je hâte le pas pour arriver aux colosses dont l'ombre s'allonge devant moi.

Je les vois enfin, et les trouve aussi imposants que je les avais rêvés. Leurs têtes mutilées n'ont plus aucune expression : quelques lignes restent seules, et indiquent une perfection d'exécution bien lointaine, hélas!

Le genou et le devant des jambes sont seuls intacts, et le dessin en est parfait. Quels artistes devaient être ces savants du dessin et de la ligne, qui pouvaient produire de pareilles finesses dans de telles proportions! Le soleil est levé depuis longtemps. Je ne puis donc les entendre chanter : du reste l'auraient-ils voulu, devant un vil chrétien qui ne connaît d'Osiris et d'Ammon que le nom. Depuis Hadrien les statues sont muettes : elles ne

veulent plus parler à ce monde nouveau qui n'est plus le leur, et du haut de leur fauteuil en granit rose, elles regardent immuables passer les empires et les civilisations. On nous sert un déjeuner frugal à leur ombre, par une chaleur torride, et nous regagnons ensuite les dahabiehs.

Jusqu'à trois heures nous jouissons d'un repos bien gagné, mais à trois heures et demie en route encore, pour la rive droite. Nous traversons la ville de Luxor, qui n'est ni belle ni propre; nous saluons en passant le frère aîné de notre obélisque, plus grand que lui, qui seul à présent garde l'entrée du temple : il est fort ensablé mais superbe encore. Sa couleur rose est parfaite, le nôtre a déjà souffert sous notre climat, car le granit ne ré-

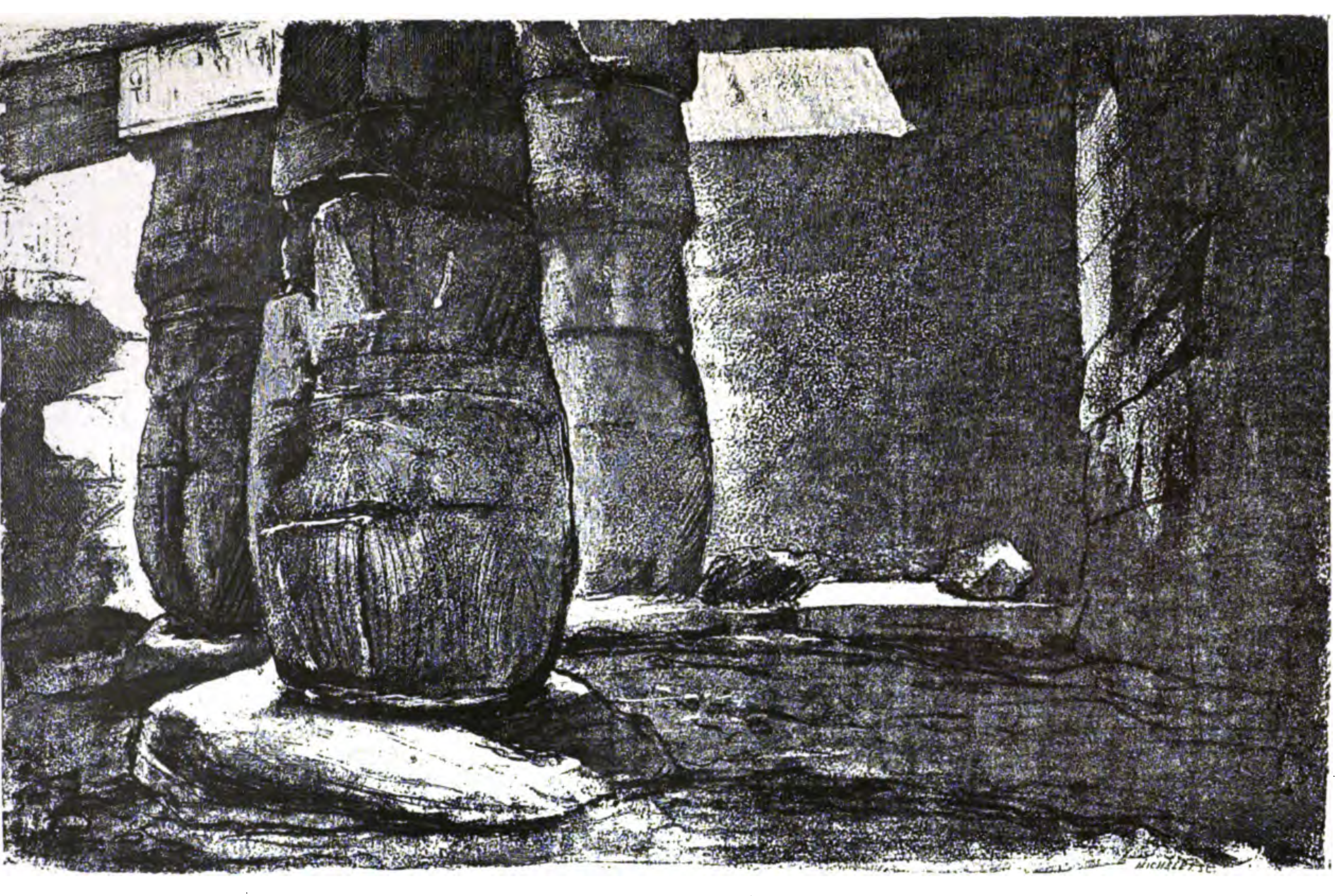


Colosses de Thèbes.

siste guère à nos hivers et à nos brumes. Si en Egypte, sous ce beau ciel, il tombe en écailles et en poussière, à plus forte raison chez nous, et dans l'avenir, l'ornement de la place de la Concorde ne sera plus qu'un monolithe sur lequel on ne pourra rien lire ou déchiffrer. Près de lui, enterrés jusqu'aux épaules, deux grands sphinx appartenant à la France attendent qu'on vienne les enlever, mais je ne crois pas que ce soit de sitôt.

De Luxor nous gagnons Karnak, en traversant une belle campagne, sous laquelle dort l'ancienne Thèbes, pleine bien verte, semée de bouquets de bois charmants, et où les blés commencent à se dorer. Une splendide allée de sphinx nous conduit au temple, dans lequel nous pénétrons à pied.

Notre admiration du matin n'est rien à côté de celle que nous éprouvons en entrant dans ces salles.



Temple de Khons. Karnak.

On ne sait qu'admirer des peintures, des galeries, des obélisques, ou des colonnes, qui ont 8m,25 de circonférence quand elles sont petites et 10m,70 quand elles sont grandes. Chacun s'appelle, ce sont des exclamations sans fin, on ne peut se lasser de regarder les merveilles que l'on découvre à chaque pas. Le lac Sacré, les obélisques de la reine Hatasou, le temple de Khons excitent notre admiration qui ne cesse qu'à la nuit tombante, quand nous sommes forcés de rentrer à bord. Dans un avenir peut-être proche, ces beaux édifices seront détruits : la raison en est simple. Quoi qu'on en ait dit, les Égyptiens bâtissaient fort mal lorsqu'ils ne se servaient pas de blocs monolithes. Chez les Grecs les constructions étaient faites par des artisans spéciaux qu'une longue pratique avait rendus maîtres dans leur art : au bord du Nil, tout se faisait par corvée, par de gens que l'on amenait de tel ou tel pays, à tour de rôle, et qui travaillaient sous la surveillance et d'après les ordres des architectes ; comme il fallait travailler vite, ils n'apportaient aucun soin dans les constructions, et bien des parties mal construites ont été cause de ruines précoces. Le temple d'Abydos pèche par les fondations qui manquent de profondeur, et une large fissure, inquiétante pour l'avenir, s'est formée. A Karnak, le pylône qui s'est effondré était creux à l'intérieur et n'a pu résister à la pression de l'inclinaison des murs. Beaucoup de colonnes ont été faites avec des moellons, et à présent que le stuc est tombé, comme à celles de Tabarka à Thèbes, elles sont de fort misérables ruines.

Ce qui est le plus intéressant à Karnak, ce sont les sculptures et les peintures, qui nous donnent les renseignements les plus précieux pour tout ce qui est guerres, ustensiles, bijoux, armes, etc. C'est un véritable dictionnaire du mobilier de l'ancienne Égypte, avec gravures parfaites.

Une chose également remarquable à Karnak, c'est que l'on peut voir un étage supérieur à peu près entier. Les fenêtres étaient formées par des barreaux de pierre perpendiculaires et transversaux, qui sans doute étaient bouchés par des nattes ou des étoffes. Il y en a de deux modèles, de grandes et de petites; elles ont une élévation considérable, et laissaient passer le jour, en brisant les rayons du soleil. Quant au lac Sacré, il est charmant le matin au lever du jour, quand il est enveloppé de sa buée rose à travers laquelle s'estompent les silhouettes des monuments et des obélisques. Une partie de la maçonnerie des quais est encore intacte et retient les terres; les buffles et les moutons viennent y boire et remplacent les barques sacrées qui s'y pavanaient, les jours de fête et, sans croire commettre un



Colosse ensablé de Luxor, appartenant à la France.

sacrilège à Isis et Osiris, j'y ai tué des bécassines qui étaient excellentes.

DEUXIEME SÉJOUR A THEBES

Les matelots ont bien ramé toute la nuit et j'arrive à Luxor vers 9 heures du matin. Un beau soleil et le vent du midi nous promettent une forte chaleur. Au moment où nous abordons, la fenêtre du consulat de France s'ouvre, et deux coups de fusil viennent nous saluer et appuient le pavillon tricolore, qui monte lentement au haut du mât qui domine le grand temple,



Allée des sphinx reliant Luxor à Karnak.

Je m'empresse de répondre à la politesse par une décharge de toute mon artillerie, et je salue avec joie mon drapeau national qui flotte au vent.

Pressé de travailler, j'enfourche un âne et, traversant la ville, je gagne la plaine et le chemin des ruines. Depuis mon dernier passage, les blés ont jauni, les arbres sont devenus plus verts, et la plaine m'apparaît comme une grande mer d'or, qui ondoie au vent.

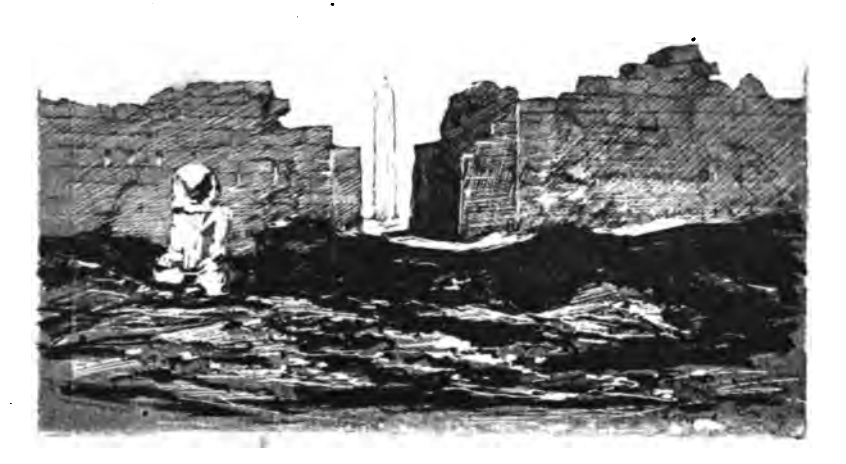
Elle est vraiment splendide cette campagne de Thèbes : son amphithéâtre de rochers lui fait une ceinture sans pareille, dont les couleurs varient à

chaque heure du jour. A ma gauche, la chaîne libyque se dresse nue et aride : on distingue les grottes funéraires, le Ramesseum, les colosses, etc... Près de moi des nuées de pierrots volent et pillent les blés mûrs, les pigeons tourbillonnent poursuivis par les aigles et les vautours, les fellahs vont et viennent sur leurs ânes, et les femmes passent par bandes, portant sur leur tête l'amphore classique. Pendant que je me laisse bercer par le pas de ma monture, en contemplant cette grandeur et en causant avec mes souvenirs, je m'aperçois qu'un gamin marche à côté de moi, et me tient depuis fort longtemps un discours en mauvais français. Il me raconte qu'il y a des chacals, des bécassines, qu'il est le cicérone des ruines, etc.... Je l'attache à ma personne moyennant une piastre, et je continue ma route au bruit de son babil. Sous la terre que je foulais, pensai-je, et que mon âne frappe de son sabot, dort à tout jamais enfouie une des plus grandes villes dont puisse parler l'histoire, et la terre qui produit ces beaux blés est formée par la poussière de quelques millions d'hommes. De tout cela il ne reste aujourd'hui que quelques groupes de ruines, et les Fellahs sales et en haillons parcourent seuls les allées de sphinx que je suivais avec eux, et qui rattachaient Luxor à Karnak. Arrivé aux ruines et une fois descendu de ma monture, mon gamin me conduit à travers des détours que j'ignorais absolument : je vais des souterrains au sommet des pylones, par des passages ménagés dans l'épaisseur des murs où on est forcé de ramper et de s'accrocher comme un singe. Je ne regrette pas ma fatigue et la faim seule me ramène au temple de Khons, où mon couvert est mis sur un chapiteau brisé. Peu à peu, les Arabes arrivent et m'entourent. Les matelots, éreintés par le travail de la nuit, dormaient à poings fermés, la tête sur une pierre, et je n'ai plus de gardes du corps. Un braconnier, parlant français, m'apporte son livret : il est rempli de certificats de tous les chasseurs anglais, russes et américains, qu'il a conduits, et je me lie avec lui, pour pouvoir utiliser ses services. De temps en temps je quitte mon étude, et j'erre seul au milieu de ces salles abandonnées, encore si pleines de grandeur et de majesté. Parfois un vautour trop curieux se perche sur une corniche au-dessus de ma tête, et mon coup de fusil ébranle l'air des galeries, en se répercutant dans tous les échos comme un éclat de tonnerre, à la grande joie des flâneurs. La journée se passe ainsi, et il me semble vivre dans un décor d'Aïda, au milieu de ces colonnes dont la couleur noir bleuâtre prend au coucher du soleil des silhouettes fantastiques. Bientôt il faut partir. Je



Temple de Khons à Karnak.

réveille mes hommes et je reprends la route de Luxor. La plaine est encore plus belle à cette heure de la journée ; le ciel est en feu, les blés plus dorés par ces derniers rayons, et les fellahs nus, semblables à des statues de bronze, font la moisson et empilent leurs gerbes. Tout est gaieté, tout est mouvement autour de moi, et c'est un moment charmant pour penser un peu à l'Europe et à tous ceux qui vous attendent au retour. Mais les chiens perchés sur les toits des maisons me saluent de leurs cris peu sympathiques,



Obélisque de la reine Hatasou.

et me ramènent à la réalité, et me montrent que je rentre à Luxor, et que le dîner m'attend.

Le lendemain, dès cinq heures, je me remets en route sur mon âne, suivi de mon escorte de Nubiens. Deux matelots portent mes deux fusils, un autre mes cartouches, deux autres prennent le déjeuner sur leurs épaules avec ma table à travail, trois ou quatre sont chargés de tout ce qu'il me faut pour estomper, autant pour mes affaires à peindre, mon ânier près de moi, le braconnier de la veille avec son domestique, quatre gamins qui se chamaillent et qui se disputent à qui portera quelque chose, et qui finissent par porter un pinceau à tour de rôle; joignez à cela trois ou quatre amateurs

qui suivent pour voir où on va et qui on peut être ; ajoutez ensuite un ami de celui-ci, un autre de celui-là, que l'on rencontre en route et me donnent un pas de conduite qui se prolonge jusqu'au bout de la journée, tel est le cortège qui me suit et avec lequel je m'avance à travers les blés et les avenues des sphinx de Karnak.

En route, on me fait mettre pied à terre pour tirer unc eigogne, et ellc n'est pas plutôt tombée que je regrette ce meurtre inutile ; mais en reve-



Colonnes protodoriques à Karnak.

nant à ma monture, je tue une caille, puis deux, puis trois, et je suis perdu : la passion de la chasse se réveille et me voilà parti, oubliant mes projets, et arpentant les terres et les récoltes. En Egypte on parcourt les blés comme chez nous les prairies ou les betteraves : nos paysans qui ne permettent pas la traversée d'une luzerne, pousseraient de beaux cris s'ils voyaient vingt ou trente personnes à la file, arpentant les orges et les blés. Ici cela ne fait rien, le blé se coupe à la main et il importe peu s'il est couché. La chasse est très pénible. Comme on laboure sans herser ensuite, il arrive que le soleil, séchant les mottes de terre, en fait de vraies briques et

l'on marche comme sur des tas de pavés. Garder son aplomb est rare en ces circonstances, et c'est toujours au moment où s'enlève la pièce que vous êtes en équilibre ou en train de reprendre votre centre de gravité. Au bout de deux heures de poursuite, je me trouve rendu auprès du lac Sacré, où je dois travailler, et je m'installe. Ce lac, jadis entouré d'un beau quai de maçonnerie est à présent bien diminué. Au lieu des barques sacrées qu'on y faisait flotter au jours de fêtes, vous ne voyez plus que des bécassines que viennent troubler les troupeaux de buffles, de chèvres et de moutons, à l'heure de l'abreuvoir. Sur les berges on aperçoit les ruines des temples,

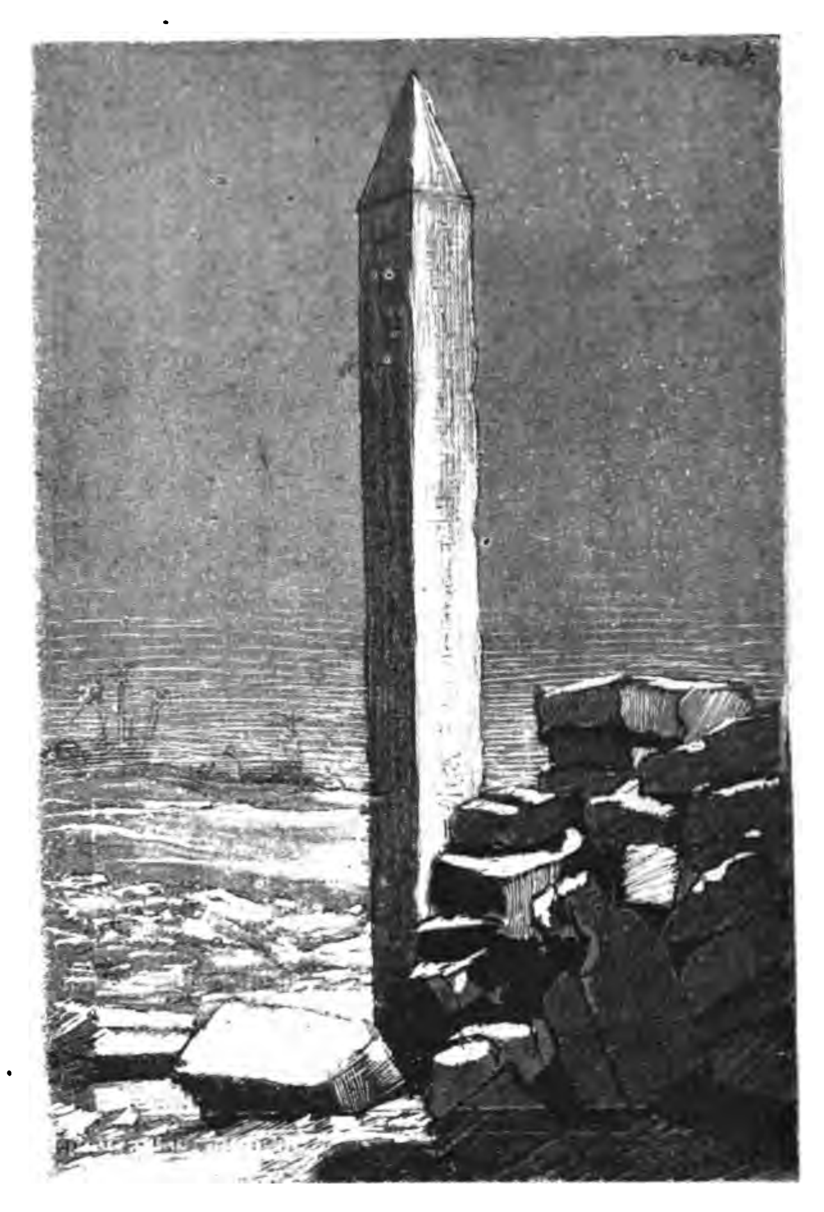


Allée des sphinx à Karnak.

de grands pylônes rongés par le temps, les obélisques de la reine Hatasou et quelques bouquets de palmiers qui se découpent sur le ciel. Tout est silence et abandon, et l'endroit serait charmant pour travailler sans la smalah qui m'accompagne. Quand la chaleur du jour devient insupportable, je vais travailler à l'ombre dans le grand temple, et les gamins montant on ne sait par où, m'apparaissent sur les corniches, à une hauteur vertigineuse, et s'y livrent à des ébats à faire frémir un acrobate. Ma journée faite, je reviens en chassant.

La Maison de France à Luxor est le bâtiment construit et occupé par la mission française qui alla chercher l'obélisque et y passa près de dix-huit

mois. Elle est bâtie sur le temple même qui a été donné à la France par le



Obélisque de la reine Hatasou.

khédive, et domine la ville. Au haut, un immense mât de pavillon porte le

pavillon tricolore quand un de nos nationaux est en ville. Il en est de même pour tous les autres consulats. Dire que l'intérieur en est élégant serait mentir. De grandes et immenses salles, absolument vides, sans carreaux, sans meubles, sans tapis, tel est l'intérieur de notre agent. La cour est remplie de débris de sculptures de toutes les époques, mais presque tous sont brisés ; d'après ce qui en reste, on ne peut que regretter de ne pas avoir les objets complets : ils gisent dans la cour le long des murs, où chacun peut aller les voir. Seule une petite pièce garnie d'un bureau et d'un divan, avec quelques tapis, sert de salle de réception. A un débris de



Obélisques vus des bords du lac Sacré à Karnak.

glace ont voit fixées les cartes des voyageurs remarquables de l'année ; un livre renferme également leurs signatures et leurs observations, comme dans les hôtels de Suisse, et j'avoue qu'après avoir feuilleté cet album, j'ai gardé une triste idée de l'esprit de mes compatriotes sur la terre d'Orient.

Le consul, ou plutôt agent consulaire, est un homme grand, maigre, sec, tout en bronze, vêtu d'une longue robe en toile fine et blanche. Il est d'une politesse infinie autant que peut lui permettre son peu de savoir de la langue française.

Lorsqu'on lui fait une visite, il vous reçoit de son mieux au haut du perron de son consulat : une fois entré, il vous offre du café, des cigarettes et à brûle-pourpoint, comme mû par un ressort, il vous dit : — Bonjour, Ex-



cellence, votre santé est bonne? puis il continue à causer avec l'aide du drogman. Si la conversation tombe, il lance aussitôt à nouveau sa phrase : Bonjour, Excellence — et ainsi de suite jusqu'à la fin de la réception.



Colonne de Tabarka à Luxor.

Il occupe ce poste de père en fils, depuis un siècle; son grand-père était un des fidèles de Bonaparte, et quand il prononce ce nom, il se lève et salue. Le soir de mon départ de Luxor, il nous invita à une fête. Après dîner,



Intérieur du temple de Khons.

nous voyons du pont de la dahabieh le consulat qui se couvre d'illuminations : même les mâts de pavillon se garnissent de lanternes tricolores.

Nous nous mettons en marche, magnifiquement escorté par tout notre monde en grande tenue, précédés de six matelots portant des pots à feu au haut de longues perches, où brûlent des bois résineux enduits de pétrole, qui répandent une lumière vive et éclatante. Le vent jette la fumée vers le Nil, en entraînant des milliers d'étincelles qui forment des panaches du plus bel effet. Sitôt que nous nous mettons en marche, des détonations partent des fenêtres et des balcons de la Maison de France. Ce sont les cawas du consul qui tirent des pistolets et des fusils en fer-blanc bourrés jusqu'à la gueule, en notre honneur, au risque de s'estropier. Nous entrons dans les salles garnies cette fois de nattes et de tapis, précédés par le consul et son fils, un bambin de dix ans et qui est déjà aussi autoritaire que son père. La race arabe est servile, mais avec l'exagération qui lui est propre, elle passe bien vite à une arrogance sans égale dès qu'elle peut commander. Le petit frappe dans ses mains pour donner ses ordres, et fait marcher les cawas de son père avec une raideur et un air impératif qui n'admettent pas de réplique. Comme j'adore les enfants, et que celui-là parle français et est élevé à la française, je l'appelle près de moi et m'amuse de ses mines et de sa gentillesse. Lui, pour ne pas être en reste, me comble de cigarettes, de sirops, de café, etc.... La conversation devenant générale, je m'installe avec un ami, M. Klein, sur un divan, et nous oublions, en causant entre nous, le monde oriental qui nous entoure.

Cependant j'étais affecté fort désagréablement depuis quelques instants par une odeur de brûlé qui allait en grandissant. Je cherche autour de moi d'où elle peut venir, et je m'aperçois que Klein a laissé tomber sur le divan un peu de sa cigarette : l'étincelle a fait un trou, puis a mis le feu à l'intérieur du matelas, qui brûle doucement comme de l'amadou, et déjà une partie de la garniture intérieure est en combustion. Le consul était absent en ce moment. Je saute sur une gargoulette pleine d'eau que je renverse dans ce Vésuve, qui s'éteint : avec nos mains nous faisons des fouilles et nous constatons un dégât considérable, mais en dedans seulement. Le cratère en lui-même n'a d'orifice que la largeur d'un écu de cinq francs, mais l'intérieur est plus que ravagé par le feu. Survient notre hôte, que j'appelle et que je mets au courant de la situation : en vrai Arabe il regarde et rit en haussant les épaules : « Vous content, Monsieur le comte? me

dit-il. — Surpris de la question, je lui réponds : Moi content. — Oh bien alors, moi bien content aussi. » Au fait, puisque le divan est au consulat et non à lui, il s'en moque, et nous ne nous en faisons pas plus de chagrin que lui. On annonce les almées. Je me lève pour les voir et vais dans la pièce où elles se déshabillent. Une d'elles parle le français : nous en profitons pour essayer de causer avec elle, mais le consul est plus pratique. Il vient se mêler à nous, et se met à la tripoter sans plus de façon, en ayant l'air de nous dire: « Voilàc omment il faut faire, le reste est temps perdu. » Nous allons nous asseoir, et la vraie fête commence.

D'abord arrive la matrone, qui ressemble, comme corpulence et viande pendante, à toutes ses collègues, tant en Orient qu'en Occident; on voit qu'elle s'engraisse plantureusement aux dépens de ces pauvres filles.

Puis viennent deux violons arabes, faits avec des citrouilles et n'ayant que deux cordes formées d'une réunion de crins : j'en achète un immédiatement. Suivent ensuite les joueurs de tambours et trois négresses, vieilles, horribles, rappelant les sorcières de Macbeth, et qui s'accroupissent au fond de la salle, avec des tambours de basque grands comme des lunes. Enfin six almées ferment la marche, dont une fort jolie, habillée de soie brodée d'or et d'argent, couverte de bijoux sur la tête, au nez, aux oreilles, au cou, sur la poitrine et autour de la ceinture; des bracelets, il y en avait jusqu'au coude. Les autres sont vêtues d'étoffes rayées en satin et fort ornées. Sauf la première, qui est une étoile propre, les autres sentent le buffle et le fellah.

On nous régale d'abord d'un concert instrumental qui parfois a vraiment l'air d'être de la musique et j'en saisis des phrases assez jolies : mais soudain le tapage redouble, tous ces gens ont l'air d'être mordus ; le premier violon tourne la tête d'une façon automatique à chaque coup d'archet, comme s'il avait un ressort dans le ventre, et mon voisin se penche vers moi en me disant : « Ne trouvez-vous pas qu'il font le bruit d'une caisse que l'on scie et où l'on enfonce des clous? » Il a tout à fait raison, ces grincements sont atroces. Les femmes, jeunes et vieilles, blanches et noires, chantent ensuite en chœur un motif original et plaisant même pour nos oreilles françaises : puis la première almée se lève d'un bond avec une de ses compagnes qui est négresse, et la danse commence. C'est toujours la même chose, mais il faut reconnaître que notre étoile est de première force : elle sait même rester gracieuse dans son geste de faire passer son ventre alternativement du coude droit au coude gauche. Mais là où elle est deve-

nue tout à fait remarquable, c'est au moment de l'allégro; elle sautait en jetant sa jambe en travers de l'autre, faisant sonner ses cymbales, se renversant la tête en arrière, la poitrine en avant, les yeux à moitié fermés par une



Acacias au bord du Nil.

jouissance inconnue, élevant ses bras gracieusement sur sa tête, pendant que la musique grinçait avec rage, que les négresses tapaient sur leurs tambours, comme un marteau qui enfonce des clous, poussant des cris aigus; puis tout à coup, à moitié pâmée, l'almée s'est jetée à terre, pen-

dant que nos applaudissements la récompensaient de son talent et de ses efforts. On lui apporta du raqui dont elle but un grand verre, puis elle vint près de nous faire une quête, qui fut très fructueuse. La négresse qui lui faisait vis-à-vis dansait pieds nus, tandis que l'almée était chaussée, ce qui lui enlevait pour l'œil beaucoup de légèreté. Nous causâmes avec elles deux : l'étoile était fort coquette et déploya toutes ses séductions ; elle autorisait toutes les privautés que l'on désirait se permettre. Désirant savoir comment elle était habillée en dessous, je relevai sa robe : elle portait un grand pantalon à la turque qui la couvrait du ventre à la cheville ; sa poitrine et ses épaules étaient nues, recouvertes seulement par la robe.

Une autre que j'ai visitée de la même façon portait des souliers et des chaussettes d'homme, ce qui était peu engageant à voir. Quand elles se furent suffisamment grisées de raqui, elles devinrent très familières et lascives, nous prodiguant les caresses les plus engageantes, avec d'autant plus de ferveur que nos bacchichs nous indiquaient comme gens sérieux et bons à cultiver. Mais elles en furent pour leurs frais. Une danse charmante est celle de la carafe qu'elles se mettent sur le front, et qu'elles y savent garder malgré les mouvements les plus désordonnés, puis la danse de l'abeille : la femme en dansant fait semblant d'avoir un de ces insectes sous ses vêtements. Sans cesser de danser, elle en dépouille un, puis un autre, avec des gestes charmants pour saisir sur elle l'insecte invisible ; elle se dépouille entièrement, et vous apparaît tout à coup absolument nue en continuant de danser. Quand l'almée est jeune et jolie, c'est un charmant spectacle ; mais pour cela, elles commencent par bander les yeux des musiciens avec leurs turbans, et faire sortir les matelots ou les gens du pays qui se glissent dans toutes ces fêtes.

Nous prenons enfin congé de notre hôte, en lui disant : « Les vaisseaux sont tout prêts et le vent nous appelle. » Il sort avec nous et veut ne nous quitter qu'au départ. Son fils me tient par la main et me suit en me regardant avec des yeux d'envie : il ne se ferait pas prier pour venir avec nous si je le demandais. Cet enfant a assisté à toute cette fête peu modeste, avec le sang-froid et le sérieux d'un homme fait ; malgré son âge je crois qu'il lui reste peu de choses à apprendre. En Orient, les enfants sont des hommes, seulement plus petits que les autres, qui ont les mêmes droits de parler et d'être écoutés que les aînés. Les coups de fusil recommencent de



Chadoufs à Erment.

plus belle, partant des balcons du consul et de notre rouf; on échange les derniers saluts et l'on part.

La lune est dans son plein et nous inonde de sa clarté délicate, ainsi que les montagnes libyques et la nécropole de Thèbes. A cette heure, les désagrégations blanches de la roche nous semblent les silhouettes d'une ville fantastique et bien orientale, et je vois apparaître comme une vision de la vieille capitale du nouvel empire, par une belle nuit des tropiques. Longtemps je suis resté sur le rouf me laissant aller aux impressions que je ressentais devant ce spectacle imaginaire; j'étais attiré et charmé par cette vision fantastique de la ville des Pharaons entrevue à travers ce voile mystérieux et diaphane : je pouvais croire que demain la foule se réveillerait et m'apparaîtrait dans sa vie bruyante, avec ses guerriers, ses prêtres, ses processions, et que le pauvre Fellah d'alors, comme de nos jours, tracerait devant moi ses sillons dans ces champs où le soleil levant ne devait éclairer que des ruines et la poussière des morts

Le plus terrible et le plus redoutable des ennemis en Egypte et en Éthiopie, ce ne sont ni les puces, ni les poux ou autres vermines: ce sont les mouches; elles sont féroces et d'une audace inouïe. A chaque instant elles fondent sur vous et vous piquent à vous faire crier; aussi est-on obligé de vivre un chasse-mouches à la main, et les fellahs sont tellement habitués à s'en garer, que même quand il n'y en a pas ils font sans cesse le geste de les éloigner de leur figure. Pendant que ma caravane visite une sucrerie à Erment, je m'arrête au bord du Nil pour peindre, mais je suis forcé d'y renoncer; bien nourries et entretenues par le sucre des cannes, elles m'incommodent tellement qu'après en avoir mangé et respiré par le nez et la bouche, je leur cède la place; elles avaient pourtant affaire à forte partie, car j'étais loin d'être seul. Quand je descendais à terre, un homme portait mon parasol, un autre mon fusil, un autre ma pipe, mes cigarettes et mon tabac, un autre mes pliants, et quand j'étais à l'œuvre tout ce monde, armé de chasse-mouches, de branches de palmier, s'escrimait pour me protéger, et cependant à Erment j'ai dû quitter.

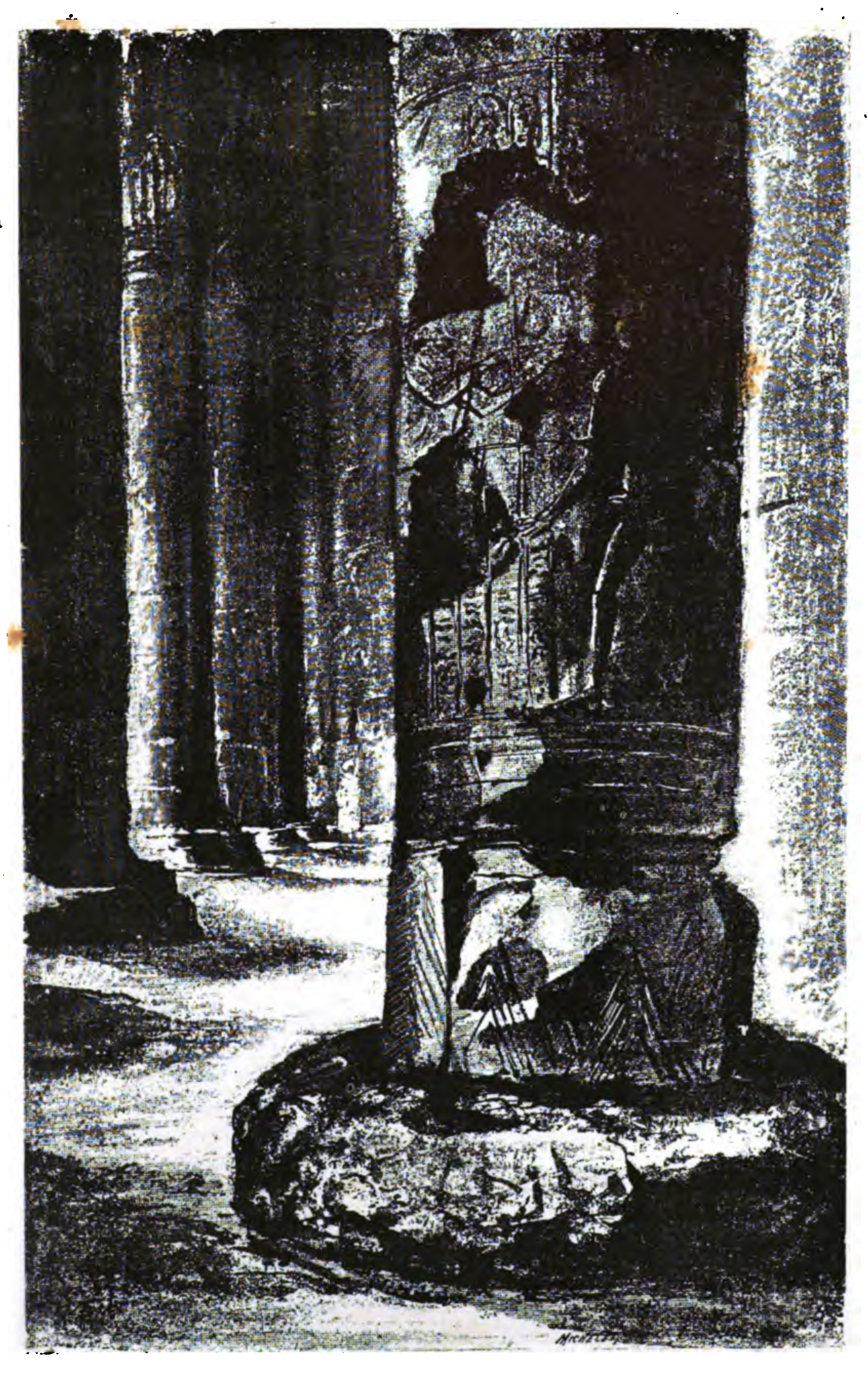
Nos matelots ayant besoin de faire du pain, nous nous arrêtons à Esneh, par 40 degrés de chaleur, entre la réverbération du Nil et celle du quai; aussi s'empresse-t-on de descendre à terre. La ville domine le fleuve et se profile d'une façon très pittoresque sur le ciel; presque toutes les maisons

sont surmontées d'une ou plusieurs tours carrées, ressemblant aux anciens pylônes, seuls vestiges modernes d'une ancienne tradition. Dans ces tours habitent des millions de pigeons que l'on ne mange pas, mais dont on récolte le fumier qui se vend fort cher, surtout dans la basse Égypte. Les Fellahs nous les laissent tirer tant qu'il nous plaît, et vont les ramasser. Ceux qui



Fellahs à Esneh.

tombent dans le Nil provoquent des bousculades effroyables : hommes, femmes et enfants pataugent et s'éclaboussent pour les prendre, et je me suis plusieurs fois donné ce spectacle. Visite obligatoire chez le moudhir, qui est moins intéressant que la moudhirieh qu'il habite ; celle d'Esneh est ravissante. Les cloîtres qui entourent la cour sont surélevés, garnis d'une balustrade en bois, d'un style simple mais d'un joli dessin arabe. De beaux



Intérieur du temple d'Esneh.

arbres au feuillage varié l'ombragent dans toute sa longueur, une fontaine jaillit et murmure au milieu et est animé par des pigeons qui y viennent boire et s'y baignent.

Des chevaux attendent attachés à des anneaux, un dromadaire rumine dans un coin et me regarde du fond de ses grands yeux; des Fellahs, des cawas, des soldats vont et viennent; dans le cloître, une dizaine de Coptes sont employés à vérifier et à tenir les comptes, leur groupe est charmant, et leurs robes noires se détachent étranges au milieu des monceaux de livres et de papiers blancs qui les entourent. Nous sortons de cet endroit frais pour courir la ville, précédés par les cawas du moudhir. La ville est très vivante et très animée; le bazar n'a rien de remarquable, mais le commerce principal étant les étoffes teintes en bleu, nous voyons à chaque instant des banderoles immenses, pendant jusqu'à terre à travers la rue, accrochées à des cordes tendues d'une maison à l'autre, et dont le bleu noir tranche violemment avec le blanc des maisons. Comme il fait grand vent tout cela s'agite, se tord et flotte de la façon la plus amusante et la plus pittoresque. Je visite le temple qui est sous terre. Le portique seul a été déblayé, car pour le remettre au jour il faudrait démolir une partie de la ville qui s'est bâtie sur les terrasses supérieures. On descend 15 mètres pour arriver aux dalles sacrées et l'on se trouve dans une salle superbe, soutenue par d'énormes colonnes, décorées par des hiéroglyphes malheureusement d'une mauvaise époque.

Comme à Denderah, le temple est une seconde, peut-être même une troisième édition d'un très ancien sanctuaire, qui, à l'origine, devait ressembler au temple du sphinx de Giseh. Tel qu'il est, dans son demi-jour, il produit un effet superbe, et les heures que j'y ai passées ensuite à dessiner sont un de mes meilleurs souvenirs.

J'ai souvent parcouru la ville depuis, et j'ai remarqué une fois de plus combien en Orient le pittoresque peut changer tout en se ressemblant. Ce sont les mêmes mendiants, la même puanteur, la même saleté; les enfants sont indiscrets, effrontés, et pourtant timides. J'ai voulu un jour donner une pièce de monnaie à une petite fille qui m'intéressait par sa figure et son allure : jamais je n'ai pu la joindre; ses yeux brillaient d'envie et de convoitise, mais sitôt que j'étendais la main, elle fuyait avec terreur; je quitte ma matraque croyant que c'est cela qu'elle redoute, mais je n'obtiens pas un meilleur résultat; un Arabe d'escorte la saisit au passage et me l'amène

de force en riant ; je lui donne sa pièce, et sa main tremblait en la prenant ; mais, sitôt qu'elle la tint elle se sauva en bondissant de joie.



Porteur d'eau arrosant une rue.

Autour d'Esneh, la campagne est superbe ; le soir le soleil se couche derrière des bois de palmiers qui entourent des cheikhs, et au fond les mon-

tagnes Libyques prennent des tons violets; dans les petits sentiers on croise des files de chameaux, d'ânes et de buffles qui rentrent en ville; l'escorte alors joue du bâton et pousse les animaux n'importe où, dans les blés aussi bien que dans les fondrières, où leurs maîtres courent les chercher, mais vous avez la route libre, au milieu d'un nuage de poussière qui vous étrangle et vous étouffe. Puis le soir, le soleil couché, les Arabes se réunissent en tas au pied d'un énorme sycomore, ils y causent en fumant ou prenant du café; sur les places, des campements de Bédouins allument des feux devant les tentes et font leur cuisine, tandis que l'air est envahi par des millions de pigeons qui reviennent coucher dans leurs tours; tel est Esneh, une des plus charmantes villes d'Egypte. La galanterie pour le beau sexe n'y règne pas sans partage. Un soir que j'avais donné une pièce d'argent à une fille, un grand Fellah qui l'avait vu lui administra aussitôt une volée et lui prit son argent. Un colonel égyptien qui m'accompagnait courut à l'homme, lui arracha son bâton et lui en donna une raclée terrible sur les reins sans qu'il fît autre chose que de pousser d'effroyables cris; puis on lui fit rendre l'argent et on le laissa aller.

Esneh est de toutes les villes d'Égypte, je crois, celle où les Français ont laissé le plus vivant souvenir : un jour que je travaillais à l'ombre, un gamin bien mis m'adressa la parole avec quelques mots de mauvais anglais. Je fis semblant de ne pas entendre; il recommença. « Francaoui, lui dis-je, je suis Français. — Ah! s'écria-t-il en sautant et battant des mains, Francaoui, bonjour Monsieur, bonjour Monsieur, et il se sauva à toutes jambes. »

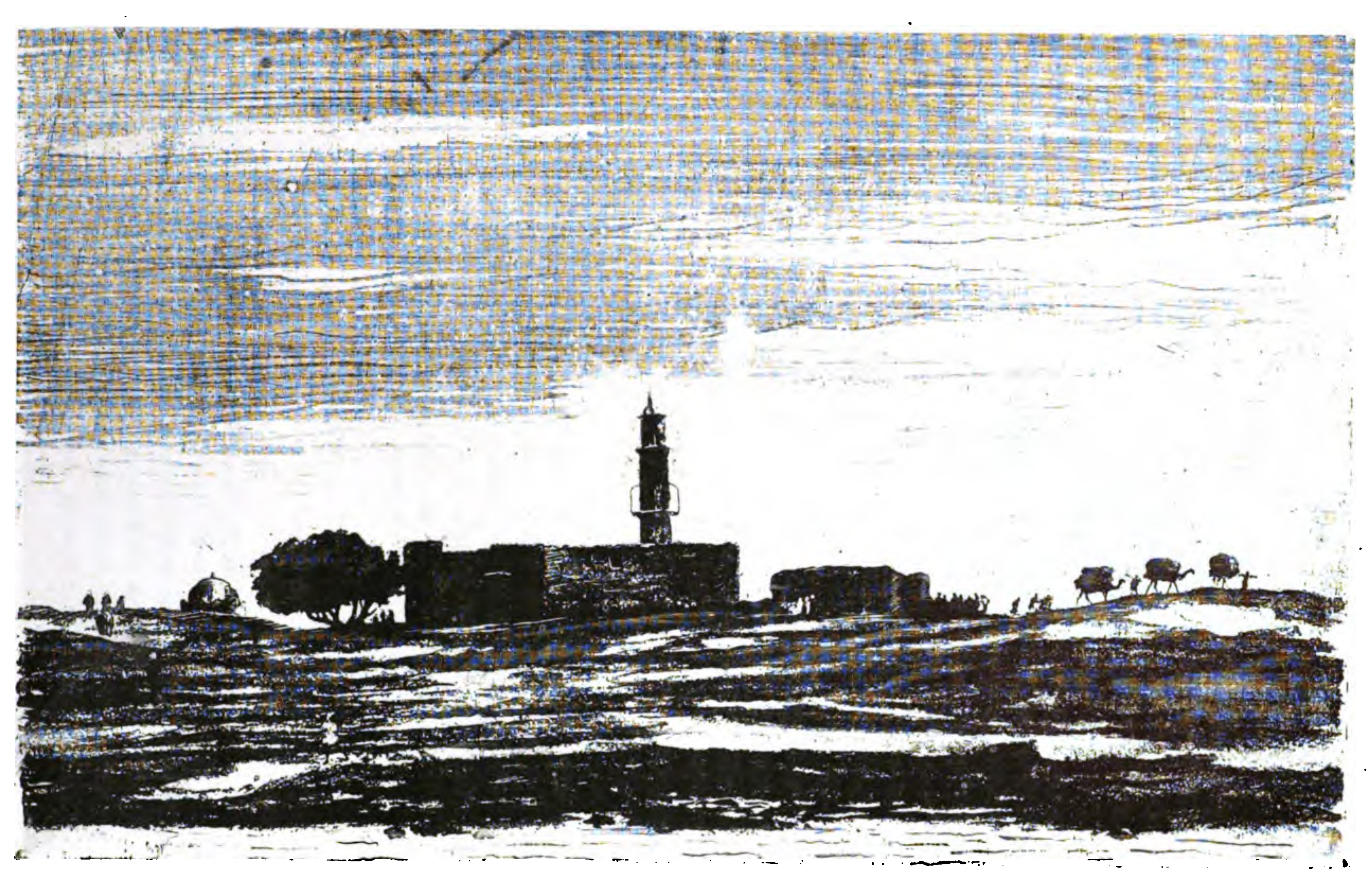
Quelques instants après j'étais environné de tout un pensionnat, allant et venant, parlant bas, se poussant du coude à qui parlerait le premier.

« C'est toi qui parles français? dis-je à celui qui m'avait déjà adressé la parole. — Oui, Monsieur », me dit-il, et dans un parler un peu diffus il m'apprit que tous apprenaient notre langue, qu'ils étaient bien aise de pouvoir causer, et que tout ce qui était là m'apportait ses livres et ses cahiers pour savoir si c'était bien. Me voilà lâchant ma palette et transformé en magister. Les livres étaient bien faits, les devoirs beaucoup mieux que je n'aurais pensé; tous parlaient à la fois, trop heureux de mettre leur science à profit et ils restèrent une heure près de moi. Le maître vint les chercher, les traitant d'effendi. Ce n'étaient pas de vulgaires gamins, c'étaient les enfants riches de la ville, et en me quittant ils m'embrassèrent la main en me disant au revoir. Qui était surpris et bien étonné? C'étaient les

Fellahs qui faisaient cercle et qui n'en revenaient pas de voir tant d'Egyptiens causer avec moi dans ma langue.

Le 20 mars, par un soleil de feu, nous débarquons à Edfou, et nous enfourchons des ânes pour aller au temple. La poussière est atroce, et Dieu sait ce que les ânes et les Arabes qui courent autour de vous en soulèvent. Edfou est laid, les rues sont petites, c'est un village sans intérêt. La seule chose qui m'ait amusé, ce sont de belles négresses nues, n'ayant sur le dos qu'une robe flottante qu'elles ne fermaient pas, et que j'ai surprises au détour d'une ruelle causant sur le pas d'une porte; elles se sont sauvées en criant dès qu'elles m'ont aperçu, mais un peu tard pour leur modestie. Le temple est à l'air libre; il a été entièrement dégagé, et l'arrivée est splendide. Les colonnes, les portiques, les salles, les corridors sculptés et gravés sont bien conservés, bien tenus, et on y circule fort à l'aise et au grand jour. Je suis descendu dans l'antique nilomètre, sorte de puits où les anciennes marques constatant la hauteur de la crue sont encore visibles. Nous visitons les salles obscures, qui ne sont éclairées que par un léger jour du plafond, large d'un pied carré. Avec du magnésium nous apportons le soleil dans ces ténèbres, et nous voyons que même dans ces endroits sombres, les sculptures couvrent les murs à profusion.

Nous nous reposons ensuite sous les colonnes du péristyle et nous montons sur le pylone voir l'ensemble de l'édifice. Ici on peut fort bien se figurer ce que devait être un pareil lieu au temps de sa splendeur, et quelle magnificence devaient représenter ces processions parcourant de semblables galeries, décorées des plus vives et des plus riantes couleurs. Même en haut du pylone nous sommes choqués par une longue liste de noms propres, souvenirs de voyageurs désœuvrés et peu respectueux des monuments. Le plus fameux entre tous est un Américain qui a fait le voyage d'Égypte et de Nubie, un pot de goudron à la main, mettant partout sur les monuments, au fond des hypogées, dans les tombeaux, son nom stupide. C'est Mariette qui a fait déblayer le temple sur lequel s'était installé un village tout entier. Un des savants de la Commission d'Égypte entra un jour dans une des masures bâties sur la galerie. Cette masure était une étable ornée de colonnes et de sculptures, où les hommes et les femmes nus logeaient pêle-mêle avec le bétail. Il leur demanda s'ils étaient commodément dans cet asile, et pour réponse ils montrèrent un bloc de



Couvent copte de la haute Égypte.

granit qui se trouvait au milieu et qu'on ne pouvait déplacer. Cette pierre seule les gênait, dirent-ils.

Quelques-unes des salles servaient aux habitants de terrasses de magasins secrets et de refuges pour eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux et tout ce qu'ils voulaient soustraire au fisc ou au pillage des Bédouins.

Quand Jomard voulut voir l'intérieur du temple, il fallut forcer l'entrée d'une cabane arabe, au milieu des cris des femmes et des enfants. Il descendit par un jour percé au plancher, de largeur à passer le corps ayant une bougie à la bouche et une mesure à la main. Il se trouva dans une salle toute remplie de chauves-souris, et qui n'avait qu'un mètre et demi de hauteur. De là, et par une autre ouverture pénétra dans le second portique, qui était enfoui jusqu'aux chapitaux.

Tel était l'état du monument au commencement du siècle; on ne s'en douterait pas à voir ces beaux et grands espaces bien aérés, bien propres, et qu'inonde la lumière du jour, ou bien ces salles obscures et fraîches, qui vous garantissent d'une chaleur torride. Il faut en remercier Mariette et désirer que son successeur M. Maspéro fasse pour Esneh ce qu'on a si bien fait pour Edfou.

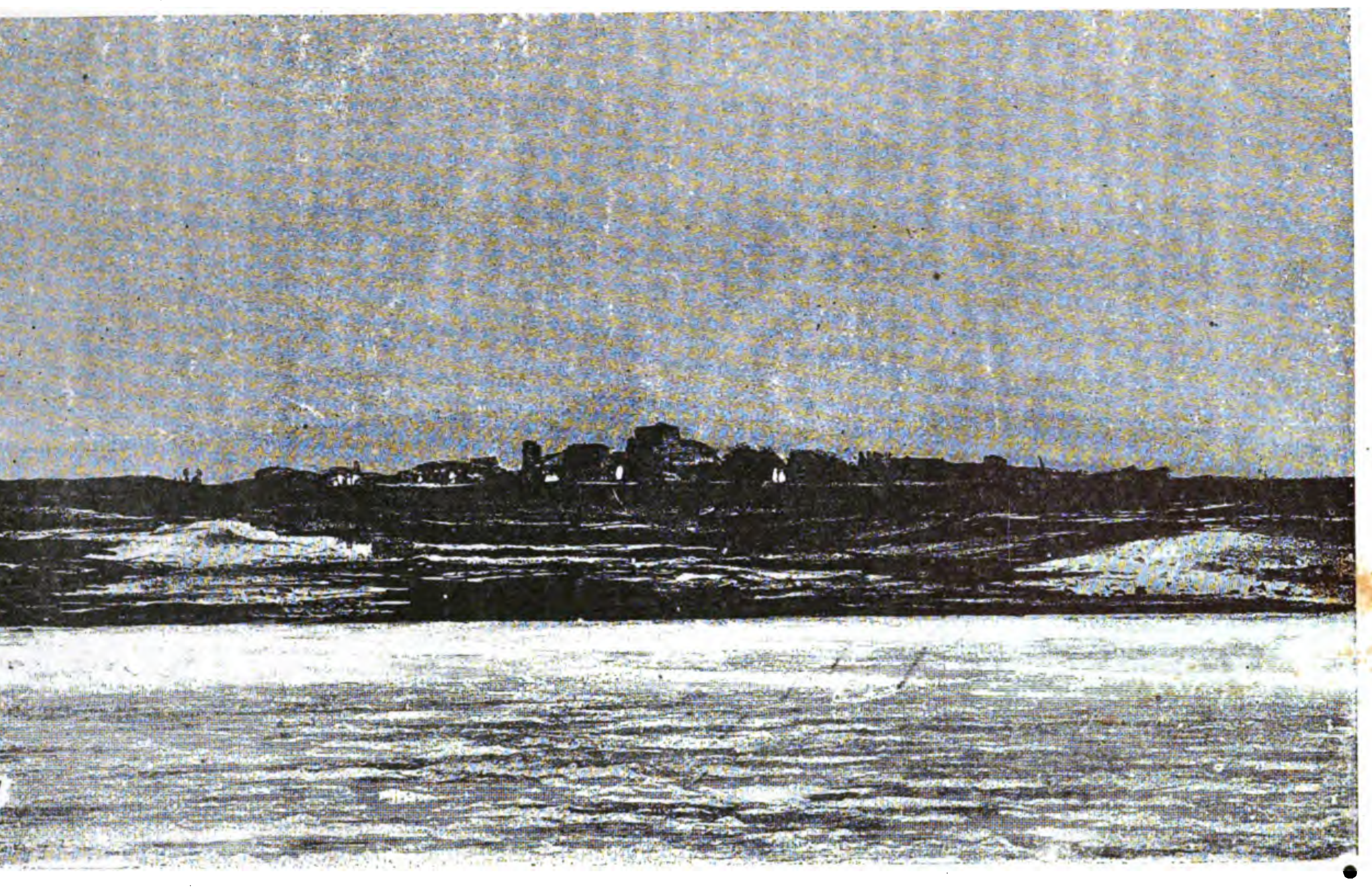
Edfou était comme Denderah, comme Esneh, un lieu consacré dès l'origine de l'Égypte. Là aussi il y eut un temple datant des serviteurs d'Horus. Toutmès III l'aurait dit-on fait reconstruire d'après des plans trouvés dans un livre tombé du ciel. Le monument actuel est plus moderne : construit sous le règne de Ptolémée III Évergète, il fut terminé sous Ptolémée XII. Un des principaux chefs des Ababdehs, tribu qui campe entre la mer Rouge et le Nil dans la haute Égypte habite Edfou.

Pendant que nous étions engravés devant Bayadé on nous amena le Cheickh-el-Beled du pays; c'est comme qui dirait le maire, mais un maire puissant, obéi de tous, dont les ordres et les jugements sont sans appel. Il est vieux, si vieux qu'on le dit contemporain des pyramides; son âge, il l'ignore lui-même, comme tout Fellah, mais à l'œil il paraît près de cent ans. On nous dit qu'il ne veut pas mourir, et que nous sachant sa-

vants, il vient chercher un remède équivalant à l'élixir de longue vie. Nous prenions le café sur le pont, vêtus plus ou moins comme des Bédouins. Vincent seul, notre maître-d'hôtel, en habit, gilet blanc, cravate blanche, se tenait immobile au pied de l'escalier, attendant nos ordres. Le cheikh, le voyant si bien mis, le prend pour le gros bonnet de la flotte, va vers lui, et lui embrasse la main. Vincent est stupéfait; jamais il n'a été à tel honneur, et nous voyant éclater de rire, n'osant s'y joindre, par respect, devient vermillon, bleu, de toutes les couleurs, sans oser perdre sa position respectueuse. On prend notre homme et on l'assied sur une chaise. Sa stupéfaction était inouïe : jamais il n'avait vu un tel meuble de sa vie, et il n'osait bouger. Il promenait ses doigts avec étonnement sur le bois et cherchait à comprendre ce sur quoi il était installé. On le fait fumer, boire du café, etc....

« Mais c'est un cadavre que vous m'amenez là, dit le médecin après l'avoir regardé : emmenez-le, je ne soigne pas les morts. » Mais nous avions besoin de poulets et d'un mouton, seul il pouvait nous les faire apporter, il fallut contenter le vieillard. On lui composa un cordial inoffensif qui put lui réchauffer l'estomac, on lui donna de l'argent et il partit. Une heure après nous avions des provisions.

En passant près d'El Koula je voulus voir la pyramide, la dernière que l'on rencontre en approchant du tropique : comme les berges étaient fort encaissées, je fus obligé de grimper au haut du mât, d'où je faisais un croquis du monument que j'apercevais au loin, quand tout à coup un tourbillon de vent vint incliner la dahabieh : sur la rive arabique d'immenses colonnes de sable s'élèvent dans l'air, cachant les montagnes; notre bateau ne gouverne plus, et pris en travers par la bourrasque il vient donner contre la berge, et glisse en rabotant pendant cent mètres. Au premier moment les matelots ont compris le danger, toutes les rames sont rentrées à bord, une seule est prise et vole en éclats : nos hommes ont pris une amarre et comme des singes sautent à terre, essayant d'arrêter la barque qui les entraîne ; les Fellahs, qui pompaient aux chadoufs et aux saquiehs, accourent à leur aide, et nous nous arrêtons enfin. La barque pivote sur elle-même, présentant sa proue à l'orage et on l'amarre. Je reçois alors en pleine figure une bouffée de ce vent brûlant qu'on appelle le Khamzin : je ne puis le comparer qu'à un jet de vapeur sortant d'un haut-fourneau et, presque suffoqué,



Berges du Nil.

je m'accroche en désespéré à la corde qui me retient en haut du mât; je me hâte de descendre sur le pont, mais mes bras nus sont comme brûlés par cet air de feu, et je cours me réfugier dans ma chambre. La chaleur était atroce : la pendule marquait sept heures et demie du soir, et nous avions 39 degrés; ne pouvant rester enfermé, je saute à terre pour savoir où nous sommes; partout des cultures, des arbres et des cabanes de Fellahs; autour de moi les bestiaux rentrent en courant, activés par le bâton et les cris de leurs gardiens. Je me réfugie dans une petite ferme, propre et bien tenue. Les chameaux et leurs petits y sont bien soignés; les étables, en plein air, formées par un mur et un toit de cannes, n'ont aucune mauvaise odeur. La fermière était une bonne négresse dont les bras plantureux s'agrémentaient d'une foule de bracelets en corne et en ivoire. Elle m'offre du lait de chamelle, qui me séduit peu, mais qui ravit Tape Salé, mon fidèle, qui, malgré sa fatigue d'une journée de rame, n'a pas résisté à la tentation de venir avec moi, par habitude plutôt que par agrément. Comme il apprécie le lait, il s'en fait resservir et c'est moi qui paye. Après un dîner auquel personne n'a pu toucher, on remonte sur le pont chercher un peu d'air, et chacun de rire, car tout le monde est en chemise de nuit, et je suis le plus vêtu avec ma robe et mes bottes arabes. Vers neuf heures il faisait encore 34 degrés, le vent soufflait en tempête, et le reïss était inquiet du lendemain. Impossible de tenir dans ma cabine, et je m'endors sur le pont roulé dans mon burnous. Tout à coup les matelots crient et me réveillent : il vient de tomber cinq ou six gouttes de pluie, de la vraie pluie, c'est un miracle qui met tout le monde debout ; moi qui sais ce que c'est je me rendors, bien sûr que s'il est tombé six gouttes il n'en tombera pas sept, et bercé par la petite lame du fleuve. Depuis combien de temps étais-je endormi, je l'ignore, quand je suis réveillé en sursaut par un bruit inattendu : des gens courent, crient, appellent, le bateau est secoué comme par une tempête, les cordages craquent, partout le mot Allah résonne à mes oreilles. Brusquement tiré de mon premier sommeil je saute sur mes pieds, sans comprendre : je regarde vers le Nil, il a disparu, devant moi la mer immense, en furie, éclairée par une lune blafarde, un vent à tout casser, des nuages fuyant dans le ciel avec une rapidité vertigineuse, une atmosphère incompréhensible : le reïss s'approche de moi : Khamzin, me dit-il, et il me fait signe de boucher mes lèvres avec mon haïk. Je comprends alors mon illusion : le sable du désert soulevé par la tempête me cache la berge, et j'ai pu un ins-

tant me croire sur mer à mon brusque réveil; j'aide aux hommes à replier les tapis, ranger les livres et autres objets que la tourmente emporterait comme un fétu de paille, puis je descends sur la berge, voir si l'on double solidement les amarres et je me réfugie au salon où je m'endors à l'abri et de fort mauvaise humeur. Le lendemain au réveil notre dahabieh offrait l'aspect de la désolation ; partout du sable, dans nos lits, dans nos boîtes, dans les instruments de physique, etc., et il faut se mettre à nettoyer tant qu'on peut : mais comme le vent est tombé avec le jour, et que nous devons rester où nous sommes, je prends mon fusil et Tape-Salé, et je m'enfoncé dans la plaine qui est charmante. Partout des cultures, des petits bois, des maisons et des villages, surmontés d'innombrables pigeonniers : les Arabes font la moisson, les bestiaux sont à la pâture, on se croirait en Provence. La chasse est bonne et facile: Tape Sala a plein ses bras de cailles, de huppes, pigeons et tourterelles : on ne ramasse plus les corbeaux ou les corneilles, et les alouettes se mettent dans un sac. A mon retour, je suis abordé par un Égyptien en redingote et tarbouch, qui me fait signe de l'amener à bord avec moi. Là on s'explique. Comme nous avons le pavillon égyptien, il vient nous saluer, vu qu'il est du Gouvernement, il arrive du Soudan et nous invite à venir à son bord.

Je suis de ceux qui acceptent l'invitation et nous montons en felouque pour aller voir notre Soudanien. Mais quelle horreur en arrivant ! Ce n'est pas un bateau, c'est une chose sans nom, qui tient le milieu entre l'arche de Noë et la ménagerie. L'avant tout entier disparaît sous un mètre de fumier sur lequel se vautrent les matelots, des chèvres, des moutons, un cheval, trois dromadaires, un âne, des poules et des dindons : un peu partout des femmes et des enfants. Sur le rouf, les soldats et leurs ménages font la cuisine : quelles femmes ! des femelles tout au plus ; elles sont si peu habillées qu'on peut les appeller nues : pour les vieilles c'est à reculer, les jeunes sont mieux, une surtout nous montre un dos charmant. On prend un affreux café à la canelle, puis on me fait essayer deux dromadaires que l'on vendrait bien : mais ils sont si durs qu'ils n'ont aucun succès, et nous quittons nos passagers, en secouant nos habits qui conservent cette affreuse odeur de buffle, propre à tous les intérieurs égyptiens peu soignés.

Dans la journée je vais voir la pyramide, en suivant une chaussée naturelle formée de dalles de calcaire, qui semble l'œuvre des géants. La pyra-



Pyramide d'El Koula.

mide est petite, et on était en train de la fouiller pour rechercher le tombeau; des nuées d'Arabes s'employaient à cette besogne, et les bâtons de mes gardiens m'ont été fort utiles pour n'être pas étouffé par tout ce monde qui tendait la main en criant : Bacchich. Je vais m'asseoir au fond des fouilles où je trouve un peu d'ombre : le temps était couvert à mon départ, mais le soleil s'est levé, et comme je n'ai ni turban ni ombrelle je souffre beaucoup, mes pieds sont rôtis par la chaleur du sol. Heureusement le vent du nord se lève et me rafraîchit, je puis gravir la colline qui domine le village d'où je découvre une vue splendide : à une distance inappréciable,



Sycomore de Bayadé.

la chaîne Libyque se perd à l'horizon. Deux vallées jadis cultivées et fertiles se séparent à mes pieds, au milieu coulaient deux cours d'eau qui se sont taris, et le désert est arrivé : une route à chameaux se distingue sur le sable, elle mène à la grande oasis ; le Nil comme un filet d'argent serpente au fond de la plaine, le long des montagnes de l'Arabie, liséré d'un petit galon vert tendre. C'est ce qu'on appelle l'Égypte, pauvre pays en train de mourir si l'on n'y apporte un prompt remède. De là où je suis on voit bien cette œuvre de fourmis que font les Fellahs pour cultiver ce qui leur reste de terres, et encore sont-ils obligés de pomper de l'eau pendant six mois pour vivre.

En redescendant je traverse un grand village, où je m'arrête sous un sycomore : les notables viennent bientôt voir l'étranger que le hasard amène, et me serrent la main à l'égyptienne; des nuées de pigeons s'abattent près de moi, sans souci de mon fusil qui ne leur a, du reste, causé aucun dommage; puis la soif se faisant sentir, je me dirige vers une fontaine où des femmes puisaient de l'eau : une d'elle, jolie fille de quatorze à quinze ans, me tend sa gargoulette, à laquelle je donne une bonne accolade, et la lui rendant je dépose quelque monnaie dans sa main ; son enfant s'échappant d'auprès d'elle, lui fit faire un geste brusque qui ouvrit sa robe, et me permit de voir un superbe corps de femme, pas encore déformé, ce qui est rare : à son bras elle portait un énorme anneau en ivoire, qui me faisait envie, mais on ne pouvait l'ôter; mis jeune, il entre facilement, mais le bras venant à grossir, on ne peut l'enlever qu'au prix de très grandes souffrances, et même pour de l'argent les femmes ne consentent pas toujours à supporter cet horrible supplice. A la tombée du jour je regagnais le Nil, la dahabieh qui descendait au courant me ramassa au passage et je pus assister au plus beau lever de lune que j'aie vu de ma vie. L'air nettoyé par la tempête de la veille était d'une pureté inouïe, les étoiles se voyaient à l'œil nu comme à travers un télescope, et la voie lactée traçait au-dessus de nos têtes un sillon éblouissant. La lune monta lentement par-dessus les rochers de la chaîne Arabique, nous inondant de sa lumière, et semant à profusion ses reflets d'argent sur le Nil qui à cet endroit est d'une largeur considérable; la clarté était telle que pendant deux heures j'ai pu dessiner des barques qui suivaient la même route que moi, tout comme en plein jour, et il fallut prendre son grand courage pour s'arracher à ce spectacle, et aller dormir dans une cabine surchauffée par la chaleur du jour. Les étoiles se voient en Égypte comme nulle part ailleurs : quand on arrive sous la zone torride les nouvelles constellations, qui forment un autre ciel pour nos yeux européens, achèvent de nous dépayser, mais leur splendeur merveilleuse défie toute description.

Un ancien grand pays, carrières abandonnées, ville perdue et oubliée, temples, spéos et hypogées habités par les chacals et les hyènes, plaines jadis cultivées transformées en désert, tel est Djebel-Selseleh. Là le Nil a changé son cours, modifiant son régime dans toute l'Égypte par ce seul fait, et là est encore le nœud du problème qui sera la fortune à venir avec



Ma tente à Djebel-Selseleh

l'eau, ou la ruine par le désert. Jadis même une barrière de rochers formait une cataracte et retenait les eaux supérieures à un niveau élevé. Ce seuil s'est usé et le fleuve, en s'abaissant, a causé la ruine et la mort dans d'immenses pleines qui ne sont plus qu'un désert aride et brûlant.

En y abordant, la dahabieh touche entre deux roches qui la retiennent comme dans un étau : voyant notre détresse, les Nubiens qui étaient sur les autres barques jettent leurs robes et leurs turbans, et sautent à l'eau pour nous porter secours. Ils nous arrivent en faisant mille bonds, mille folies, se jouant dans l'eau comme dc vrais marsouins.



Speos à Djebel-Selseleh.

Ils sont merveilleusement bâtis, et leur peau du plus beau bronze reluit au soleil avec des reflets du plus pur métal. Ils s'adossent à la barque et la soulevant sur leurs épaules, ils la remettent à flot au bout de quelques efforts.

Une fois débarqué je constate que, vu de près, le lieu où je suis est encore plus triste et plus abandonné que vu du fleuve : quelques rares fellahs rôdent inquiets autour des matelots qui font le campement, et nous regardent avec défiance : pas moyen de leur faire faire un ouvrage si minime qu'il soit.

Un vieil Arabe, riche, dit-on, prévoyant qu'il y aurait profit pour eux, les engage à se mêler à nos gens, mais ils ne lui obéissent pas.

« Ah ! dit-il en soupirant, si j'avais un tarbouch pour me coiffer, je les ferais obéir. »

Le mot m'étant répété, je lui en fais donner un, d'une usure respectable, mais qu'il met sur sa tête avec bonheur, puis, brandissant son bâton :

« A présent tout le monde va me prendre pour un employé du gouvernement, et gare à mon bâton si on n'obéit pas. »



Village fellah de Djebel-Selseleh.

Puis il partit triomphant en nous annonçant sous peu son retour, escorté par tous les gens dont nous pourrions avoir besoin. Inutile de dire qu'on ne l'a jamais revu.

Pendant mon séjour, j'avais fait installer ma tente au milieu d'un bouquet de palmiers, au bord du fleuve, dans un coin charmant d'où mon re-

gard embrassait de mon lit tout le cours du Nil en amont et en aval; mon privé était des plus confortables : la tente, bien blanche à l'extérieur, était garnie intérieurement d'une étoffe à fleurs des plus gaies, le lit excellent, sur la terre un tapis de Smyrne bien épais, un autre devant la porte, de bons sièges en toile, une table, mes armes, mes livres, et tout ce dont j'avais besoin. Les deux portes ouvertes entretenaient un courant d'air fort appréciable à certains jours, et mes Nubiens accroupis à l'ombre, à ma porte, veillaient sur moi et sur mes affaires, précaution fort utile, étant donné le nombre de rôdeurs qui nuit et jour me surveillaient de loin, prêts à saisir la moindre occasion de vol et de rapines. Dans mes palmiers perchaient une foule de tourterelles que ma présence inattendue troubla pendant quelques heures; mais elles se firent vite à mon voisinage, et constatant que mon fusil ne leur réservait aucune surprise désagréable, elles finirent par reprendre leurs habitudes, et de plus elles venaient jusqu'à boire l'eau de mes gargoulettes et manger dans ma tente les miettes qui traînaient sur mon tapis.

Quant aux aigles que nos débris de cuisine attiraient de fort loin, ils eurent à se plaindre de mon voisinage, et il ne se passait pas de jour où les Nubiens n'en pussent ramasser trois ou quatre. N'ayant pas fait battre les visiteurs indigènes le premier jour de mon installation, je fus bientôt en butte à leurs indiscrétions. Les enfants surtout étaient odieux ; quant aux femmes, toutes vieilles et laides, me montrant une poitrine que j'aurais préféré ignorer toute ma vie, elles apportaient leur crasse et leur nudité aussi près que possible, restant des heures entières accroupies à me regarder d'un air hébété : à la longue je dus établir une consigne sévère et user des bâtons de mes Nubiens pour jouir d'un calme et d'une solitude relatives.

Au milieu du désert, loin de nous, s'était établi le campement des ingénieurs ; il n'avait fallu qu'une matinée pour créer un village très pittoresque : les huttes étaient faites de cannes à sucre et de voiles soutenues par des piquets ; il y avait chambre pour ces messieurs, cuisines, salle à manger, cabinet de physique, caserne pour les hommes de peine que les cheikhs amenaient tous les matins des villages éloignés, écuries pour les ânes, chameaux et moutons, en un mot une installation complète, un village improvisé auquel notre drogman Ben Silum donna son nom.

Souvent, le soir, je prenais un dromadaire et j'allais vers le coucher du soleil faire une visite à l'Institut et aux savants, qui se moquaient de mon établissement qu'ils appelaient l'École des beaux-arts. Ce furent mes meilleures soirées de la haute Égypte, quand, par ce grand calme, à la tombée du jour, se levait le vent du nord, nous apportant une fraîcheur délicieuse, et que je m'en allais seul, accroupi au haut d'un dromadaire, laissant ma pensée s'égarer dans le passé et le présent de ce pays si étrange et si peu connu encore. Parfois au loin j'apercevais, haute d'un pouce, une forme noire marchant à travers la plaine : c'était un Fellah ou un Bédouin gagnant un des villages du Nil, et on ne saurait croire combien, dans ces solitudes, le moindre incident prend de l'intérêt : Où va-t-il? d'où vient-il? qui est-ce? va-t-on pouvoir lui parler? Toutes questions qui occupent jusqu'à ce que l'on se rejoigne, ou que l'homme ait disparu : alors on pense à autre chose.

Parfois le désert vous montre des mirages merveilleux où l'eau, les arbres, les villes et les bateaux vous laissent entrevoir des pays impossibles et charmants, auxquels on n'atteint jamais. Quand on avait la lune, la marche de nuit était encore plus agréable et pour jouir de la fraîcheur je jetais mon casque à un des hommes qui m'escortaient, et je laissais le vent me rafraîchir la tête qui, bien que rasée, n'en souffrait pas moins, tout le jour, des attaques d'un soleil de feu. Du reste, dès cette époque nous avions simplifié nos costumes autant que possible : plus de chemises ni de bas; vêtus de longues robes flottantes, rattachées par des ceintures de soie, les pieds dans des doubles bottes ou dans d'énormes chaussures du pays dont le bout se relevait en pointe, un burnous sur le dos, un haïk, qui servait de turban et de chemise, des couffiehs en soie flottant autour de la tête, le tout accroché suivant la fantaisie, les habitudes ou les caprices de chacun : la caravane présentait l'apparence la plus étrange et la plus inattendue par ses contrastes, et comme les augures antiques on ne pouvait se regarder sans rire.

Le pays était plein de serpents et de scorpions habitant les rochers qui nous entouraient.

Les Arabes, sitôt qu'ils en voyaient un se glisser sur les rochers, poussaient de grands cris et lui jetaient des pierres. Moi, je leur envoyais du plomb, mais j'en ai peu tué. Les scorpions étaient plus redoutables, mais un seul de nos hommes en fut atteint. On l'amena aussitôt, et notre

Esculape, homme de premier ordre, lui mit sur la plaie une pâte qu'il composa aussitôt, et le lendemain il n'y paraissait plus; mais comme la peur avait troublé le malheureux, on lui mit je ne sais quelle poudre dans du cognac et on voulut le faire boire; comme bon musulman il refusa, et il fallut l'ordre exprès d'un colonel, de Moukhtar-Bey, pour le décider à avaler la médecine, dont il se trouva bien du reste.

Les carrières de Djebel-Selseleh ont été jadis les plus importantes de l'Égypte, et c'est une étude fort curieuse de les visiter : telles qu'elles sont, on les croirait abandonnées d'hier. Vous y voyez un sphinx presque ter-



Sphinx ébauché des carrières de Djebel-Selseleh.

miné, qui tient encore à la roche; plus loin c'est un épervier colossal, qu'une main stupide a décapité et qui gît sur le côté attendant qu'on l'emporte. Ces vastes exploitations, bien orientées afin que l'on pût travailler sans être brûlé du soleil, ne servent plus que de repaires aux fauves, et j'ai souvent poursuivi les chacals dans leurs salles immenses, qui rappellent les temples bâtis avec les matériaux que l'on est venu chercher là; plusieurs fois j'ai voulu profiter de la lune pour chasser la nuit. On m'achetait un mouton maigre que l'on plaçait à la tombée du jour sur un rocher découvert, où le tir était facile. Accroupi et roulé dans mon burnous, j'étais tout attention pendant deux ou trois heures; mais comme la chaleur du jour avait été suffocante, la fatigue extrême, je m'endormais en disant à mon

Nubien de veiller et de m'avertir s'il paraissait quelque chose; puis le fusil sur mes genoux, un autre près de moi à portée de ma main, je fermais les yeux et m'envolais dans le pays des songes. Quand je me réveillais, il faisait grand jour, mon homme ronflait près de moi de toutes les forces de ses poumons, le mouton était mangé, et quelques vautours achevaient de nettoyer la carcasse que les chacals avaient promenée au loin. Après quelques essais qui se terminaient invariablement de la même façon, je renonçai à la chasse de nuit à Djebel-Selseleh.

Un jour que le vent du midi m'avait enlevé toute envie de travail ou de promenade, je vis se diriger vers mon campement une file de dromadaires, montés par des gens dont les turbans immenses m'annonçaient des Bédouins venus de loin, du côté de la mer Rouge. Après quelques pourparlers avec nos hommes, ils descendirent de leurs bêtes, et un des domestiques vint me les annoncer. C'étaient des cheikhs qui, par ordre du gouvernement, venaient prendre nos ordres, se mettre à notre disposition, et nous donner, sur les bassins éloignés dans le désert, les renseignements que nous pourrions leur demander. En l'absence de mes compagnons je les reçus : ils s'assirent à la porte de ma tente, accroupis sur le tapis, et je leur offris du café, du tabac, cigares et cigarettes. Ils étaient superbes; grands, bien faits, bien découplés, d'une figure régulière et expressive, effroyablement couverts pour se garantir du soleil, la tête abritée par des turbans insensés de dimension, armés de sabres et de mauvais fusils; ils n'avaient rien de commun avec le Fellah du Nil, qu'ils méprisent du reste, et dont ils sont plus que redoutés. Je pus causer longtemps, grâce à l'interprète, leurs réponses claires et intelligentes m'intéressaient fort, et furent très utiles à nos ingénieurs que j'envoyai chercher à leurs travaux. Ils regardaient mes chevalets, mes études, avec une curiosité d'enfant, ma palette surtout les émerveillait. Quand on leur eut montré à bord les cartes et qu'ils eurent répondu aux questions, ils s'en allèrent, mais ils revinrent vers moi, pour me saluer et me toucher le creux de la main; l'un d'eux me pria de mettre sur le fourreau de son sabre la couleur verte qui s'était effacée, ce que je fis à l'instant. Mais comme les tons environnants paraissaient ternes à côté du ton frais, il fallut mettre du rouge, puis du blanc, et à chaque coup de pinceau c'étaient des cris de joie et d'admiration. L'opération terminée il me remercia avec de grandes démonstrations, et me supplia de les accompagner dans leurs montagnes, me garantissant que nul

accident ne m'arriverait en route et que les plus grands honneurs m'étaient réservés. Je dus décliner l'offre, bien tentante pour moi, de cette excursion; j'étais à la veille de partir. Ils appartenaient aux tribus qui, pour ne pas payer l'impôt, ont quitté les bords du Nil et se sont réfugiées au loin. Quand ils ont besoin de fourrages pour leurs bestiaux, ils viennent dans la vallée et y achètent le nécessaire, puis ils s'en retournent.



Intérieur d'un spéos à Djebel-Selseleh.

L'impôt a chassé de la sorte bien des gens qui ont gagné les oasis ou les montagnes. Voici un exemple de l'administration locale et de ses procédés. Dans les temps de sécheresse on monte l'eau au haut des berges au moyen de chadoufs, mues par des hommes, ou de saquiehs, mues par des buffles. Ces deux pompes sont taxées d'un impôt, ce qui déjà est absurde. Dans un village il y avait quinze saquiehs payant un revenu fixe. Une vint à être

abandonnée. Le collecteur augmenta les quatorze autres de façon à avoir toujours la même somme. Trois ou quatre furent par la suite mises hors de service; même calcul, et augmentation pour ceux quiconti nuaient, et comme, dans cet état de choses, quatre autres furent forcées d'interrompre, faute d'argent, que ceux qui restaient payaient toujours pour les quinze qui étaient censés exister, ils cessèrent à leur tour, et le fisc perdit par cette administration et l'impôt des pompes en entier, et l'impôt de tout le pays qui, n'étant pas arrosé, fut abandonné.

En face Djebel-Selseleh, sur la rive droite, les rochers sont remplis de tombes, de spéos, d'hypogées, où l'on peut voir de très remarquables sculptures. Les inscriptions les plus intéressantes y sont gravées, et entre autres une très belle prière au Nil. Par les fortes chaleurs, j'allais souvent m'y réfugier, pour trouver la fraîcheur et l'ombre. Abrité dans les galeries, ou assis au fond d'une niche, à la place d'une statue mutilée et abattue, je pouvais travailler et braver la chaleur du jour. Autour de moi, mes gardiens s'étendaient et dormaient à poings fermés; aussi, quand on me voyait monter dans la felouque et gagner la rive gauche, c'était à qui m'accompagnerait, et mon escorte officielle était augmentée de pas mal de volontaires.

Un jour on m'apporta une jeune gazelle vivante. Elle avait un mois à peine, et ses grands yeux de velours vous regardaient et vous imploraient. Elle n'avait pas l'air satisfait, roulée dans un burnous qui lui liait les pattes. On l'acheta 5 francs, un talari. On la mit en pension chez une Fellah qui avait une chèvre, espérant qu'elle l'allaiterait : il n'en fut rien, et un beau jour on trouva la cage vide; elle avait regagné son désert, et dans son intérêt je crois qu'elle a eu raison. Du reste la gazelle s'apprivoise très vite et très bien. Dans les quartiers arabes du Caire et d'Alexandrie, on en voit qui flânent dans les rues, sur les trottoirs, au milieu des voitures, et elles n'hésitent pas à envoyer un coup de tête à celui qui les ennuie ou se trouve sur leur route, fût-il homme ou fût-il chien.

Nous avions emmené d'Edfou, sous prétexte de nous servir d'intermédiaire auprès des Fellahs, une espèce d'administrateur de province, effendi comme qualité, et qui était bien l'être le plus ignoble que j'aie vu. Lui servait-on de la viande, il la prenait avec ses doigts. En se mettant à table, il puisait dans le dessert avant la soupe, et vous disait : Pourquoi est-ce là, si on ne doit pas en manger ? A peine installé, il fit venir des soldats pour sa grandeur, son cheval, se fit faire des cadeaux par les pauvres diables que

nous employions, les battant, les injuriant, et personnellement propre à rien. On fut obligé de renvoyer, lui, ses soldats et son cheval, et il s'en fut voler ailleurs dans sa province.

Je me souviens d'avoir vu un effet bien rare, un jour que je revenais vers le Nil sur mon dromadaire. Le soleil se couchait, mais il faisait une température horrible, rappelant l'enfer du Dante. Devant moi le ciel était couleur de plomb, le désert rouge brique, et quelques nuages frangés d'argent, au-dessus de ma tête, étaient éclairés par les derniers rayons du soleil.



Spéos de Djebel-Selseleh.

Le silence était effrayant, mes Nubiens marchaient courbés contre leur habitude, et le dromadaire tournait sa tête vers le nord, cherchant à humer de ses naseaux une brise fraîche qui ne venait pas. A un moment, j'entendis comme un bruit prolongé de roulement de tambour ou objet analogue, sans que rien ne pût m'indiquer d'où cela pouvait venir. Les hommes hâtèrent le pas et pressèrent ma monture en me parlant arabe, et comme j'étais seul avec eux je ne les compris pas. A mon retour je racontai le fait au drogman, qui me dit que ce bruit s'entendait parfois du côté où nous étions, mais que je le retrouverais bien plus fréquent lorsque nous irions dans le désert du côté de la mer Rouge; mais il ignorait d'où cela provenait.

Rentré au Caire, Mahmoud l'astronome, à qui j'en parlai, m'avoua qu'il n'en savait pas plus que moi. J'ai gardé de ce fait un singulier souvenir, comme celui d'une chose mystérieuse et inexpliquée. J'ai appris depuis mon retour que ce phénomène se produit également dans le Sahara algérien, où les indigènes le considèrent comme un signe de malheur et en ont une terreur folle. Il se peut que le vent, dans ces solitudes infinies, en soit la seule cause, par sa manière de frapper les pierres et les herbes sèches sur le sol.

XI

Le désert. — Les caravanes. — Comment s'est formé le désert. — Koum-Ombos. — Assouan. Zone torride. — Un chemin de fer à travers le désert. — L'île de Philæ. — Un sport original. — Le crocodile. — Les scarabées.

Pour ceux qui n'ont pas vu le désert, nulle description ne leur en donnera l'idée. La comparaison poétique du désert et de la mer est plus littéraire que réelle. Prenez n'importe quel pays, plat ou accidenté, raviné ou montagneux, ôtez toute végétation, faites tarir les sources, vous aurez le désert. En Nubie et sur la rive droite du Nil, c'est une plaine infinie, sans bornes, où l'on se guide plus par de rares points de repère que par la boussole.

La route une fois connue et adoptée se marque par des tas de pierres, que chaque voyageur doit augmenter lors de son passage par un caillou ou une brique qu'il ramasse souvent à cet effet bien avant d'arriver au point convenu. D'autres fois, c'est un tas d'ossements, vrai charnier qui sert de perchoir aux aigles ou aux vautours, qui indique la route. Ce tumulus s'augmente de tous les débris de squelettes que l'on trouve et qu'on y rejette. Quand on a un chameau à abattre, c'est là que l'on fait l'opération.

L'histoire des caravanes ensevelies n'a rien de sérieux. Quand le Khamzin souffle, on s'arrête, non parce que le danger est de mourir suffoqué, mais parce que la poussière soulevée empêche de voir ces remarques et qu'on perdrait la route. L'Arabe qui s'est égaré est perdu, car il retrouve rarement le puits ou l'oasis vers lesquels il se dirige, et le soleil et la soif ont bien

vite raison de l'homme et de la bête. Aussi, quand l'Européen peut, à l'aide de la science et de l'orientation raisonnée, retrouver la route, il devient grand entre tous, et l'Arabe n'a rien à refuser à celui qui connaît son chemin dans les sables.

Voyager seul ou en petite troupe est dangereux : une bande de pillards arrive vite, vous dépouille et vous abandonne à une destinée trop certaine; mais si vous êtes bien accompagné, surtout si l'on voit des fusils, vous êtes respecté et bien reçu.

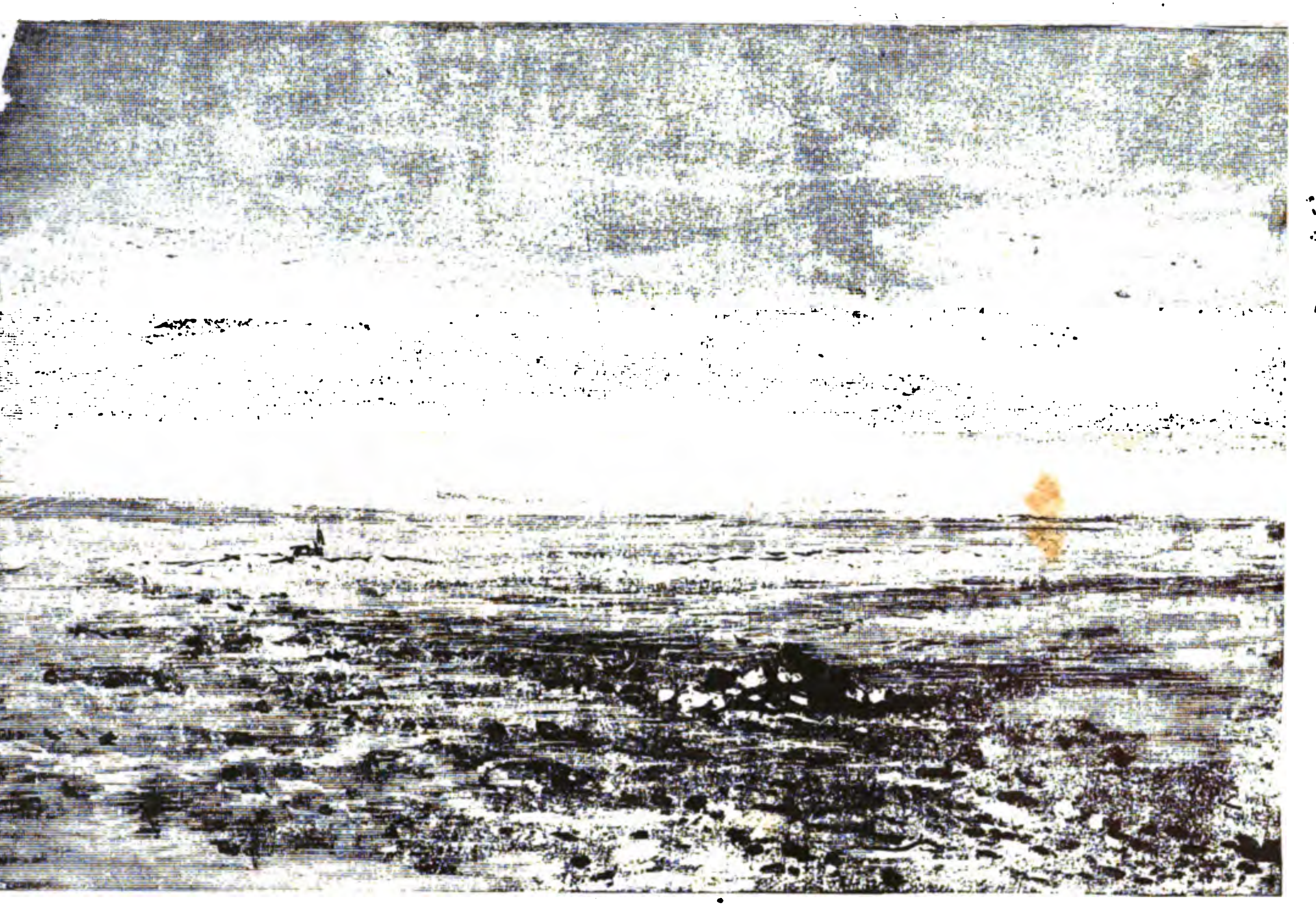
Dans le désert Arabique les caravanes ont fort à souffrir quand elles vont à la Mecque. Certaines tribus bédouines, juives, leur font une rude guerre, et ne laissent passer que moyennant tribut. Il y a quelques années, le tapis qui chaque année va du Caire à la Mecque, toucher le tombeau du prophète, fut volé par ces juifs, auxquels on n'avait pas voulu payer la rançon. Le larcin accompli, on fut bien embarrassé et on s'arrêta Un exprès fut envoyé au Caire, vers le khédive Ismaïl pour demander du secours.

Celui-ci voulut envoyer des troupes et tout saccager, mais on lui fit comprendre l'inutilité de ses menaces, et qu'il valait mieux payer, ce qui fut fait. Mais les juifs, furieux qu'on eût voulu les tromper, exigèrent, pour rendre le tapis, un tribut double, qu'il fallut donner, et depuis lors la somme exigée cette fois-là a été maintenue.

Dans ce même désert, près de la mer Morte, une autre tribu juive, également bédouine, a une singulière spécialité. Quand on traverse son territoire sans sauf-conduit, elle prend les voyageurs, les dépouille, les laisse nus comme vers, hommes, femmes et enfants, et les abandonne ainsi. Il y a deux ans, le comte Strogonoff trouva dans cet état un Russe et sa femme, qui s'étaient aventurés dans ces parages, et les fit rapatrier. Leur chef est du reste un homme fort honnête, et si par hasard une caravane munie de son sauf-conduit souffre de quelque larcin, au bout de quelques heures il fait rendre les objets volés avec des excuses.

Le désert est habité par des oiseaux de proie, des hyènes, des chacals et des gazelles. Lorsqu'auprès d'un puits on a tué une de ces dernières, on n'a qu'à la laisser sur place et se cacher; vingt minutes après, sans que l'on sache d'où ils viennent, d'innombrables vautours apparaissent dans le ciel et planent autour de la bête morte.

Quant aux hyènes et aux chacals, ils apparaissent à la nuit tombée,



Le désert entre Korosko et Berber.

rôdant autour des feux et poussant des cris fort désagréables. On a beau les tuer, un quart d'heure après il en vient d'autres, et ainsi jusqu'au lever du jour où tout disparaît à l'horizon.

Le désert est parfois très vert et rempli d'herbes et d'arbres. Entre le Soudan et la mer Rouge, non loin de l'Abyssinie, une partie de la route adoptée traverse des plaines immenses couvertes de plantes épineuses et d'alfa, mélangées à des gommiers. Ce désert est celui de Massaouah; il ressemble aux steppes de la Hongrie et de la Russie: le gibier y est abondant, et l'on y mène pâturer les troupeaux une partie de l'année; mais le plus triste de tous les déserts, c'est celui qui se forme dans les montagnes,



là, règne une chaleur inouïe, tant par le soleil que par la réverbération du sable et des roches, ce qui rend tout trajet impossible à certaines heures du jour.

Entre le Nil et la mer Rouge les routes suivent des vallées ainsi formées, mais qui jadis étaient des fleuves affluents du Nil et qui gardent encore, mêlées à leurs sables, les coquilles que l'on retrouve vivantes à quelques lieues de là.

On ne croirait pas que ces déserts sont en grande partie formés par la terre végétale la plus riche et la plus précieuse, et qu'elle n'est que le limon du Nil brûlé et calciné par quelques milliers d'années d'une chaleur torride. A la moindre pluie, à la moindre humidité même dans l'air, on est surpris de voir se développer une végétation rare, mais vivace, qui prouve

que ce terrain ne demande que de l'eau pour rendre du blé. Le sable du désert n'est qu'une poussière provenant de la décomposition des terrains et des roches : par places, son épaisseur n'est que d'un pouce à peine, rarement il atteint plus d'un pied ou deux. Sa légèreté est extrême et le vent le soulève et le promène à la moindre brise : il fatigue les yeux, brûle la gorge et cause des soifs ardentes auxquelles il faut savoir résister.

Dieu n'a pas créé le désert, comme l'ont prétentieusement écrit quelques savants théologiens. Le désert est l'œuvre de l'homme qui a coupé les bois,



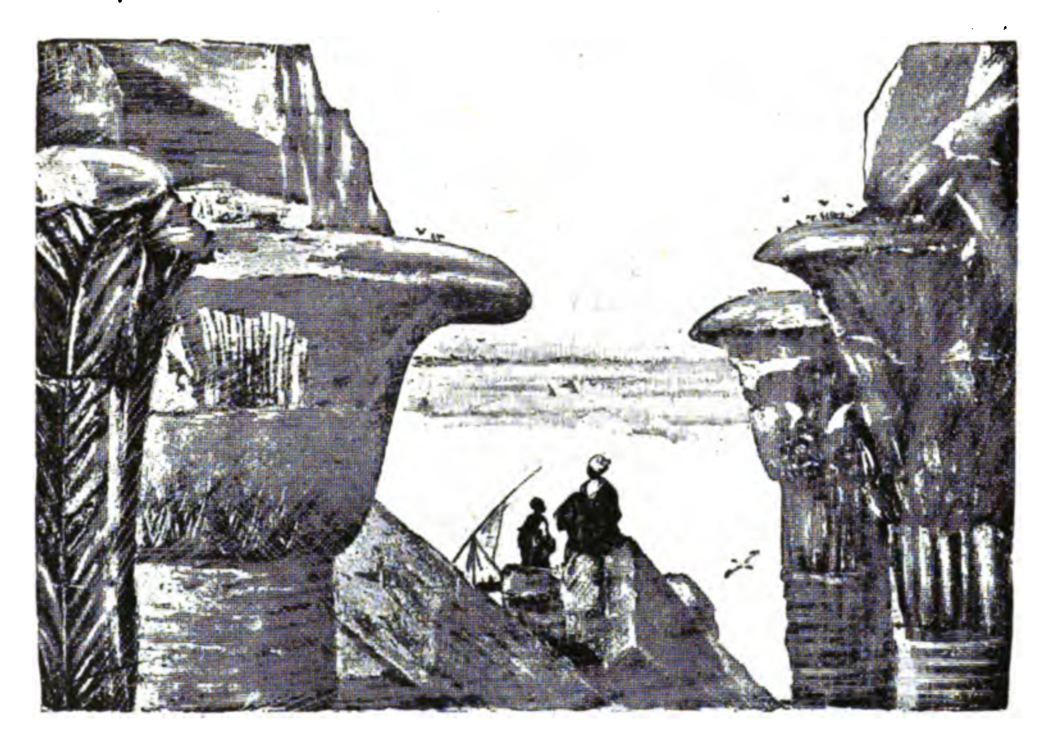
arrêté de la sorte les pluies bienfaisantes ; l'herbe est devenue rare, puis a disparu ; les sources ont tari, les fleuves se sont desséchés, et la solitude s'est faite[1].

L'homme qui a causé le désert peut lui reprendre les terrains qu'il a conquis, surtout s'il éloigne ces deux ennemis de toute plantation : la chèvre

1. On pourra se rendre un compte exact du désert en traversant l'été, en Espagne, la province de la Manche. Là on a abattu tous les arbres, les moutons ont achevé l'œuvre de destruction et le pays est devenu pauvre et misérable. L'Espagnol, de même que l'Arabe, a la haine des arbres dans certaines provinces, et j'ai connu un curé dans la Manche qui avait un mûrier dans son jardin, seul arbre à quinze lieues à la ronde, que son jardinier le suppliait chaque matin de laisser abattre. C'est à l'absence de fôrets que l'Espagne doit le mauvais état de ses revenus agricoles.

et le mouton. On a pu constater même, au moyen des forêts pétrifiées, qu'à une époque relativement récente, une partie de l'Arabie et de la Lybie était couverte d'une magnifique végétation.

Ces forêts ont été exploitées comme carrières; elles sont l'objet des légendes des Arabes, et pas un Bédouin n'osera y entrer s'il n'est accompagné d'un Européen. Les fleuves desséchés que l'on traverse à chaque pas,



Le haut du temple de Koum-Ombos.

ou qui servent de routes, s'appellent encore les Baharbelama (fleuves sans eau), et quand il vient à pleuvoir — ce qui arrive une fois par siècle, et encore — ils roulent, comme nos torrents, des eaux bouillantes et écumeuses, qui portent au Nil les sables et les débris du désert, laissant sur leur passage des opales, des jaspes, des agates, des cornalines et autres pierres précieuses qu'elles arrachent aux roches calcinées et fendillées par le soleil.

Koum-Ombos est un des endroits les plus chauds du monde, dit-on, et

l'endroit le plus chaud de l'Égypte, plus chaud même qu'à Assouan : mais quelle belle plaine et quelle admirable vue quand on monte au temple, qui domine le Nil, et qui, miné par les eaux, s'écroulera un jour dans le fleuve avec la falaise au haut de laquelle il est bâti. On y arrive par un sentier escarpé taillé dans le rocher et au milieu des ruines : presque entièrement enterré dans le sable qu'apporte le vent du désert, il présente un chaos étrange de colonnes, de salles ensablées, servant de repaire aux chacals, aux chouettes et aux vautours. Monté sur une large corniche, au plus haut de l'édifice, j'ai pu y installer mon chevalet, et y travailler à l'aise. Le vent parfois venait m'y secouer, mais j'apportais à ce grand mal un grand remède. J'attachais à mon chevalet un, deux, trois et même quatre matelots, qui lui donnaient ainsi le poids et la force de résistance nécessaires. De là j'avais la plus belle vue du monde. Derrière moi la plaine, qui s'étendait à perte de vue jusqu'aux montagnes Arabiques, me montrant des champs de blé, ondoyant au vent comme les vagues de la mer ; devant moi, à mes pieds, le Nil, bleu ou gris suivant la couleur du ciel, dont je distinguais les méandres à travers une forêt de colonnes brisées et de chapiteaux sculptés ; les barques couraient sur le fleuve avec leurs voiles blanches comme de grands oiseaux, et tout à l'horizon le désert et les montagnes Libyques qui, le soir, au soleil couchant, semblaient sculptées dans des agates. A cette hauteur j'avais la visite des aigles et d'immenses vautours qui venaient planer au-dessus de ma tête, mais à une hauteur très prudente, parce qu'ils voyaient mon fusil que mon Nubien tenait toujours à portée de ma main. Ils formaient de grands circuits, agitant lentement leurs ailes, et poussant de temps en temps, pour me narguer, leur cri long et strident. Parfois mon Nubien, rampant jusqu'à moi, me touchait du doigt le coude ou l'épaule, et ayant appelé vers lui mon attention me montrait du bout du doigt un chacal suivant les ruines, rasant les murs et gagnant sa tanière, établie dans une salle toute peinte et ornée de beaux hiéroglyphes, qui eût fait le bonheur et la gloire d'un musée. Un coup de fusil activait sa course, et la détonation éveillait dans ce temple des échos étranges et sonores. Parfois mes compagnons venaient me rendre visite sur ma corniche : on les hissait, on les poussait, et une fois arrivés, ils ne se lassaient d'admirer l'admirable panorama qui s'étalait à leurs yeux. Le temple de Koum-Ombos porte de nombreuses traces de feu et d'incendie : qui l'a allumé, qui a détruit ce sanctuaire ? personne ne

le sait. Les savants de la Commission d'Égypte racontent que les soldats en cet endroit faisaient cuire leurs œufs en les mettant dans le sable ,et Jomard ajoute que son domestique nègre ayant un jour sauté étourdiment sur le sable, les pieds nus, fut si horriblement brûlé, qu'il poussa des hurlements de douleur, et qu'il fallut courir le chercher et le rapporter à bras. Ceci donnera une idée de la température habituelle de la région.



La berge d'Assouan.

C'est le 21 mars que je suis arrivé à Assouan par une température de 37 degrés à l'ombre. Voilà, certes, un printemps qui s'annonce bien.

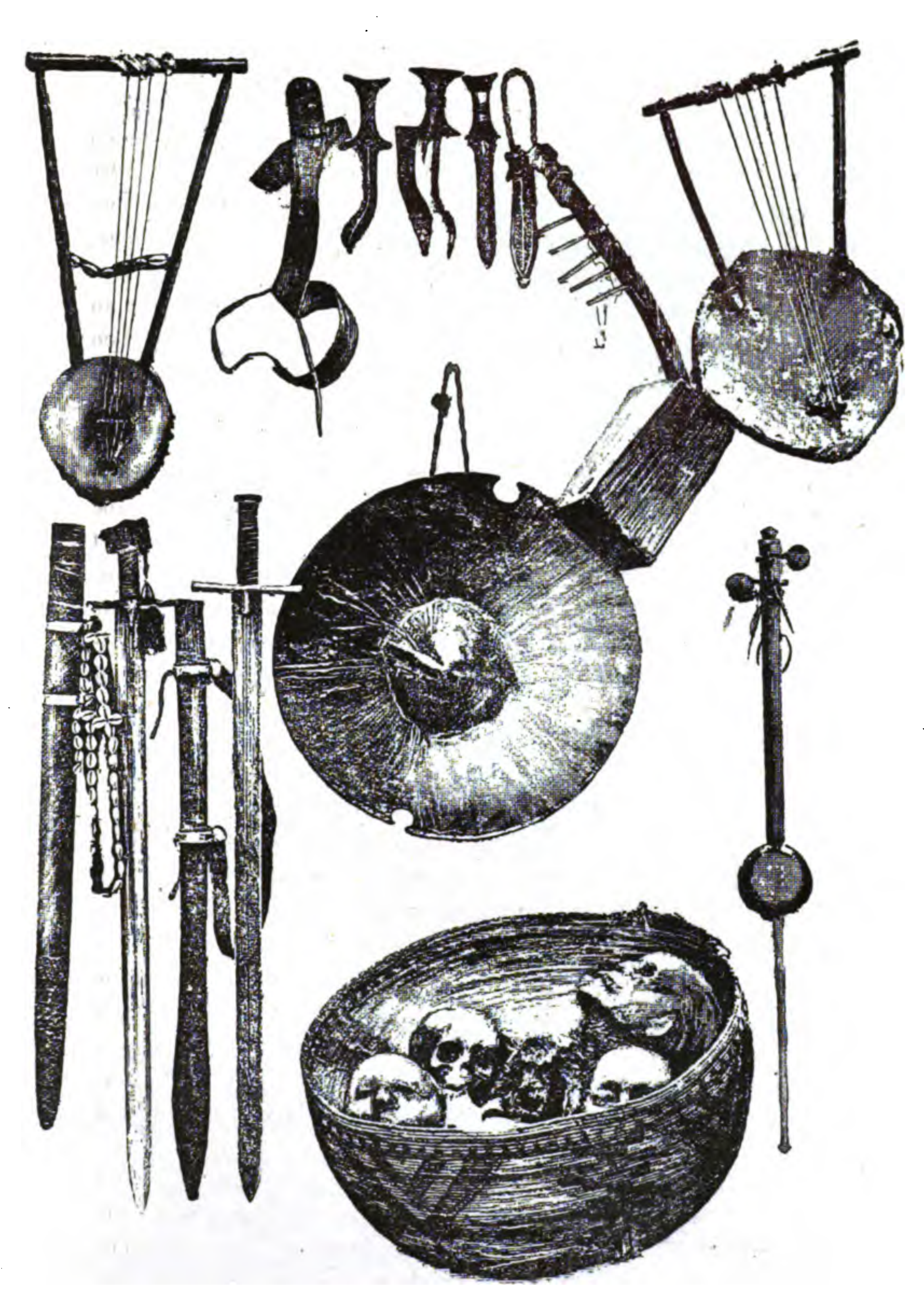
Du reste nous sommes à la zone torride.

L'arrivée par le Nil est charmante. Une grande montagne couverte de ruines, de tombeaux arabes et de scheikhs ; au milieu du fleuve, l'île d'Éléphantine toute ombreuse et très pittoresquement parsemée de huttes de fellahs et très vivante et peuplée; puis Assouan même, qui s'étage sur une colline au milieu d'une forêt de palmiers et de nombreux bateaux dans le

port : telle est la première impression que l'on ressent, en naviguant au milieu d'un amoncellement de rochers noirs et polis, qui semblent flotter sans ordre au milieu du fleuve. Sitôt amarrés, nous sommes envahis par des Arabes et des Éthiopiens, qui nous apportent des plumes et des œufs d'autruche, des bijoux, des paniers, des armes, des peaux, etc... Cette berge a une animation étonnante, car c'est là que s'arrêtent les bateaux. Pour naviguer au delà des cataractes, il faut aller au-dessus, à travers le désert, où l'on trouve une marine nouvelle tant à voile qu'à vapeur. Le port d'Assouan est donc un encombrement très pittoresque de barques de luxe, de plaisance et de commerce.

La ville est, comme tous les centres arabes, fort sale et poudreuse. Il ne pleut jamais à Assouan, et depuis soixante-douze ans il n'est pas tombé une goutte d'eau. L'été, la chaleur dépasse tout ce que l'on peut croire, et le pacha qui y gouverne passe à cette époque ses journées dans un bain. Les maladies d'yeux y sont innombrables et à tel point que l'on est surpris de voir quelqu'un qui ne soit pas tout au moins borgne. Dans une visite officielle que nous firent les gros personnages de la province, pas un seul n'avait la jouissance de ses deux yeux. Quant aux rues, elles sont tout ombragées par de nombreux sycomores, séculaires pour la plupart, et à leur ombre viennent s'accroupir tous les flâneurs, et il y en a presque autant que d'habitants. Le pittoresque du tableau qu'ils offraient à mes yeux m'a toujours séduit, et je m'arrêtais souvent à considérer leurs groupes et leurs attitudes pleines de nonchalance et de dignité. Le bazar est assez curieux; les marchandises qui s'y trouvent sont toutes spéciales. Ce sont les produits du Soudan, de la Nubie, de l'Abyssinie même; mais tous ces articles sont d'un prix exagéré. Je désirais acheter une énorme corne de bœuf, bien montée et servant à contenir de la poudre. Le marchand eut le toupet de m'en demander cinq cents francs, sous prétexte que c'était le cornet à boire d'un fameux roi d'Abyssinie d'il y a cinq ou six siècles. La craque et la somme étant un peu fortes, je la lui laissai, mais bien à regret..

Notre pont était constamment envahi par des marchands de toutes sortes. J'avais une préférée dans le tas : c'était une vieille négresse toute décrépite, qui vendait des paniers tressés avec beaucoup d'art et de goût. Triste et résignée, elle s'accroupissait près de moi et attendait des heures entières que je lui dise un mot. Elle portait au cou la clé de sa maison at-



Couteaux et épées des Hamerans, Bicharis et du Soudan. Bouclier en buffle. Lyres du Soudan méridional. Violon arabe. Têtes coupées dans un panier nègre.

tachée avec une ficelle. Cette clé était faite d'une latte longue d'un pied et quelques clous passant au travers : c'était si drôle que je voulus la lui acheter, mais elle ne voulut pas la vendre. Ce que je lui ai acheté de paniers n'est pas à dire, de toutes formes et de toutes couleurs; ma cabine et le pont finissaient par en être encombrés. Malgré tout l'argent qu'elle a pu gagner avec nous, jamais je n'ai vu sa figure se dérider ni sa physionomie changer d'expression. Il en est de même avec beaucoup de femmes



Femme portant des fruits.

de Fellahs, qui sont abruties par la vie de travail et de fatigue qu'elles mènent.

Un chemin de fer, qu'on pourrait appeler d'intérêt local, nous conduit à travers le désert jusqu'à l'île de Philæ. Il est à voie étroite et le train n'est composé que de prolonges, sur lesquelles s'empilent les Arabes et leurs bagages. Rien n'est curieux comme un train de Fellahs : tel que je l'ai vu j'ai pu me figurer ce que serait le Transsaharien, si par impossible on parvenait jamais à le faire. Les matelas, tentes, ustensiles de toutes sortes, moutons, chèvres, chiens, femmes et enfants s'empilent les uns près des autres, jusqu'à faire des éminences de 4 et 5 mètres au-dessus des pro-

longes : tout cela va et vient, s'accroche et se roule, sans qu'il arrive d'accident. Pour nous, parqués dans le seul wagon fermé de la ligne qui n'a que trois lieues, nous regrettions les voitures à bestiaux du Nord ou du P.-L.-M. La chaleur était telle que nous fûmes forcés de nous réfugier sur une plate-forme ce qui nous permit d'étudier les terrains et les roches que nous traversions. Arrivés au point terminus, nous montons dans des barques préparées par les ordres du pacha et nous allons à Philæ. Je ne décrirai pas ces ruines universellement connues, et sur lesquelles on a tant écrit déjà.

Le pittoresque de la traversée était surtout produit par de petits Arabes, nus comme vers, coiffés d'un petit turban et qui, à cheval sur des troncs de palmiers, nageaient autour de nous en criant : bacchich, sans se soucier des crocodiles possibles dans ces parages. Le Nil à cet endroit est superbe, il bondit au milieu des rochers en formant mille cascades qui produisent un bruit sourd et continu. Jadis, il y avait à Assouan une cataracte rappelant celle du Niagara, mais un jour le fleuve a rompu cette barrière, et au lieu d'une cascade ne forme plus que des rapides, fort dangereux, que les Arabes ne franchissent à la rame[1] qu'en chantant une prière par laquelle ils implorent le secours du ciel.

En descendant les rapides, notre barque toucha sur une roche ; un instant on crut le bateau crevé et il fallut se hâter d'aborder à une petite plage qui permit de vérifier la coque : elle avait résisté heureusement et nous pûmes continuer notre route sans accident nouveau.

Nous nous sommes amusés parfois, du haut de la terrasse de notre wagon, à jeter aux Arabes, avant le départ, des poignées de sous. Alors, on assiste à la mêlée la plus étrange du monde : vieux et jeunes, grands et petits, femmes et enfants, aveugles même, tout se précipite à terre : on crie, on se bouscule, on se bat, on s'arrache, on se déchire ; les uns jurent, les autres pleurent ; les grands arrachent aux petits leur butin : c'est une mêlée ignoble et dégoûtante qui donne une triste idée de l'état moral de cette population. Ce sport, que je me suis souvent offert, m'a toujours profondément écœuré ; mais c'était la seule manière de se faire bienvenir et considérer dans un pays tel que celui-là.

1. Le souvenir de cette cataracte, encore très vivant du temps de l'occupation romaine, est presque perdu de nos jours.

Le crocodile se fait rare en Égypte; on ne le trouve plus guère que dans la Nubie, au delà d'Assouan. On peut donc se baigner tout à son aise dans le Nil si l'envie vous en prend, mais toujours à ses risques et périls : témoin l'histoire suivante qui m'a été racontée à Philæ même.

Il y a deux ans, le jour des Rois, un jeune Anglais faisant son voyage de noces voulut se baigner afin d'écrire à Londres qu'au 9 janvier il avait pu prendre un bain froid, à cause de la chaleur. Il avait gagné le milieu du fleuve et plaisantait en nageant, avec sa femme et ses amis restés à bord, quand soudain il poussa un grand cri et disparut : une seconde après, on le vit revenir, sortir de l'eau, soulevé jusqu'à la ceinture, hurlant de douleur, appelant à l'aide, agitant les bras, puis il disparut de nouveau, ne laissant derrière lui, à la place où il venait de couler, qu'une eau rougie de sang. Sauter dans les barques, aller à sa recherche, ne fut que l'affaire d'un instant; mais tout fut en vain : il ne reparut jamais; un crocodile l'avait saisi aux jambes, l'avait ramené à la surface pour respirer, et enfin l'avait traîné sous quelque rocher pour le faire pourrir à son aise et le manger peu à peu et à point.

Les indigènes semblent s'en préoccuper médiocrement du reste, car ils se baignent sans cesse et il est rare qu'il en disparaisse : parfois cependant un enfant manque à l'appel. Ce sont alors des cris et des hurlements de la part des femmes qui courent comme des folles le long des berges, mais c'est là tout. Le crocodile atteint parfois six ou sept mètres. Quand il dort sur un rocher au milieu du Nil, on croirait voir un tronc d'arbre échoué. Au moindre bruit, il se jette à l'eau en se laissant rouler sur le côté et ne reparaît plus.

Un oiseau, le vanneau, au plumage cendré et blanc, lui nettoie les insectes qui vivent de la nourriture décomposée qui pend de ses mâchoires et lui rongent l'intérieur de la bouche : par cette raison les Arabes le méprisent comme gibier.

Est-il vrai que l'antique Égypte soit aussi immuable dans ses productions, ses animaux, ses habitants, que se sont plu à le répéter certains savants modernes? Je ne le crois pas. A propos de la caverne des crocodiles, que j'ai décrite, une question se pose d'elle-même! Comment peut-il se faire que l'on ne retrouve plus dans le Nil que des échantillons rares de ce saurien, qui, à l'époque où on l'embaumait en si grand nombre, devait vivre par bandes dans le fleuve?

On a souvent dit que les bateaux à vapeur avaient fait reculer vers le Sud cet habitant du Nil. Or, il faut aller jusqu'au Soudan pour le retrouver dans sa taille et dans son nombre.

Le crocodile avait disparu d'Égypte et de Nubie bien avant l'arrivée du bateau à vapeur; c'est dans la modification du milieu où ces animaux pouvaient vivre qu'il faut chercher la cause de leur disparition. Le régime du fleuve est devenu torrentiel : pendant quatre ou cinq mois l'eau douce est basse dans le lit du fleuve et se mélange à la nappe salée du fond du thalweg.

C'est là une des causes de la fuite de cet animal, qui ne peut vivre que dans l'eau douce et qui, comme nous le savons, est amphibie.

A l'époque où l'on remplissait ces cavernes de crocodiles, les basses eaux étaient de plusieurs mètres plus profondes, et si par un travail humain on venait à améliorer les conditions actuelles, on y verrait reparaître les espèces qui ne peuvent plus vivre aujourd'hui dans ce milieu.

Tel est le cas également de l'hippopotame, que l'on chassait jadis à Thèbes et à Memphis, que les croisés retrouvèrent au douzième siècle dans les eaux douces du Delta, et qui, lui aussi, s'est réfugié aux sources du fleuve, là où l'abondance d'eau douce n'est jamais altérée.

Le crocodile était adoré dans l'antiquité par les habitants d'Ombos, d'Arsinoé et de Coptos. Dans ces villes, on entretenait un crocodile dans un temple; on lui mettait un collier et des boucles d'oreilles, on l'apprivoisait de façon à ce qu'il pût venir à l'appel du prêtre boire ou manger ce qu'apportait le fidèle, et son refus était un mauvais signe. A sa mort, il était embaumé comme l'Apis.

Dans d'autres contrées, le crocodile était poursuivi à outrance et massacré sans pitié, le tuer était une fête. Pourquoi cette différence qui est inexplicable pour bien des historiens ? C'est qu'en Égypte il existe deux espèces de crocodiles, l'un qui s'appelle *Crocodilus niloticus*, l'autre le *Crocodilus suchus*. Le premier est le plus connu, sa taille arrive jusqu'à 25 pieds de longueur, il est redouté et redoutable; le second est plus mince et plus court: sa tête est plus plate et plus longue, il est inoffensif et annonçait par sa venue la crue du Nil: aussi était-il vénéré, et on ne le chassait pas. Un peu d'histoire naturelle vraie aide, comme on le voit parfois, à expliquer l'histoire. De nos jours les pêcheurs du Nil ont un vague souvenir de ces choses passées, et ils vous disent qu'il y a des crocodiles plus voraces que les autres, et que ceux qu'ils redoutent le moins ont

une coloration plus grise et les écailles différemment établies. En Nubie on dit que le crocodile préfère le nègre au blanc; je n'ai jamais eu l'idée ni l'envie d'essayer de vérifier la chose. La femelle pond une centaine d'œufs qu'elle cache dans le sable: ils sont de la grosseur d'un œuf de dinde, et une fois enfouis, le soleil se charge de l'incubation. Heureusement que l'ichneumon et le vautour en mangent une quantité considérable, sans quoi l'espèce se développerait d'une façon inquiétante: il y a de plus une tortue du Nil, appelée, je crois, tyrseh par les Arabes, c'est-à-dire tortue molle, qui mange les jeunes après leur éclosion et qui aide à la destruction.

Je n'ai jamais vu chasser le crocodile, mais dans le cours de mon voyage dans le haut Nil on m'a raconté la façon dont usent les nègres pour les tuer, et qui nécessite un grand courage et un grand sang-froid. L'homme commence par s'entourer le bras gauche en entier par un fourreau de cuir très épais, et il tient un couteau de la main droite. Il s'avance vers le crocodile et lui présente le bras gauche en travers la gueule que l'animal mord aussitôt. Mais comme sa langue adhère au palais, il fait des efforts inutiles pour retourner sa proie dans sa gueule et pouvoir l'avaler. Le nègre frappe alors de son couteau la chair de la mâchoire inférieure qui est très tendre, et l'eau pénétrant dans la gorge de l'animal l'asphyxie en peu d'instants.

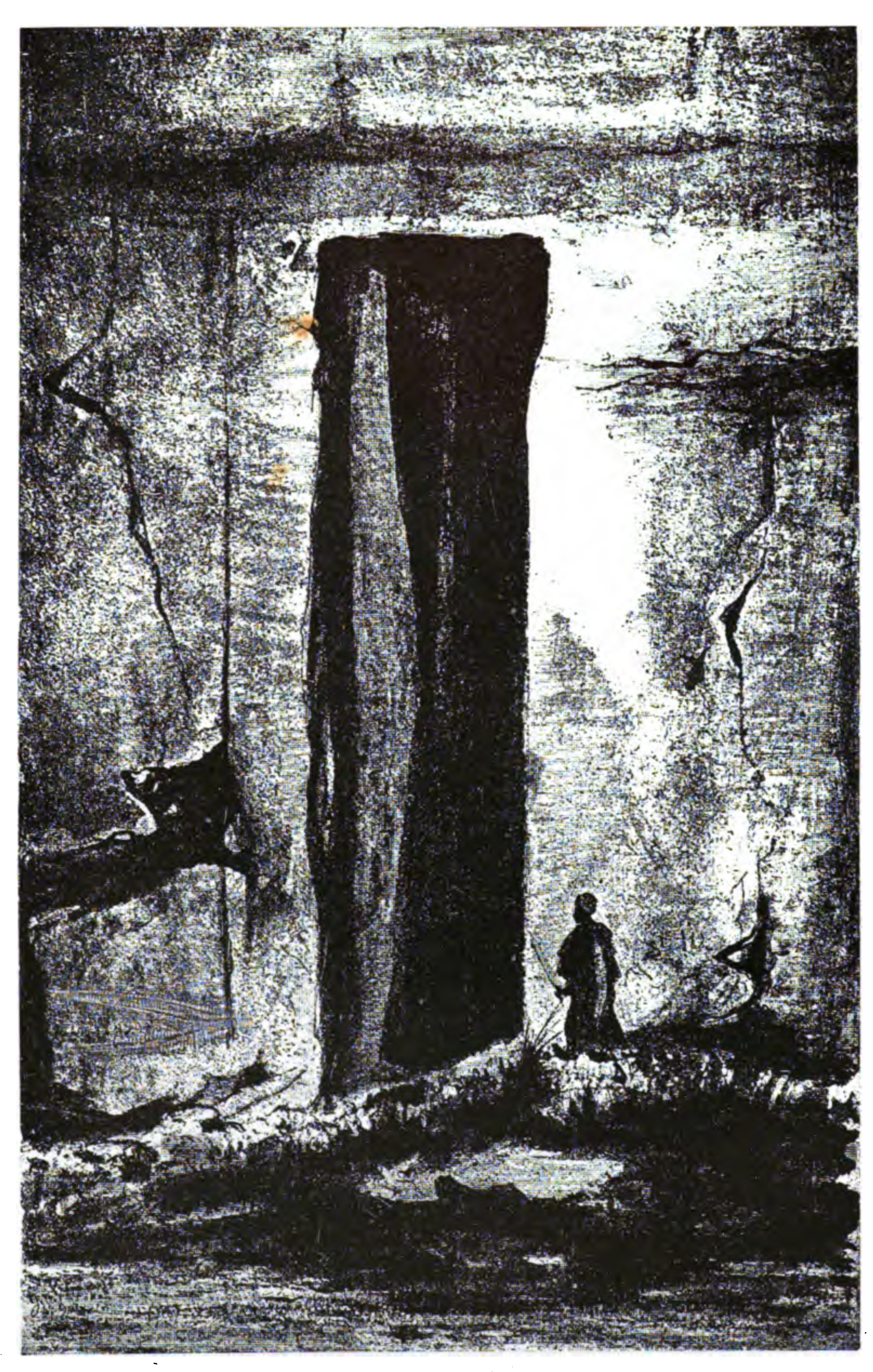
Une autre manière consiste à s'approcher doucement de l'animal et, avec un fort bâton, d'asséner un coup aussi fort que possible sur l'extrémité des mâchoires, qui se brisent. Ces os sont, paraît-il, peu solides, quoique très propres à une mastication violente, et l'animal ainsi blessé ne manque pas de mourir en peu de temps, à moins qu'on ne puisse l'achever à l'heure même.

Les scarabées sont assez communs en Egypte, mais l'espèce qui était nommée dans l'antiquité le scarabée sacré, et dont les ailes étaient d'or, a tout à fait disparu de la contrée. D'où vient l'idée d'éternité qui s'attachait à cet insecte? est-ce la boule de terre ronde qu'il roule sans cesse entre ses pattes, où l'on voulait voir l'emblème du monde? est-ce parce qu'après le retrait des eaux, le limon est couvert d'une multitude de scarabées, et qu'on a vu en eux l'emblème d'une nouvelle existence? je l'ignore. Quant au cancrelat, cet affreux insecte qui dévore tout dans les navires et dans nos greniers, nous le devons à l'Égypte où il pullule et où il eût aussi bien fait de rester.

XII

Ruines antiques. — Le musée de Boulacq. — Les contrefaçons des antiques. — Mariette et M. Maspero. — Les fouilles. — Où mène la passion des antiques. — Visite dans les hypogées. — Aventure de deux savants. — Querelles archéologiques. — Entre amateurs de curiosités. — Anecdotes.

On a tant écrit sur les monuments de l'antique Égypte : que les décrire n'est pas mon but, je veux seulement raconter toutes les péripéties qu'elles ont traversées depuis quelques siècles. A l'aurore du christianisme un grand nombre de solitaires vinrent habiter le pays, et surtout la plaine de Thèbes : ils s'installèrent dans les tombeaux que les Romains avaient violés après les Perses, et, prenant les hiéroglyphes pour des idoles, ils détruisirent en grattant et en martelant nombre d'antiquités dont la perte est irréparable. Leur vandalisme s'exerça également contre les temples, et il y a des merveilles qui se trouvent mutilées et presque détruites par ces trop pieux personnages. Les Arabes usèrent des ruines, non pas tant pour les détruire que comme carrières. Ils y trouvaient des pierres toutes taillées, et la ville du Caire est presque entièrement construite avec les débris de Memphis. De nos jours, il fut même question, sous Méhémet-Ali, de détruire les pyramides, en les exploitant comme blocs de construction et carrière. Cependant l'expédition d'Égypte publia un si beau travail, que l'on commença à tourner les yeux du côté du Nil. Des savants furent envoyés officiellement et firent des fouilles pour le compte de leur gouvernement. Champollion et Ampère illustrèrent leur nom pour le compte de la France, et le musée du Louvre possède une superbe collection égyptienne que l'on doit à leurs recherches. La Prusse envoya M. Lepsius, et



Entrée d'une carrière de la viellc Égypte, en face Bayadé.

le musée de Berlin s'enrichit d'œuvres de premier ordre. Puis vinrent les Anglais et les Italiens, et on peut voir à Londres et à Turin des galeries contenant une série d'antiques précieuses pour la science. Le papyrus de Turin, qui est une des pièces fameuses entre toutes, est malheureusement en bien mauvais état et n'a pu encore être entièrement déroulé et déchiffré : tel qu'il est, il n'en a pas moins servi puissamment à reconstruire la liste des rois et des nombreuses dynasties qui régnèrent sur la vallée du Nil. Quelques particuliers riches, tels que le duc de Luynes, firent à leurs frais des fouilles importantes et rapportèrent de belles collections. Cependant, l'Égyptien tenait toujours ses antiques en mépris. Sous les derniers vice-rois, on détruit des merveilles d'achitecture pour bâtir des raffineries, qui n'ont guère servi et encore moins rapporté. La ville d'Antinoé possédait une colonnade et des portiques qui furent démolis pour construire une usine à Rhoda; ce ne fut qu'à l'arrivée de Mariette que Saïd-Pacha et Ismaïl-Pacha consentirent à arrêter ce vandalisme.

Une loi a été promulguée, sévère et impitoyable pour quiconque fouillera, détiendra ou vendra des antiques. Il est même expressément défendu d'en sortir d'Égypte, si l'on en trouve par hasard dans les malles, et la douane a dans ce cas les ordres les plus sévères. Il faut dire, comme palliatif, qu'avec un ou plusieurs napoléons on arrive souvent à lui fermer les yeux. Malheur au Fellah qui est surpris fouillant ou vendant des objets anciens, il y va du Soudan, et de là on ne revient guère. L'État seul a le droit de rechercher, et le résultat des trouvailles est porté au musée de Boulacq, où s'amassent des trésors, qui sont mis sous vitrine et catalogués.

Mariette-Pacha avait un service complet à ses ordres : bateau à vapeur à l'année, et des équipes partout où il lui plaisait de faire exécuter des travaux, et un droit absolu sur les fouilles des autres. Grâce à tout cela, le musée de Boulacq s'est promptement enrichi; une des pièces les plus curieuses est la momie de Ramsès II ou Sésostris, qui repose au milieu des produits et des chefs-d'œuvre de son empire.

J'ai eu l'honneur de contempler la face du pharaon : sur sa poitrine est écrit au pinceau le dernier procès-verbal de l'ensevelissement, avec le cartouche royal. L'inscription raconte même que le bandage que nous voyons est une réparation du bandage primitif qui était avarié. Maspero, le continuateur de l'œuvre de Mariette, n'a pas osé défaire les bandelettes, de

crainte de trouver sous celles qui sont apparentes une autre restauration de la momie, et compromettre ainsi une pièce de collection aussi rare que précieuse.

Le fait est que Ramsès II dans un musée sous vitrine est un fait étrange en tant que mode de sépulture. Que penserions-nous en voyant, dans les galeries du Louvre, Napoléon et Louis-Philippe exposés à la curiosité des badauds. Le musée de Boulacq contient encore des objets très précieux, comme sculptures, armes, bronzes, bijoux, meubles; il possède même quelques-unes de ces immenses perruques que l'on portait du temps de l'ancien empire et qui remplaçaient par leur volume le turban actuel, et protégeaient la tête des ardeurs du soleil. En fait de sculptures, bustes, statues, stèles de toutes les époques, elles sont très nombreuses; certaines statues peintes, en calcaire, en bois sont des chefs-d'œuvre que ne surpasseraient pas les artistes de nos jours, et le caractère de cet ensemble est tel que les rares débris grecs qui ont été recueillis et classés dans les salles font une fort triste figure auprès de cet art si simple et si sévère. J'ai vu un Jupiter à côté de la tête de la reine Taïa, et le dieu hellène était loin de gagner au voisinage, quoiqu'il fût traité avec talent et avec art.

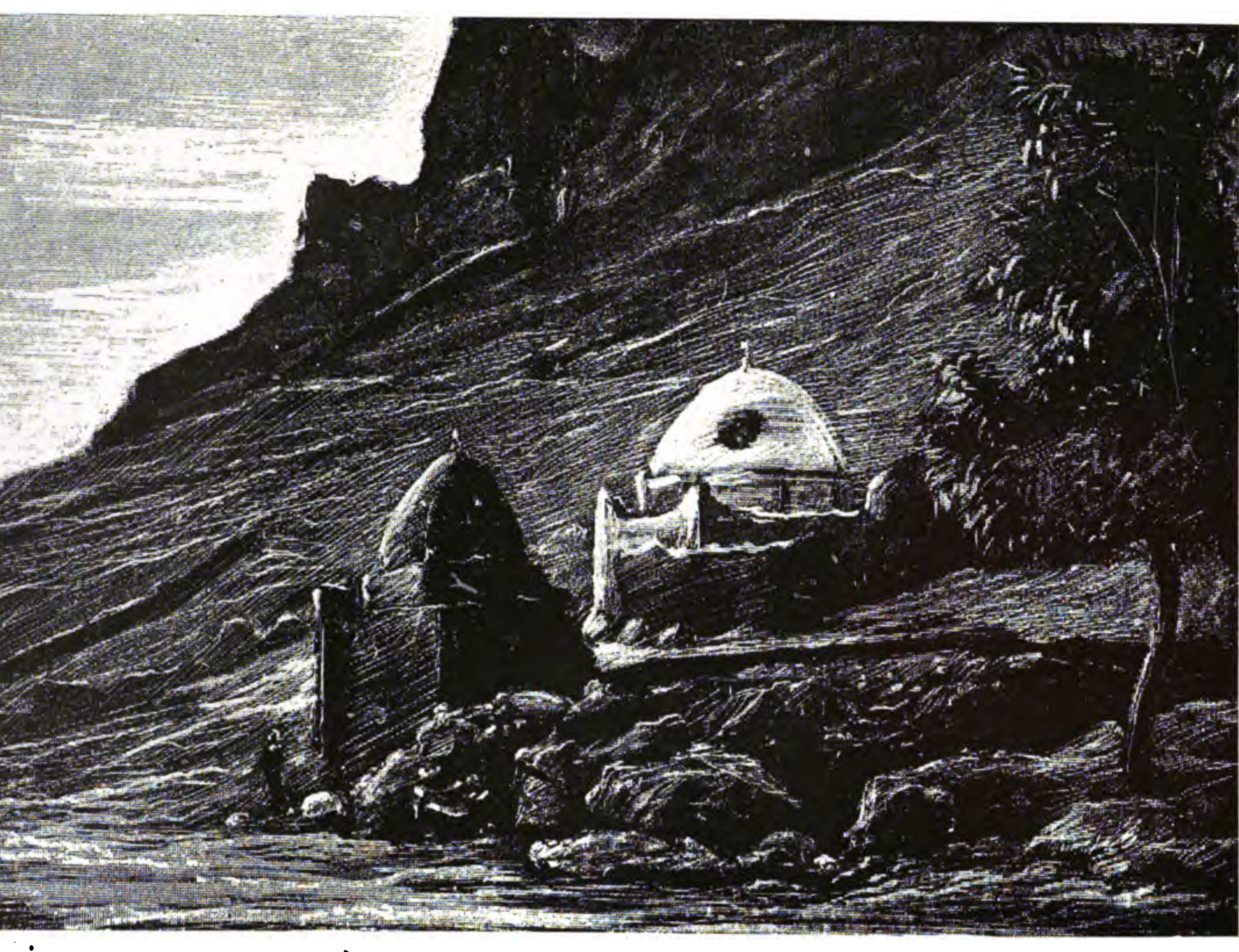
Les fouilles officielles étant interdites aux Arabes, il s'est créé, dans les centres fréquentés par les voyageurs en général et les Anglais et les Américains en particulier, toute une fabrication de faux antiques qui parfois arrivent à la perfection. Le voyageur inexpérimenté y est toujours pris et le connaisseur sérieux n'a souvent pas plus de chance. Autour des pyramides de Giseh, à Memphis, à Thèbes, des villages entiers vivent du produit de cette industrie.

Un de mes amis, habitant Siout, était fort lié à Thèbes avec un Fellah qui vivait seul dans un des tombeaux creusés dans la montagne. Cet homme travaillait la pierre dure avec un talent consommé. Un jour que M. X... partait pour l'Europe, le Fellah le pria de lui rapporter le livre sur lequel se trouvaient tous les cartouches des rois.

« Mais le livre coûte plus de cent francs, lui dit-il, et pourras-tu le payer?

— Voici l'argent d'avance, » dit l'Arabe, et il paya.

De retour en Égypte, M. X... lui remit le livre et n'y pensa plus. Un jour qu'il était en tournée dans la nécropole, il monta à la caverne et demanda à l'homme s'il n'avait pas quelque pièce nouvelle. Après s'être fait suffisamment prier, notre Arabe sortit d'un petit sac un scarabée en pierre dure,



Cheikhs à Gebel-Arrhdi.

merveilleux de conservation et portant gravé le cartouche d'un pharaon presque inconnu. La pièce avait une valeur immense. M. X. prit l'objet et déclara l'acheter à n'importe quel prix pour l'adresser en Europe à son musée. L'Arabe le regarda en souriant : « C'est moi qui l'ai fait, dit-il. — C'est impossible, où pourrais-tu avoir le modèle de ce cartouche ? — Mais dans le livre que tu m'as apporté, » répondit-il ; et en effet, il le lui montra. M. X..., stupéfait d'une telle perfection, lui demanda s'il pourrait en faire un autre, ce qui fut convenu. Quelques mois après, il avait en main une pièce absolument parfaite, plus fine que l'autre, et qu'il garda en souvenir de l'Arabe qui ne voulut jamais recevoir d'argent.

Quelques mois se passèrent encore, et M. X..., allant au Caire, fut rendre au musée une visite à un grand savant étranger qui s'y trouvait. Je ne veux ni dire son nom ni son titre, vu la fin de l'aventure.

M. X... s'informa s'il n'y avait rien de nouveau dans les collections, et quand on lui eut montré les produits des récentes fouilles officielles : « A présent, lui dit son interlocuteur, je vais vous montrer une pièce unique que j'ai achetée à prix d'or, mais que je vais envoyer au musée de Berlin, » et il tendit un scarabée superbe, digne de la plus belle collection. M. X... le regarde, le retourne, l'admire en tous sens même à la loupe et dit : « Moi aussi, j'ai une merveille à vous faire voir. » Et il tendit un scarabée, identiquement semblable au premier, et portant le même cartouche. Or chaque momie royale était ensevelie avec un scarabée sur la poitrine, et rien qu'un. C'était donc pour un savant comme si on lui présentait le crâne de Mandrin enfant et le crâne de Mandrin à sa mort. Les lunettes du pauvre homme tombèrent de son nez et il s'affaissa dans son fauteuil sans comprendre. M. X. lui raconta alors l'histoire de son Arabe, et lui expliqua qu'il lui avait vendu le premier essai, et que lui avait le second. Tels sont les tours que l'archéologie peut jouer en Égypte à ses adeptes les plus intelligents. Quand on est lié avec ces industriels, ils vous disent fort bien ce qu'il y a de bon ou ce qu'il y a de moderne dans ce qu'ils vous offrent, mais le cas est rare.

Mariette habitait une maison qui s'est mise un jour à s'écrouler. Naturellement on ne lui a pas donné d'argent pour la rebâtir, et il a vécu comme il a pu, quittant les pièces au fur et à mesure que le plafond lui descendait sur la tête, si bien que, lorsque Maspero prit sa succession,

la maison était inhabitable, et qu'il s'est installé sur son bateau à vapeur qui est amarré au quai du Musée. Il vit dans sa maison flottante en attendant des jours meilleurs et une installation terrestre plus solide.

Sous son administration, les fouilles ont été bien plus fructueuses, parce qu'elles sont conduites avec ordre et méthode. Il sait ce qu'il veut, ce qu'il cherche et ne donne rien au hasard. Mariette, au contraire, était un fantaisiste : il travaillait un peu partout, sans ordre, avait surtout des idées préconçues qu'il érigeait en critérium de vérité; à la fin de sa vie, il fallut souvent en démordre et on l'accuse d'avoir réensablé des découvertes précieuses et importantes. A l'heure présente, on les recherche, mais on trouve rarement ces cachettes installées par lui, et dont il n'a pas indiqué la place sur ses plans et sur ses cartes. Du reste, on ne se doute pas où peut conduire la passion archéologique. Voici une histoire qui m'a été racontée à Thèbes ; elle est niée par les uns, admise par les autres, mais celui qui me l'a dite se prétend le héros de l'aventure, et sans le nommer, je raconte, lui laissant toute la responsabilité de son dire.

« Vous savez, me dit-il un soir, que depuis plusieurs années j'habite l'Égypte, envoyé par le roi, afin d'envoyer au musée de X... une collection d'antiquités égyptiennes. J'avais eu la permission de chercher á Abydos, dans les endroits déjà fouillés, et malgré cela, mes trouvailles devinrent si importantes, que la permission me fut retirée. Je m'établis alors à Siout, continuant mes recherches en secret, faisant même la contrebande avec mes objets d'art, pour qu'ils pussent aller en Europe.

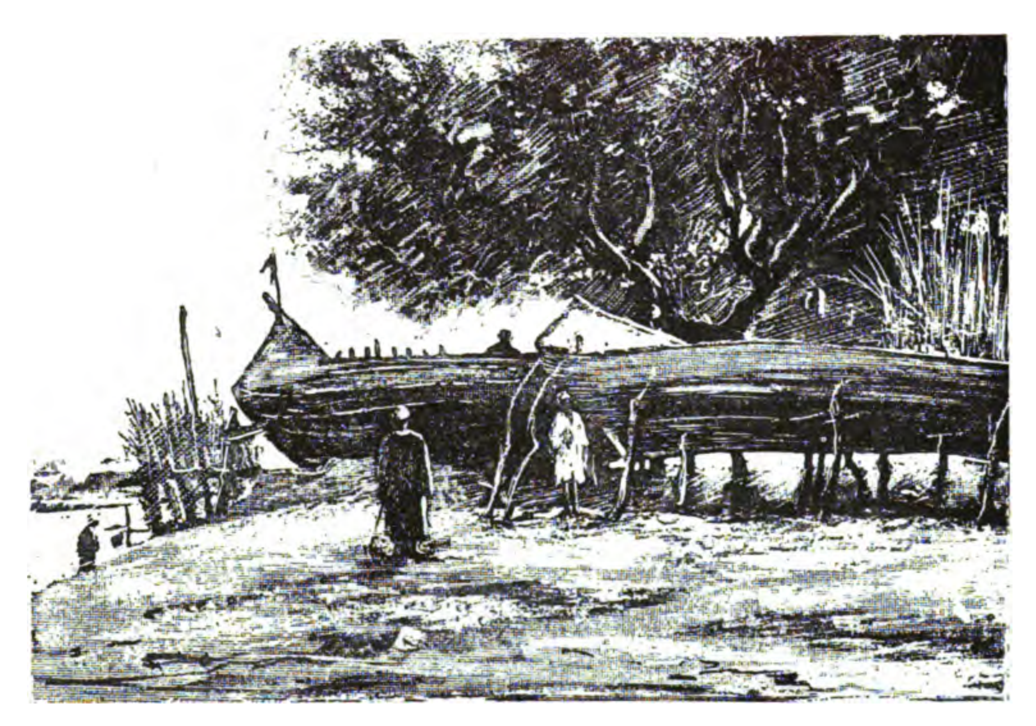
« Un jour, à Karnak, deux enfants, en jouant dans un temple, découvrirent une statue de singe, une merveille. Ils appellèrent un homme qui passait et lui montrèrent la pièce. Celui-ci s'en empara et voulut la mettre sur son âne. Réclamation et cris des enfants qui, voyant que c'était un antique et sachant déjà le commerce, voulaient garder leur prise. Mais l'Arabe ne l'entendait pas ainsi : il leur donna des coups et les renvoya en larmes. Lui, prit la statue, l'emporta à sa case et la cacha. Son frère vint me raconter l'affaire et me proposa de l'acheter. Rien qu'à sa description, je fis le marché de suite, et frétant une barque, je partis le soir même pour Luxor, naviguant jour et nuit afin qu'on ne pût me dérober la trouvaille. Le jour même où je devais arriver, un bateau, portant un savant célèbre, me dépassa, se rendant également à Thèbes : j'eus peur qu'il n'arrivât avant moi, mais tout calcul fait, le vent était fort, je marchais vite et je



Grand couvent copte de la haute Égypte.

constatai qu'il n'aurait que deux heures d'avance sur nous : j'avais donc le temps. Le malheur voulut que notre vergue se rompit et qu'il fallut trois heures pour la réparer : j'arrivai donc à Luxor à onze heures au lieu de neuf heures, et voici ce qui s'était passé dans l'intervalle.

« Les enfants qui avaient découvert le singe, étaient les fils d'un de ces bouffons qui dansent, improvisent des vers et jouent des monologues, tout



Chantiers à Bayadé.

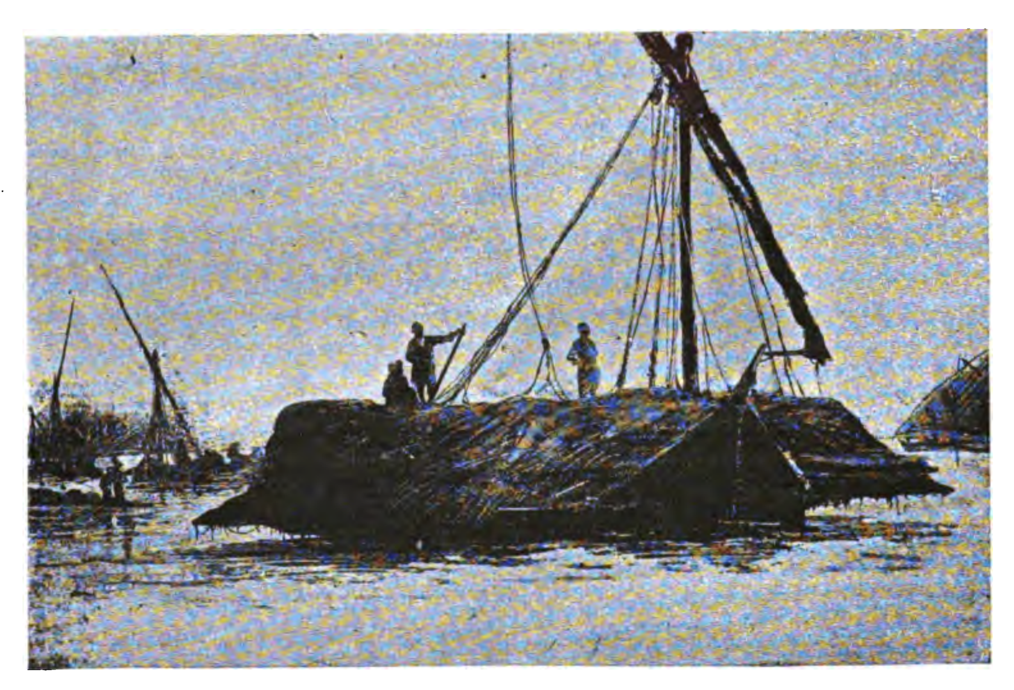
comme Coquelin cadet. Apprenant par eux la spoliation dont ils étaient victimes et ne se sentant pas le plus fort, il résolut de se venger. Apprenant l'arrivée d'un bateau, il vint à bord, et fit accepter une représentation. Il commença par danser, faire des tours, chanter des poésies connues, puis peu à peu il se mit à improviser : « Tu as des antiques, disait-il, mais moi aussi, j'ai des antiques et plus beaux que les tiens. Je sais où sont les trésors et tu ne le sais pas, seul j'ai le secret : j'en sais un objet sans égal et tu ne le verras jamais, etc.... » On finit par prêter

attention à ses paroles, et quand il eut terminé, on le fit approcher et on l'interrogea. Avait-il parlé sérieusement, ou non? Dans le premier cas, on le récompenserait, dans le second, il serait châtié pour avoir manqué de respect. L'homme soutint son dire : « Allez à telle maison et vous trouverez une belle statue », dit-il. Aussitôt notre savant fait armer quatorze gaffiers commandés par un homme de la police, et les envoya au lieu indiqué, avec l'ordre formel de rapporter la pièce à tout prix. On arrive à la cabane, et comme de raison, le Fellah nia la trouvaille : prières, menaces, promesses, tout fut inutile. On commença alors par lui donner cinquante coups de courbach : l'homme niait toujours. Le policier, tremblant de revenir à bord sans rien rapporter, résolut de se servir du feu. On déshabille le Fellah, on apporte la paille qu'on enflamme et qu'on lui passe sur la poitrine nue. Il niait, malgré ses souffrances, et ce ne fut que lorsque la peau brûlée laissait échapper ses entrailles que ses bourreaux renoncèrent à la lutte et partirent en le jetant dans un coin.

« En sortant de la case, un des gaffiers, traversant la cour, envoie en passant devant un tas de paille et de cannes un coup de bàton, qui rend un son mat. Étonné, il regarde et il trouve la statue tant cherchée. On la prit immédiatement et on la porta à bord, suivant les ordres donnés.

« Vers onze heures j'arrivai à la cabane, ignorant les faits, et je vis l'homme à l'agonie, couché à terre : sa plaie était affreuse, tous les soins étaient inutiles, et il expira sous mes yeux. Je donnai de l'argent à la veuve et aux enfants, fort ennuyé d'avoir manqué mon affaire, et m'en fus coucher à l'hôtel de Luxor. Le lendemain matin je me rendis au bateau et je fus admis à contempler la statue, mon collègue en archéologie étant sorti. C'était bien une merveille que j'avais sous les yeux et je fus encore plus peiné de me voir frustré dans mes espérances. Pendant que je me livrais à mon admiration et à mes réflexions, une voix goguenarde dit derrière moi : « Eh bien, qu'en pensez-vous? » Je me retourne, c'était mon homme, rayonnant, et il y avait de quoi. « C'est une merveille, lui répondis-je, mais franchement, au prix où vous l'avez acquise, je préférerais ne pas l'avoir. — Quel prix, me dit-il, comment cela? » Je lui racontai alors ce qui s'était passé la veille et ce que j'avais vu. Il m'écouta en silence, réfléchit longuement, puis : « Est-il mort, me dit-il? — Oui, devant mes yeux. — Eh bien alors, qu'importe, une pièce de cette valeur vaut bien la vie d'un homme. » J'avoue que je quittai le bateau écœuré, et si je vous raconte cette histoire,

c'est pour que vous compreniez bien jusqu'où peut conduire la passion des fouilles et de l'archéologie. » Tel est le récit qui m'a été fait. Je le raconte ici, mais ne m'en porte aucunement garant. Du reste, cette loi pour les fouilles a un bon et un mauvais côté. Si elle empêche le gaspillage, elle empêche bien des trouvailles. Je sais un vieux prêtre, qui connaît une nécropole intacte, où l'on trouverait des merveilles : il en a parlé, ne demandant qu'un léger bénéfice sur les valeurs acquises. On a refusé la



Bateau chargé de paille à Rhoda.

transaction, et il me disait qu'il mourrait sans rien révéler. Un ami à moi connaît près d'Abydos un spéos, enseveli et recouvert depuis par le sable, dont il garde le secret pour la même raison[1].

De toutes les découvertes faites par les Arabes la plus intéressante est

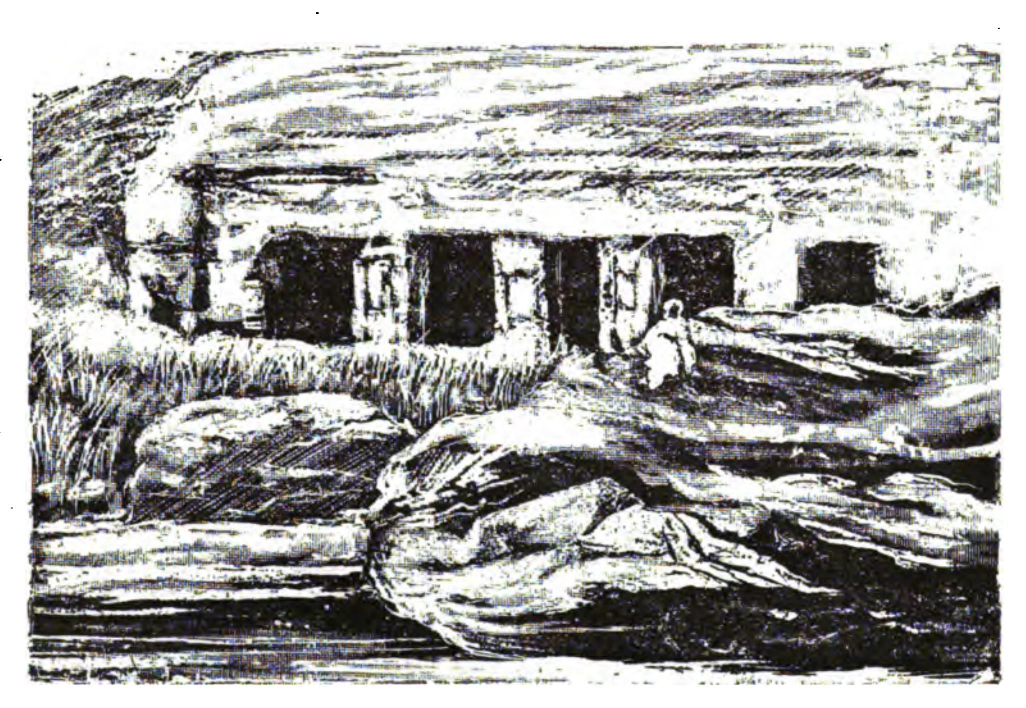
1. Il paraît que l'on va revenir sur ces anciens errements et que le gouvernement acceptera le partage dans les fouilles faites par les étrangers.

celle du dépôt des momies royales qui ornent le musée de Boulacq. Un certain Moustapha Agha Ayad, agent consulaire d'Angleterre à Luxor était soupçonné d'avoir trouvé un hypogée qu'il débitait en détail et à hauts prix aux voyageurs. Il évitait Mariette dont la main leste et la colère prompte eussent pu lui faire passer un mauvais quart d'heure. Cet homme fut vendu par un de ses parents qui dénonça le trésor situé dans la montagne de Scheikh-abd-el-Gournah : on y trouva au fond d'un puits funéraire des rois, des reines, des princes, des prêtres, en un mot tout l'officiel d'il y a deux mille sept cents ans. On y trouva Ahmès I dans son sarcophage, entouré de fleurs si bien conservées de forme et de couleur que Schweinfurt en a fait un herbier pour le musée, Aménophis I, Thoutmès I, Pinotem II, Shoutmis II et III, ce dernier un peu avarié, leur sœur, Seti I, Ramsès II, le Sésostris des Grecs, puis des personnages importants en quantité. Tous avaient leur nom et le procès-verbal de leur inhumation sur la poitrine et l'authenticité de ces momies n'est mise en doute par personne. Que faisaient-ils tous là empilés sans ordre et sans soin. Probablement ils auront été cachés et sortis de leurs cavaux personnels, à une de ces époques troublées de l'histoire d'Égypte, pendant lesquelles d'habiles voleurs violaient et dépouillaient les tombes royales. Cette découverte est un des faits archéologiques les plus intéressants de notre époque, mais dont une partie de l'importance échappe à celui qui n'a pas vu les pièces mêmes que je viens d'énumérer.

Pendant mon séjour à Luxor, je fus admis dans une réunion d'Arabes qui se livraient au commerce. On me conduisit dans une maison la plus étrange du monde, demeure de Fellah, bâtie au milieu des colonnades du temple. Je traversai des cours, des balcons, des escaliers, des chambres, formant un véritable labyrinthe; enfin, au haut de la maison, on m'installa dans une pièce blanchie à la chaux, sur un divan ignoble, sur lequel on me servit de l'excellent café, et une dégustation en règle de cigarettes de tous les tabacs nouveaux de l'année. Peu à peu arrivèrent à la file des Arabes, portant sous leurs robes des antiques de tout genre : des scarabées, statuettes, bijoux, bronzes, etc.... Je passai ma nuit à des achats, car en Orient, avant de conclure, il faut avoir épuisé les lieux communs les plus en dehors de l'affaire qui vous amène, puis, quand on arrive au fait, discuter pendant des heures entières. « Qui sont ces gens ? demandai-je à mon drogman, en m'en allant. — Mais c'est le consul de. ., et de..., et de...,

me répondit-il. Ils me connaissent et ils font le commerce avec moi, sans crainte d'indiscrétion. »

Chez ces consuls ou agents consulaires on achète les objets de bronze et autres au poids et en cuivre : on paye en sous, et ces sous n'ayant aucune valeur monétaire, ne représentent que le poids du métal. J'ai acheté des Osiris et autres dieux en bronze trente fois leur poids, tout comme cela



Hypogées de Djebel-Selseleh.

se passe au Soudan ou en Nubie. Le marché se discute avec des rires et des plaisanteries sans fin, et à chaque instant le maître du logis me manifestait sa joie de posséder chez lui mon excellence. A la longue j'étais fort connu à Luxor; ils m'appelaient le kount, pour le comte, et sitôt que j'arrivais dans un bazar, c'étaient des bonjours en français sans fin.

Du reste, quand on connaît les Arabes et qu'ils ont confiance en vous, ils vous servent fort bien.

Pour en revenir au directeur actuel du musée de Boulacq, je dois dire qu'il est l'homme le plus serviable et le plus poli entre tous les conserva-

teurs... de musée. J'ai eu l'honneur, après la fermeture des portes, d'être conduit par lui dans les salles, et avec une grâce charmante il m'a ouvert toutes les vitrines, et mis à même de travailler à mon aise, tant que j'ai voulu. Ce qu'il a été pour moi, il l'est pour tous, tant qu'il est au Caire : quand il voyage pour ses travaux, on trouve auprès de lui, si on a la chance



Berge du Nil. Village et port de la haute Égypte.

de le rencontrer, l'hospitalité la plus bienveillante du monde, et sa science est au service de tous avec une courtoisie qui double le prix des renseignements qu'il vous donne. Nul doute que, grâce à lui, d'ici à quelques années, l'égyptologie aura fait un progrès immense.

Les fraudes des Arabes ne sont pas nouvelles. Au siècle dernier, les voyageurs étaient exploités aussi bien que de nos jours, et de plus ils ris-

quaient d'être dépouillés par les habitants nomades des hypogées. Déjà les savants de la Commission d'Égypte se plaignaient de payer chèrement de petites statues, des peintures et autres objets que les Arabes allaient chercher dans les couloirs et dans les salles des tombeaux ; ils inventaient mille artifices pour soutirer de l'argent : ils bouchaient eux-mêmes l'entrée d'une grotte, puis ils annonçaient mystérieusement la découverte d'une grotte nouvelle et passaient un marché pour en faire l'ouverture. Quand on s'étonnait d'y voir le même désordre que dans les autres, les serments ne leur coûtaient rien pour se justifier. C'est bien le cas de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, car tous les jours des Anglais et des Américains sont victimes de semblables supercheries.

Il n'est pas sans danger du reste de pénétrer dans les hypogées et cependant les visiteurs sont nombreux. Presque tous présentent l'aspect d'un bouleversement total. Les momies ne sont pas à leur place ni dans les sarcophages, elles sont renversées pêle-mêle, et le sol en est jonché. Quelquefois le passage en est encombré. On marche sur les momies, elles se brisent sous le poids du corps et les pieds s'embarrassent dans des ossements et dans des langes.

Le premier abord est pénible, mais on s'y habitue vite et l'odeur bitumineuse, quoique très forte, n'a rien de désagréable ; rien surtout qui sente le cadavre.

La seule inquiétude que l'on puisse avoir, c'est le feu ; tous ces corps embaumés de toiles épaisses et chargées de bitume peuvent s'embraser par une étincelle : si le feu prend il est difficile de s'échapper, surtout dans les grottes profondes et contournées, où l'on doit ramper sur le ventre pour entrer et sortir.

Le danger est d'autant plus imminent que l'on ne s'éclaire que par des bougies que l'on porte en se traînant sur tous ces corps combustibles, et que l'autre main sert à ramper et ne ne peut arrêter les étincelles.

Plusieurs fois le feu a pris dans l'intérieur même des hypogées, et l'on voit les parois et les plafonds entièrement noircis, mais il s'éteint de lui-même, par le manque d'air. Les Arabes, la nuit, font du feu avec les momies : c'est un excellent combustible qui dure longtemps et ne leur coûte rien.

Les chauves-souris sont les hôtes désagréables de ces tombeaux : elles volent autour de vous, faisant siffler l'air avec un bruit aigre et perçant, vous frappent la figure, éteignent les lumières, et surtout répandent dans

les galeries depuis des siècles un fumier dont l'odeur repoussante est encore augmentée par la chaleur régnante.

On parle parfois d'Européens perdus et morts dans ces galeries souterraines : je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces récits ; cependant voici ce qui est arrivé à deux archéologues de l'expédition d'Égypte, qui s'étaient aventurés seuls et sans guides dans un hypogée. Entrés à cinq heures du soir ils étaient parvenus dans un tombeau dont les galeries faisaient des angles fréquents. Quand on s'arrête souvent, que le spectacle occupe fortement l'imagination par des choses étranges et absolument neuves, le chemin parcouru paraît plus long et les détours plus compliqués. En outre la profonde obscurité de ces lieux qu'on ne peut dissiper qu'en tenant soi-même une bougie au point que l'on veut voir, fait faire beaucoup de pas à droite et à gauche, car à côté de la faible clarté que la bougie procure tout est noir autour de vous. Il arrive donc qu'après avoir fait cinq cents pas en ligne droite, on croit en avoir fait mille. Nos savants avaient rencontré un puits dont ils avaient jugé la profondeur d'environ dix mètres : pour le traverser ils avaient été obligés de s'asseoir sur le bord, en s'avançant sur leurs mains. N'ayant pas compté les détours de la route, ni constamment regardé à leurs pieds ils pensaient avoir laissé derrière eux plusieurs puits, et en effet il y en avait d'autres encore plus profonds dans l'hypogée.

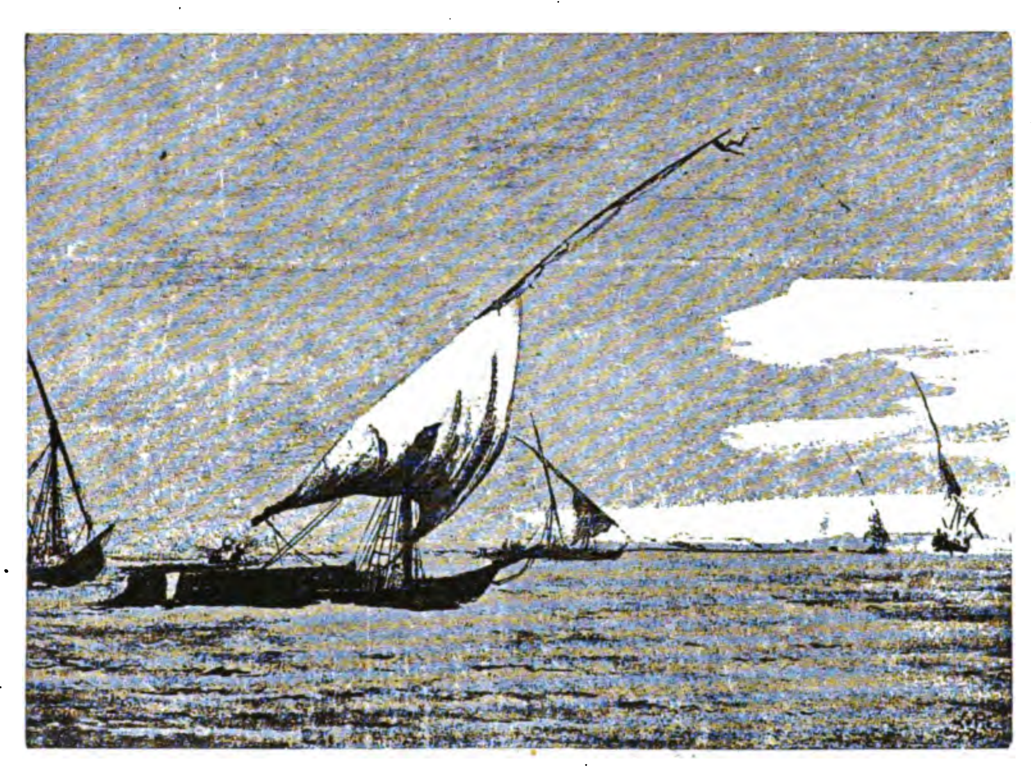
Enfin, ils n'avaient qu'une idée confuse ou même fausse de la forme des lieux. Par une imprudence dont l'expérience seule pouvait leur apprendre tout le danger, ils n'avaient que deux bougies pour éclairer leur marche. Au moment où ils étaient le plus attentifs à considérer les peintures, tout à coup, du fond du couloir s'élance un essaim nombreux de chauves-souris, qui agitent violemment l'air autour d'eux. L'une des bougies est frappée et s'éteint. Celui qui la portait court la rallumer à l'autre bougie, et celle-ci frappée comme la première s'éteint également.

Le passage subit du jour à la nuit glace nos savants. Ils sentent bien le danger de leur position, mais le lumignon encore rouge peut les guider quelques secondes : ils mettent le temps à profit et reculent à grands pas : mais bientôt la dernière lueur brille et l'obscurité est complète.

Ils s'arrêtent alors et sentent la peur les envahir. Être enterrés vivants dans ces tombeaux, en proie à la faim, périr misérablement après quelques jours d'angoisse, voici pour eux l'affreuse réalité.

Cependant revenus de leur premier trouble, ils conviennent de certains signes en cas qu'ils soient forcés de se quitter, puis ils appellent au secours avec des cris aigus : mais rien que l'écho répond à leur voix : personne n'était là pour les entendre et nul ne savait leur exploration.

Cependant ils renouvellent plusieurs fois leurs cris, mais seul le silence ou le sifflement du vol des chauves-souris vient leur répondre.



Barques remontant le Nil par le vent du Nord.

L'un d'eux propose de chercher à tâtons le puits qu'ils avaient franchi : mais comment y arriver? Il fallait se rappeler les coudes qu'on avait suivis, il fallait les reconnaître et les distinguer au toucher. Enfin ils ont recours à cette fragile planche de salut : pour bien reconnaître le sol ils se donnent la main, écartant les jambes le plus possible, et marchant accroupis, pas à pas lentement, chacun touchant toujours un des côtés de la galerie ou bien le sol. Ils embrassaient ainsi trois à quatre mètres de largeur, d'autant

plus que l'un d'eux tenait un pic, instrument destiné à la fouille des momies. A l'aide de cette espèce de chaîne, ils balayent pour ainsi dire le chemin, sûrs de ne pas laisser passer une muraille, une issue ou un puits, sans en avoir connaissance. Après quelques cents pas, les deux murs leurs échappent en même temps : ils reconnaissent qu'ils sont dans un carrefour; mais ne pouvant hésiter longtemps, de peur que les forces ne les abandonnent, ils se déterminent à suivre le mur du côté droit, sans le quitter jamais, quelque détour qu'il fît. Ce parti pouvait les faire enfoncer de plus en plus dans le labyrinthe, mais il pouvait aussi les conduire de proche en proche



Chiens la nuit sur le toit des maisons.

jusqu'à l'issue. D'un côté la crainte de rencontrer des précipices, de l'autre le vif désir de retrouver le puits qu'on avait déjà passé, ralentissent et accélèrent tour à tour leur marche. Déjà la fatigue les gagnait, ils ne se disaient plus rien et le désespoir envahissait leur cœur, sans qu'ils s'en fissent l'un à l'autre la confidence, lorsque tout à coup le premier sent qu'il a un vide sous ses pieds et il signale un précipice : L'autre en même temps reconnaît le bords d'un puits. Mais quel est ce puits? comment le traverser? faut-il le passer ensemble ou l'un après l'autre, debout ou assis, avec ou sans vêtements? Ils s'asseyent anxieux sur ce bord étroit : le dos et la tête collés pour ainsi dire à la muraille, plus de la moitié des cuisses et les jambes

suspendues sur l'abîme, ils se traînent doucement, insensiblement, se soulevant sur les mains, et sans avancer à chaque fois de plus de six pouces. Enfin le précipice est franchi, non sans un faux mouvement de l'un d'eux, qui, se retenant à l'autre, allait l'entraîner avec lui : mais déjà celui-ci avait atteint l'angle opposé du puits : tout en frissonnant il saisit cet angle avec force, donne à son compagnon un point d'appui et bientôt ils sont tous deux au delà de l'ouverture. Au premier mouvement de joie pour ce bonheur inespéré, succèdent de nouvelles craintes. Le puits qu'ils ont passé n'est peut être pas celui qu'ils cherchent, et ils sont égarés davantage. Mais il n'y avait qu'une idée qui pût les sauver : ils s'attachent donc constamment à la muraille du côté droit. Comme ils marchaient dans cette direction, une lueur presque insensible, et en apparence fort reculée vient frapper leurs regards avides de lumière.

Ceux qui ont veillé quelques heures dans un lieu complètement obscur, savent que dans cet état la vue éprouve des illusions, et aperçoit subitement dans les ténèbres des lumières qui n'y sont pas. Nos voyageurs se demandent si c'est une illusion pareille qui les trompe : mais la lumière va en croissant, elle devient blanchâtre et son étendue illimitée ne peut appartenir à la lampe d'un Arabe. Mais ils réfléchissent qu'il est à peu près l'heure du coucher du soleil et ils songent à la possibilité que le jour crépusculaire, pénétrant au fond de la catacombe, ait jeté un reflet aux environs : ils courent alors sans précaution et en effet arrivent au jour après de cruelles alternatives d'espérance et de désespoir. Ils étaient sauvés.

En Égypte, les chercheurs d'antiquités se font toutes les niches possibles, et en voici une racontée par l'auteur.

J'étais installé à Abydos où des Arabes fouillaient en secret. Ils trouvaient des scarabées et les avalaient puis revenaient vers moi ; à l'aide d'une forte purgation je retrouvais mes objets, et certains d'entre eux en avalaient jusqu'à dix-huit.

Un jour, on me dit que dans une cabane se trouvait une momie intacte dans son sarcophage. Le soir venu je m'y rendis et, après avoir vu la pièce, je l'achetai 25 livres anglaises.

Quelques temps après, on m'avertit que Mariette-Pacha avait envoyé un de ses estafiers pour me surveiller, que l'on savait mon intention de sortir d'Égypte une momie et que tout ce qui se portait à bord de ma

dahabieh était filé, afin d'arrêter et de reprendre, au Caire, ce que j'avais pu acheter d'intéressant. Ainsi averti, je me rendis le soir chez un ouvrier et lui demandai de me faire une caisse semblable à un sarcophage antique, bien résistant et solide. Il y consentit et confectionna avec du bois pris à la nécropole une caisse en tout semblable à celle qui enveloppait ma trouvaille.

Une nuit on la porta chez moi, et je pus combiner mon plan tout à mon



Momie d'ibis et son vase.

aise. Dans ce faux sarcophage, je renfermai un vieux tronc d'arbre bien lourd et bien enveloppé de linges. Je fis fermer le couvercle avec des chevilles de bois, je garnis les fentes de terre que je laissai sécher, et je donnai à l'ensemble toute l'apparence d'un objet nouvellement sorti des fouilles. Cela fait, je pris la véritable momie, qui traversa le Nil pendant la nuit; mon domestique partit pour Suez avec des Bédouins qui chargèrent la pièce sur un chameau, et le tout gagna le port à travers le désert avec une

lettre pour le consul, qui avait ordre, à l'arrivée de la caravane, d'expédier le tout, sans ouvrir, par le premier paquebot jusqu'à destination. La lettre était signée et timbrée du sceau de mon gouvernement.

Quelques jours après, sans aucune ostentation, je fis embarquer mes malles et mes caisses; mon espion était sur la berge faisant le guet, sur-



Osiris et Saket.

veillant tout ce qui se passait. La caisse neuve parut enfin, portée par huit Arabes; on croyait bien me tenir et le télégraphe annonça au Caire que j'étais pincé. J'attendis quelques jours encore jusqu'à l'arrivée de la dépêche m'annonçant que ma caravane était à Suez et que mon envoi était parti. Je mis alors à la voile, rien ne me retenant plus à Abydos, et quelques jours après j'étais à Assiout.

La première personne que je trouve sur le quai, c'est mon espion : comment avait-il pu me suivre et me devancer, je l'ignore, mais il était là, surveillant si je ne débarquais rien. Il put constater que je descendais seul, que je gagnais le Caire par le chemin de fer, et que la momie suivait le Nil pour m'y retrouver. Sitôt de retour dans la capitale de l'Égypte, je suis invité par mon consul à venir lui parler.

« Comment, me dit-il, faites-vous une chose pareille? Voici une lettre de Mariette qui m'avertit que vous avez trouvé un sarcophage et que vous voulez l'emporter. Vous savez que les lois interdisent la sortie de l'Égypte aux antiquités, et voyez dans quelle position vous vous mettez !

— Je rendrai la caisse telle qu'elle est, lui dis-je, seulement qu'on me rembourse mes frais : j'ai déboursé 40 livres, la momie n'a pas été ouverte, et je la rendrai telle qu'elle est, mais moyennant l'argent. » La chose fut ainsi décidée, et sitôt ma dahabieh arrivée à Boulacq, le consul me conduisit à bord, dans sa voiture.

Un employé du musée était déjà arrivé, le bateau était surveillé et avis de son retour avait été envoyé à qui de droit.

Nous montons à bord et je montre la caisse en disant : « Voici l'objet acheté, rien n'a été ouvert, comme vous pouvez constater ; je vous le livre, mais auparavant vous allez verser entre les mains de M. le consul ici présent, les 40 livres convenues. » La chose s'exécuta immédiatement comme je le désirais, et la caisse enlevée fut transportée à Boulacq. Moi, je m'en allai à mes affaires, attendant la fin de l'aventure. Quelques heures après, nouvelle lettre du consul. Mariette avait ouvert le sarcophage et vous jugez de sa colère, se voyant mystifié et ayant payé 40 livres un tronc d'arbre. Réclamation de sa part sur un ton peu diplomatique, ce à quoi je répondis que j'avais revendu ce que j'avais acheté, tel quel, que j'étais désolé, mais qu'ayant couru le risque, il était juste qu'il le courût comme moi, que l'objet pouvait contenir des trésors comme bijoux et papyrus, et qu'à ce jeu de hasard, celui qui perd n'a pas le droit de réclamer.

Cependant, le lendemain, je retournai au consulat. J'avouai ma supercherie, je fis rendre à Mariette les 40 livres qui lui tenaient tant au cœur, en lui faisant dire que la pièce si enviée était déjà exposée au musée de..., qu'elle était splendide, que la boîte intérieure était dorée et peinte et que j'en tenais une reproduction à sa disposition.

L'histoire fut bien vite connue et l'on en a bien ri au Caire.

Les Arabes parlent volontiers français ou plutôt répètent avec plaisir des mots de notre langue, dont le sens leur échappe.

A Giseh, un d'entre eux à qui l'on demandait s'il entendait le français, répondit :

« Oui, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.



Dieu Bes de Denderah.

— C'est bien, lui répondit-on, mais va dire aux âniers de venir nous rejoindre. »

L'homme ne bouge pas.

« As-tu compris ?

— Cui, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

Comme la conversation peut continuer longtemps de la sorte sans variété, on l'abandonne pour s'adresser à un autre qui souvent répond de même.

Cependant il n'est pas rare de voir un petit Bédouin de dix ans écorcher l'anglais et le français d'une façon à peu près intelligible.

Un vieil Arabe a offert un jour à notre géologue de le conduire à un endroit où il trouverait des Champollions empaillés. A ce mot, le rire a gagné tout le monde, mais on ne put avoir d'autre explication, si ce n'est qu'à une heure de là, on voyait beaucoup de Champollions empaillés.

On connaissait Champollion, on le savait mort, mais non empaillé, surtout à Giseh.

On lui dit alors d'aller en chercher un, et l'Arabe revint dans la journée, portant dans son burnous des oursins pétrifiés, qui avaient la forme de champignons, mais rien de commun avec notre célèbre égyptologue.

De champignons, il avait fait Champollion, et c'est sous cette dénomination qu'il offrait sa marchandise.

Une maison brûlait au Caire, et Dieu sait si elles brûlent bien et vite. La police est sur pied, un agent monte dans les appartements pour constater l'état de l'incendie; quelques instants après, monte le propriétaire; il trouve notre homme qui, après avoir ôté sa chemise sale, en mettait tranquillement une propre qu'il avait prise dans son armoire.

« Que fais-tu là? lui dit-il, stupéfait.

— Je ne vole pas, répondit-il. Tout va brûler; je trouve une bonne chemise et je la mets. Je vais laisser la mienne; le feu aura toujours sa part. La mienne était vieille, la tienne est bonne, il en brûlera toujours le même nombre. »

Disant cela, il descend en entraînant le propriétaire, et il était temps : le plafond s'écroulait derrière lui.

Un vitrier posait un carreau chez un Européen, dans une salle à manger. Près de lui, sur le buffet, se trouvaient des assiettes pleines de gâteaux et de bonbons. Entre le maître du logis, qui voit l'ouvrier puiser à pleines mains dans les plats et dévorant le dessert.

« Mais, tu ne dois pas faire cela, » dit-il à l'Arabe.

Celui-ci le regarde bien tranquillement et d'une voix naturelle:

— En manges-tu, toi, de ces choses-là?

— Oui.

— Eh bien! pourquoi n'en mangerais-je pas, moi aussi? »

Et il fallut lui enlever les assiettes, sans quoi tout y passait.

Un employé travaillait au rez-de-chaussée, dans une pièce dont la fenêtre donnait près d'une fontaine. Or, à la fontaine, hommes et femmes se disputent, se battent, crient, et font toute la journée un tapage désagréable. L'employé, ennuyé d'être dérangé dans le peu de travail qu'il faisait, se munit d'une grosse pierre et la déposa sur son bureau.

Au bout de quelque temps, survint la querelle inévitable.

Un grand Arabe se disputait avec une femme et c'étaient des cris et des glapissements sans fin. Jugeant le moment opportun, l'employé prend sa pierre et l'envoie à tour de bras dans la direction de l'auteur du désordre; mais le projectile frappe un barreau en fer, rebondit et vient briser une vitre.

Prévoyant qu'il fallait payer, l'homme quitte son bureau, court à la rue, s'empare de l'Arabe, exigeant le prix du carreau. L'autre refuse, résiste ; de là, bataille, cris et nouveau tapage.

On eut toutes les peines du monde à les séparer, et, pour l'employé, on n'a jamais pu lui faire entendre que c'était lui qui devait payer le dégât ; il soutenait que c'était à l'Arabe, cause première de son mouvement, que devait incomber ce débours. Telle est souvent la logique du pays.

XIII

Usages modernes comparés aux usages anciens. — Les obélisques. — Littérature de l'ancienne Égypte. — Le poème de Pentaour. — Le papyrus et le lotus.

L'antiquité a-t-elle laissé des traces en Égypte et l'antique terre des Pharaons conserve-t-elle encore quelques coutumes datant de ses aïeux? A cette question on peut hardiment répondre par l'affirmative : pour quiconque a regardé attentivement les anciennes peintures, il n'y a nul doute que le climat exerce et exercera toujours une influence sur les mœurs et les usages des habitants. Prenons le culte des morts : tout en changeant de formes il est resté aussi vivace que dans l'antiquité; on n'élève plus de pyramides pour recouvrir et protéger une momie, mais la tombe moderne est aussi ornée que possible : les gens riches la couvrent de sculptures, l'entourent d'une enceinte, y plantent des fleurs, et riches ou pauvres vont une fois par semaine visiter cette dernière demeure et pleurer sur ceux qu'elle recouvre. Les cimetières fellahs et arabes sont situés sur un sol aride, en dehors des terres inondées ou cultivables : ils redoutent l'eau et la charrue ; les ingénieurs sont parfois très gênés par de vieux cheikhs, ou tombeaux de saints,



Oiseau en bois sculpté et peint.

dans un état de délabrement incroyable, qu'ils n'osent pas faire sauter et qui entravent leurs travaux.

Comme jadis, les femmes pleurent, crient et se meurtrissent pendant l'enterrement. A Thèbes, elles précèdent la bière en dansant, chantant et jouant du tambour de basque, tout comme nous le voyons dans les anciennes peintures.

Ainsi qu'autrefois, les naturels portent certains fardeaux sur le creux de la



main, et les femmes ainsi chargées marchent avec grâce, et avec une noblesse extrême. Quand les charges sont trop fortes, les hommes les suspendent à deux bâtons soutenus pas deux ou quatre personnes, et l'on place les objets dans un filet. Les porteurs marchent avec ensemble, précédés d'un homme qui chante en frappant dans ses mains, tout comme nous le voyons dans la sculpture qui représente le transport d'un colosse.

A l'époque de l'inondation, les hommes cueillent des lotus, ils s'enveloppent de ces tiges et de ces fleurs et courent les rues en dansant et chan-

tant au son d'une musique assez barbare. Les hypogées renferment les reproductions de scènes absolument semblables.

Qui ne connaît le scribe du musée du Louvre, accroupi et les jambes repliées sous lui? Telle est encore la pose des Fellahs, moitié assis, moitié à genoux, tantôt sur un talon, tantôt sur deux.

Quant à la bastonnade si bien représentée à Beni-Hassan, elle existe toujours : seulement, au lieu de frapper sur les fesses, c'est presque toujours sur la plante des pieds que s'administre le châtiment.

Nous avons parlé déjà du respect que l'on conserve pour les chiens et les éperviers : je ne crois pas que le souvenir d'Anubis et d'Horus y soit pour quelque chose, mais c'est encore l'écho affaibli d'une ancienne tradition.

C'est encore avec un roseau que l'on écrit, on le nomme *qalam*. Comme jadis, l'écriture se trace de droite à gauche et de même également on écrit sur sa main gauche, sans se servir de table.

Quant au costume, il est identique, pour le peuple, avec celui qui est représenté dans les vieilles peintures. Les femmes continuent à se teindre en orangé les ongles de la main à l'aide du henné, et la garance teint certaines étoffes.

Les milayeh ont un grand rapport avec les toiles à franges qui enveloppent les momies et habillaient les gens du vieil empire : puis les anciens portaient sur leurs vêtements un grand manteau de laine blanche qui n'est pas sans analogie avec le burnous. Quant à la coiffure, les anciens Égyptiens avaient la tête rasée, et la recouvraient d'un bonnet prenant la forme du crâne. Parfois, et surtout à certaines époques, on les voit laisser croître leurs cheveux et les natter ou les porter en longs anneaux frisés, ce qui les mettait à l'abri de l'ardeur du soleil. A notre époque, la tribu des Ababdeh se coiffe encore de la sorte, ainsi que les Bicharis en Éthiopie. L'usage de s'épiler s'est conservé de nos jours, de même que celui de la circoncision, et les femmes elles-mêmes subissent encore une certaine opération dont on retrouve les traces dans les momies. Comme leurs ancêtres, les Fellahs enlèvent la boue et le fumier avec leurs mains, ils couchent dans les moustiquaires ou sur le haut des maisons pour se garantir des insectes. Les ustensiles de ménage sont absolument les mêmes que ceux que nous voyons représentés, et fait plus curieux encore, les anciens potiers se servaient du même tour incliné que ceux de nos jours. On peut faire beaucoup d'observations analogues à celles-ci et l'on ne saurait les consigner toutes :

il n'en est pas moins curieux de constater à quel point les choses sont immobiles sur cette vieille terre d'Égypte.

De tous les monuments égyptiens, le plus populaire sans contredit, en France, le plus connu, le plus reproduit, est l'obélisque en général; celui de la place de la Concorde en est cause.



Ruines d'un spéos taillé dans la craie à Gebel-Arrhidi.

Contemporain des pyramides, il a été en faveur pendant le moyen et le nouvel empire; à cette époque il atteignit ses plus grandes proportions.

Placé en avant des pylônes des temples, il faisait un superbe motif de décoration; on y a vu le symbole de la génération, l'image d'un rayon de soleil, etc...., le fait est qu'on ne sait pas positivement ce qu'il représentait pour les anciens Égyptiens. En hiéroglyphes, sa reproduction veut dire stabilité. Sa grandeur varie à l'infini. Dans les tombeaux de Memphis, sous

la cinquième dynastie, on le trouve déjà, mais dans des proportions infimes : 60 centimètres à peu à près; ensuite il atteint jusqu'à 33 mètres. Quoiqu'il précède les temples et les tombeaux des rois, il ne porte que des inscriptions sans intérêt, des louanges en honneur du souverain ou des phrases de rituel.

Leur nombre était infini, mais de nos jours il en subsiste peu d'entiers; les nations modernes sont venues en prendre pour orner leurs places publiques, et ceux de Londres et d'Amérique doivent être bien surpris du voyage qu'on leur a fait faire et du climat qu'ils habitent.

Un des plus beaux de l'Egypte actuelle est celui d'Ousourtesen Ier à Héliopolis. Il a 20m,75 et est un des plus anciens. Celui de la reine Hatasou, à Karnak, mesure 33m,20; c'est le plus grand de tous. Puis les deux de Louqsor dont un est à Paris, et c'est le plus petit. Il était élevé sur un piedestal gravé et sculpté, que l'on n'a pas emporté ; on a préféré cet atroce socle qui, tout en élevant le monument, lui enlève de sa grandeur en le détachant trop de terre. Dans toute l'Égypte on en trouve de brisés sur place ou gisant sur le sol; parfois le piédestal seul subsiste. Les obélisques étaient en général couronnés d'un pyramidion en or ou en bronze doré. Celui d'Héliopolis était en bronze, et au treizième siècle on le voyait encore. Celui de la reine Hatasou était fait avec l'or pris à l'ennemi, comme l'atteste une inscription ; parfois même, une boule ou tout autre emblème en métal brillant surmontait le pyramidion. Notre obélisque de Paris était couronné de métal, et à son érection on aurait dû lui rendre cette décoration qui eût achevé de lui rendre son caractère. Celui de la reine Hatasou était, de plus, entièrement doré sur ses quatre faces, les hyéroglyphes seuls se détachaient en creux par leur couleur nette, et l'ensemble devait en être splendide.

Il existe à Begig, dans le Fayoum, un obélisque d'une forme particulière; il avait treize mètres de haut et était rectangulaire. Il date du règne d'Ousourtesen Ier, comme celui d'Héliopolis, et le haut est arrondi au lieu de se terminer en pyramidion. Cette forme n'a été constatée que là, et on n'en a jamais retrouvé de semblables en Egypte. A la fin du nouvel empire, les Nubiens adoptèrent cette forme disgracieuse pour les leurs, mais déjà toute grande idée d'art avait disparu [1].

1. Dernièrement dans les fouilles à l'intérieur des pyramides de Licht, M. Maspero a trouvé parmi les matériaux employés un obélisque entier. On peut se demander ce qu'il faisait là?

Les obélisques étaient presque tous en granit; on en a cependant trouvé en grès, mais ils sont rares; ils se taillaient d'une seule pièce, dans la carrière, et à Assouan on peut en voir un achevé, qui ne tient plus que par un seul côté à la roche. Leur transport était d'une difficulté extrême, et nous ignorons le mode de leur érection. Il est à croire que l'homme venait puissamment en aide aux machines pour ces corvées, et je serais tenté do penser comme le drogman de Maxime Ducamp, qui me semble avoir trouvé le vrai nœud de la question. Un jour que l'illustre académicien demandait devant lui comment l'antiquité avait pu soulever de telles masses, le drogman lui montra un palmier et lui dit : « C'est avec ça qu'ils ont construit. Avec cent mille branches de palmiers que l'on brise sur les reins nus des ouvriers, on fait bien des temples et des palais, on élève bien des obélisques. » Puis il ajouta avec philosophie : « C'était un bien mauvais temps pour les palmiers alors, car on leur coupait autant de branches qu'il en poussait »; et cela dit, il s'en fut en riant et en caressant sa barbe. Je crois, somme toute, que le brave homme avait peut-être plus raison qu'il ne pensait, et que plus d'un obélisque fut élevé grâce à la sueur du peuple. Si M. Duban eût employé ce procédé pour ériger le nôtre, il eût économisé pas mal d'argent au trésor. Reste à savoir cependant si le gamin de Paris eût consenti à s'atteler aux cordes avec des coups de bâton sur le dos pour stimulant et pour récompense.


Chat en bronze.

Après une pénible navigation sur le Nil, j'étais venu me reposer chez Daninos-Bey à Fehn. Celui-ci, Français et élève de M. de Rougé, professeur au collège de France, ancien conservateur des antiques au Louvre, m'ouvrit sa maison et son salamlik pour me reposer : rien n'est comparable à l'hospitalité orientale, surtout quand elle est offerte par un Français spirituel et savant, et par un ami. Pendant que je reposais étendu sur un divan par une de ces chaleurs torrides dont l'Egypte a le secret, je feuilletais distraitement des brochures et des livres : c'est ainsi que je mis la main sur le poème de *Pentaour* le poème héroïque de l'ancienne Égypte, le pendant d'Homère, qui, transcrit sur le papyrus, a été gravé

dans une édition unique comme forme, sur les murs extérieurs des temples de Karnak, Louqsor et Ipsamboul, à la gloire de Ramsès II.

Cette œuvre, traduite par M. de Rougé, a été reproduite par Maspero et F. Lenormant, et c'est dans leurs livres que je l'ai lue; je reproduis ici comme spécimen de cette littérature l'ensemble écrit par ces trois auteurs et rendant d'avance à chacun la part qui lui revient s'il veut la reconnaître.

C'est au printemps de l'an V que Ramsès II marcha contre les Kétas et leurs alliés : c'était le Kati, Karkemisch, Kadesch, Arad, qui venaient piller les provinces égyptiennes de l'Asie : leurs alliés étaient les gens d'Ilion, les Dardaniens, les Mysiens, les Lyciens, etc. L'Asie entière se ruait sur les terres du Pharaon. Ce dernier traversa promptement la terre de Canaan, et marcha droit à l'ennemi jusqu'à Kadesch. Là il s'arrête, étudie le terrain et se prépare à l'action qui va s'engager dans la vallée de l'Arenta. Alors arrivèrent deux Bédouins de l'armée des Schasou, se disant transfuges et capables de le renseigner sur la force et la position de l'ennemi commandé par les Kétas.

Ils racontèrent les craintes de l'ennemi, qui se retirait vers Khilbou où il appelait ses réserves. Ce rapport était faux. Les Kétas embusqués près de Quadesch attendaient l'issue de la ruse. Ramsès s'avança en confiance à la tête de sa garde personnelle, laissant son armée en arrière, le suivant lentement.

Pendant cette étape on s'empara de deux espions que le roi fit bâtonner. Se doutait-il d'un piège? On ne sait, mais sous la courbache ces hommes racontèrent que les Kétas n'étaient nullement démoralisés et au contraire entouraient le petit corps de troupes du Pharaon pour le détruire. Un conseil réunit de suite les chefs présents : des ordres furent envoyés à l'armée pour presser son arrivée, mais l'ennemi apparut tout à coup, enveloppa le corps égyptien comptant l'anéantir. Il fallait résister et attendre, il fallait mourir en défendant le roi, et chacun se décida à faire son devoir. Ici je donne le texte même du poème.

« Les archers et les chars du roi cédèrent devant l'ennemi. Sa Majesté se leva alors comme son père le dieu Month : il saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à Baal dans l'heure de sa puissance. Lançant son char il pénétra au milieu des rangs des Kétas pervers. Il était seul de sa personne, aucun autre avec lui : il se trouva enveloppé par deux mille

cinq cents chars, coupé dans sa retraite par tous les guerriers du farouche Kéta et des peuples nombreux qui l'accompagnent ; chacun de leurs chars portait trois hommes et ils s'étaient tous réunis. » Ramsès se trouble à cette vue. Sa pensée monte vers le Dieu de Thèbes, Ammon, et il lui demande du secours. Il lui rappelle l'éclat dont il a environné son culte, les temples magnifiques qu'il lui a construits, les sacrifices faits en son honneur, en un mot c'est une vraie page de l'*Iliade*.

« Aucun prince n'est avec moi, aucun général, aucun officier des archers ou des chars ! Mes soldats m'ont abandonné, mes cavaliers ont fui : pas un n'est resté pour combattre auprès de moi. Où es-tu donc, ô mon père Ammon? est-ce qu'un père oublie son fils? ai-je fait quelque chose sans toi? n'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole? Je n'ai pas violé tes ordres. » Il continue longuement l'énumération de ce qu'il a fait pour le dieu ; puis il reprend : « Je t'invoque, ô mon père Ammon ; me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi et je suis seul de ma personne, sans aucun autre avec moi. Mes soldats m'ont abandonné et aucun n'a regardé vers moi, et quand je les appelais, personne n'a écouté ma voix. Mais je sais qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats et cent mille cavaliers, que dix mille frères ou fils, fussent-ils tous réunis ensemble. » Alors le dieu apparaît et parle à son tour. « J'accours à toi, je suis avec toi. C'est moi, ton père : ma main est avec toi et je vaux mieux pour toi que des centaines de mille hommes ; je suis le seigneur de la force qui aime la vaillance ; j'ai trouvé ton cœur courageux et je suis satisfait. Ma volonté sera faite. Je serai sur eux comme Baal dans son heure. Les deux mille cinq cents chars, quand je serai au milieu d'eux, seront brisés devant tes chevaux ; leurs cœurs faibliront dans leurs flancs et tous leurs membres s'amolliront. Ils ne sauront plus lancer les flèches et ne trouveront pas de cœur pour tenir la lance. Je vais les faire sauter dans les eaux comme s'y jette le crocodile : ils seront précipités les uns sur les autres et se tueront entre eux. » Le roi, réconforté par ces paroles, s'élance en avant. Du haut de son char, il frappe, il tue, il sème la mort dans les rangs sur son passage, l'ennemi effrayé recule, mais s'apercevant bientôt que l'homme qui les charge est isolé, ils reviennent en masse et leurs chars l'enveloppent de nouveau. Dans cette partie du récit héroïque c'est Ramsès lui-même qui raconte. « Lorsque Menna, mon écuyer, vit que j'étais environné par une multitude de chars, il faiblit, et

le cœur lui manqua, une grande terreur envahit ses membres et il me dit : Mon bon seigneur, ô roi généreux, grand protecteur de l'Égypte au jour du combat, nous restons seuls au milieu des ennemis, car les archers et les chars nous ont abandonnés. Arrête-toi, et sauvons le souffle de nos vies. » Le roi lui répond alors. « Courage, raffermis ton cœur, je vais entrer au milieu d'eux comme se précipite l'épervier, tuant et massacrant : je vais les jeter dans la poussière. » Puis confiant dans la protection d'Ammon, il lance son char et tue tout ce qu'il rencontre. Six fois il s'élance à la charge, et l'ennemi stupéfait de son audace dit : « Ce n'est pas un homme qui est au milieu de nous, c'est Soutekh le grand guerrier : c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un homme qu'il fait..... »

Enfin l'armée arrive vers le soir, et le roi est dégagé. Il rassemble ses généraux et leur fait de vifs reproches. Il leur rappelle ses bienfaits et les faveurs dont il les comble : « Celui qui m'adresse sa requête, j'y fais justice moi-même chaque jour. » Il reproche à ceux qui commandent aux frontières de Syrie leur négligence et l'absence de renseignements : à tous il leur reproche leur lâcheté et leur raconte ses exploits : « Quel beau fait d'armes pour présenter de riches offrandes à Thèbes, que la faute honteuse de mes soldats et de mes chars, plus grande qu'on ne peut le dire, car j'ai déployé ma valeur et ni mes archers ni mes chars n'étaient auprès de moi. Le monde entier a donné passage aux efforts de mon bras victorieux et j'étais seul, et aucun autre avec moi. Les peuples m'ont vu et répéteront mon nom jusqu'aux régions éloignées et inconnues. Ceux que ma main a laissés vivre se sont retournés en suppliants à la vue de mes exploits. Deux millions d'hommes étaient venus et leurs pieds ne pouvaient plus s'arrêter dans leur fuite. » Les soldats acclament le Pharaon et restent stupéfaits à la vue du carnage du champ de bataille, mais le roi continue ses reproches et compare la conduite pusillanime de ses généraux au courage et à la constance de ses deux chevaux qui l'ont aidé dans son œuvre de destruction, l'ont sauvé dans la mêlée. Il ordonne qu'on leur rende un honneur sans égal ; ils s'appelaient Victoire à Thèbes et Noura satisfaite. « Je leur ferai prendre moi-même la nourriture, dit-il, quand je serai dans mon palais, car je les ai trouvés quand j'étais au milieu des ennemis avec Menna mon écuyer et les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et qui sont les témoins du combat. »

On couche sur le champ de bataille : le lendemain la lutte recommence,

acharnée et féroce; les Égyptiens brûlant de se laver des reproches de leur maître, les Kétas voulant se venger de leur échec. Les Asiatiques furent mis en fuite, leurs princes et les grands personnages de la ligue restèrent sur le champ de bataille, beaucoup furent noyés et tout eût péri sans une sortie de la garnison de la ville qui repoussa les Égyptiens, et permit de ramasser les morts et les blessés et de faire entrer les fuyards dans la place. Le roi des Kétas demande l'aman et envoie un parlementaire. « L'Égypte et le peuple de Kéta, dit-il à Ramsès, unissent leurs services à tes pieds. Serait-il bon pour toi de tuer tes serviteurs? Tu es leur maître : ton visage est en fureur. Ne t'apaises-tu pas? Tu es le maître et tu en as déjà tué une centaine de mille : tu reviens aujourd'hui et il ne restera plus d'homme pour devenir tes sujets. N'achève pas d'accomplir tes desseins, ô roi victorienx, génie qui te plais aux combats, accorde nous le souffle de la vie. » Alors il se réunit un conseil autour du monarque; on décide de faire la paix, et le Pharaon rentre dans ses États. Tel est en abrégé ce long poème, que des générations enthousiastes ont gravé sur des murs de granit rose en hiéroglyphes admirables.

Il donne une idée exacte de ce qu'était la littérature d'alors dans le genre héroïque.

Le papyrus sur lequel a été inscrit le poème précédent est à Londres; la première page est je crois au musée du Louvre : l'œuvre entière a été composée deux ans après la victoire de Kadesch.

Ne pas croire cependant que les scribes ne pussent écrire d'un autre style. Un papyrus de Berlin nous raconte l'histoire d'un certain Siveh, qui est censé écrire lui-même et qui vivait sous Amenemhat et Ousartesen Ier. Cet homme, pour desraisons qu'on ignore, mais peu avouables sans doute, puisqu'il n'ose les dire, avait pris le désert, comme en Corse on prend le maquis, après un accès de vivacité ou de vengeance qui a causé la mort d'un homme. Il dit qu'il chemina pendant la nuit, passant par Peten et gagnant Ramoër. « La soif me surprit, dit-il, je me mis à courir, mon gosier se sécha, je dis : Voici mon jour de la mort. Soudain je relevai mon cœur et raidis mes membres, car j'entendais la voix douce des bestiaux. J'aperçus un Bédouin. Je le priai de me guider pour m'éloigner de l'Égypte. Il me donna de l'eau, je fis bouillir du lait, et j'allai avec lui dans sa tribu. »

On le conduit alors vers le pays d'Edorm. Là un chef l'accueille et le garde, en lui disant qu'il pourra près de lui parler et entendre la langue

de sa patrie ; ce qui prouve que, comme de nos jours, ceux qui n'avaient pas la conscience bien nette allaient se réfugier dans les oasis. En effet il retrouve des Égyptiens dans ces tribus, et il devient bientôt riche. Ici je prends la traduction de M. Maspero qui a une couleur et une saveur tout à fait particulières.

« Le chef me mit à la tête de ses enfants, me maria à sa fille aînée, et me donna mon choix parmi les terres les meilleures qui lui appartenaient jusqu'aux frontières des pays voisins. C'est un bon pays, nommé Aa ; il y a des figues, du raisin, et du vin plus que d'eau. Le miel y est en quantité, ainsi que les oliviers et tous les fruits des arbres. On y trouve de l'orge, et ses froments n'ont pas de nombre, non plus que ses bestiaux. Ce fut grand, certes, ce qu'on me conféra, quand le chef vint pour m'investir et m'établit chef de tribu parmi les meilleures du pays.

« J'eus des rations journalières de pain et de vin, chaque jour des viandes rôties, des oies séchées au feu, outre le gibier du pays que je prenais ou qu'on posait devant moi, en plus de ce que me rapportaient mes chiens et mes chasses. Je fis toute espèce de choses et toute espèce de fromages. Je passai de nombreuses années, mes enfants devinrent braves, chacun d'eux dirigeait sa tribu. Le voyageur qui allait et revenait dans l'intérieur du pays se dirigeait vers moi, car j'accueillais bien tout le monde; je donnais de l'eau à qui avait soif, je mettais l'égaré sur sa route, et je saisissais le brigand. Les Sati qui s'en allaient au loin pour battre et repousser les princes du pays, j'ordonnais et ils marchaient. Car ce roi de Tennou me fit passer plusieurs années parmi son peuple, comme général de ses soldats; aussi chaque pays que j'envahis, je le forçai de payer tribut des produits de ses terres : je pris ses bestiaux, j'emportai ce qui lui appartenait, j'enlevai ses bœufs, je tuai ses hommes ; il était à la merci de mon sabre, de mon arc, de mes expéditions, de mes desseins pleins de sagesse qui plaisaient au roi. Aussi m'aimait-il; connaissant ma vaillance, il me mit à la tête de ses enfants, voyant la valeur de mon bras.

« Un brave de Tennou vint me défier dans ma tente. C'était un illustre sans pareils, car il avait détruit tous ses rivaux. Il disait qu'il se battrait avec moi, car il ne m'avait pas encore frappé, et il se flattait de prendre mes bestiaux pour sa tribu. Le roi se consulta avec moi. Je dis : Je ne le connais point, certes, je ne suis pas son frère, je me tiens éloigné de son logis. Est-ce que j'ai jamais ouvert sa porte ou franchi ses clôtures ? C'est quelque

aventurier désireux de me voir, et jaloux d'accomplir sa mission qui est de me dépouiller de mes chats, de mes chiens, en plus de mes vaches, de fondre sur mes taureaux, mes chèvres, mes veaux, afin de se les approprier. Je bandai mon arc, je préparai mes flèches, je donnai du jeu à mon poignard, je fourbis mes armes. Quand l'aube arriva, Tennou vint lui-même, après avoir assemblé toutes ses tribus et convoqué tous ses vassaux. Il désirait voir ce combat. Tous les cœurs brûlaient pour moi; hommes et femmes poussaient des ah! Et chaque cœur s'attrista pour moi; car on disait : Est-ce que c'est un autre brave qui va lutter avec lui? Voici l'adversaire avec son bouclier, sa javeline et son paquet de dards. Quand j'apparus et qu'il eut paru, je détournai de moi ses traits.

« Comme pas un seul ne portait, il fondit sur moi et alors je déchargeai mon arc contre lui. Quand mon trait s'enfonça dans son cou, il poussa un grand cri et tomba à terre. »

Toute cette page est charmante : on y voit les usages et les costumes anciens de ces peuplades nomades du désert, et il est facile de constater combien peu les habitudes ont varié. Du Maroc au Sahel, à la Tunisie, à la Tripolitaine, jusqu'au delà de Kharloum, ce sont encore les mêmes habitudes, la même manière de vivre, le même besoin de courage personnel pour être respecté et défendre son bien.

Il ne semble pas que la profession de scribe, c'est-à-dire d'homme de lettres, fût sans bénéfice dans l'antique Égypte. Loin de là. Ces messieurs étaient choyés, comblés par les princes et les grands, et avaient une indépendance relative, très précieuse dans une société où tout était réglé d'avance. Le scribe pouvait aspirer aux emplois les plus hauts, rêver la fortune la plus complète, rien ne lui était impossible. M. Maspero a traduit, avec un soin et un talent infinis, un poème du Moyen Empire, dans lequel un père décrit, avec un réalisme digne de Zola, tous les corps de métier de son époque, leurs travaux et leur côté pénible. Prenons le forgeron :

J'ai vu le forgeron à son travail
A la gueule du four;
Ses doigts sont comme en peau de crocodile
Il est puant comme un œuf de poisson;
Tout artisan en métaux
A-t-il plus de repos que le laboureur?

Puis pour ce derniers :

Ses champs à lui, c'est du bois; ses outils, du métal.
La nuit quand il est censé être libre,
Il travaille encore après tout ce que ses bras ont déjà fait;
La nuit il veille au flambeau.

Le tailleur de pierre :

Le tailleur de pierre cherche du travail
En toutes espèces de pierres dures.
Lorsqu'il a fini les travaux de son métier
Et que ses bras sont usés, il se repose :
Comme il reste accroupi depuis le lever du soleil
Ses bras et son échine sont rompus.

Passons au Figaro du temps :

Le barbier rase jusqu'à la nuit :
Ce n'est que lorsqu'il se met à manger qu'il s'appuie en repos sur son coude.
Il va de groupe en groupe, de maison en maison pour chercher la pratique,
Il se rompt les bras pour remplir son ventre
Comme les abeilles qui mangent leurs labeurs.

Le batelier :

Le batelier descend jusqu'à Ni-adhon pour gagner son salaire.
Quand il a accumulé travail sur travail,
Quand il a tué des oies et des flamants, qu'il a peiné sa peine,
A peine arrive-t-il à son verger,
Arrive-t-il à sa maison
Qu'il faut s'en aller.

Ce batelier-là n'avait certes rien de commun avec ceux d'Asnières, de Chatou et d'Argenteuil.

Passons au maçon :

Je te dirai comme le maçon
La maladie le joute :
Car il est exposé aux rafales
Construisant péniblement, attaché aux chapiteaux à fleurs de lotus des maisons.
Pour atteindre ses fins,
Ses bras s'usent au travail.
Ses vêtements sont en désordre,
Il se ronge lui-même,
Il ne se lave qu'une fois par jour,
Quand il a son pain, il rentre à la maison
Et il bat ses enfants.

Décidement les mœurs n'ont pas beaucoup varié depuis le Moyen Empire jusqu'à l'assommoir moderne.

Le tisserand :

Le tisserand dans l'intérieur des maisons
Est plus malheureux qu'une femme.
Ses genoux sont à la hauteur de son cœur,
Il ne goûte pas l'air libre.
Si un seul jour il manque à fabriquer la quantité
D'étoffes réglementaire,
Il est lié comme le lotus des marais.
C'est seulement en corrompant ses gardiens par des dons de pain,
Qu'il parvient à voir la lumière.

Au courrier à présent, la poste aux lettres du temps :

Le courrier en partant pour les pays étrangers
Lègue ses biens à ses enfants,
Par crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques.
Que lui arrive-t-il quand il est en Égypte?
A peine arrive-t-il à son verger,
Arrive-t-il à sa maison,
Il lui faut s'en aller de nouveau.
S'il part sa misère lui pèse,
S'il ne s'en va pas il se réjouit.



Le teinturier :

Le teinturier ses doigts puent
L'odeur des poissons pourris.
Ses deux yeux sont battus de fatigue;
Sa main n'arrête pas.
Il passe son temps à couper des haillons,
C'est sa nausée que les vêtements.

Le cordonnier :

Le cordonnier est très malheureux :
Il mendie éternellement;
Sa santé est celle d'un poisson crevé.
Il ronge le cuir.

A cette époque il faut croire qu'on allait aux bains de mer sans Amélia, et que le Ferry du temps n'essayait pas les sandales sur des coussins en peluche rose ou en damas.

Quand le père a bien décrit de la sorte tous les métiers à son fils, j'en passe et des meilleurs, tels que le soldat, le conducteur de chars, etc...., il dit :

. . . .
« Je te fais aimer la littérature ta mère,
Elle est plus importante que tous les métiers,
Elle n'est pas un vain mot sur la terre. »

Et il finit par lui dire qu'en le menant à l'école......

« J'ai agi par amour pour toi,
Car si tu as profité un seul jour
C'est pour l'éternité.
Les travaux qu'on y fait sont durables comme des montagnes;
C'est ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître,
Que je te fais aimer. »

Qu'a choisi le jeune homme après cette belle leçon, je l'ignore, et je suppose qu'il n'a pas dû hésiter. J'ai tenu à produire ces extraits, non pour augmenter la gloire du traducteur, qui n'a pas besoin de ma faible plume pour être universellement connu, mais afin de vulgariser des documents intéressants, trop ignorés chez nous, qui méritent de la part des lettrés un peu archéologues une attention dont l'histoire de la poésie pourra profiter.

Le papyrus et le lotus sont les plantes historiques de la vieille Égypte, mais n'y existent plus qu'à l'état de souvenir ou de curiosité, le papyrus surtout, qu'on ne retrouve plus que dans des jardins soignés aux environs d'Alexandrie. Jadis on le récoltait partout dans les canaux de la basse Égypte et surtout dans les marais du nome Sebennytique. Sa tige presque carré, droite, surmontée d'un plumet élégant, était charmante à voir; comme plante, son utilisation était infinie. Avec son écorce on faisait des sandales, des voiles, des nattes; la tige servait aux meubles, à la vannerie, et même était utilisée dans les constructions fluviales pour faire de légères barques. On mangeait la partie avoisinant la racine, qui était sucrée et odorante, et la moelle servait à l'éclairage. Enfin on en faisait ces feuilles légères sur lesquelles écrivaient les scribes, et qui, retrouvées intactes, sont de précieux documents pour reconstituer cette antique histoire. Cette plante était l'emblème de la basse Égypte, comme le lotus était celui de la moyenne Égypte et de la Thébaïde. Ce dernier était très répandu jadis et très varié. Il y en avait de blancs, de bleus et de roses. Le rose a tout à fait disparu du pays. On ne le retrouve que dans l'Inde, dans les marais où il élève sa fleur au-dessus des eaux par une tige assez longue. Sa capsule contenait une trentaine de graines grosses comme une pistache, et que l'on connaissait sous le nom de fève d'Égypte. On la vendait sur les marchés et on la faisait cuire; c'était un mets assez recherché. On cuisait également et on mangeait la jeune pousse du papyrus. La feuille du lotus était servie sur les tables pour envelopper les fruits et les gâteaux, et on la retrouve représentée dans tous les bas-reliefs. De nos jours il ne reste plus que de rares exemplaires du nénuphar bleu, et le plus commun est le blanc que nous voyons sur nos marais et nos étangs aussi beaux que dans le Delta. On ignore l'époque de la disparition de ces deux plantes.

XIV

L'Institut d'Égypte. — *Cosas* d'Égypte, ou un bienfait n'est jamais perdu. — Arabi. — M. de Ring. — Notre situation en Égypte.

Il y a au Caire des ministères de toutes sortes, comme partout, mais en réalité il n'existe en Egypte qu'un seul ministère sérieux, c'est celui des travaux publics, établi dans un superbe palais en pierres de taille, destiné à l'origine à servir de couvent aux filles nobles.

C'est dans un des pavillons de ce bâtiment qu'est installé l'Institut actuel, entouré d'un commencement de bibliothèque, d'un commencement de cabinet de physique, de chimie, de minéralogie, d'histoire naturelle et de beaucoup d'autres commencements scientifiques et littéraires.

La première fois que l'on m'y conduisit, c'était pour entendre la lecture d'un rapport de Schweinfurt sur les fleurs retrouvées dans le sarcophage d'Ahmès, comparées aux fleurs actuelles, et qui sont identiques. Il y avait nombreuse réunion d'hommes, de femmes, de savants de tous les pays, et voire même de gens du Caire qui ne comprenaient pas ce qu'on disait, mais qui étaient venus malgré tout.

Après avoir écouté cette communication des plus intéressantes, je parcourus la salle et j'avisai dans un coin une gravure, représentant le général Bonaparte se rendant à une séance de l'Institut, et reçu à la porte par les membres de la docte société. J'étais occupé à regarder cette épreuve, et à penser à part moi combien les temps étaient changés, quand quelqu'un me frappa sur l'épaule et me tira de mes rêves. C'était Schweinfurt lui-

même qui, comprenant ma pensée, n'hésita pas de me dire : « Vous avez fait ici de bien grandes choses, et on vous retrouve partout. Le grand ouvrage de la Commission est encore la Bible où il faut souvent revenir, même depuis les ouvrages récents, et, ajouta-t-il, faisant allusion au butdu voyage que j'avais entrepris à la suite de mes compagnons, rien n'a été fait d'aussi grand, depuis que ce que vous entreprenez en ce moment. Dans toute grande chose ici, on retrouve la France. » Je ne pus que le remercier : un tel aveu de la part du grand explorateur et savant prussien m'était double-



ment précieux, et en me retirant j'avoue que je sentais battre au fond de ma poitrine un vrai et légitime orgueil national.

Tout, hélas! a bien changé en quelques mois. Que va devenir cette grande idée que nous apportions, pour régler le Nil et rendre bien des terres fécondes, cette idée française d'origine cosmopolite par nécessité? ne sommes-nous pas exposés a être exclus de sa réalisation comme nous le sommes de ce beau pays où nous devrions jouir d'une influence inattaquable? Verrons-nous des ingénieurs anglais, soutenus par des gouvernants plus anglais qu'égyptiens, reprendre notre plan, le réaliser et l'exploiter, sans avoir souci des travaux antérieurs ?

On comprendra bientôt quel vrai cœur de Français battait dans la poi-

trine de Gambetta, quand il priait et conjurait une Chambre honnête mais inintelligente, de l'aider à tenir haut et ferme en Orient le drapeau de la France, et à ces nains d'opposition on pourra rejeter un jour le mot de Victor Hugo à la Chambre de Louis-Philippe..... « Oh! vous êtes petits. »

Ce n'est pas à dire qu'il ne restera rien de nous dans le pays des Pharaons. En dehors de notre gloire passée, nous avons Mariette-Pacha, qui dort à Boulacq dans son sarcophage de granit et son ombre et son souvenir hanteront longtemps encore les salles de ce musée, un des plus beaux du monde et dont il fut le créateur. Après lui, Maspero, le continuateur de son œuvre, restera le dépositaire des traditions de son maître, et on retrouvera près de lui cette urbanité, cet accueil aimable qui est le propre de notre nation. Au Caire même, quelques-uns que je ne puis nommer, continueront à soutenir par une honnêteté proverbiale l'honneur du nom français, mais tout le reste est et deviendra anglais, à moins qu'un cataclysme que rien ne fait prévoir ne remette tout en question et nous permette de reprendre la place que la bourgeoisie inintelligente de nos gouvernants nous a fait perdre.

Revenons à l'Institut égyptien pour nous consoler. Bonaparte emmenait avec lui dans son armée une commission de plus de cent membres. Il y avait des sections de géométrie, d'astronomie, de mécanique, de chimie, de minéralogie, de zoologie, de botanique, de chirurgie, de médecine et d'économie politique. Il y avait en outre des littérateurs, des géographes, des antiquaires, des architectes, des peintres, des dessinateurs, un ingénieur mécanicien hydraulique, un sculpteur, un graveur et des musiciens.

Les géomètres étaient : Monge, Fourier, Costar, Malus. — Les astronomes : Beauchamp, Nonet, Quesnot. — Mécaniciens : Conte, Coutelle, Hassenfratz, l'Homont. — Chimistes : Berthollet, Descostils, les deux Champy. — Minéralogistes : Dolomieu, Cordier, Rozières. — Botanistes : Nectonn et Delille. — Zoologistes : Geoffroy Saint-Hilaire et Savigny. — Chirurgiens : Larrey et les deux Dubois. — Médecins : Desgenettes, Laberte et Lacipière. — Économie politique : Famelet, Bourienne, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Gloutier et Tallien. — Littérateurs : Arnault et Parceval de Grandmaison. — Ingénieurs géographes : Jomard aîné, Testevide, Simone, Jacotin, Leduc, Coraboeuf. — Antiquaires : Regnault et Panuzen. — Architectes : Lepère, Norry, Demoulin. — Peintres : Redouté, Rigolo. — Dessinateurs : Denon, Dutertre, Portal. — Ingénieur mécanicien hydrau-

lique : Cécile. — Sculpteur : Casteix. — Graveur : Fouquet. — Musiciens : Villoteau et Rigel. — Interprètes : Venture et Jaubert.

L'École polytechnique, récemment fondée, sur l'ordre formel de Bonaparte, qui l'appelait plus tard sa poule aux œufs d'or, avait dû fournir des élèves pour accompagner l'Institut. C'étaient : Caristie, Duchanoy, Pottier, Jomard jeune, Vincent Viard et Appert.

Ce fut le 21 août, après la fête du prophète, qu'un décret de Bonaparte institua officiellement l'Institut d'Égypte. Sa mission était de répandre nos sciences et notre civilisation dans le pays et d'y rechercher tout ce qui pourrait éclairer ce passé encore si inconnu de la terre pharaonique.

L'Institut se composa de quarante-huit membres et divisé en quatre sections : mathématiques, physique, économie politique, littérature et beaux-arts ; on adjoignit à la compagnie quelques officiers d'artillerie et d'état-major.

Dans la section des mathématiques étaient :

Andréossy, Bonaparte, Costar, Fourier, Girard, Lancret, Lepère, Leroi, Malus, Monge, Nonet, Quesnot, Say. Celle de physique et histoire naturelle : Berthollet, Champy, Conté, Defelle, Descotels, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroy Saint-Hilaire, Larrey, Savigny.

Économie politique :

Bouverne, Caffarelli, Dufalga, Caraucez, Desaix, Kléber[1], Cloutier, Poussielgue, Reynier, Sulkowsky, Sucy, Tallien.

Littérature et beaux-arts :

Denon, Dutertre, Norry, Parceval de Grandmaison, Redouté, Régel, Venture et le prêtre grec Don Raphaël.

L'Institut fut richement pourvu de revenus, grâce à la confiscation des biens des anciens Mameluks. Les salles des harems devinrent les bureaux scientifiques, salles des séances, bibliothèques, cabinets à machines, cabinets d'astronomie, salles de collections, on fit un jardin botanique et l'on créa un observatoire.

Le 24 août l'Institut se réunit en première séance, Monge fut élu président. Bonaparte vice-président, et Fourrier secrétaire perpétuel. Les séances eurent lieu tous les cinq jours et furent publiques : Berthollet devant les

1. On ignore généralement que le grand-père de Kléber était un juif, tout comme celui de Masséna dont le nom s'écrivait MASCHENA.

curieux faisait des expériences de physique et de chimie, et les gens du pays, voyant qu'on ne s'y occupait pas de religion, et voyant mouvoir tous ces instruments incompréhensibles pour eux, furent convaincus que nos savants s'appliquaient à chercher le moyen de faire de l'or et à trouver la pierre philosophale.

Le résultat de ces travaux fut inouï: on compara les mesures égyptiennes aux mesures françaises; on fit un vocabulaire français-arabe; on fit un calendrier français-arabe et copte; on s'occupa du réseau des canaux; on améliora l'agriculture; on apprit aux Fellahs les moulins à eau et à vent, qu'ils avaient oubliés, car ils nous les avaient appris; on chercha à acclimater le houblon, à développer la culture de la vigne; on amena de l'eau au Caire; on nettoya la ville; on établit une fabrique de poudre, une monnaie, et on s'occupa des moyens propres à prévenir la peste; on fit une imprimerie et une fonderie. On dessina une carte d'Égypte, on décrivit les provinces, on chercha le moyen de rendre le Nil navigable en toute saison, on traça un canal entre les deux mers, on fixa la position géographique des principaux points du pays par l'astronomie, et l'orientation des anciens monuments. Les antiquaires et les naturalistes luttèrent d'efforts et de recherches, on copia, on fit les plans, on décrivit tout ce qui existait: en un mot chacun fit son devoir et si bien, que le résultat obtenu et publié dans le grand ouvrage dit de la Commission d'Égypte, est et sera longtemps encore l'ensemble le plus parfait de tout ce qui aura été publié sur ce pays.

Ne pas croire au moins que là-bas on ne se souvient pas de tout cela : bien au contraire, et ceux mêmes qui jouissent d'une ignorance tout orientale savent cependant fort bien qu'avant Méhémet-Ali, les Français étaient les maîtres après avoir chassé les Turcs et qu'on était heureux, parce qu'on avait l'argent et la justice.

Quoique l'Institut égyptien actuel soit des plus cosmopolites, la gravure dont j'ai parlé, placée dans la salle des séances près du Président, prouve à quel point le souvenir de notre passage est resté honoré. A notre époque, autour des membres résidents, viennent chaque année s'adjoindre les savants de passage, et les séances sont souvent d'un haut intérêt. Mais je ne sache pas que, comme jadis, on travaille d'une façon suivie, en poursuivant un ou plusieurs buts pratiques. C'est le hasard qui guide l'ordre des travaux, et un peu beaucoup la fantaisie et l'à-propos. Cependant, je le

répète, il s'y dit et il s'y fait d'excellentes choses, que nous serions heureux de voir régulièrement arriver jusqu'en Europe.

Il fut une fois un khédive nommé Ismaïl, le Magnifique, que la France et l'Angleterre eussent mis à Clichy si Clichy existait encore. Si cette époque a coûté cher, il faut avouer qu'elle fut brillante, et le Caire était une succursale de Londres et de Paris. Jamais les étrangers ne furent traités dans un pays avec une semblable magnificence, et Aroun-al-Raschid dut plus d'une fois contempler, du haut du paradis de Mahomet, son fastueux successeur avec des regards d'envie et d'approbation. Il y avait bien alors quelques ombres à ce brillant tableau. Un train d'Alexandrie portant l'héritier présomptif du khédive et presque toute la famille fut précipité dans le Nil, *par hasard*. Peu en réchappèrent, mais le successeur futur resta au fond de l'eau. Une autre fois ce fut le Mouffetisch qui partit faire une promenade sur le Nil et qui n'en revint jamais : ses biens furent confisqués au profit de la couronne, ses femmes vendues, et il n'en fut plus question. Tout ceci est une physionomie particulière à l'Orient qui ne surprend que ceux qui n'y ont jamais été.

A cette époque tout pliait devant le terrible souverain, dont l'œil soupçonneux cherchait à voir au fond de toutes les consciences, car il ne se souciait pas de mourir de mort violente comme sont morts sans exception tous les successeurs de Méhémet-Ali. Il ne fallait pas parler trop haut, ni penser autrement que le maître, sans quoi le terrible Soudan était là pour recevoir les exilés, et c'était une condamnation à mort à courte échéance. La fièvre, la dyssenterie venaient tenir l'emploi d'exécuteurs des hautes œuvres, et en quelques mois la justice du khédive était satisfaite.

Il y avait alors en Égypte un homme qui a pris une grande situation depuis, et que surveillait de très près la police du vice-roi.

Cet homme, un des plus grands et des plus riches du pays, se nommait Sultan-Pacha. Sa mère était une Bédouine, ses ancêtres étaient Arabes et il ne tenait à la vraie race égyptienne que par son père ou son grand-père. C'est le plus puissant et le plus riche des propriétaires de la haute Egypte; il possède à Minieh des palais luxueux et des jardins bien irrigués, qui produisent des fruits dont la vente donne un énorme revenu. Par sa famille, par sa mère surtout, Sultan-Pacha est l'homme le plus populaire et le plus puissant auprès des tribus bédouines du désert, c'est le véritable roi de la

haute Egypte. Malgré cela il est simple et bon. Au physique c'est un homme grand et fort: la tête est belle et porte haut. Il paraît plus âgé qu'il ne l'est en réalité et ses cheveux blancs et ses rides proviennent des soucis du dernier règne; sa parole est lente et réfléchie, son grand œil noir vous regarde et vous enveloppe quand il vous écoute ou vous interroge. Comme tous les Arabes, il est méfiant et, en toutes choses, recherche avant tout dans une affaire quel peut être votre intérêt et combien vous demanderez d'argent. Au Caire, son palais est grand, mais très simple : nul ne sait mieux recevoir que lui et vous faire honneur s'il vous en croit digne. Il est intelligent, probe et droit. Tel est l'homme qu'Ismaïl surveillait et dont il se préoccupait. Son influence sur les tribus, son honnêteté, sa franchise, en faisaient un homme dangereux, et bien des fois Sultan en se couchant s'attendait à être enlevé le lendemain matin et transporté au Nil blanc ou bleu.

Un jour la menace perpétuelle reçut son exécution : l'exil fut décidé, et les ordres transmis pour une action immédiate. Le fils du khédive, le khédive actuel, avait pour Sultan-Pacha une grande affection et une amitié très sincère. Il n'avait jamais pu défendre son ami, car avec Ismaïl même ses fils ne parlaient guère, mais apprenant que l'ordre fatal était donné, comprenant que c'était une condamnation à mort, il n'hésita pas, il se rendit chez son père et il lui présenta sa requête; il fut fort mal reçu, mais y mettant plus de cœur que les Orientaux n'ont coutume d'en apporter aux choses, il insista : « Je ne vous ai jamais rien demandé, lui dit-il, vous ne pouvez me refuser la première des grâces que j'implore et je vous demande de me laisser Sultan-Pacha. » Frappé de cette insistance, le khédive céda, et la grâce fut accordée.....

Des années se passèrent. Tefwick monta sur le trône de son père, et Sultan fut nommé président de la Chambre des notables: les événements se précipitaient, ils sont connus de tous, inutile de les rappeler. Le vice-roi partit pour Alexandrie et le pacha s'en fut à Minieh, laissant Arabi se débattre au milieu de difficultés inextricables. Au bout de quelques jours on voulut déposer le khédive: c'était l'intention formelle des colonels et de leur parti, mais pour cela il fallait la signature de Sultan-Pacha. On lui envoya dépêches sur dépêches pour le presser d'arriver, sans lui dire le motif du rappel; enfin il se décida et revint.

La séance fut orageuse. Arabi, Toulba, les colonels et autres se trouvaient réunis; la question de la déposition fut traitée et décidée, mais il fallait le

cachet de Sultan au bas de l'acte, et Sultan écoutait sans rien dire. Un kaïmakan furieux se lève alors et s'écrie : « Celui qui ne veut pas déposer le khédive mérite la mort ». Sultan se lève et le regardant en face : « Frappe », lui dit-il. A ce mot l'émotion fut au comble ; on comprenait qu'il n'y avait pas à forcer un tel homme dont la volonté s'exprimait d'une façon aussi franche et aussi formelle, on n'osait entrer directement en lutte avec celui qui tenait dans sa main la haute Égypte entière. Chacun se leva, on entoura le pacha lui faisant des excuses et on mit le kaïmakan à la porte. Arabi alla vers lui en disant : C'est un fou, pardonne-lui. La séance fut levée, sans qu'on n'eût rien conclu.

Dans la soirée, notre expulsé réunit la canaille et on s'en fut casser les vitres du palais de Sultan, sous prétexte de voir ce qui se passait dans l'intérieur. Ceci est tout à fait oriental.

Le lendemain Arabi vint seul, mais il eut beau faire et beau dire, rien ne put ébranler la résolution prise : Sultan ne voulut apposer son cachet sur aucun acte et la déposition ne put avoir lieu. Tefwick lui avait sauvé la vie, il lui sauvait sa couronne. Les événements que nous racontons ici se passaient à la fin de mai 1882.

Un jour qu'un d'entre nous allait aux casernes voir Arabi-Bey, je voulus l'accompagner : je désirais voir de près cet homme étrange, dont les uns faisaient un héros national, et que d'autres traînaient dans la boue. Nous arrivâmes à la caserne de Kasr-en-Nil, nous passâmes sous deux voûtes, et la voiture s'arrêta devant un pavillon donnant sur le fleuve, au coin d'une grande cour ombragée par de vastes sycomores. De nombreux soldats étaient aux fenêtres ou flânaient dans la cour : quelques-uns jouaient ou se promenaient en fumant. On se sentait au milieu d'un camp, et d'un camp en éveil, prêt à l'action. On nous fit monter un petit escalier encombré d'officiers de toutes armes, parlant haut et fort, en maîtres : à la porte des plantons nous arrêtèrent brutalement, et mon compagnon eut beau expliquer, raconter, insister, nous étions éconduits, quand le colonel Moukhar-Bey, un ami et un familier de la maison, nous ayant reconnu, prononça un mot bref, qui fit reculer les plantons et nous pénétrâmes alors, salués par les uns, fortement surveillés par les autres, pour lesquels notre présence était une cause de méfiance et d'inquiétude. Dans une salle que nous traversâmes, se tenaient de nombreux secrétaires, dans la suivante, des

colonels et officiers supérieurs, armés et en tenue, formaient divers groupes sur les divans, causant bas, et on voyait que du matin au soir ils étaient là en permanence. On nous salua poliment, des fauteuils furent approchés d'un bureau, et nous prîmes place en attendant le maître qui ne tarda pas à arriver.

Arabi était un homme grand et fort, les épaules larges et voûtées, une tête relativement petite sur un cou de taureau, rappelant par la construction celle de l'Hercule Farnèse : son corps était épais, le ventre un peu proéminent et tombant ; je n'ai pas pu voir sa main. La peau était basanée comme celle des Fellahs, la bouche lippue, le poil noir, le sourcil épais, les abajoues énormes, signe d'un immense orgueil et d'une grande suffisance. La paupière supérieure était entièrement cachée par une grosse peau tombante, signe de fausseté et de dissimulation ; quant à l'œil, il ne regardait jamais en face et par son expression donnait à la physionomie générale un certain rapport avec le tigre. L'entretien eut lieu par interprète, et le colonel Moukhar nous fut d'une très grande utilité. On nous offrit du café, une cigarette et tous les officiers présents, faisant silence, suivaient les paroles échangées, et semblaient surveiller leur chef. Ayant obtenu ce que nous désirions, nous nous retirâmes. Arabi nous donna la main, toucha son cœur, ses lèvres et son front et nous sortîmes de son cabinet. Telle est la seule entrevue que j'aie eu avec lui, et l'impression que j'en ai gardée est restée profonde.

De tous les hommes politiques dont s'honore l'Egypte actuelle, le plus remarquable, celui qui a joué et qui jouera sans doute encore un rôle prépondérant dans ce beau pays, c'est Nubar-Pacha. C'est lui qui a pensé le premier à soustraire l'Égypte à l'influence d'une puissance quelconque, s'appelât-elle l'Angleterre ou la France : il a voulu mettre l'indépendance nationale sous la garantie européenne, et pour y arriver, il a institué les tribunaux mixtes, où la justice est rendue par des juges de toutes les nations. On peut dire que, depuis l'occupation française, c'est le premier retour de dame Thémis sur les bords du Nil, et à l'heure actuelle les indigènes ne désirent qu'une chose, dans leurs différents : être jugés par ce tribunal, qui siège à Alexandrie. Je n'ai pas à faire ici l'éloge de Nubar-Pacha. Tous ceux qui l'ont approché et connu ont dû rendre homage à son honnêteté et à sa délicatesse en toutes choses. Aussi, en terminant ce livre, je ne crois pas pouvoir mieux conclure qu'en souhaitant à cet admi-

rable pays, grand par son passé, et grand d'avenir, beaucoup de serviteurs qui mettent leur intelligence et leur patriotisme à marcher sur les traces de celui qui de nos jours fut le plus parfait homme d'État dont puisse s'honorer l'Égypte.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII.

XIV

7957. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

